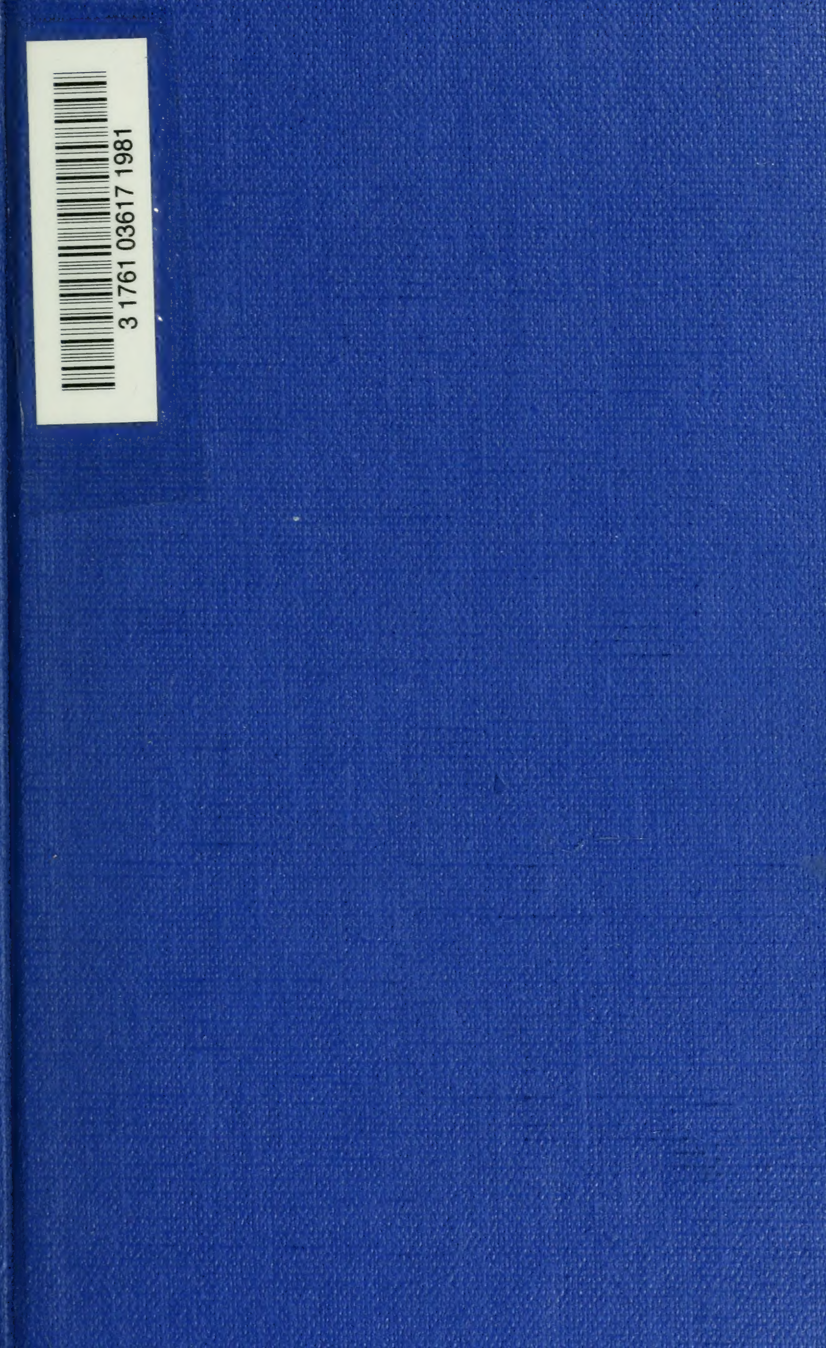
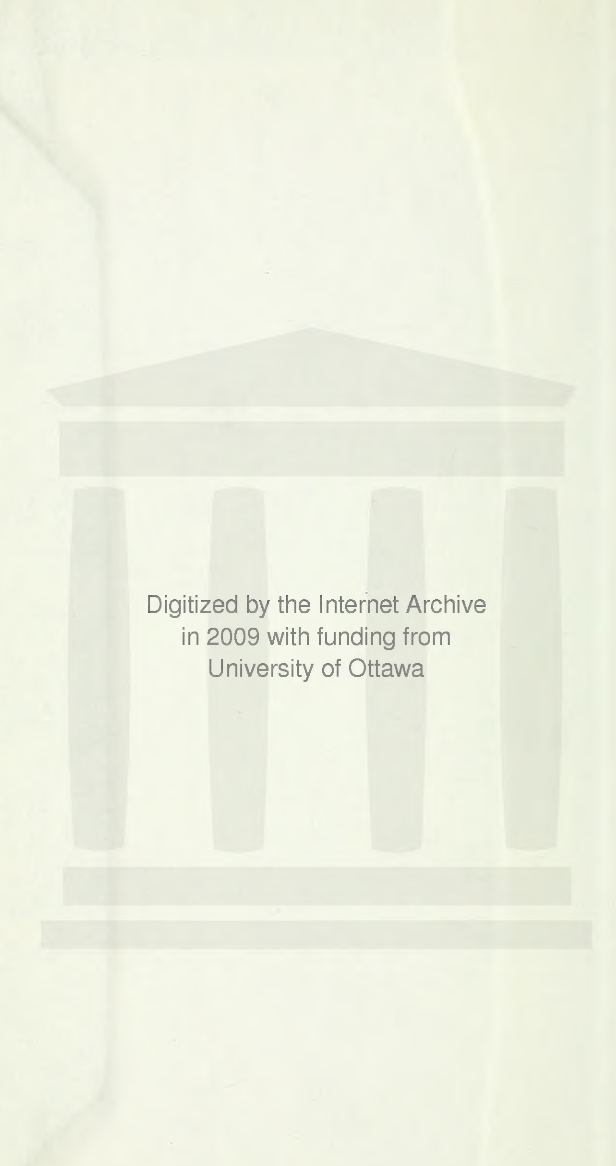

3 1761 03617 1981



ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

V

1287-4-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

Traduction couronnée par l'Académie française
entièrement conforme au texte anglais

PAR

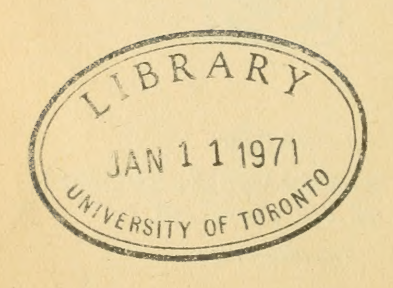
GEORGES DUVAL

TOME CINQUIÈME

LA SAUVAGE APPRIVOISÉE. — MACBETH. — BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN. — TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
JAN 11 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

LA

SAUVAGE APPRIVOISÉE

Comédie

INTRODUCTION A LA SAUVAGE APPRIVOISEE

SUIVIE D'UNE

LISTE DES ANCIENNES ÉDITIONS DE SHAKESPEARE

D'après Malone, la *Sauvage apprivoisée* serait une des premières productions de Shakespeare. Il en fixe la date à 1594. « Dans les vieilles comédies, dit-il, représentées avant l'apparition de Shakespeare, on rencontre souvent une sorte de vers sans mesure que notre auteur n'a adopté que dans ses compositions de jeunesse, telles la *Comédie des erreurs*, *Peines d'amour perdues* et la *Sauvage apprivoisée* ». L'argument de Malone est bon. Il en emploie un autre de moindre valeur quand il fait observer que, dans ses œuvres de jeunesse, les jeux de mots abondent, mais que c'est là une faiblesse dont Shakespeare s'est bien vite corrigé. Le calembour se retrouve dans presque toutes les œuvres de Shakespeare quelle que soit la date de leur production.

Avant l'apparition de la pièce de Shakespeare, il en existait une autre, portant exactement le même titre et enregistrée, le 2 mai 1594, par un nommé Peter Short, au Stationer's Library. Est-ce une ancienne pièce dont Shakespeare se serait servi ? S'agit-il d'une première production qu'il aurait retouchée avant de la présenter au public et après s'être inspiré des *Supposes* de George Gascoigne, qui, lui-même, s'était inspiré de l'Arioste ? Voilà la question. De nombreuses discussions ont eu lieu à ce propos. Tous les commentateurs ont donné tort à Shakespeare, sauf un, Pope, dont la défense est, d'ailleurs, assez faible.

Sans preuves nouvelles, nous ne réveillerons pas le débat.

Dans les notes qui accompagnent notre traduction on pourra comparer plusieurs scènes de Shakespeare avec celles du texte primitif. Peut-être le lecteur trouvera-t-il un moyen de se faire une opinion.

Lors de l'annonce de la traduction des œuvres dramatiques de Shakespeare, j'ai reçu de nombreuses lettres dans lesquelles des bibliographes me demandaient de vouloir bien dresser une liste complète des éditions de Shakespeare, publiées en Angleterre, dans le courant des XVI[e] et XVII[e] siècles.

Ne croyant pas que cette liste ait jamais été publiée en France, nous nous faisons un plaisir de les satisfaire.

EDITIONS DES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SHAKESPEARE
AUX XVIe ET XVIIe SIÈCLES.

Le Songe d'une nuit d'été, 1600, Thomas Fisher.
— 1600, James Roberts.
Les Joyeuses commères de Windsor, 1602, Arthur Johnson.
— 1619, —
— 1630, R. Meighen.
Beaucoup de bruit pour rien, 1600, Andrew Wise et William Aspley.
Le Marchand de Venise, 1600, Thomas Heyes.
— 1600, J. Roberts.
— 1637, Laurence Hayes.
— 1652, William Leake.
Peines d'amour perdues, 1598, Cuthbert Burbey.
— 1631, John Smethwicke.
La Sauvage apprivoisée, 1607, Nich-Ling.
— 1631, John Smethwicke.
Le Roi Lear, 1608, Nathaniel Butter.
— 1608, —
— 1655, Jane Bell.
Le Roi Jean, 1591, Sampson Clarke.
— 1611, John Helme.
— 1622, Thomas Dewe.
Richard II, 1597, Andrew Wite.
— 1598, —
— 1608, Matthew Law.
— 1615, —
— 1634, John Norton.
Henry IV (première partie), 1598, Andrew Wise.
— — 1599, —
— — 1604, —
— — 1608, Matthew Law.
— 1613, —
— — 1622, —
— — 1632, John Norton.
— — 1639, —
Henry IV (seconde partie), 1600, Andrew Wise et William Aspley.
— — 1600, — —
— — 1600, — —
Henry V, 1600, T. Millington et John Busby.
— 1602, Thomas Pavier.
— 1608, T. P.
Henry VI, 1600, Th. Millington.
— 1600, —
— 1600, T. P.
Richard III, 1597, Andrew Wise.
— 1598, —
— 1602, —
— 1612, Matthew Lawe.
— 1622, Thomas Purfoot.
— 1629, John Norton.
— 1634, —

Troïlus et Cressida, 1609, R. Bonian et H. Whalley.
— 1609, —
— sans date, —
Roméo et Juliette, 1597, John Dauter.
— 1599, Cuthbert Burby.
— 1609, John Smethwicke.
— sans date, —
— 1637, —
Hamlet, 1604, N. L.
— 1605, —
— 1611, John Smethwicke.
— sans date, —
— 1637, —
— 1695, Bentley.
Othello, sans date, Thomas Walkely.
— 1622, —
— 1630, Richard Hawkins.
— 1635, William Leake.

Editions Folios.

Comédies, histoires et tragédies de M. William Shakespeare. Publiées d'après les véritables copies originales. Imprimées par Isaac Jaggard et Ed. Blount, 1623 [1].
— 1632, folio, Rob. Allot.
— 1664, folio, P. C.
— 1685, folio, H. Herringman, E. Brewster et R. Bentley.

A propos de l'édition de 1623, il est bon de faire observer, qu'en vue de la vente, on en a publié plusieurs imitations, principalement au dix-septième siècle. Ces imitations n'en ont pas moins atteint des prix énormes.

Éditions du dix-huitième siècle.

Octavo.	Édition de Rowe.	Londres.	1709.	7	volumes
In-douze	—	—	1714.	5	—
Quarto	— de Pope.	—	1725.	6	—
In-douze	— —	—	1728.	10	—
Octavo	— de Theobald	—	1733.	7	—
In-douze	— —	—	1740.	8	—
Quarto	— de Hanmer.	Oxford	1744.	6	—
Octavo	— de Warburton.	Londres	1747.	8	—
—	— de Johnson	—	1765.	8	—
—	— de Steevens	—	1766.	4	—
Crown	— de Capell	—	1768.	10	—
Quarto	— de Hanmer.	Oxford	1771.	6	—
Octavo	— de Johnson et Steevens.	Londres	1773.	10	—
—	Seconde édition —	—	1778.	10	—
—	— Publiée par Stockdale	—	1784.	1	—

1. C'est l'édition dont nous avons reproduit le titre en tête du premier volume de cette traduction.

Octavo. Troisième édition de Johnson et Steevens. Londres, révisée et augmentée par l'éditeur des anciennes pièces de la collection Dodsley. 1785. 10 vol.

In-douze	édition publiée par Bell. Londres	1788.	20	—
Octavo	— publiée par Stockdale. Londres	1790.	1	—
Crown	— de Malone —	1790.	10	—
Octavo	Quatrième édition de Johnson et Steevens. Londres.	1793.	15	—
—	*Les Œuvres dramatiques de Shakespeare*, avec des notes de Joseph Rann, vicaire de Sainte-Trinité, à Coventry. Oxford.			

Premier volume	—	—	—	1786
Deuxième volume	—	—	—	1787
Troisième volume	—	—	—	1789
Quatrième volume	—	—	—	1791

Les autres volumes n'ont jamais paru.

D'après les livres d'un Mr. Tonson vivant au dix-huitième siècle (croyons-nous), voici quelques-uns des prix qui auraient été payés aux différents éditeurs de Shakespeare.

A Rowe	*Livres*	36	*Shellings*	10
A Hughes	—	28	—	7
A Pope	—	217	—	12
A Fenton, pour correction d'épreuves et rédaction d'un index à l'édition Rowe	*Livres*	30	*Shellings*	12
A Gay pour le même service	—	35	—	19
A Whatley pour correction des épreuves de Mr Pope.	—	12	—	
A Théobald	—	652	—	10
A Warburton	—	560	—	
A Capell	—	300	—	

Quant à Johnson, son édition fut publiée aux frais des souscripteurs.

460. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (3-12)

PERSONNAGES DE LA PIECE ORIGINALE

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

UN LORD.
SLY.
UN GARÇON DE CABARET.
PAGE, COMÉDIENS, CHASSEURS, etc.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ALPHONSUS, un marchand d'Athènes.
JEROBEL, duc de Cestus.
AURELIUS, son fils.
FERANDO.
POLIDOR.
VALERIA, serviteur d'Aurelius.
SANDER, serviteur de Ferando.
PHYLOTUS, un marchand qui passe pour être le duc.
KATE, EMELIA, PHILEMA, } filles d'Alphonsus.

UN TAILLEUR, UN MERCIER, SERVITEURS DE FERANDO ET D'ALPHONSUS.

La scène à Athènes et quelquefois dans la maison de campagne de Ferando.

PERSONNAGES

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

UN LORD.
CHRISTOPHE SLY, chaudronnier ivrogne.
L'HOTESSE.
UN PAGE.
DES COMÉDIENS.
CHASSEURS, SERVITEURS de la suite du Lord.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

BAPTISTA, riche gentilhomme de Padoue.
VINCENTIO, vieux gentilhomme de Pise.
LUCENTIO, fils de Vincentio, amoureux de Bianca.
PETRUCHIO, gentilhomme de Vérone, amoureux de Catharina.
GREMIO, HORTENSIO, } amoureux de Bianca.
TRANIO, BIONDELLO, } serviteurs de Lucentio,
GRUMIO, CURTIS, } serviteurs de Petruchio.
UN PÉDAGOGUE,
CATHARINA la sauvage, BIANCA, sa sœur, } filles de Baptista.

UN TAILLEUR, UN PETIT MERCIER, SERVITEURS DE BAPTISTA ET DE PETRUCHIO.

La scène se passe tantôt à Padoue, tantôt à la campagne dans la maison de Petruchio.

LA
SAUVAGE APPRIVOISÉE
COMÉDIE

PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant une maison d'ale, sur la bruyère.

ENTRENT L'HOTESSE ET SLY.

SLY.

Je vous couperai la tête, en vérité [1].

L'HÔTESSE.

Une paire de ceps, coquin!

SLY.

Vous êtes une friponne! Les Sly ne sont pas des coquins! Lisez les chroniques. Nous sommes venus à la suite de Guillaume le Conquérant. Donc, *paucas pallabris* [2]. Laissez aller le monde. *Sessa!*

1. *I'll pheese you. To pheese* ou *sease*, veut dire exactement : d'une corde faire plusieurs fils. Il est employé ici dans un sens argotique. C'est, du moins, l'explication que donne sir Thomas Smith, dans son livre : De *Sermone Anglico*.
Shakespeare a employé la même expression et dans le même sens en écrivant *Troïlus et Cressida*. Nous la retrouverions également dans l'*Art de la poésie anglaise*, de Pattenham (1589) et dans la traduction du premier livre de Virgile, par Stanyhurst.

2. Sly est un ignorant qui emploie les mots de travers.

L'HÔTESSE.

Vous ne voulez pas payer les verres que vous avez cassés[1]?

SLY.

Pas un denier! Va-t'en, dit Jéronimy[2], va te réchauffer dans ton lit froid.

L'HÔTESSE.

Je sais le remède. Je vais aller chercher le constable.

SLY.

Va en chercher trois, quatre ou cinq, je lui répondrai la loi à la main[3]. Je ne bougerai pas d'un pouce. Qu'il vienne et poliment!

(*Il se couche à terre et s'endort*[4]).

(*Fanfare de cors. Entre* UN LORD, *retour de la chasse avec des* CHASSEURS *et des domestiques*).

LE LORD.

Chasseur, je te recommande de bien traiter mes chiens. Le braque Merriman, la pauvre bête, est sur les dents. Accouple Clownder avec le braque de grand aboi. As-tu vu, mon garçon, comme Silver s'est bien conduit, au coin de la haie, au moment du défaut? Je ne voudrais pas le perdre pour vingt livres.

LE PREMIER CHASSEUR.

Belman le vaut, milord. Il a aboyé à la première perte de vue et deux fois a flairé la piste éventée. Croyez-moi, je le considère comme le meilleur chien.

LE LORD.

Tu es un fou. Si Echo était plus vif, il en vaudrait une

1. *You have burst?* Anciennement *to burst* et *to break*, avaient la même signification.

2. Voir la note du volume IV, page 65.

3. La réponse de Sly est intraduisible. L'Hôtesse lui dit : Je vais aller chercher le constable : *Thirdbourough*, qui, mot à mot, pourrait vouloir dire : le troisième (*third*) bourg (*bourough*). Sly lui répond : Va chercher le troisième, le quatrième ou le cinquième bourg (*third, or fourth, or fifth bourough*), je lui répondrai la loi à la main.

4. La *Sauvage apprivoisée* primitive commence ainsi :

ENTRE UN GARÇON DE COMPTOIR, CHASSANT SLY, QUI EST GRIS.

LE GARÇON DE COMPTOIR.

Coquin, ivrogne, fils de putain, tu ferais mieux de t'en aller et de vider autre part ta panse remplie de boisson, car tu ne passeras pas la nuit dans cette maison.

SLY.

Bah! pardieu, garçon de comptoir, je vais te crêper les cheveux! Remplis-moi un autre pot et je paierai le tout. Vois-tu, je bois sur ma propre instigation. Je veux me reposer ici pour un temps. Donc, garçon de comptoir, remplis-moi un cruchon frais. Voilà un bon lit chaud.

(*Il se couche et s'endort*).

(*Entre* UN LORD *et ses valets, retour de la chasse*).

douzaine comme lui. Donne-leur bien à manger et veille bien sur eux tous. Demain j'ai l'intention de chasser encore.

LE PREMIER CHASSEUR.

Rassurez-vous, milord.

LE LORD.

Qu'est cela ? Un mort ou ivrogne ? Regardez s'il respire.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Il respire, milord. Si l'ale ne le réchauffait pas, ce serait un lit bien froid pour dormir si profondément.

LE LORD.

O monstrueuse bête ! Il est vautré comme un porc ! Mort hideuse, combien triste et abominable est ton image ! Messieurs, je veux faire une expérience sur cet homme. Que diriez-vous, si on le conduisait dans un lit aux draps bien doux, si on lui passait des bagues aux doigts, si on servait près de son lit un souper délicieux et si des domestiques se tenaient près de lui au moment de son réveil ? Croyez-vous que ce mendiant n'oublierait pas sa condition?

LE PREMIER CHASSEUR.

Croyez-moi, milord, il n'aurait pas le choix.

LE DEUXIÈME CHASSEUR.

Il serait tout à fait étonné à son réveil.

LE LORD.

Comme d'un rêve flatteur, ou d'une pauvre illusion. Ramassez-le, et combinons bien la plaisanterie. Portez-le doucement dans ma plus belle chambre et suspendez-y mes tableaux les plus suggestifs. Embaumez sa pauvre tête avec de l'eau odoriférante ; brûlez des bois parfumés pour que l'appartement sente bon. Procurez-vous des musiciens qui, à son réveil, feront entendre une mélodie douce et céleste. Si, par hasard, il parle, soyez prêts à son commandement et répondez en lui faisant une respectueuse révérence : « Que désire Votre Honneur » ? L'un de vous se présentera avec un bassin d'argent, plein d'eau de rose, et lui jettera des fleurs. Un autre portera l'aiguière ; un troisième la serviette et dira : « Plaît-il à Votre Seigneurie de se rafraîchir les mains » ? Qu'un autre se tienne à sa disposition avec une riche garde-robe et lui demande quel costume il entend mettre. Qu'un autre encore lui parle de ses chiens, de ses chevaux, et lui raconte que sa femme se désole de le savoir malade. Persuadez-lui qu'il a été fou, et s'il affirme être ce qu'il est, répondez qu'il rêve, et qu'il n'est rien moins qu'un puissant lord. Faites cela et faites-le habilement, messieurs. Ce sera un passe-temps charmant, si vous vous y prenez avec discrétion.

PREMIER CHASSEUR.

Milord, nous jouerons si bien notre rôle que, grâce à

notre adresse, il se persuadera être ce que nous lui dirons qu'il est.

LE LORD.

Enlevez-le doucement et mettez-le au lit. Et quand il se réveillera, chacun à son poste.

(*Quelques chasseurs emportent Sly. Sonneries de trompettes*).

Pardieu, allez voir quelles sont les trompettes qui sonnent.

(*Un serviteur sort*).

C'est probablement quelque noble gentilhomme qui, voyageant par étapes, a l'intention de se reposer ici.

(*Rentre le* SERVITEUR).

Eh bien? Qui est-ce?

LE SERVITEUR.

N'en déplaise à Votre Honneur, ce sont des comédiens qui viennent offrir leurs services à votre Seigneurie.

LE LORD.

Dites leur de venir.

(*Entrent les* COMÉDIENS)[1].

Mes amis, soyez les bienvenus.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Nous remercions Votre Honneur.

LE LORD.

Voulez-vous rester la nuit avec moi?

LE DEUXIÈME COMÉDIEN.

S'il plaît à Votre Seigneurie d'accepter nos services[2].

LE LORD.

De tout mon cœur. Voilà un compagnon que je me rappelle avoir vu jouer le fils aîné d'un fermier. C'était dans une pièce où vous faisiez si bien la cour à une dame de noblesse. J'ai oublié votre nom. Mais sûrement vous avez joué

1. Dans la comédie primitive :

(*Entrent des* COMEDIENS, *portant des paquets sur leur dos, et un* ENFANT).

LE LORD.

Messieurs, quel répertoire avez-vous?

PREMIER COMÉDIEN.

Milord, nous avons du tragique, une pièce facile à monter, ce que vous voudrez.

SECOND COMÉDIEN.

Il veut dire une comédie.

LE LORD.

Et quel est le titre de votre comédie?

PREMIER COMÉDIEN.

Un joyeux titre, milord : *La Sauvage apprivoisée*. Une bonne leçon pour vous, milord, pour vous autres gens mariés, etc.

2. A l'époque de Shakespeare, c'était une coutume parmi les comédiens de voyager en compagnie et d'offrir leurs services. Voir *Londres au temps de Shakespeare.*

votre rôle avec beaucoup de vraisemblance et beaucoup de naturel.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Je crois que c'est du rôle de Soto[1] que veut parler Votre Honneur.

LE LORD.

En effet, vous y étiez excellent. Vous arrivez à point. J'improvise un divertissement dans lequel vous allez m'être d'un grand secours. Il y a ici un lord qui veut vous voir jouer cette nuit. Mais je doute que vous puissiez garder votre sérieux ; je crains qu'à la vue de son étrange attitude (son Honneur n'a jamais entendu une pièce), vous éclatiez de rire au point de l'offenser. Je vous préviens donc, si vous souriez, il se mettra en colère.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Rassurez-vous, milord, nous saurons nous contenir, fût-il le plus comique du monde.

LE LORD, *à un serviteur.*

Va, coquin, conduis-les à l'office et traite-les tous bien. Qu'ils ne manquent de rien de ce que renferme la maison.

(*Les comédiens et le serviteur sortent*).

(*A un autre serviteur*).

Drôle, va trouver mon page Barthélemy et dis-lui de s'habiller comme une lady. Cela fait, conduis-le dans la chambre de l'ivrogne, appelle-le madame, et obéis-lui. Dis-lui de ma part, s'il veut que je lui en tienne compte, de prendre une noble attitude, comme celle qu'il a observée chez les grandes dames vis-à-vis leurs maris. Dis-lui encore d'être très respectueux à l'égard de l'ivrogne, de lui parler doucement, à voix basse, avec une humble courtoisie et de dire : « Que commande votre Honneur? Comment votre dame, votre épouse dévouée, pourrait-elle vous rendre ses devoirs et vous témoigner son amour »? Sur ce, qu'il lui prodigue de tendres embrassements, lui donne des baisers tentateurs. Posant la tête sur sa poitrine, qu'il fonde en larmes, dans sa joie de voir son noble seigneur revenu à la santé, lui qui, pendant deux fois sept années, se ravalait à l'état d'un pauvre mendiant. Si le page n'a pas le don qu'ont les femmes de verser des larmes sur commande, un oignon fera l'affaire; caché dans un mouchoir il l'obligera à avoir les yeux humides. Fais tout cela avec la hâte dont tu es capable. Je complèterai plus tard mes instructions.

(*Le serviteur sort*).

1. Shakespeare rendait ici hommage à Beaumont et Fletcher en citant le rôle de Soto qui se trouve dans une de leurs pièces : *Women Pleased*. Dans la comédie primitive, Soto est remplacé par Sincklo qui était un comédien de l'époque.

Le page, j'en suis sûr, empruntera la grâce, la voix, la démarche, l'extérieur d'une noble dame. Il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne, son époux, et de voir comment mes gens se retiendront de rire en rendant hommage à ce rustre. Je vais leur faire la leçon. J'espère que ma présence les empêchera de se livrer à une gaîté excessive qui, autrement, risquerait de dépasser les bornes.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II

Une Chambre à coucher dans la maison du Lord [1].

On voit SLY dans une riche robe de chambre, entouré de serviteurs. Les uns portent de somptueux costumes ; les autres un bassin, une aiguière et divers objets de toilette. Entre LE LORD, habillé en serviteur.

Sly.

Pour l'amour de Dieu, un pot de petit ale.

Premier Serviteur.

Plairait-il à votre Seigneurie de boire une coupe de Xérès ?

Deuxième Serviteur.

Plairait-il à votre Honneur de goûter ces conserves ?

Troisième Serviteur.

Quel vêtement votre Honneur mettra-t-elle aujourd'hui ?

Sly.

Je suis Christophe Sly. Ne m'appelez ni Honneur, ni Seigneurie. Je n'ai jamais bu de Xérès de ma vie et si vous voulez me donner des conserves, donnez-moi des conserves de bœuf. Ne me demandez jamais quel vêtement je porterai, car je n'ai pas plus de pourpoints que de dos, de bas que de jambes, de souliers que de pieds. Il m'arrive même quelquefois de posséder plus de pieds que de souliers, ou mes souliers sont tels que mes orteils passent à travers l'empeigne.

Le Lord.

Que le ciel débarrasse votre Honneur de cette humeur fantasque ! Est-il possible qu'un homme puissant, d'une si haute lignée, possédant tant de biens, jouissant d'une si grande estime, renferme un pareil esprit !

Sly.

Quoi ! Voudriez-vous me rendre fou ? Je ne suis pas Chris-

1. D'après les indications de scène du premier folio, Sly et les autres personnages du Prologue sont en vue et assistent a la représentation du haut d'un balcon qui domine la scène.

tophe Sly, fils du vieux Sly de Burton-Heath, colporteur de naissance, cartier par éducation, montreur d'ours par transmutation et, présentement, par profession, chaudronnier? Demandez à Marianne Hacket, la grosse marchande d'ale de Wincot [1] si elle ne me connaît pas. Si elle dit que je ne lui dois pas quatorze pence de bon ale, considérez-moi comme le plus fieffé menteur de la Chrétienté! Je ne suis pas fou! Voilà...

PREMIER SERVITEUR.

Voilà ce qui fait tant de peine à notre maîtresse !

DEUXIÈME SERVITEUR.

Ce qui accable vos serviteurs !

LE LORD.

Voilà pourquoi votre famille ne vient jamais au château, chassée qu'elle est par vos étranges lubies. Oh! noble Seigneur, souviens-toi de ta naissance ! Rappelle d'exil tes anciens souvenirs et bannis d'ici tes rêves abjects! Regarde comme tes serviteurs t'entourent, prêts à te servir sur un signe de toi! Veux-tu que l'on te fasse de la musique? Ecoute! Apollon joue !

(*Musique*)

Vingt rossignols en cage vont chanter! Désires-tu dormir? Nous allons te porter sur une couche plus moelleuse que le lit impudique dressé pour Sémiramis! Si tu veux te promener, nous joncherons ta route de fleurs. Préfères-tu monter à cheval? Tes chevaux seront sellés. Leurs harnais seront enrichis d'or et de perles! Aimes-tu mieux chasser au faucon? Tu auras des faucons volant plus haut que la matinale alouette! Est-ce la chasse qui te tente? Tes chiens vont faire retentir le ciel et vibrer les échos des vallées.

PREMIER SERVITEUR.

Veux-tu chasser à courre? Tes lévriers sont plus rapides que le cerf à longue haleine et que la biche.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Aimes-tu la peinture? Nous allons bien vite te montrer Adonis près d'un ruisseau qui court. Cythérée cachée dans les roseaux les agace de son haleine, et les roseaux s'agitent comme s'ils jouaient avec la brise.

LE LORD.

Nous te montrerons Io, quand elle était vierge et comment elle fut surprise et séduite. La peinture est si jolie qu'on croit assister à la scène.

TROISIÈME SERVITEUR.

Ou Daphné, errant dans un bois épineux, se déchirant

1. Petit village du Warwickshire, près de Stratfort-sur-Avon. Robert Arden, grand-père de Shakespeare, y demeura.

les jambes au point qu'on dirait qu'elles saignent et qu'à cette vue le triste Apollon pleure, tant le sang et les larmes sont fidèlement reproduits.

LE LORD.

Tu es un lord et rien qu'un lord. Tu as une épouse de beaucoup la plus belle de toutes les femmes de ce temps de décadence.

PREMIER SERVITEUR.

Avant que les larmes versées à cause de toi, comme des flots envieux eussent abîmé sa figure, c'était la plus jolie créature du monde. Même à cette heure elle n'est inférieure à personne.

SLY.

Suis-je un lord ? Ai-je une telle femme ? Est-ce que je rêve ? Aurais-je rêvé jusqu'à présent ? Je ne dors pas. Je vois, j'entends, je parle, je respire de suaves parfums, je sens de douces choses ! Sur ma vie, je suis un lord ! En vérité ! Je ne suis pas un chaudronnier, je ne suis pas Christophe Sly ! Soit. Amenez notre femme que je la voie ! Et, je le répète, un pot de petit ale.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Plairait-il à votre Grandeur de se laver les mains ?

(*Des serviteurs lui présentent un bassin, une aiguière et une serviette*).

Oh ! quelle joie de constater que vous recouvrez vos esprits ! Si, une fois pour toute, vous pouviez reconnaître qui vous êtes ! Voilà quinze ans que vous demeurez le jouet d'un rêve ! Même quand vous vous éveilliez vous sembliez dormir !

SLY.

Quinze ans ! Par ma foi une jolie sieste ! Mais pendant ce temps-là, est-ce que je ne parlais pas ?

PREMIER SERVITEUR.

Oh, si, Milord ! Mais vous disiez des mots incohérents. Bien que couché dans cette belle chambre, vous racontiez avoir été mis à la porte, vous lanciez des injures à l'hôtesse de la maison, vous la menaciez de la mener en justice[1], parce qu'elle vous apportait des pots de grès au lieu de quartes cachetées. Quelquefois vous appeliez Cécile Hacket.

SLY.

Oui, la servante du cabaret.

TROISIÈME SERVITEUR.

Vous ne connaissez ni le cabaret, ni la servante, ni les hommes que vous nommiez, comme Stéphane Sly, le vieux John

1. *And say, you would present her at the leet. The leet* était la cour de la Centurie, qui siégeait anciennement, une fois par année, dans un canton (*centurie*), devant le commissaire.

Naps de Grèce[1], Peter Turf, Henri Pimpernell et vingt autres que vous n'avez jamais vus, que personne n'a vus, et qui n'ont jamais existé.

SLY.

Que Dieu soit béni pour ma guérison!

TOUS.

Amen!

SLY.

Je te remercie, je me souviendrai de toi pour cela[2].

(*Entre le* PAGE, *habillé en femme et des Serviteurs*).

LE PAGE.

Comment se porte mon noble seigneur?

SLY.

Parbleu, très bien! Car on fait bonne chère ici. Où est ma femme?

LE PAGE.

Ici, noble seigneur. Que lui veux-tu?

SLY.

Vous êtes ma femme et vous ne m'appelez pas votre époux? Mes gens peuvent m'appeler mon seigneur; mais je suis votre bon homme.

LE PAGE.

Mon époux et mon seigneur, mon seigneur et mon époux. Je suis votre femme en toute obéissance.

SLY.

Je le sais bien. Comment dois-je l'appeler?

LE LORD.

Madame.

SLY.

Alice madame ou Jeanne madame?

LE LORD.

Madame, et rien autre. C'est ainsi que les lords appellent leurs femmes.

SLY.

Madame mon épouse, ils disent que j'ai rêvé et dormi, quinze années et plus?

1. ... *John Naps of Greece*. En argot, un homme gras.

2. A cette place, Pope et, après lui, d'autres éditeurs, ont cru devoir insérer les trois répliques qui suivent, et qui sont dans la pièce primitive. Nous les donnons à titre de curiosité :

SLY.

Par la messe, je crois en vérité que je suis un lord. Quel est ton nom?

LE SERVITEUR.

Sim, s'il plaît à votre Honneur.

SLY.

Sim? Autant dire Siméon ou Simon. Avance ta main et remplis le pot.

LE PAGE.

Oui, et ces quinze années m'ont paru trente ans, ayant été pendant tout ce temps loin de votre lit.

SLY.

C'est trop ! Serviteurs, laissez-nous seuls. Madame, déshabillez-vous et venez vous coucher.

LE PAGE.

Trois fois noble lord, laissez-moi vous supplier de m'excuser pour une ou deux nuits, ou, du moins, jusqu'à ce que le soleil soit couché. Vos médecins ont expressément recommandé, sous peine de vous voir retomber malade, que je ne partage pas encore votre lit. J'ai tout lieu d'espérer que cette raison me servira d'excuse.

SLY.

Dans la situation où je me trouve, j'attendrai difficilement jusque-là. Mais je serais désolé de retomber dans mes rêves. J'attendrai donc, en dépit de la chair et du sang[1] !

1. Voici la scène dans la pièce primitive :
(*Entre* LE PAGE *sous les vêtements d'une femme*).

SLY.

Sim, est-ce elle ?

LE LORD.

Oui, milord.

SLY.

Par la messe, c'est une jolie donzelle ! Quel est son nom ?

LE PAGE.

Celui qui conviendra à mon bien-aimé lord. Regardez-moi, et renoncez à ces actes. Ne serais-je pas de moitié aussi éloquente pour exprimer par des paroles le mal que je ressens, je sais que votre Honneur aurait encore pitié de moi.

SLY.

Ecoutez. Voulez-vous manger un morceau de pain ? Venez. Asseyez-vous sur mes genoux. Sim, verse-lui à boire. Elle et moi nous irons nous coucher tout à l'heure.

LE LORD.

S'il vous plaît, les comédiens de votre Honneur viennent pour vous jouer une comédie.

SLY.

Une comédie, Sim ! Oh les braves ! Ce sont mes comédiens ?

LE LORD.

Oui, milord.

SLY.

N'y a-t-il pas un Fou dans la pièce ?

LORD.

Si, milord.

SLY.

Quand veulent-ils commencer, Sim ?

LE LORD.

Quand il plaira à votre Honneur. Ils sont prêts.

LE PAGE.

Milord, je vais leur dire de commencer.

SLY.

Va, mais aie soin de revenir.

LE PAGE.

Soyez-en sûr, milord. Je ne veux pas vous laisser ainsi.

(*Le Page sort*).

(*Entre* UN SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

Les comédiens de votre Honneur, se tenant à vos ordres, vont venir jouer une charmante comédie, comme l'ont ordonné vos médecins. Voyant combien la tristesse a congelé votre sang et la mélancolie nourri votre délire, ils ont pensé qu'il serait bon pour vous d'entendre une pièce qui disposât votre esprit à la gaîté et à la réjouissance, qui préviennent mille maux et prolongent la vie.

SLY.

J'y consens! Qu'ils la jouent. Une comédie, n'est-ce pas une folâtrerie de Noël, ou une farce, dans laquelle on fait des culbutes?

LE PAGE.

Non, monseigneur; c'est d'une étoffe plus agréable.

SLY.

Une étoffe de ménage?

LE PAGE.

C'est une sorte de conte.

SLY.

Bien. Nous verrons. Venez, madame mon épouse; asseyez-vous près de moi, et laissez aller le monde. Nous ne serons jamais plus jeunes.

(*Sly, le Page et les serviteurs prennent place sur un balcon situé au fond de la scène et un peu au-dessus*).

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Padoue. Une place publique.

Entrent LUCENTIO et TRANIO.

Lucentio.

Tranio, puisque pour satisfaire mon vif désir de voir Padoue, nourrice des arts, me voici arrivé dans la fertile Lombardie, le plaisant jardin de la grande Italie, armé, grâce à l'amour de mon père et à son autorisation, de sa bonne volonté et de ta bonne compagnie, mon fidèle serviteur tant de fois éprouvé, respirons un peu et commençons heureusement un cours de savoir et d'ingénieuses études. Pise, renommée par la gravité de ses citoyens, m'a donné le jour, et mon père Vincentio, un marchand qui a des rapports commerciaux avec le monde entier, descend des Bentivolio. Le fils de Vincentio, élevé à Florence pour réaliser les espérances fondées sur lui, doit rehausser sa fortune par des actions vertueuses. Conséquemment, Tranio, durant le temps de mes études, je m'appliquerai à la vertu et à cette partie de la philosophie qui traite du bonheur, lequel bonheur est une conséquence de cette vertu. Tiens-moi au courant de tes intentions, car j'ai quitté Pise et suis venu à Padoue comme un homme qui abandonne une flaque d'eau pour plonger dans une mer profonde, et qui cherche à étancher sa soif.

Tranio.

Mi perdonate, mon gentil maître, je partage vos sentiments, heureux que vous poursuiviez la résolution de goûter aux douceurs de la philosophie. Seulement, bon maître, tandis que nous admirerons cette vertu et cette discipline morale, gardons-nous de devenir des stoïques et des insensibles ; ne soyons point dévots aux principes d'Aristote, au point de considérer Ovide comme un proscrit qu'il faille répudier. Parlez logique avec la connaissance que vous en avez et pratiquez la rhétorique dans votre conversation ordi-

naire ; cultivez la musique et la poésie pour vous inspirer[1] ; ne prenez des mathématiques et de la métaphysique que ce que votre estomac pourra en digérer, nul profit ne résultant de ce qui a été pris à contre-cœur. En un mot, monsieur, étudiez ce qui vous plaira le plus.

LUCENTIO.

Je te remercie, Tranio, de tes excellents avis. Ah ! Biondello, si tu étais dans ces parages, nous pourrions prendre nos dispositions, chercher un logis pour bien traiter les amis que nous nous ferons à Padoue. Arrêtons-nous un peu. Quelle compagnie est cela?

TRANIO.

Maître, c'est quelque députation qui vient vous souhaiter la bienvenue.

(*Entrent* BAPTISTA, CATHARINA, BIANCA, GREMIO, HORTENSIO. *Lucentio et Tranio se tiennent à l'écart*).

BAPTISTA.

Messieurs, ne m'importunez pas plus longtemps. Vous savez que je suis résolu à ne pas donner ma plus jeune fille avant d'avoir marié l'aînée. Si l'un de vous deux aime Catharina, vous connaissant bien et vous aimant bien, je vous autoriserai à la courtiser autant qu'il vous plaira.

GREMIO.

Plutôt l'exposer en charrette[2] ! Elle est trop méchante pour moi ! Hortensio, la voulez-vous pour femme ?

CATHARINA, *à Baptista.*

Dites-moi, monsieur, avez-vous l'intention de me vendre comme une prostituée à ces prétendants ?

HORTENSIO.

Des prétendants, jeune fille ! Qu'entendez-vous par là ? Il n'y aura pas de prétendants pour vous, tant que vous ne serez ni plus aimable ni plus douce.

CATHARINA.

Sur ma foi, monsieur, inutile de trembler. Vous n'avez pas encore fait la moitié du chemin qui mène à mon cœur, autrement, n'en doutez pas, mon unique souci serait de peigner votre caboche avec un tabouret à trois pieds, de vous peindre la face et d'en user avec vous comme avec un sot !

HORTENSIO.

Dieu bon, délivrez-moi de pareils démons !

1. ... *to quicken you.* C'est-à-dire *animate.*
Ainsi, dans *Tout est bien qui finit bien* :
Quicken a rock, and make you dance canary.

2. Punition infligée aux malfaiteurs.

GREMIO.

Et moi aussi, Dieu bon!

TRANIO.

Eh bien, maître, voici de quoi nous divertir. Cette donzelle est complètement ou étonnamment méchante.

LUCENTIO.

Dans le silence de l'autre, je devine la douceur et la réserve d'une jeune fille. Silence, Tranio.

TRANIO.

Bien dit, maître! Motus! Et regardez-la tout votre soûl.

BAPTISTA.

Messieurs, puissé-je mener à bien ce que j'ai dit. Bianca, rentre, et ne te chagrine pas, ma bonne Bianca. Je ne t'en aimerai jamais moins, ma fille.

CATHARINA.

Une jolie rien du tout! Vous feriez mieux de lui mettre le doigt dans l'œil, elle comprendrait!

BIANCA.

Sœur, soyez satisfaite de mon mécontentement. Monsieur, je souscris humblement à votre bon plaisir. Mes livres, mes instruments me serviront de compagnie, j'étudierai et m'exercerai seule.

LUCENTIO.

Ecoute, Tranio. C'est Minerve qui parle!

HORTENSIO.

Signor Baptista, serez-vous à ce point original? Je regrette que notre empressement ait pour effet de chagriner Bianca.

GREMIO.

Voulez-vous la mettre en cage, signor Baptista, à cause de ce démon d'enfer, et la rendre responsable de sa langue?

BAPTISTA.

Messieurs, soyez calmes. Ma résolution est inébranlable. Rentrez, Bianca (*Bianca sort*). Je sais qu'elle fait ses délices de la musique, de ses instruments, de ses livres de poésie. Je prendrai chez moi des professeurs pour instruire sa jeunesse. Si vous, Hortensio, ou vous, signor Gremio, en connaissez, amenez-les. Avec des hommes capables, je serai bon, généreux, pour que mes enfants soient bien élevés. Sur ce, adieu. Catharina, vous pouvez rester. C'est surtout avec Bianca que j'ai à m'entretenir.

(*Il sort*).

CATHARINA.

Il me semble que je puis m'en aller aussi. Pourquoi pas? Est-ce qu'on va me compter les heures? Comme si je ne savais pas ce qu'il faut laisser ou prendre! Ah!

(*Elle sort*).

GREMIO.

Vous pouvez aller rejoindre la femme du diable! Vos qualités sont si bonnes que personne ne se chargera de vous! Notre amour [1] n'est pas si grand, Hortensio, que nous ne puissions souffler tous deux dans nos doigts et le laisser jeûner. Le gâteau est en pâte des deux côtés. Adieu! Pour l'affection que je porte à ma douce Bianca, si je puis mettre la main sur un homme érudit, capable de lui enseigner ce qu'elle aime, je le recommanderai à son père [2].

HORTENSIO.

Moi aussi, signor Gremio. Mais un mot, je vous prie. Bien que la nature de notre querelle n'admette pas de pourparlers, sachez aujourd'hui, d'après une réflexion qui nous intéresse tous deux, que si nous voulons avoir encore accès auprès de notre belle maîtresse, et prétendre, heureux rivaux, au cœur de Bianca, il y a une chose à laquelle nous devons spécialement nous appliquer.

GREMIO.

Quelle chose, je vous prie?

HORTENSIO.

Le mariage de sa sœur.

GREMIO.

Lui trouver un époux! Un diable!

HORTENSIO.

Un époux.

GREMIO.

Un diable! Croyez-vous, Hortensio, malgré la fortune de son père, qu'il y ait un homme assez fou pour chercher femme en enfer?

HORTENSIO.

Bah! Si cela dépasse votre patience et la mienne, d'endurer ses scènes, il y a de par le monde de braves garçons. C'est à nous d'en trouver un capable de la prendre avec tous ses défauts et une jolie dot.

GREMIO.

Je ne saurais l'affirmer; mais s'il me fallait toucher la dot dans de telles conditions, j'aimerais autant être fouetté tous les matins sur la place de High Cross!

1. Il y a dans le texte : *Their love is not so great.* Malone propose de lire : *Your love.* D'abord *Their love* est incompréhensible. Ensuite, d'après l'ancienne façon d'écrire, *y^r* signifie ou *their* ou *your.* Mason, s'appuyant sur le même précédent, préfère lire *our.* Nous nous sommes rangés à cet avis que justifie la fin du dialogue.

2. *I will wish him to her father.* C'est-à-dire : *I will recommend him.*
Dans *Beaucoup de bruit pour rien*:
To wish him wrestle with affection.

HORTENSIO.

Comme vous dites, il n'y a que peu de choix parmi des pommes pourries. Mais, venez. Puisque cet obstacle légal nous rend amis, il est indispensable de maintenir cette amitié jusqu'à ce que, trouvant un mari à la fille aînée de Baptista, nous rendions la cadette libre de choisir. Alors nous redeviendrons rivaux. Douce Bianca ! Heureux l'homme qui l'obtiendra ! C'est celui qui court le plus vite qui attrape la bague [1] ! Qu'en dites-vous, signor Gremio ?

GREMIO.

Qu'il en soit ainsi. Je donnerais volontiers le meilleur cheval de Padoue à celui qui lui fera la cour, la séduira, l'épousera, partagera son lit et débarrassera d'elle la maison. Allons.

(*Gremio et Hortensio sortent*).

TRANIO, *s'avançant.*

Dites-moi, monsieur, est-il possible que l'amour s'empare aussi subitement d'un homme?

LUCENTIO.

Oh, Tranio, avant d'en avoir fait l'expérience, je n'aurais jamais cru que ce fût possible, ou vraisemblable ! Regarde ! Tandis que je m'arrêtais à la contempler par désœuvrement, je ressentais les effets de l'amour dans ce désœuvrement même ! A cette heure, je te l'avoue franchement, à toi, mon confident, aussi cher que l'était Anna à la reine de Carthage, je brûle, Tranio, je dépéris, je meurs, si je n'obtiens pas cette modeste jeune fille ! Conseille-moi, Tranio, je sais que tu le peux ! Assiste-moi, Tranio, je sais que tu ne t'y refuseras pas.

TRANIO.

Maître, ce n'est pas le moment de vous gronder. L'amour ne cède pas aux observations. S'il vous a touché, il n'y a qu'une chose à faire : *redime te captum quam queas minimo.*

LUCENTIO.

Grand merci, mon garçon. Partons. Cela me suffit. Je n'ai plus pour me réconforter qu'à écouter tes conseils.

TRANIO.

Maître, bien que vous ayez longuement regardé cette jeune fille, peut-être avez-vous négligé le principal.

LUCENTIO.

Ah non ! J'ai vu la douce beauté de sa figure, comparable

1. Allusion à un jeu de l'époque, rappelant notre jeu de furet.

à celle de la fille d'Agénor [1] devant qui le grand Jupiter s'est humblement incliné, au point que ses genoux baisaient le rivage de Crète !

TRANIO.

C'est tout ce que vous avez vu ? N'avez-vous pas remarqué comme sa sœur a grondé? Elle a fait un tel tapage que des oreilles mortelles pouvaient difficilement en supporter le bruit !

LUCENTIO.

Tranio, j'ai vu remuer ses lèvres de corail ; j'ai senti que son haleine parfumait l'air ! Tout ce que j'ai vu d'elle était doux et sacré !

TRANIO, *à part.*

Allons, il est temps de le faire revenir de son extase. (*Haut*). Je vous en prie, monsieur, réveillez-vous. Si vous aimez cette jeune fille, que vos pensées, que tout votre esprit, s'appliquent à l'obtenir. Voilà la situation : la sœur aînée est si méchante que, jusqu'au jour où son père sera débarrassé d'elle, votre amour devra vivre chastement à la maison. Il a fermé la cage de la cadette afin qu'elle ne soit point importunée par les prétendants.

LUCENTIO.

Ah ! Tranio ! Que ce père est cruel ! Mais n'as-tu pas entendu dire qu'il cherchait un professeur pour l'instruire ?

TRANIO.

Heureusement, monsieur, et j'ai mon plan.

LUCENTIO.

Moi aussi, Tranio.

TRANIO.

Maître, par ma main, nos deux plans n'en font qu'un.

LUCENTIO.

Dis-moi d'abord le tien.

TRANIO.

Vous vous improviserez professeur et entreprendrez l'éducation de la jeune fille. Voilà votre projet.

LUCENTIO.

En effet. Peut-on le mettre à exécution ?

TRANIO.

Impossible ! Qui jouerait votre rôle et serait ici, à Padoue, le fils de Vincentio ? Qui tiendrait sa maison, travaillerait pour lui, recevrait ses amis, visiterait ses compatriotes et leur donnerait à souper?

LUCIANO.

Basta ! Sois satisfait. Mon plan est complet. Nous n'avons

1. Europe, pour l'amour de laquelle Jupiter s'est transformé en taureau.

encore été vus dans aucune maison, et, nul ne saurait à nos figures, distinguer le valet du maître. Il s'en suit que tu seras le maître, Tranio, à ma place. Tu tiendras maison, tu feras figure, tu auras des serviteurs, tout comme j'en aurais. Moi je serai un autre homme : un Florentin, un Napolitain, un pauvre homme de Pise. C'est entendu, il en sera ainsi. Tranio, déshabille-toi. Prends mon chapeau et mon manteau de couleur. Quand Biondello viendra, il t'obéira, mais il faut d'abord qu'il surveille sa langue.

(*Ils changent d'habits*).

TRANIO.

Avant tout. Monsieur, puisque c'est votre bon plaisir, et que je suis tenu de vous obéir (car, au départ, votre père m'a bien dit : *Sois obéissant à mon fils*, bien qu'il l'entendît, je suppose, dans un autre sens), je suis satisfait d'être Lucentio. J'aime beaucoup Lucentio.

LUCENTIO.

Sois Lucentio, Tranio, pour l'amour de Lucentio. Je serai esclave pour obtenir cette jeune fille dont la vue a soudainement conquis mes yeux éblouis!

(*Entre* BIONDELLO).

Voici venir le drôle. Coquin, d'où venez-vous?

BIONDELLO.

D'où je viens? Où êtes-vous? Maître, mon camarade Stanio a-t-il volé vos habits? Est-ce vous qui avez dérobé les siens? Vous êtes-vous mutuellement volés? Qu'est-ce qui se passe ?

LUCENTIO.

Avancez, coquin ! Ce n'est pas l'instant de plaisanter, donc changez votre attitude. Votre camarade Tranio, qui est ici, a, pour me sauver la vie, pris mes vêtements et ma figure, comme moi, pour ma sauvegarde, j'ai pris les siens. Depuis mon arrivée, j'ai eu une querelle, j'ai tué un homme et j'ai peur d'avoir été vu. Obéissez-lui, je vous l'ordonne, comme il convient, tandis que je partirai d'ici pour mon salut. Vous m'avez compris?

BIONDELLO.

Moi, monsieur? Pas du tout.

LUCENTIO.

Surtout pas la moindre allusion à Tranio? Tranio est devenu Lucentio.

BIONDELLO.

Il a bien de la chance. Je voudrais qu'il en fût ainsi de moi.

TRANIO.

Je le voudrais aussi, mon garçon, Lucentio dût-il possé-

der la plus jeune fille de Baptista. Coquin, sinon par amour pour moi, du moins par amour pour votre maître, je vous recommande d'avoir des manières décentes dans tous les genres de société. Quand nous serons seuls, je serai Tranio. Autrement, je serai votre maître Lucentio.

LUCENTIO.

Allons, Tranio. Il te reste une chose à faire. Tu vas t'enrôler parmi ces soupirants. Si tu me demandes pourquoi, il suffit. J'ai pour cela des raisons bonnes et de poids.

(*Ils sortent*).

LE SERVITEUR, *du balcon situé au fond de la scène.*

Milord, vous dormez. Vous ne faites pas attention à la pièce.

SLY, *du balcon situé au fond de la scène.*

Oui, par Sainte-Anne, je dors! Une bonne pièce, sûrement. C'est fini?

LE PAGE, *du balcon situé au fond de la scène.*

Cela ne fait que commencer.

SLY.

C'est de la bonne besogne, madame lady. Je voudrais que ce fût fini!

SCÈNE II.

Devant la maison d'Hortensio.

ENTRENT PETRUCHIO ET GRUMIO.

PETRUCHIO.

Vérone, je te quitte pour quelque temps, afin de rendre visite à mes amis de Padoue. Surtout, au préféré et au plus éprouvé de tous : Hortensio. Je crois que voici sa maison. Avance, coquin de Grumio et frappe.

GRUMIO.

Frappez, monsieur! Qui dois-je frapper? Quelqu'un aurait-il manqué de respect à votre Seigneurie [1]?

PETRUCHIO.

Drôle, je te dis de me frapper ici, et fort!

GRUMIO.

Vous frapper ici, monsieur? Pourquoi, monsieur? Que suis-je, monsieur, pour vous frapper ici?

1. *Is there any man has rebus'd your worschip? Rebus'd* doit être une erreur. Tyrwhitt conseille de lire : *abus'd.*

PETRUCHIO.

Drôle, je te dis de frapper à cette porte. Et frappe bien, ou je frappe ta caboche de valet!

GRUMIO.

Mon maître est volontiers querelleur. Si je commençais par vous frapper, je sais bien qu'il en résulterait du mauvais pour moi.

PETRUCHIO.

Tu ne frappes pas! Pardieu, si tu ne veux pas frapper, c'est moi qui te tirerai les oreilles[1] ! Je vais voir si tu sais ton *sol* et ton *fa* et comment tu les chantes!

(*Il lui tire les oreilles*).

GRUMIO.

Au secours, mes maîtres, au secours! Mon maître est fou!

PETRUCHIO.

Maintenant tu frapperas quand je te l'ordonnerai! Coquin! Drôle!

(*Entre* HORTENSIO).

HORTENSIO.

Eh bien! Que se passe-t-il? Mon vieil ami Grumio! Et mon bon ami Petruchio! Comment allez-vous tous à Vérone?

PETRUCHIO.

Signor Hortensio, venez-vous pour juger la querelle? *Con tutto in core bene trovato*, puis-je dire.

HORTENSIO.

Alla nostra casa bene venuto
Molto honorato signor mio Petruchio.

Relève-toi, Grumio, relève-toi. Nous arrangerons cela.

GRUMIO.

Tout ce qu'il allègue en latin est de peu d'importance, si ce n'est pas pour moi un motif légal de quitter son service. Ecoutez, monsieur. Il m'ordonne de le frapper, et fortement. Bien. Serait-ce convenable pour un serviteur d'en user de la façon avec son maître? Un maître qui a, peut-être, autant que je puis le supposer, trente-deux ans, à peu près ! S'il avait plu à Dieu que je le frappasse le premier, cela ne serait pas arrivé à Grumio!

PETRUCHIO.

Ce coquin ne sait pas ce qu'il dit! Bon Hortensio, j'ai dit à ce drôle de frapper à la porte, et je n'ai jamais pu obtenir, malgré mon insistance, qu'il le fît.

GRUMIO.

Frapper à la porte? O ciel! Ne m'avez-vous pas dit expressément : *Drôle, frappe-moi ici, frappe-moi là, frappe-*

1. *I'll wring it.* Il y a ici un calembour. *To ring* veut dire sonner, et *to wring*, tirer les oreilles à quelqu'un.

moi bien, et frappe-moi fortement? Et maintenant vous venez avec un *frappe-moi à la porte?*

PETRUCHIO.

Drôle, va-t'en, ou tais-toi, je te le conseille!

HORTENSIO.

Soyez calme, Petruchio. Je suis ici le garant de Grumio. C'est une dispute regrettable entre vous et lui, qui est un vieux serviteur, fidèle et plaisant. Dites-moi, maintenant, mon cher ami, quel heureux vent vous amène ici, à Padoue, loin de la vieille Vérone?

PETRUCHIO.

Le vent qui disperse les jeunes gens à travers le monde pour qu'ils cherchent fortune loin de chez eux, où l'on n'acquiert pas grande expérience. En peu de mots, signor Hortensio, voici où j'en suis. Antonio, mon père, est mort, et j'ai entrepris la tâche difficile de me bien marier et de faire fortune de mon mieux. J'ai des couronnes dans ma bourse, des marchandises à la maison, et je suis parti pour voir le monde.

HORTENSIO.

Petruchio, à te parler sans détours, je pourrais te présenter à une femme acariâtre et sauvage. Tu ne me remercieras guère de mon offre, bien que je puisse te promettre qu'elle sera riche, très riche. Aussi, étant mon ami, comme tu l'es, ne te présenterai-je pas à elle.

PETRUCHIO.

Signor Hortensio, entre des amis comme nous, quelques mots doivent suffire. Si donc tu connais une femme assez riche pour devenir l'épouse de Petruchio, l'argent étant le refrain de ma chanson matrimoniale, fût-elle aussi difforme que la maîtresse de Florent[1], aussi laide que la Sibylle, aussi méchante et sauvage que la Xantippe de Socrate, ou pire, elle ne m'effraierait pas ou, du moins, elle n'émousserait pas en moi le tranchant de la passion! Non, fût-elle aussi furieuse que la mer Adriatique! Je viens pour me marier richement à Padoue, richement, c'est-à-dire heureusement.

GRUMIO.

Voyez-vous, monsieur, il vous dit franchement ce qu'il pense. Donnez-lui assez d'or et mariez-le à une marionnette, ou à une femme découpée dans de la dentelle[2], ou à une

1. Allusion à un conte de Gower, contenu dans le premier volume de son ouvrage intitulé *De Confessione amantis*. Florent est le nom d'un chevalier qui s'était engagé à épouser une sorcière affreuse, à condition qu'elle lui apprît la solution d'une énigme dont sa vie dépendait.

2. *Aglet-baby*. Traduction de Malone.

vieille guenon n'ayant pas une dent dans la bouche, souffrant des cinquante-deux maladies du cheval[1], il n'y trouvera rien à dire, pourvu qu'il y ait de l'argent.

HORTENSIO.

Petruchio, puisque nous avons poussé si loin les choses, je vais continuer ce que j'avais commencé par plaisanterie. Je peux, Petruchio, te servir auprès d'une femme, possédant une certaine fortune, de la jeunesse, de la beauté, et élevée comme il convient à une fille de qualité. Son seul défaut, qui en représente beaucoup, est d'être intolérablement acariâtre, une sorte de femme sauvage, et cela dans une telle mesure que, ma situation fût-elle de beaucoup inférieure à ce qu'elle est, je ne voudrais pas l'épouser pour une mine d'or.

PETRUCHIO.

Assez, Hortensio. Tu ne connais pas les effets de l'or. Dis-moi le nom de son père, je ne t'en demande pas plus. Je l'aborderai, gronda-t-elle plus fort que le tonnerre, quand, en automne, craquent les nuages !

HORTENSIO.

Son père est Baptista Minola, un affable et courtois gentilhomme. Elle s'appelle Catharina Minola, renommée à Padoue pour sa mauvaise langue.

PETRUCHIO.

Je connais son père, si je ne la connais pas. Il sait que mon père est mort. Je ne dormirai pas, Hortensio, tant que je n'aurai pas vu sa fille. Excusez-moi donc si je prends la hardiesse de vous quitter après une première rencontre, à moins que vous vouliez m'accompagner.

GRUMIO.

Je vous en prie, monsieur, laissez-le partir pendant qu'il en a envie. Ma parole, si elle le connaissait aussi bien que moi, elle saurait que les reproches lui font peu d'effet. Elle peut l'appeler dix fois coquin ou autrement, il n'y fera pas attention. Mais s'il s'y met, il lui répondra n'importe quelle injure[2]. Je vous dis, monsieur, que si elle y résiste seulement

1. ... *as many diseases as two and fifty horses.* Malone soupçonne le texte d'avoir été altéré. Il existe un proverbe anglais disant, pour qualifier une personne souvent malade, qu'elle a les cinquante-deux maladies d'un cheval. Nous le trouvons dans une pièce intitulée : *The Yorkshire Tragedy* (1608) : « *O stumbling jade ! the spavin o'ertake thee ! ty fifty diseases stop thee !* » Nous avons rétabli la phrase dans ce sens.

2. ... *an he begin once, he'll rail in his rope-tricks. Ropery* ou *rope-tricks*, dit Malone, signifiait autrefois des paroles sans suite, les mots d'un perroquet auquel on aurait appris à parler. Dans un livre de Wilson : *Arte of Rhetorique* (1563), on trouve un exemple de la signification de ce terme : « Un autre bon gaillard du pays, officier,

un peu, il lui fera une marque sur la figure et la dévisagera si bien, qu'un chat n'en ferait pas de plus gros yeux. Vous ne le connaissez pas, monsieur!

HORTENSIO.

Attends, Petruchio, j'irai avec toi, car mon trésor est sous la garde de Baptista. Il détient le joyau de ma vie, sa plus jeune fille, la belle Bianca. Il me la cache, ainsi qu'à d'autres encore qui lui font la cour et sont mes rivaux. Supposant impossible, à cause des défauts en question, que jamais Catharina soit demandée en mariage, Baptista éloigne tout le monde de Bianca. Et il en sera ainsi tant que la méchante Catharina n'aura pas trouvé un époux.

GRUMIO.

Catharina la méchante! Un joli nom pour une jeune fille! Le pire de tous!

HORTENSIO.

Maintenant, mon ami Petruchio va me rendre un service. Vous me présenterez, vêtu d'une robe sombre, au vieux Baptista, comme un professeur connaissant bien la musique et capable de l'enseigner à Bianca. Grâce à ce stratagème, je pourrai avoir, du moins, le loisir de lui faire la cour et, sans être soupçonné, de lui parler en tête à tête.

(*Entre* GREMIO. *Avec lui est* LUCENTIO, *déguisé, portant des livres sous le bras*).

GRUMIO.

Ce n'est point une fourberie! Voyez comme les jeunes gens s'entendent bien à tromper les vieux! Maître, maître, regardez! Qui vient là?

HORTENSIO.

Silence, Grumio, c'est mon rival. Petruchio, tenons-nous un instant à l'écart.

GRUMIO.

Un joli damoiseau et un bel amoureux!

(*Ils se retirent*)

GREMIO, *à Lucentio.*

Très bien. J'ai parcouru la note. Ecoutez, monsieur, je vais les faire magnifiquement relier. Tous livres parlant d'amour! Ne lui faites pas d'autre lecture. Vous me comprenez bien? Aux libéralités du signor Baptista, et

maire d'une ville, et désireux de parler comme un homme instruit, ayant justement l'occasion de réprimander un vagabond, s'écria en colère : « Toi, coquin, si je te prends encore dans la circoncision de ma damnation, je te corromprai si bien que toute la vacation prendra échantillon sur toi ». Et en marge, Wilson met : *rope-ripe chiding.*
Dans *May-day*, une comédie de Chapmann (1611), se trouve ce passage : *Lord! how you roll in your rope-ripe terms!*

au delà, j'ajouterai mes largesses. Quant à vos papiers, tâchez qu'ils soient bien parfumés, car celle qui les lira sent meilleur que le parfum lui-même. Que lui lirez-vous?

LUCENTIO.

Tout ce que je lui lirai plaidera en votre faveur, vous pouvez en être sûr, comme en faveur de mon patron; et cela aussi certainement que si vous étiez à ma place. Peut-être même emploierai-je des mots plus convaincants que vous à moins que vous soyez un savant, monsieur.

GREMIO.

O cette science! Quelle chose cela est!

GRUMIO.

O le naïf! Quel âne cela fait!

PETRUCHIO.

Silence, coquin!

HORTENSIO.

Chut, Grumio! Dieu vous garde, signor Gremio.

GREMIO.

Je suis heureux de vous rencontrer, signor Hortensio. Savez-vous où je vais? Chez Baptista Minola. J'ai promis de m'enquérir avec soin d'un professeur pour la belle Bianca et, par un heureux hasard, j'ai mis la main sur ce jeune homme. Pour la science et la conduite, c'est absolument son affaire. Il est très fort sur la poésie et autres livres. Je veux dire les bons, je vous le garantis.

HORTENSIO.

C'est bien; moi j'ai trouvé un gentilhomme qui m'a promis de m'en procurer un autre, bon musicien, pour instruire notre maîtresse. De la façon je ne serai pas en retard avec la belle Bianca, que j'aime tant.

GREMIO.

Que j'aime tant aussi, mes actes le prouveront.

GRUMIO, *à part.*

Et ses sacs aussi!

HORTENSIO.

Gremio, ce n'est pas le moment de donner carrière à notre amour. Ecoutez-moi et, si vous êtes raisonnable, je vous dirai des nouvelles qui nous intéressent tous deux. Voici un gentilhomme, que j'ai rencontré par hasard, et qui, d'entente avec moi, et selon sa convenance, va essayer de faire la cour à la méchante Catharina et de l'épouser si la dot en vaut la peine.

GREMIO.

Ainsi dit, ainsi fait, et tout est bien. Hortensio, lui avez-vous énuméré tous ses défauts?

PETRUCHIO.

Je sais que c'est une braillarde, une querelleuse insupportable. Si c'est tout, mes maîtres, je n'ai pas peur.

GREMIO.

Vraiment, l'ami? De quel pays es-tu?

PETRUCHIO.

Je suis né à Vérone et fils du vieil Antonio. Mon père est mort, j'ai de la fortune et j'espère voir de bons et de longs jours.

GREMIO.

Oh, monsieur, de pareils jours avec une pareille femme, serait une chose étrange! Mais si vous avez du courage, au nom de Dieu, allons-y! Je suis là pour vous assister en tout. Décidément vous voulez faire la cour à cette chatte sauvage?

PETRUCHIO.

Vrai comme je veux vivre.

GRUMIO.

S'il lui fera la cour? (*A part*). Sûr, ou je la pendrais!

PETRUCHIO.

Je ne suis pas venu dans une autre intention. Pensez-vous qu'un peu de tapage puisse m'assourdir les oreilles? N'ai-je pas autrefois entendu des lions rugir? N'ai-je pas entendu la mer, enflée sous l'action des vents, pousser des cris de rage comme un sanglier furieux, tandis qu'elle se couvrait d'écume? N'ai-je pas entendu le canon sur les champs de bataille, et le tonnerre, cette artillerie du ciel, dans les cieux? N'ai-je pas entendu dans une bataille rangée, des cris d'alarme retentissants, les hennissements des coursiers et le son des trompettes? Et vous me parlez de la langue d'une femme qui ne saurait faire moitié autant de bruit qu'une noix dans le feu d'un fermier? Bah! Ce sont les enfants que l'on effraie avec les loups-garous!

GRUMIO, *à part.*

Il ne craint personne!

GREMIO.

Ecoutez, Hortensio. Ce gentilhomme est arrivé à point, j'en ai le pressentiment, pour son bien et pour le vôtre.

HORTENSIO.

Je lui ai dit que nous contribuerions aux frais où pourrait l'entraîner sa cour, quels qu'ils soient.

GREMIO.

Cela sera fait, pourvu qu'il réussisse.

GRUMIO, *à part.*

Je voudrais être aussi sûr de bien dîner.

(*Entrent* TRANIO, *richement vêtu et* BIONDELLO).

TRANIO.

Messieurs, Dieu vous garde! Si ce n'est pas indiscret,

veuillez me dire, je vous prie, le plus court chemin pour aller à la maison du signor Baptista Minola ?

GREMIO.

Celui qui possède deux jolies filles? C'est bien de celui-là que vous voulez parler ?

TRANIO.

Lui-même, Biondello.

GREMIO.

Ecoutez, monsieur. Vous ne voulez pas parler de celle qui...

TRANIO.

Peut-être de l'une et de l'autre, monsieur. En quoi cela vous regarde-t-il ?

PETRUCHIO.

Ce n'est pas de celle qui est toujours en colère, n'est-ce pas ? Pour aucune raison ?

TRANIO.

Je n'aime pas les gens qui querellent, monsieur. Biondello, partons.

LUCENTIO, *à part.*

Bon début, Tranio.

HORTENSIO.

Monsieur, un mot avant que vous partiez. Prétendez-vous à la main de la jeune fille dont vous parlez, oui ou non ?

TRANIO.

Quand cela serait, monsieur, y verriez-vous quelque offense ?

GREMIO.

Non, pourvu que, sans ajouter un mot de plus, vous consentiez à partir d'ici.

TRANIO.

Pardon, monsieur, les rues ne sont-elles pas aussi libres pour moi que pour vous ?

GREMIO.

Mais la jeune fille ne l'est pas.

TRANIO.

Pour quelle raison, je vous prie ?

GREMIO.

Pour cette raison, si vous voulez la connaître, qu'elle est aimée du signor Gremio.

HORTENSIO.

Et aussi du signor Hortensio.

TRANIO.

Doucement, mes maîtres. Si vous êtes gentilshommes, veuillez me faire le plaisir de m'écouter avec patience. Baptista est un noble gentilhomme qui connaît mon père, et quand sa fille serait plus jolie encore, elle pourrait

augmenter le nombre de ses soupirants, et de ceux-là je pourrais être. La fille de la belle Léda avait un millier d'amants; la belle Bianca peut en avoir un de plus. Et elle l'aura. Lucentio sera celui-là dans l'espoir de réussir seul, Pâris viendrait-il comme rival.

GREMIO.

Quoi ! Ce gentilhomme nous réduirait tous au silence !

LUCENTIO.

Monsieur, laissez-le aller de l'avant, je sais qu'il sera bientôt fatigué.

PETRUCHIO.

Hortensio à quoi servent tant de paroles.

HORTENSIO.

Monsieur, permettez-moi de vous demander si vous avez jamais vu la fille de Baptista ?

TRANIO.

Jamais, monsieur. Mais j'ai entendu dire qu'il en avait deux ; l'une aussi fameuse pour sa méchante langue, que l'autre pour sa modestie et sa beauté.

PETRUCHIO.

Monsieur, la première est pour moi. Veuillez n'y pas toucher.

GREMIO.

Oui, laissez ce travail au grand Hercule ; il dépassera les douze travaux d'Alcide.

PETRUCHIO.

Monsieur, veuillez me bien comprendre. La plus jeune fille, à laquelle vous faites allusion, est surveillée par un père qui interdit tout accès aux prétendants et ne veut la promettre à aucun homme, avant que sa sœur aînée soit mariée. La plus jeune ne saurait donc être libre avant ce moment-là.

TRANIO.

S'il en est ainsi, monsieur, si vous êtes l'homme qui doit nous rendre ce service à tous, à moi comme aux autres ; si vous brisez la glace, si vous accomplissez ce haut fait de l'emporter sur l'aînée et de libérer la jeune, au point de la rendre accessible, soyez convaincu que celui qui l'obtiendra n'aura pas la mauvaise grâce de se montrer ingrat.

HORTENSIO.

Monsieur, voilà qui est bien parlé et bien conçu. Puisque votre intention est d'être prétendant, vous devez, comme nous, vous montrer reconnaissant envers ce gentilhomme, dont nous sommes tous les obligés.

TRANIO.

Monsieur, c'est un soin que je ne négligerai pas. Et comme preuve, je vous convie à nous retrouver cette après-midi ;

nous boirons copieusement à la santé de notre maîtresse, ainsi que feraient des avocats adversaires qui, après s'être disputés, vont manger et boire de compagnie.

GRUMIO ET BIONDELLO.

Voilà une excellente motion ! Camarades, allons-nous-en.

HORTENSIO.

La motion, en effet, est bonne. Qu'il en soit ainsi. Petruchio, je serai votre *ben venuto*.

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la maison de Baptista.

Entrent CATHARINA et BIANCA.

BIANCA.

Bonne sœur, ne faites du tort ni à moi, ni à vous-même, en me traitant comme une servante ou comme une esclave. Ce serait indigne. Pour ce qui est de ces futilités, je veux m'en débarrasser; j'enlèverai, si vous le voulez, mes vêtements, jusqu'à mon jupon. Je ferai tout ce que vous me commanderez, car je connais mes devoirs envers mes aînés.

CATHARINA.

Parmi tous tes prétendants, dis-moi celui que tu aimes le mieux et ne cherche pas à dissimuler.

BIANCA.

Croyez-moi, ma sœur, parmi eux tous, je n'en ai pas encore remarqué un que je puisse préférer à un autre.

CATHARINA.

Tu mens, mignonne. N'est-ce pas Hortensio ?

BIANCA.

Si vous l'aimez, ma sœur, je jure ici de plaider pour vous afin que vous l'obteniez.

CATHARINA.

Il est probable que vous ne le trouvez pas assez riche. Vous voulez avoir Gremio, pour qu'il vous fasse belle.

BIANCA.

Est-ce à cause de lui que vous me portez envie ? Non, vous plaisantez, je m'en aperçois maintenant. Vous avez plaisanté tout le temps. Je t'en prie, sœur Kate, lâche-moi les mains.

CATHARINA.

Si c'est une plaisanterie, tout le reste en est une.

(*Elle la bat*).

(*Entre* BAPTISTA).

BAPTISTA.

Eh bien, donzelle ? D'où vient cette insolence ? Eloigne-toi, Bianca... Pauvre fille !... Elle pleure !... Va reprendre ton aiguille... Evite-la... N'as-tu pas honte, coquine à l'aspect endiablé ! Pourquoi lui fais-tu du mal à elle qui ne t'en a jamais fait ? Quand t'a-t-elle adressé une mauvaise parole ?

CATHARINA.

Son silence m'agace ! Je me vengerai.

(*Elle court après Bianca*).

BAPTISTA.

Quoi ! Devant moi ?... Bianca, rentre dans ta chambre.

(*Bianca sort*).

CATHARINA.

Vous ne pouvez pas me souffrir ! Je le vois maintenant. Elle est votre trésor. Il lui faut un mari. Moi je danserai nu-pieds le jour de son mariage et, pour l'amour d'elle, je mènerai des singes en enfer [1] ! Ne me parlez pas. Je vais m'asseoir et pleurer jusqu'à ce que je trouve l'occasion de me venger !

(*Catharina sort*).

BAPTISTA.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi ! Qui vient ici ?

(*Entre* GREMIO, *avec* LUCENTIO *sous les habits d'un pauvre homme* ; *puis* PETRUCHIO *et* HORTENSIO *sous l'extérieur d'un musicien* ; *puis* TRANIO *et* BIONDELLO *portant un luth et des livres*).

GREMIO.

Bonjour, voisin Baptista !

BAPTISTA.

Bonjour, voisin Gremio. Dieu vous garde, messieurs.

PETRUCHIO.

Vous également, cher monsieur. Ne possédez-vous pas, je vous prie, une fille du nom de Catharina, belle et vertueuse ?

BAPTISTA.

J'ai, en effet, monsieur, une fille appelée Catharina.

GREMIO.

Vous y mettez trop de brusquerie, procédez par ordre.

PETRUCHIO.

Vous m'ennuyez, signor Gremio. Laissez-moi faire. Monsieur, je suis un gentilhomme de Vérone. Ayant entendu parler de sa beauté, de son esprit, de son affabilité, de son excessive modestie, de ses étonnantes qualités, de la

1. *And, for you love to her, lead apes in hell.* A l'époque de Shakespeare, les femmes qui refusaient de porter leurs enfants, étaient menacées de porter, après leur mort, des singes en enfer.

douceur de son caractère... j'ai la hardiesse de me présenter dans votre maison, pour que mes yeux soient témoins de ce que l'on m'a si souvent répété. Afin de payer votre hospitalité, je me présente à vous (*désignant Hortensio*) avec un de mes gens, très fort en musique, en mathématiques, qui instruira votre fille dans ces sciences qui, je le sais, ne lui sont pas inconnues. Acceptez-le, autrement vous me feriez injure. Son nom est Licio, il est né à Mantoue.

BAPTISTA.

Soyez le bienvenu, monsieur, et lui aussi, par amour de vous. Quant à ma fille Catharina, je le sais, elle ne ferait pas votre affaire et c'est ce qui me désole.

PETRUCHIO.

Je vois que votre intention est de ne pas vous séparer d'elle, à moins que ce soit ma compagnie qui vous déplaise.

BAPTISTA.

Ne vous méprenez pas sur mes paroles, je dis ce que je pense. D'où êtes-vous, monsieur? Quel nom dois-je vous donner?

PETRUCHIO.

Petruchio est mon nom, je suis le fils d'Antonio, un homme bien connu dans toute l'Italie.

BAPTISTA.

Je le connais beaucoup. Soyez le bienvenu en considération de sa personne.

GREMIO.

Petruchio, maintenant que vous avez parlé, permettez-nous, pauvres pétitionnaires que nous sommes, de nous expliquer à notre tour. Baccare! vous allez merveilleusement de l'avant!

PETRUCHIO.

Pardonnez-moi, signor Gremio, il me tarde d'en finir.

GREMIO.

Je n'en doute pas, monsieur, mais vous risquez de nuire à votre cause... Voisin, voici un cadeau qui sera le bienvenu, j'en suis sûr. Pour vous récompenser d'une sympathie dont vous m'avez donné tant de témoignages, je me permets de vous présenter ce jeune savant (*il présente Lucentio*), qui a longtemps étudié à Reims. Il connaît le grec, le latin, les autres langues, aussi bien que la musique et les mathématiques. Son nom est Cambio. Acceptez, je vous prie, ses services.

BAPTISTA.

Mille remerciements, signor Gremio. Soyez le bienvenu, cher Cambio. (*A Tranio*). Mais, cher monsieur, ne seriez-vous pas étranger? Serais-je indiscret en vous demandant la cause de votre venue?

TRANIO.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est moi qui suis indiscret. Etranger dans cette ville, je m'inscris parmi les soupirants de votre fille Bianca, si belle et si vertueuse. Je connais votre résolution concernant sa sœur aînée. Je ne sollicite qu'une faveur : quand vous connaîtrez ma parenté, veuillez m'agréer parmi les autres prétendants, et me donner auprès de votre fille le même accès qu'aux autres. En ce qui concerne l'éducation de vos filles, il me suffira de ce simple instrument et de ce petit paquet contenant des livres grecs et latins [1]. Si vous voulez bien les accepter, ils deviendront précieux.

BAPTISTA.

Lucentio est votre nom [2] ? De quel pays êtes-vous ?

TRANIO.

De Pise, monsieur. Je suis le fils de Vincentio.

BAPTISTA.

Un homme considérable à Pise ! Je le connais de réputation. Soyez le bienvenu, monsieur. (*A Hortensio*). Prenez ce luth (*à Lucentio*) et vous ce paquet de livres. Vous allez voir vos élèves. Holà ! quelqu'un !

(*Entre* UN SERVITEUR).

Coquin, conduis ces messieurs auprès de mes filles. Dis-leur à toutes deux qu'ils sont leurs professeurs, et que j'entends qu'elles en usent bien avec eux.

(*Le serviteur sort avec Hortensio, Lucentio et Biondello*).

Nous allons nous promener un peu dans le jardin, puis nous irons dîner. Vous êtes tout à fait les bienvenus, et je vous prie d'en être convaincus.

PETRUCHIO.

Signor Baptista, mon affaire ne souffre pas de délai et je ne peux pas venir chaque jour faire ma cour. Vous avez connu mon père. Je suis le seul héritier de ses terres et de ses biens, et loin de les déprécier, je les ai fait valoir. Dans ces conditions, si je me fais aimer de votre fille, dites-moi quelle dot je toucherai en l'épousant.

BAPTISTA.

Après ma mort, la moitié de mes terres et, dès à présent, vingt mille couronnes.

1. Au temps de la reine Elisabeth, les jeunes filles apprenaient volontiers le grec et le latin. Voir *Londres au temps de Shakespeare*.

2. Comment Baptista le sait-il ? Peut-être un vers a-t-il été omis ; peut-être est-ce un oubli de Shakespeare. Sir Theobald suppose qu'ils se sont entretenus en particulier et qu'ainsi Baptista aurait appris le nom. Or il n'y a pas eu d'intervalle entre la réplique de Tranio et celle de Baptista. Un autre éditeur a imaginé que le nom de Lucentio était écrit sur le paquet de livres. (*Note de Malone*).

PETRUCHIO.

En échange de cette dot, je lui assurerai, si elle devenait veuve, toutes mes terres et tous mes revenus, quels qu'ils soient. Rédigeons donc les articles du contrat, afin que nos conventions soient réciproquement respectées.

BAPTISTA.

Il faut d'abord que la principale chose soit faite, c'est-à-dire qu'elle consente à vous aimer. Car tout est là.

PETRUCHIO.

Cela n'est rien. Je vous l'affirme, père, je suis aussi entêté qu'elle peut être acariâtre et quand deux feux se rencontrent ils ont bientôt consumé ce qui alimente leur rage. Si un petit feu s'attise sous un vent léger, l'ouragan l'a vite éteint. Ainsi agirai-je avec elle, et elle cédera, car je ne suis pas commode et je ne fais pas ma cour en enfant.

BAPTISTA.

Puisses-tu bien t'y prendre et réussir ! Ne te laisse pas décourager par un mot malheureux.

PETRUCHIO.

Je suis à l'épreuve, comme la montagne à l'épreuve du vent. Il peut souffler toute une éternité, elle ne bronchera pas.

(*Rentre* HORTENSIO, *la tête abîmée*).

BAPTISTA.

Eh bien, mon ami ? Pourquoi es-tu si pâle ?

HORTENSIO.

Si je suis pâle, c'est de peur, je vous le promets.

BAPTISTA.

Quoi ! ma fille n'aurait-elle pas de dispositions pour la musique ?

HORTENSIO.

Je crois qu'elle en aurait davantage pour la guerre. Le fer lui résisterait peut-être, mais pas un luth !

BAPTISTA.

Alors tu ne peux pas la rompre au luth ?

HORTENSIO.

Non. Elle a rompu son luth sur moi. Je lui disais tout simplement qu'elle se trompait de touche, et je lui prenais la main pour rectifier son doigté, quand, donnant des signes d'une diabolique impatience : *Vous appelez ça des touches*, me dit-elle. *Eh bien ! je vais vous toucher !* Sur ce, elle me porte un coup à la tête, et ma tête passe à travers l'instrument ! Je suis demeuré quelque temps abasourdi, comme si j'étais au pilori, tandis qu'elle m'appelait méchant râcleur, mauvais tripoteur, employant une vingtaine d'autres expressions aussi déplacées. On eût dit qu'elle les avait apprises pour me maltraiter de la sorte.

PETRUCHIO.

Par le monde, voilà une fameuse gaillarde ! Je l'en aime dix fois mieux ! Il me tarde d'avoir un entretien avec elle!

BAPTISTA.

Venez avec moi et remettez-vous. Exercez votre profession avec ma plus jeune fille. Elle a des dispositions et se montre reconnaissante des attentions qu'on a pour elle. Signor Petruchio, voulez-vous venir avec nous, ou préférez-vous que je vous envoie Kate ?

PETRUCHIO.

Envoyez-la moi, je vous prie. Je l'attendrai ici.

(*Baptista*, *Gremio*, *Tranio et Hortensio sortent*).

Je vais lui faire une cour de ma façon. Si elle m'injurie, je lui dirai qu'elle a la voix aussi suave que celle d'un rossignol. Si elle fronce le sourcil, je lui dirai que son regard est aussi limpide que la rose du matin que vient d'humecter la rosée. Si elle demeure muette, si elle ne veut pas articuler un mot, je lui dirai que son éloquence est persuasive. Si elle m'ordonne de décamper, je l'en remercierai, comme si elle m'ordonnait de ne pas la quitter d'une semaine. Si elle refuse de se marier, je lui demanderai quel jour je dois publier les bans et quand aura lieu la noce. La voici. A toi de parler, Petruchio.

(*Entre* CATHARINA[1]).

Bonjour, Kate. Car j'ai entendu dire que vous vous appeliez ainsi.

1. Voici comment débute la scène dans la pièce originale :

FERANDO.

Vingt bonjours à ma jolie Kate.

KATE.

Vous vous moquez, j'en suis sûre. Vous appartient-elle déjà ?

FERANDO.

Je t'asssure Kate, que tu m'aimes bien.

KATE.

Qui vous l'a dit?

FERANDO.

Mon cœur, douce Kate, me dit que je suis l'homme qui doit t'épouser, partager ton lit, et devenir ton époux, bonne Kate.

KATE.

A-t-on jamais vu un âne de cette espèce ?

FERANDO.

Je resterai jusqu'à ce que j'aie obtenu un baiser.

KATE.

A bas les mains ! Allez-vous en d'ici ! Où je vais imprimer mes dix commandements sur votre face.

FERANDO.

Un baiser, je t'en prie, Kate. Ils disent que tu es une sauvage et je ne t'en aime que mieux, car c'est ainsi que je veux t'avoir.

KATE.

Lâchez-moi la main, ou je vous prends par les oreilles.

CATHARINA.

Vous avez bien entendu, mais pas complètement[1]. On m'appelle Catharina, du moins ceux qui parlent de moi.

PETRUCHIO.

Vous mentez, sur ma foi. Vous vous appelez tout simplement Kate, la bonne Kate, et quelquefois Kate la méchante, mais Kate, la plus jolie Kate de la chrétienté, Kate de Kate-Hall, ma superfine Kate, car toutes les Kates sont des friandises. Donc, Kate, ma consolation, ayant entendu dans chaque ville, vanter ta douceur, tes vertus, ta beauté renommée (et encore pas autant qu'on l'aurait dû), je me suis transporté pour te faire la cour comme à ma future femme.

CATHARINA.

Transporté! A la bonne heure! Eh bien, que celui qui vous a transporté vous remporte. A première vue, je me suis aperçue que vous étiez un meuble transportable.

FERANDO.

Non, Kate, cette main m'appartient et je t'aime.

KATE.

Prenez garde ! Le coq de bruyère a besoin de sa queue.

FERANDO.

Son bec peut la remplacer si elle tombe.

(*Entre* ALFONSO).

ALFONSO.

Eh bien, Ferando? Que dit ma fille?

FERANDO.

Elle consent, monsieur, elle m'aime comme sa propre vie.

KATE.

C'est pour avoir votre peau, alors, mais non pour être votre femme.

ALFONSO.

Viens, Kate, et laisse-moi accorder ta main à celui qui t'a choisie pour ton amour. Demain, tu seras sa femme.

KATE.

Qu'entendez-vous faire de moi, pour me donner à ce fou, qui, avec son caractère, ne se gênera pas pour me tuer!

(*Elle se détourne et parle bas*).

Cependant je consentirai à l'épouser, car il me semble que je suis demeurée trop longtemps fille, et je le materai, ou autrement ce serait un rude mâle!

ALFONSO.

Donne-moi la main. Ferando t'aime bien, et te fera une position agréable et riche. Ferando, prends-là pour femme, le mariage aura lieu samedi prochain.

FERANDO.

Ne t'avais-je pas dit que je serais ton homme? Père, je vous confie ma jolie Kate. Préparez-vous pour le jour de notre mariage, car il faut que j'aille à ma maison de campagne, en hâte, pour veiller aux provisions afin que ma Kate n'ait rien à désirer quand elle viendra.

Etc...

On va voir comment Shakespeare a développé la scène.

1. *Well have you heard, but something hard of hearing.* « Il y a ici un misérable calembour. D'après de vieux livres anglais, *heard*, au temps de Shakespeare, se prononçait *hard* ». (*Note de Malone*).

PETRUCHIO.

Un meuble? Quel meuble?

CATHARINA.

Un tabouret.

PETRUCHIO.

Tu as deviné. Viens et assieds-toi sur moi.

CATHARINA.

Les ânes sont faits pour porter. Il en est ainsi de vous.

PETRUCHIO.

Les femmes sont faites pour porter, il en est ainsi de vous.

CATHARINA.

Je ne suis pas la haridelle qui vous portera, si c'est de moi que vous voulez parler.

PETRUCHIO.

Hélas! bonne Kate! Je ne te chargerai pas. Te sachant jeune et légère...

CATHARINA.

Trop légère pour me laisser attraper par un pastoureau comme vous, et cependant j'ai le poids que je dois avoir.

PETRUCHIO.

O tourterelle au vol bas! Une buse te prendra!

CATHARINA.

Pour une tourterelle et elle trouvera une buse.

PETRUCHIO.

Allons, allons, ma guêpe, vous êtes trop en colère.

CATHARINA.

Si je suis une guêpe, prenez bien garde à mon aiguillon.

PETRUCHIO.

Le remède serait de l'arracher.

CATHARINA.

Oui, si un fou peut trouver où il est.

PETRUCHIO.

Qui ne sait pas où une guêpe porte son aiguillon?

CATHARINA.

A sa langue.

PETRUCHIO.

La langue de qui?

CATHARINA.

La vôtre, si vous n'avez pas une meilleure histoire à raconter[1]. Sur ce, adieu.

PETRUCHIO.

Quoi! Je mettrais ma langue dans votre derrière? Non, revenez, bonne Kate. Je suis un gentilhomme.

1. *Yours, if you talk of tails.* Dans la piece originale, on lit *tales* au lieu de *tails*. Le changement a été fait par Pope, nous ignorons pourquoi.

CATHARINA.

Je vais m'en assurer. (*Elle le bat*).

PETRUCHIO.

Je jure que je vais vous donner des coups, si vous recommencez.

CATHARINA.

Vous y risqueriez votre blason. Si vous me frappez, vous n'êtes pas un gentilhomme et alors vous n'avez pas de blason.

PETRUCHIO.

Serais-tu un héraut, Kate? Oh! alors, inscris-moi sur tes livres!

CATHARINA.

Quel est votre cimier? Un bonnet de fou?

PETRUCHIO.

Un coq sans crête et Kate sera ma poule.

CATHARINA.

Vous ne serez jamais mon coq. Vous chantez comme un coq vaincu[1].

PETRUCHIO.

Allons, Kate, ne soyez pas si irritée.

CATHARINA.

C'est ma manière, quand je vois un loup-garou.

PETRUCHIO.

Il n'y a pas de loup-garou ici. Ne soyez donc pas si irritée.

CATHARINA.

Il y en a un.

PETRUCHIO.

Alors, montrez-le moi.

CATHARINA.

Je vous le montrerais si j'avais un miroir.

PETRUCHIO.

Quoi! Vous parlez de ma figure?

CATHARINA.

Vous devinez bien les choses pour un homme aussi jeune.

PETRUCHIO.

Par saint Georges, je suis trop jeune pour vous!

CATHARINA.

Et encore êtes-vous fané.

PETRUCHIO.

Les soucis!

CATHARINA.

Cela m'est égal.

1. *Craven*. On appelait *Craven* l'homme qui, sur le champ de bataille, demandait grâce, et le coq qui, dans la lice, se laissait battre.

PETRUCHIO.

Ecoutez, Kate. Sur ma parole, vous ne m'échapperez pas ainsi.

CATHARINA.

Je vais vous battre si je reste. Laissez-moi partir.

PETRUCHIO.

Non pas ! Je vous trouve extrêmement gentille. On m'avait affirmé que vous étiez acariâtre, sauvage, maussade ; je m'aperçois que c'était des mensonges. Je te trouve plaisante, enjouée, tout à fait courtoise. Tu parles avec retenue, tu es suave comme la fleur du printemps, tu ne sais pas faire la moue, ni regarder de travers, ni mordre tes lèvres comme les donzelles en colère ; enfin, loin de prendre plaisir à dire des choses désagréables, tu reçois tes soupirants avec modestie, affabilité. Pourquoi le monde raconte-t-il que Kate est boiteuse? O monde calomniateur! Kate est droite et élancée comme un rameau de coudrier, douce comme une noisette, et plus exquise que l'amande ! Marche, que je te vois. Tu ne boites pas.

CATHARINA.

Sot, commande à tes domestiques.

PETRUCHIO.

Jamais Diane orna un bocage, comme Kate cette chambre avec ses airs princiers. Oh ! sois Diane, et laisse Diane être Kate ! Alors Kate sera chaste et Diane folâtre !

CATHARINA.

Où avez-vous appris toutes ces belles choses ?

PETRUCHIO.

J'improvise avec l'esprit de ma mère.

CATHARINA.

Il fallait qu'elle en eût ! Sans quoi son fils en manquerait.

PETRUCHIO.

Ne suis-je point spirituel ?

CATHARINA.

Si. Tenez-vous chaudement[1].

PETRUCHIO.

C'est mon intention, douce Catherine, dans ton lit. Sur ce, pour en finir avec les bavardages et m'exprimer clairement, votre père consent à ce que vous soyez ma femme. Votre dot est convenable, que vous le vouliez ou non,

1. *Keep your warm.* On trouve la même expression, qui devait être proverbiale, dans la *Femme dédaigneuse* (*Scornful lady*), de Beaumont et Fletcher :

... your house has been kept warm, sir.
I am glad to hear it; pray God you are wise too.

Nous la retrouverons dans *Beaucoup de bruit pour rien* :

... that if he has wit enough to keep himself warm.

vous serez donc ma femme. Kate, je suis le mari qui vous convient. Par cette lumière qui illumine ta beauté (ta beauté pour laquelle je t'aime), tu ne saurais en épouser un autre que moi, né pour t'apprivoiser, Kate; pour faire d'une chatte sauvage une Kate accessible, comme toutes les autres ménagères de ce nom[1]. Voici venir votre père. Ne refusez pas ; je dois et je veux avoir Catharina pour femme.

(*Rentrent* BAPTISTA, GREMIO *et* TRANIO).

BAPTISTA.

Eh bien, signor Petruchio, avez-vous réussi auprès de ma fille?

PETRUCHIO.

Tout à fait, monsieur, tout à fait. Il était impossible qu'il en fût autrement.

BAPTISTA.

Eh bien, ma fille Catharina? Etes-vous toujours de si mauvaise humeur?

CATHARINA.

M'appelez-vous votre fille? C'est vraiment agir en père de vouloir m'unir à un homme à moitié fou, un rufien bouffon, un Jack à serments, qui croit en imposer avec des jurons!

PETRUCHIO.

Père, vous et tous ceux qui ont parlé d'elle, vous avez été injustes. Si elle est méchante, c'est par politique ; car non seulement elle n'est pas méchante, mais c'est une véritable colombe. Loin d'être emportée, elle est calme comme le matin. Pour la patience, c'est une seconde Grissel[2] ; une Lucrèce romaine pour la chasteté ! Pour conclure, nous nous convenons tellement que nous avons fixé le jour de notre mariage à dimanche.

CATHARINA.

Tu seras pendu avant dimanche.

TRANIO.

Voilà comment vous avez réussi ? Alors, bonsoir, à notre convention.

PETRUCHIO.

Soyez calmes, messieurs. Je la choisis pour moi. Si elle

1. Petruchio joue sur le mot *cat* (chat) et *Kate* (Catharina).

2. Ainsi, dans la *Belle de Bristow* (1605) :

I vill become as mild and dutiful
As ever Grissel was unto her lord,
And for my constancy as Lucrèce was.

Il existe une pièce enregistrée au *Stationer's Hall* en 1599, et intitulée : *The plaie of Patient Grissel.* L'histoire de Grisel (Griselidis) date de nos anciens faiseurs de fabliaux. Elle a été reprise par Boccace et imitée par Chaucer dans son *Histoire du Clerc d'Oxenforde.*

et moi sommes contents, que nous importe le reste? Nous avons décidé entre nous deux, étant seuls, qu'elle demeurerait méchante en compagnie. Je vous le dis, il est impossible de s'imaginer à quel point elle m'aime. O! très chère Kate! Elle se pendait à mon cou! Elle m'intimidait à force de baisers[1], jurant mille fois qu'en un clin d'œil elle m'avait adoré. Oh! vous êtes des novices! C'est étonnant[2], quand les hommes et les femmes sont seuls, comme l'homme le plus timoré peut apprivoiser la sauvage le plus revêche. Donne-moi ta main, Kate. Je vais aller à Venise acheter des vêtements pour la noce. Occupez-vous de la fête, père, et faites les invitations. Je tiens que ma Catharina soit belle.

BAPTISTA.

Je ne sais que dire. Donnez-moi vos mains et que Dieu vous tienne en joie, Petruchio! C'est chose décidée.

GREMIO ET TRANIO.

Nous disons *Amen*. Nous serons les témoins.

PETRUCHIO.

Père, femme, amis, adieu. Je vais à Venise. Dimanche arrivera bientôt. Nous aurons des bagues, un beau cortège, toutes sortes de choses. Embrasse-moi, Kate, nous serons mariés dimanche.

(*Petruchio et Catharina sortent chacun de leur côté*).

GREMIO.

Jamais mariage fut-il si promptement conclu?

BAPTISTA.

Sur ma foi, messieurs, je joue le rôle d'un négociant qui risque un marché désespéré.

TRANIO.

C'était une marchandise abandonnée qui se détériorait près de vous. Elle vous rapportera du bénéfice, ou périra sur les mers.

BAPTISTA.

Je ne demande d'autre bénéfice que la tranquillité.

GREMIO.

Elle a fait une affaire sûre. Maintenant, Baptista, il

1. .... *and kiss on kiss*
She vied so fast,
Vie and Revie était un terme employé au Primero, jeu de cartes à la mode au temps de Shahespeare. Howel dans son dictionnaire (1660) explique ainsi l'expression *out-vie*. « Faire peur ou intimider avec un vray ou feint *envy*, et faire quitter le jeu à la partie contraire ». Ne serait-ce pas l'origine du Poker?

2 *It is a world to see*. Expression que l'on rencontre souvent chez les vieux historiens et les anciens auteurs dramatiques. Par exemple, dans Holinshed: « *It is a world to see how many strange heartes* », *etc.*

est temps de s'occuper de votre cadette. Il y a longtemps que nous l'avons vue. Je suis votre voisin et, le premier, j'ai posé ma candidature.

TRANIO.

Et moi, j'aime Bianca plus que les mots peuvent l'exprimer, plus que vous sauriez l'imaginer.

GREMIO.

Blanc-bec! tu n'aimes pas plus tendrement que moi!

TRANIO.

Barbe grise! ton amour est glacé!

GREMIO.

Le tien n'est que du fretin! Jeune étourdi, tourne les talons! La maturité, c'est le fruit.

TRANIO.

Mais la jeunesse, aux yeux des femmes, c'est la fleur.

BAPTISTA.

Calmez-vous, messieurs; je vais arranger le débat. C'est par des actes qu'il faut gagner le prix. Celui de vous deux qui assurera la plus riche dot à ma fille, obtiendra l'amour de Bianca. Signor Gremio, que pouvez-vous lui donner?

GREMIO.

D'abord, comme vous le savez, ma maison de la cité est richement pourvue de vaisselle d'or et d'argent, de bassins et d'aiguières, pour laver ses mains délicates. Je possède des tapis de Tyr, des écus entassés dans des coffrets d'ivoire, des tapisseries et des courtepointes dans des coffres en bois de cyprès, des riches vêtements, des pavillons de lit, des baldaquins, du linge fin, des coussins turcs rehaussés de perles, des cantonnières d'or de Venise brodées à l'aiguille, des étains[1] et des cuivres, toutes choses convenant à une maison et à un ménage. Dans mes fermes, j'ai cent vaches laitières à l'abreuvoir; cent vingt bœufs gras à l'étable; et tout y est en proportion. Je ne suis pas jeune, je le confesse, mais si durant ma vie elle doit m'appartenir, tout ce que je viens d'énumérer deviendra son bien après ma mort.

TRANIO.

C'est la meilleure perspective. Monsieur, écoutez-moi. Je suis l'héritier de mon père, et fils unique. Si je puis obtenir votre fille pour femme, je lui laisserai trois ou quatre maisons, sises dans les murs de Pise, plus belles que toutes celles que le vieux signor Gremio peut avoir à Padoue. En outre deux mille ducats de rente, provenant de terres fertiles,

1. Au temps de Shakespeare les objets d'étain étaient d'un grand prix. D'après une brochure intitulée : *The regulation and establishment of the household of Henry Algernon Percy*, la vaisselle d'étain du premier comte de Northumberland, était louée à l'année.

qui constitueront son douaire. Eh bien, signor Gremio, êtes-vous pincé?

GREMIO.

Deux mille ducats par an, en terres! Toutes mes terres réunies ne représentent pas cette somme! Mais elle aura, en outre, une galère maintenant en route pour Marseille. Quoi, cette galère-là vous suffoquerait-elle?

TRANIO.

Gremio, on sait que mon père ne possède pas moins de trois grands navires, deux galiotes et douze solides galères. Je lui donne tout cela, et quelles que soient vos offres, je les double.

GREMIO.

J'ai tout offert et ne puis davantage. Elle ne peut pas posséder plus que je n'ai moi-même. Si vous m'agréez, elle m'aura avec tous mes biens.

TRANIO.

En ce cas la jeune fille m'appartient en dépit de tout, aux termes de votre engagement. Gremio est battu.

BAPTISTA.

Je dois avouer que vos offres sont les meilleures. Si votre père les confirme, ma fille est à vous. Autrement, vous m'excuserez, car, si vous mouriez avant lui, que deviendrait la dot?

TRANIO.

Vous ergotez. Il est vieux et je suis jeune.

GREMIO.

Est-ce que les jeunes ne meurent pas comme les vieux?

BAPTISTA.

Messieurs, voici ma conclusion. Dimanche prochain, ma fille Catherine doit se marier. Le dimanche d'après, Tranio, Bianca sera votre fiancée, si votre père me donne la garantie que je demande. Au cas contraire, elle deviendrait celle de Gremio. Sur ce je vous quitte et vous remercie tous deux.
(*Il sort*).

GREMIO.

Adieu, cher voisin. Maintenant je ne vous crains pas. Votre père, jeune présomptueux, serait un fou de vous tout donner, et à son âge, de s'asseoir à votre table! Bah! Tout cela n'est pas sérieux. Les vieux renards italiens ne sont pas si bêtes, mon garçon! (*Il sort*).

TRANIO.

La peste soit de sa vieille peau ridée! Heureusement que j'ai riposté avec un dix[1]. Je me suis mis en tête de soigner

1. ... *with a card of ten.* Autrefois, le dix était la plus grosse carte du jeu.

les affaires de mon maître. Il n'y a pas de raison pour que le supposé Lucentio n'ait pas un prétendu père qui s'appellerait Vincentio. Cela est curieux. Généralement, ce sont les pères qui font leurs enfants. Dans ce cas amoureux, et grâce à mon adresse, c'est l'enfant qui aura fait son père !

(Il sort[1]).

1. Après ces paroles on lit dans les premières éditions :

SLY.

Siméon, quand le fou reviendra-t-il ?

SIMÉON.

Tout à l'heure, seigneur.

SLY.

Donnez-moi encore à boire. Où est le garçon de comptoir ? Sim, mange quelque chose.

SIMÉON.

Je mange, milord.

SLY.

Sim, je bois à ta santé.

Ce court dialogue n'existe pas dans le folio.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la maison de Baptista.

ENTRENT LUCENTIO, HORTENSIO ET BIANCA.

LUCENTIO.

Musicien, arrêtez-vous. Vous vous avancez trop, monsieur. Avez-vous oublié la façon dont vous a reçu sa sœur Catherine?

HORTENSIO.

Pédant querelleur, cette dame est la patronne de la céleste harmonie. Laissez-moi donc ma prérogative. Quand nous aurons fait une heure de musique, vous pourrez consacrer autant de temps à votre lecture.

LUCENTIO.

Ane déraisonnable! qui n'a pas assez lu pour savoir dans quel but la musique a été inventée! N'est-ce pas afin de reposer l'esprit de l'homme, quand il a étudié, qu'il s'est livré à ses travaux ordinaires? Laissez-moi donc donner ma leçon de philosophie; quand je m'arrêterai, vous ferez de la musique.

HORTENSIO.

Coquin, je ne supporterai pas tes bravades!

BIANCA.

Messieurs, vous me faites une double injure en vous disputant à propos d'une chose qui ne dépend que de mon choix. Je ne suis pas une écolière que l'on corrige dans son école. Je ne veux pas dépendre des heures, être l'esclave du temps, mais apprendre mes leçons à ma fantaisie. Afin de trancher tout différend, asseyez-vous là. Vous, prenez votre instrument et jouez. La lecture sera finie avant que vous l'ayez accordé.

HORTENSIO.

Vous renoncerez à la lecture quand je serai d'accord.

(*Hortensio se tient à l'écart*).

LUCENTIO.

Cela ne sera jamais...! Accordez toujours votre instrument.

BIANCA.

Où en étiez-vous ?

LUCENTIO.

Ici, madame.

Hic ibat Simois; hic est Segeia tellus;
Hic steterat Priami regia celsa senis.

BIANCA.

Traduisez.

LUCENTIO.

Hic ibat... Je vous ai déjà dit, *Simois*, que j'étais Lucentio... *hic est*, fils de Vincentio de Pise... *Sigeia tellus*, ainsi déguisé pour obtenir votre amour. *Hic steterat*... et que ce Lucentio qui vient comme soupirant... *Priami*, est mon domestique Tranio... *regia*... qui a pris ma place... *celsa senis*, afin que nous puissions tromper le vieux Pantalon.

HORTENSIO.

Madame, mon instrument est d'accord.

BIANCA.

Ecoutons.

(*Hortensio joue*).

Fi ! Le dessus est faux !

LUCENTIO.

Crachez dans le trou et reprenez l'accord.

BIANCA.

Maintenant, voyons si je traduirai. *Hic ibat Simois*, je ne vous connais pas ; *hic est Segeia tellus*, je n'ai pas confiance en vous. *Hic steterat Priami*, prenez garde qu'il nous entende ; *regia*, ne soyez plus trop présomptueux ; *celsa senis*, mais ne désespérez pas.

HORTENSIO.

Madame, il est maintenant d'accord.

LUCENTIO.

Excepté la base.

HORTENSIO.

La base est d'accord. C'est ce bas coquin qui détone ! Ce pédant a un orgueil et un aplomb ! Sur ma vie, ce drôle courtise ma maîtresse ! *Pedascule*, je vais te surveiller maintenant !

BIANCA.

Je vous croirai peut-être plus tard ; aujourd'hui je me méfie.

LUCENTIO.

Ne vous méfiez pas. Sûrement, Eacides désigne Ajax, appelé ainsi du nom de son grand-père.

BIANCA.

Je dois croire mon maître. Autrement, je vous le promets, j'argumenterais encore sur ce point. Mais laissons cela. A vous, Licio. Bons maîtres, ne le prenez pas mal, je vous prie, si j'ai plaisanté de la sorte avec vous deux.

HORTENSIO, *à Lucentio.*

Vous pouvez aller faire un tour et me laisser un moment. Je n'ai pas de musique à trois parties.

LUCENTIO.

Etes-vous si formaliste, monsieur? (*A part*). Je vais attendre et les surveiller. Si je ne me trompe pas, notre beau musicien devient amoureux.

HORTENSIO.

Madame, avant de vous faire jouer de cet instrument, pour vous apprendre le doigté, je dois commencer par les rudiments de l'art, c'est-à-dire vous enseigner la gamme d'une façon plus brève, plus agréable, meilleure, plus efficace, que mes devanciers ont su le faire jusqu'à présent. Ma méthode est écrite sur ce papier, de ma plus belle écriture.

BIANCA.

J'en ai fini depuis longtemps avec les gammes.

HORTENSIO.

Lisez néanmoins la gamme d'Hortensio.

BIANCA, *lisant.*

Gamme. Ut. *Je suis l'ensemble de tous les accords,*
A ré. *Pour plaider l'amour d'Hortensio.*
B mi. *Bianca, prenez-le pour maître;*
C fa. *Il vous aime de tout son cœur.*
D sol ré. *Pour une clé, j'ai deux notes.*
E la, mi. *Ayez pitié ou je meurs!*

Vous appelez cela une gamme? J'aime mieux les vieilles méthodes. Je ne suis pas assez imprudente pour sacrifier de bonnes règles à de nouvelles inventions.

(*Entre un* SERVITEUR)[1].

LE SERVITEUR.

Maîtresse, votre père vous prie de laisser vos livres, et de venir l'aider à orner la chambre de votre sœur. Vous savez que c'est demain qu'a lieu le mariage.

BIANCA.

Adieu, mes maîtres. Il faut que je parte.

(*Bianca et le serviteur sortent*).

1. Sur la pièce originale on lit: *Entre un messager*, qui est appelé Nick.

LUCENTIO.

En ce cas, je n'ai aucune raison de rester.

(*Il sort*).

HORTENSIO.

Moi j'ai des raisons de me méfier de ce pédant. On dirait qu'il est amoureux. Si tes aspirations, Bianca, sont si modestes que tu songes à prendre pour mari le premier venu, t'épouse qui voudra. Si tu es si volage, Hortensio en sera quitte pour changer.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Devant la maison de Baptista.

ENTRENT BAPTISTA, GREMIO, TRANIO, CATHARINA, BIANCA, LUCENTIO ET DES SERVITEURS.

BAPTISTA, *à Tranio.*

Signor Lucentio, voici venu le jour où Catharina et Petruchio doivent se marier, et je n'ai pas entendu parler de mon gendre. Qu'est-ce que cela veut dire? Quel scandale de ne pas voir le fiancé quand le prêtre attend pour célébrer la cérémonie du mariage! Que pense Lucentio d'un pareil affront?

CATHARINA.

L'affront est pour moi, obligée à accorder ma main, en dépit de mon cœur, à un personnage grossier, mal équilibré, capricieux, qui après m'avoir courtisée en hâte, attend son bon plaisir pour m'épouser! Je vous l'avais bien dit, moi, que c'était un fantasque, dissimulant son mauvais caractère sous des dehors brusques. Afin de passer pour un joyeux personnage, il ferait la cour à mille femmes, fixerait le jour du mariage, réunirait des amis, ferait proclamer les bans, sans jamais avoir eu l'intention de tenir sa promesse. A cette heure, le monde montre la pauvre Catharina du doigt et dit: *Ce sera la femme de Petruchio le fou, quand il plaira à Petruchio de venir et de l'épouser!*

TRANIO.

Patience, bonne Catherine. Vous aussi, Baptista. Sur ma vie, les intentions de Petruchio sont bonnes, quel que soit le hasard qui l'empêche de tenir sa parole. Il peut être brusque, je le sais raisonnable; et malgré son originalité, il est honnête.

CATHARINA.

Je voudrais ne l'avoir jamais connu!

(*Elle sort en pleurant, suivie par Bianca et d'autres*).

BAPTISTA.

Va, mon enfant, je ne puis blâmer tes larmes. Une sainte ne demeurerait pas insensible à un pareil affront, par conséquent une sauvage d'une aussi méchante humeur que la tienne !

(*Entre* BIONDELLO).

BIONDELLO.

Maître, maître! Des nouvelles, de vieilles nouvelles comme vous n'en avez jamais apprises!

BAPTISTA.

Vieilles et nouvelles à la fois! Comment cela peut-il se faire ?

BIONDELLO.

L'arrivée de Petruchio, n'est-ce pas une nouvelle?

BAPTISTA.

Il est arrivé?

BIONDELLO.

Non, monsieur.

BAPTISTA.

Quoi alors?

BIONDELLO.

Il arrive.

BAPTISTA.

Quand sera-t-il ici?

BIONDELLO.

Quand il sera où je suis et qu'il vous verra là.

TRANIO.

Dis-nous tes vieilles nouvelles.

BIONDELLO.

Voilà. Petruchio va venir, avec un nouveau chapeau et un vieux pourpoint; de vieux hauts-de-chausses trois fois rafistolés; des bottes qui ont été des boîtes à chandelles, l'une à boucle, l'autre à lacet; une vieille épée rouillée prise dans la salle d'armes de la ville, épée dont la poignée est cassée, la lame épointée, et qui n'a pas de fourreau. Son cheval porte une vieille selle mangée aux vers dont les étriers sont dissemblables; de plus il a la morve, la gale, souffre d'un lampas, est infecté de farcin, rempli de molettes, couvert d'éparvins, pourri de jaunisse et d'incurables avives, atteint de vertiges, dévoré de mites, déformé sur le dos, disloqué des épaules, sans devant; il est muni d'un mors auquel est attaché une seule guide, d'une têtière en peau de mouton, qui, à force d'avoir été tirée pour qu'il ne tombe pas, s'est souvent cassée et a été réparée avec des nœuds, d'une sangle

six fois rapiécée, enfin d'une croupière de velours pour femme, marquée de deux lettres figurées avec des clous et rattachée çà et là avec de la ficelle!

BAPTISTA.

Qui vient avec lui ?

BIONDELLO.

Oh, monsieur, son laquais, caparaçonné comme le cheval! Il a un bas de fil à une jambe, à l'autre, un bas de laine attaché avec des lisières rouges et bleues. Il porte un vieux chapeau sur lequel, au lieu de plumes, est attaché *L'humeur des quarante fantaisies* [1]. Un monstre! Un véritable monstre habillé! Ne ressemblant ni à un valet de pied chrétien ni au laquais d'un gentilhomme!

TRANIO.

Quelque originalité l'aura poussé à s'affubler ainsi; bien que souvent il soit un peu négligé.

BAPTISTA.

Je suis heureux qu'il vienne, n'importe comment.

BIONDELLO.

Mais, monsieur, il ne vient pas!

BAPTISTA.

Ne m'as-tu pas dit qu'il venait?

BIONDELLO.

Qui? J'ai dit que Petruchio venait?

BAPTISTA.

Oui, que Petruchio venait.

BIONDELLO.

Jamais, monsieur. C'est son cheval qui vient avec lui sur le dos.

BAPTISTA.

C'est la même chose.

BIONDELLO.

Non, par saint Jacques! Je vous parie deux sous. Un cheval et un homme ça fait plus qu'un et pourtant ça ne fait pas plusieurs.

(*Entrent* PETRUCHIO *et* GREMIO [2]).

1. Ballade du temps de Shakespeare et dont nous n'avons pu retrouver le texte. A cette époque, le royaume était envahi par ces sortes de compositions. Shakespeare les a souvent ridiculisées.

2. Dans la pièce originale:

(*Entre* FERANDO, *honteusement vêtu, un chapeau rouge sur la tête*).

FERANDO.

Bonjour, pere. Enchanté de vous retrouver, Polidor. Vous êtes étonnés, je le vois, que je sois demeuré si longtemps.

PETRUCHIO.

Où sont ces galants? Qui est à la maison?

BAPTISTA.

Soyez le bienvenu, monsieur.

PETRUCHIO.

Et pourtant je ne viens pas bien.

BAPTISTA.

Vous ne boitez pas?

TRANIO.

Vous n'êtes pas aussi bien mis que je l'aurais souhaité.

PETRUCHIO.

C'était pour arriver plus vite. Où est Kate? Où est ma jolie mariée? Comment se porte mon père? Mes amis, on dirait que vous êtes de mauvaise humeur? Pourquoi cette belle compagnie me regarde-t-elle ainsi comme si elle contemplait quelque chose de rare, une comète ou un prodige?

BAPTISTA.

Vous savez, monsieur, que c'est aujourd'hui le jour de votre mariage. D'abord, nous étions ennuyés de votre absence; nous sommes maintenant plus ennuyés encore de vous voir venir dans un tel négligé. Fi! Quittez ces habits, honteux pour un homme dans votre situation, et inconvenants un jour aussi solennel.

ALFONSO.

En effet. Nous étions presque persuadés que nous ne verrions pas notre marié. Mais, dis-nous, pourquoi as-tu mis un si vilain costume?

FERANDO.

Un si riche costume, devriez-vous dire. Une fois que ma femme et moi nous serons mariés, elle est si sauvage que si nous venons à nous quereller, elle me mettra vraisemblablement mes habits par-dessus mes oreilles. Voilà pourquoi je me suis habillé provisoirement. Je vous le dis, je rumine bien des choses que Kate et moi devons seuls connaître. Car nous allons certainement vivre comme des agneaux et des lions. Des agneaux ne seront jamais si soumis à des lions, après être tombés sous leurs pattes, que Kate à moi, une fois devenue ma femme. Sur ce, allons à l'église.

POLIDOR.

Ah! Ferando! pas dans un semblable costume! Par pudeur, viens dans ma chambre et je te montrerai vingt costumes que je n'ai jamais portés.

FERANDO.

Polidor, je possède autant de costumes excentriques, confectionnés suivant mon humeur, que n'importe qui, à Athènes. J'en ai qui sont aussi richement ornés que la robe portée dernièrement par le légat du roi de Perse. C'est celui-ci que j'ai préféré mettre.

ALFONSO.

Je t'en prie, Ferando, laisse-moi, avant d'entrer à l'église, te supplier de mettre autre chose sur ton dos.

FERANDO.

Pas pour tout l'or du monde.

Etc., etc.

TRANIO.

Contez-nous quelle circonstance imprévue vous a tenu si longtemps éloigné de votre épouse, et pourquoi vous arrivez presque méconnaissable.

PETRUCHIO.

Ce serait ennuyeux à entendre et difficile à dire. Le principal est que je sois venu tenir ma parole, bien qu'il me faille en quelque sorte manquer à ma promesse. Je m'en excuserai plus tard, à loisir, et mes explications vous satisferont. Mais, où est Kate? Voilà trop longtemps que je suis loin d'elle. Le matin s'avance, et il va falloir se rendre à l'église.

TRANIO.

Vous n'allez pas vous présenter à votre femme dans un costume aussi inconvenant? Venez dans ma chambre, je vous prêterai des habits.

PETRUCHIO.

Non, croyez-moi, c'est ainsi que je veux la voir.

BAPTISTA.

Mais ce n'est pas ainsi, je suppose, que vous voulez l'épouser?

PETRUCHIO.

Pas autrement, sur ma parole. N'en parlons donc plus. C'est moi qu'elle épouse et non mes vêtements. Si je pouvais réparer ce qu'elle usera en moi, comme je pourrais changer ce pauvre accoutrement, ce serait bon pour Kate, et meilleur encore pour moi. Mais quel insensé je fais de bavarder avec vous, quand je devrais souhaiter le bonjour à ma femme et sceller ce titre avec un bon baiser!

(*Petruchio, Grumio et Biondello sortent*).

TRANIO.

Il a quelque projet pour s'habiller ainsi. Nous lui persuaderons, s'il est possible, de se vêtir un peu mieux avant d'aller à l'église.

BAPTISTA.

Je veux le suivre et voir ce qui va arriver.

(*Il sort*).

TRANIO.

Monsieur, si Bianca nous aime, encore faudra-t-il ajouter le consentement de son père. Afin de l'obtenir, dans les conditions que j'ai déjà énoncées à Votre Seigneurie, je vais m'enquérir d'un homme, quel qu'il soit, cela n'a pas d'importance, que nous mettrons au courant de l'affaire, qui sera le Vicentio de Pise et qui, ici, à Padoue, répondra d'une plus grosse somme que celle par moi promise. Vous jouirez tranquillement de votre bonheur, et, grâce au consentement de son père, pourrez devenir l'époux de Bianca.

LUCENTIO.

Si mon collègue le professeur ne surveillait pas d'aussi près les pas de Bianca, nous pourrions, me semble-t-il, nous marier en secret. Cela fait, le monde pourrait dire ce qu'il voudrait, car, en dépit de lui, elle serait ma femme.

TRANIO.

Il faut y réfléchir et, pour cette affaire, saisir l'occasion. Nous abuserons cette barbe grise de Gremio, Minola, ce père si soupçonneux, et ce fameux musicien, l'amoureux Licio. Tout cela pour que réussisse mon maître, Lucentio !

(*Rentre* GREMIO).

Signor Gremio, venez-vous de l'église ?

GREMIO.

Aussi volontiers que je suis jamais revenu de l'école !

TRANIO.

Le marié et la mariée sont-ils rentrés chez eux ?

GREMIO.

Le marié, dites-vous ? Le valet, plutôt[1] ! un valet furieux ! La pauvre fille s'en apercevra bientôt !

TRANIO.

Il serait plus sauvage qu'elle ? C'est impossible !

GREMIO.

C'est un diable, un diable, un vrai démon !

TRANIO.

Et elle est une diablesse, une diablesse, la femme du diable !

GREMIO.

Elle ! C'est un agneau, une colombe, une niaise, à côté de lui ! Ecoutez, Lucentio. Quand le prêtre lui a demandé s'il prenait Catherine pour femme : *Oui, sacredieu !* s'est-il écrié, et il s'est mis à jurer si haut que tous sont demeurés stupéfaits. Alors le prêtre ayant laissé choir son livre, comme il se baissait pour le ramasser, le marié devenu fou lui a porté un tel coup que sont tombés à terre prêtre et livre, livre et prêtre ! *Maintenant*, a-t-il ajouté, *ramassez-les si ça peut vous faire plaisir !*

TRANIO.

Et qu'a dit la donzelle, quand le prêtre s'est relevé ?

GREMIO.

Elle tremblait de tous ses membres. Quant à lui, il frappait du pied, il jurait comme si le prêtre avait eu l'intention de se moquer de lui. Après beaucoup de cérémonies, il a demandé le vin. *A vos santés!* s'est-il écrié, comme s'il avait été à bord, buvant avec des matelots, après une tempête !

1. Marié se dit *bridegroom* et *groom* signifie valet.

Le muscat avalé[1], il en jeta le reste à la face du sacristain, pour cette seule raison que sa barbe grise poussant rare et hérissée semblait lui demander ce reste pendant qu'il buvait. Ensuite, il a pris sa femme par le cou et l'a embrassée sur les lèvres, si fort que toute l'église en retentit[2]! A cette vue, je me suis sauvé de honte. La procession doit venir derrière moi. Jamais on n'a vu pareil mariage! Ecoutez! Ecoutez! J'entends les ménestrels.

(*Musique*).

(*Entrent* PETRUCHIO, CATHARINA, BIANCA, BAPTISTA, HORTENSIO, GRUMIO *et les invités*).

PETRUCHIO.

Messieurs et amis, je vous remercie de vos peines. Je sais que vous croyiez dîner avec moi aujourd'hui, car j'avais préparé un superbe repas de noce. Mais je dois partir d'ici en hâte, et vais prendre congé de vous.

BAPTISTA.

Est-ce possible? Vous partirez cette nuit.

PETRUCHIO.

Il faut que je parte aujourd'hui, avant la fin du jour. Ne vous en étonnez pas. Si vous connaissiez l'affaire, vous m'encourageriez plutôt à partir qu'à rester. Je remercie l'honnête compagnie qui a assisté à mon union avec la plus patiente, la plus douce et la plus vertueuse des femmes. Dînez avec mon beau-père, portez-moi une santé, puisqu'il faut que je parte, et adieu à tous.

TRANIO.

Demeurez au moins jusqu'après le dîner.

PETRUCHIO.

C'est impossible.

GREMIO.

Je vous en supplie.

PETRUCHIO.

Je ne peux pas.

CATHARINA.

Je vous en supplie aussi.

1. C'était une coutume de boire à la cérémonie d'un mariage. Elle fut suivie aux noces de la reine Marie et de Philippe qui eurent lieu, en 1554, dans la cathédrale de Winchester. « Les trompettes sonnèrent, lisons-nous dans des mémoires du temps, les époux se tinrent dans leurs stalles, jusqu'à ce que la messe fût terminée. A ce moment, on leur donna du vin ».

Au mariage de l'Electeur Palatin avec la fille du roi Jacques (1612), le même usage fut observé. Les seigneurs présents vidèrent des coupes d'hypocras à la santé des époux. L'électeur palatin et la princesse leur firent raison.

2. Le baiser sur les lèvres faisait également partie de la cérémonie.

PETRUCHIO.

Je suis satisfait.

CATHARINA.

Satisfait de rester?

PETRUCHIO.

Satisfait que vous me priiez de rester. Mais je ne resterais pas quand vous m'en supplieriez davantage.

CATHARINA.

Si vous m'aimez, demeurez.

PETRUCHIO.

Grumio, mes chevaux.

GRUMIO.

Ils sont prêts, monsieur. L'avoine les a mangés[1].

1. *The oats have eaten the horses.* Plaisanterie que l'on disait lorsque les chevaux demeurant longtemps en place mangeaient pour plus qu'ils valaient. On disait aussi que leur tête était devenue trop grosse pour passer par la porte de l'écurie.

Voici la scène de la pièce originale :

(*Entrent* FERANDO *et* KATE, ALFONSO *et* POLIDOR, EMILIA, AURELIUS *et* PHYLEMA.

FERANDO.

Adieu, père, ma Kate et moi devons rentrer. Coquin, tiens mon cheval prêt.

ALFONSO.

Votre cheval! Fils, j'espère que vous plaisantez? Je suis sûr que vous n'allez pas partir si vite!

KATE.

Qu'il parte ou qu'il reste, je suis résolue à demeurer et à ne pas me mettre en route le jour de mes noces.

FERANDO.

Kate, je te dis que nous avons besoin de rentrer à la maison. Drôle, as-tu sellé mon cheval?

SANDER.

Lequel? Celui à la queue écourtée?

FERANDO.

Vas-tu bavarder ainsi, chenapan. Selle le hongre bai pour ta maîtresse.

KATE.

Non, pas pour moi, je veux rester.

SANDER.

L'hôtelier ne veux pas que je le prenne. Vous lui devez dix pence pour sa nourriture, et six pence pour avoir rembourré la selle de ma maîtresse.

FERANDO.

Paye-le immédiatement.

SANDER.

Faut-il leur donner un autre picotin de lavande?

FERANDO.

Va-t'en, coquin, et amène-les devant la porte.

ALFONSO.

Mon fils, j'espère au moins que vous resterez dîner.

SANDER.

Je vous en prie, maître, restons jusqu'après le dîner?

FERANDO.

Drôle, tu es encore ici?

Etc.

CATHARINA.

Alors faites ce que vous voudrez. Je ne partirai pas aujourd'hui, ni demain, pas avant que cela me fasse plaisir. La porte est ouverte, monsieur. Voici votre chemin. Vous pouvez aller votre petit bonhomme de chemin, pendant que vos bottes sont fraîches. Quant à moi, je ne partirai pas avant que cela me dise. Si ça dure, vous allez faire un joli mari, après avoir si rondement débuté !

PETRUCHIO.

Oh ! Kate, sois calme ! Je t'en prie, ne te mets pas en colère.

CATHARINA.

Je veux être en colère. Et puis après? Soyez tranquille, mon père. Il restera tant que cela me fera plaisir.

GREMIO.

Il commence à se rendre, monsieur.

CATHARINA.

Messieurs, allons au festin nuptial. Une femme deviendrait aisément folle si elle n'avait pas l'esprit de résister.

PETRUCHIO.

Ils iront dîner, Kate, si tu l'exiges. Obéissez à la mariée, vous qui lui faites escorte. Allez festoyer, amusez-vous, faites grand tapage. Buvez copieusement à son pucelage, soyez joyeux et fous, ou allez vous pendre ! Quant à ma bonne Kate, elle doit me suivre. Ne vous mettez pas en colère, ne tapez pas du pied, n'ouvrez pas de grands yeux, ne vous tourmentez pas. Je veux être le maître de ce qui m'appartient. Elle est mon bien, ma chose, ma maison, mon mobilier, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout ! La voilà. Que celui qui oserait y toucher la touche ! Je montrerai qui je suis à celui qui serait assez hardi pour me barrer le passage ! Gremio, tire ton épée, nous sommes entourés de brigands ! Viens au secours de ta maîtresse, si tu es un homme ! N'aie pas peur, chère donzelle, ils ne te toucheront pas ! Je te servirais de bouclier contre un million de personnes !

(*Petruchio, Catharina et Gremio sortent*).

BAPTISTA.

Laissez-les aller. Voilà un couple qui vivra bien tranquille !

GREMIO.

S'ils n'étaient pas partis si précipitamment, je serais mort à force de rire !

TRANIO.

Je n'ai jamais vu un mariage aussi insensé !

LUCENTIO.

Maîtresse, quelle est votre opinion sur votre sœur?

BIANCA.

C'est une folle qui a épousé un fou.

GRUMIO.

Je le garantis, Petruchio est encatheriné !

BAPTISTA.

Voisins et amis, si le marié et la mariée nous font défaut, pour les remplacer, il ne manquera pas de douceurs sur la table. Lucentio, vous occuperez la place du marié et Bianca prendra celle de sa sœur.

TRANIO.

La douce Bianca apprendra à jouer le rôle de la mariée.

BAPTISTA.

Oui, Lucentio. Allons, messieurs.

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCENE PREMIÈRE.

Dans la maison de campagne de Petruchio.

ENTRE GRUMIO.

GRUMIO.

Fi! Fi! Fi de toutes les rosses fatiguées! de tous les maîtres fous! et de tous les mauvais chemins! Jamais homme fut-il aussi battu, aussi crotté, aussi éreinté! Je suis envoyé en avant pour préparer le feu; ils viendront ensuite se chauffer. Si je n'étais pas un petit pot facile à chauffer [1], mes lèvres se gèleraient à mes dents, ma langue contre mon palais, mon cœur contre mon estomac, avant que je puisse m'asseoir au coin du feu pour me dégourdir. Mais, en soufflant le feu, je me réchaufferai. Par un temps pareil, un homme plus robuste attraperait un rhume! Holà! Curtis!

(*Entre* CURTIS).

CURTIS.

Qui appelle si froidement?

GRUMIO.

Un morceau de glace! Si tu en doutes, tu peux glisser de mes épaules à mes talons, rien qu'en t'élançant de ma tête à mon cou. Du feu, bon Curtis.

CURTIS.

Est-ce que mon maître et sa femme arrivent, Grumio?

GRUMIO.

Oui, Curtis, oui. Fais donc du feu et ne jette pas d'eau dessus.

CURTIS.

Est-ce une sauvage aussi sauvage qu'on le disait?

1. Expresion proverbiale.

GRUMIO.

Elle l'était, bon Curtis, avant cette gelée. Mais, tu le sais, l'hiver dompte l'homme, la femme et la bête. Il a dompté mon vieux maître, ma jeune maîtresse et moi-même, camarade Curtis.

CURTIS.

Arrière, fou de trois pouces ! Je ne suis pas une bête !

GRUMIO.

N'ai-je que trois pouces ? Allons, tes cornes mesurent bien un pied et j'ai la même longueur ! Feras-tu du feu ? Ou je vais me plaindre à notre maîtresse qui est à deux pas. Sa main se fera froidement sentir, si tu es si lent à nous réchauffer.

CURTIS.

Je te prie, bon Grumio, comment va le monde ?

GRUMIO.

Froidement, Curtis. Tout y est froid, à moins que tu allumes. Fais ton devoir et tu auras ton dû, car mon maître et ma maîtresse sont presque gelés à en mourir.

CURTIS.

Voilà le feu préparé. Maintenant, bon Grumio, les nouvelles.

GRUMIO.

Jack boy ! ho boy [1] *!* Autant de nouvelles que tu voudras.

CURTIS.

Tu aimes tant à attraper le monde !...

GRUMIO.

Moi ! Je n'ai attrapé qu'un rhume ! Où est le cuisinier ? Le souper est-il prêt, la maison préparée, les nattes étendues, les toiles d'araignée balayées ? Les hommes de service ont-ils leurs futaines neuves, leurs bas blancs, et les officiers de bouche leurs habits de noces ? Les verres à boire sont-ils propres ? Les servantes sont-elles habillées ? Les tapis sont-ils sur les tables ? Tout est-il en ordre ?

CURTIS.

Tout est prêt. Mais, je te prie, les nouvelles.

GRUMIO.

D'abord, sache que mon cheval est fatigué et que mon maître et ma maîtresse sont tombés.

CURTIS.

Comment ?

GRUMIO.

De leur selle dans la boue. C'est toute une histoire.

1. *Jack boy !* C'est le commencement d'une vieille romance à trois parties.

CURTIS.

Conte-la moi, Grumio.

GRUMIO.

Prête donc l'oreille.

CURTIS.

La voici.

GRUMIO.

A toi! (*Il lui donne un soufflet*).

CURTIS.

Cela s'appelle sentir une histoire, mais non l'entendre.

GRUMIO.

C'est ce qu'on appelle une histoire touchante. Ce soufflet était simplement pour frapper à ton oreille et te prier d'écouter. Maintenant je commence. *Imprimis*, nous descendions une colline à pic, mon maître chevauchant derrière ma maîtresse...

CURTIS.

Tous deux sur un seul cheval?

GRUMIO.

Qu'est-ce que ça te fait?

CURTIS.

Ça fait au cheval.

GRUMIO.

Est-ce toi qui racontes? Si tu ne m'avais pas interrompu, tu saurais déjà comment le cheval est tombé, et elle sous le cheval; tu saurais dans quelle boue et comment elle en a été couverte; comment il l'a laissée avec le cheval sur elle; comment il m'a battu sous prétexte que le cheval avait fait un faux pas; comment elle a pataugé dans la boue pour qu'il me lâche; comment il a juré; comment elle, qui auparavant n'avait jamais supplié, a poussé des cris suppliants; comment j'ai hurlé; comment les chevaux se sont enfuis; comment sa bride s'est cassée; comment j'ai perdu ma croupière, et un tas d'autres choses mémorables, qui maintenant rouleront dans l'oubli et dont tu n'emporteras pas le souvenir dans ta tombe!

CURTIS.

D'après ce récit, il serait plus sauvage qu'elle.

GRUMIO.

Oui. Toi et le plus brave d'entre vous, vous vous en apercevrez quand il sera ici. Mais pourquoi m'appesantir là-dessus. Appelle Nathaniel, Joseph, Nicolas, Philippe, Walter, Sugarsop et les autres. Veille à ce que leurs têtes soient convenablement peignées, leurs habits bleus[1] brossés et leurs

1. Les serviteurs portaient une livrée bleue. Voir *Londres au temps de Shakespeare*.

jarretières de couleurs différentes. Qu'ils fassent leurs révérences de la jambe gauche et n'aient pas l'audace de toucher au poil de la queue du cheval de mon maître, avant de se baiser la main. Sont-ils tous prêts ?

CURTIS.

Tous.

GRUMIO.

Appelle-les.

CURTIS.

Holà ! Entendez-vous ? Il faut aller au-devant de mon maître et faire figure auprès de ma maîtresse.

GRUMIO.

Elle n'a donc pas une figure à elle ?

CURTIS.

Qui dit cela ?

GRUMIO.

Toi ! Tu invites les camarades à lui faire une figure.

CURTIS.

Je les appelle pour qu'ils lui montrent le crédit dont elle jouit.

GRUMIO.

Elle n'a pas l'intention de leur emprunter quelque chose.
(*Entrent plusieurs* SERVITEURS).

NATHANIEL.

Sois le bienvenu, Grumio.

PHILIPPE.

Comment ça va, Grumio ?

JOSEPH.

Quoi, c'est Grumio !

NICOLAS.

L'ami Grumio !

NATHANIEL.

Comment ça va, vieux camarade ?

GRUMIO.

Sois le bienvenu... Comment ça va, Grumio ?... Quoi ! C'est Grumio ! L'ami Grumio ! En voilà des compliments ! Maintenant, mes gaillards, tout est-il prêt, tout est-il rangé ?

NATHANIEL.

Tout est prêt. A combien est notre maître ?

GRUMIO.

A portée de la main... Il met pied à terre. Donc ne soyez pas... Silence ! Je l'entends.

(*Entrent* PETRUCHIO *et* CATHARINA[1]).

PETRUCHIO.

Où sont ces coquins? Quoi! Personne à la porte pour me tenir l'étrier et prendre mon cheval! Où est Nathaniel, Grégoire, Philippe?

TOUS LES SERVITEURS.

Ici, ici, monsieur! Ici!

PETRUCHIO.

Ici, monsieur! Ici, monsieur! Ici, monsieur! Vous êtes des lourdauds et d'insolents valets! Quoi! Pas de service! Pas la moindre attention! Pas de devoir rendu! Où est le sot que j'ai envoyé en avant?

1. Dans la pièce originale :

(*Entrent* FERANDO *et* KATE).

FERANDO.

Soyez la bienvenue. Kate. Où sont ces coquins? Quoi! Le souper n'est pas encore servi! La table n'est pas prête! On n'a rien fait! Où est le drôle que j'ai envoyé en avant?

SANDER.

Adsum, monsieur.

FERANDO.

Je te couperai le nez, misérable! Aide-moi à enlever mes bottes. Voudrez-vous bien mettre la nappe? Le chenapan me fait mal aux pieds! Doucement, je vous prie. Encore!

(*Il les bat tous. Ils mettent le couvert et apportent le souper*).

Tout est brûlé! Desséché! Qui a fait cuire ces viandes-là?

WILL.

Sur ma foi, c'est John le cuisinier.

FERANDO.

(*Il renverse la table et les mets et bat tous les serviteurs*).

Hors de ma vue! Et emportez tout cela! Venez, Kate. On va nous faire un autre souper. Y a-t-il du feu dans ma chambre, monsieur?

SANDER.

Oui, certainement.

(*Ferando et Kate sortent*)

(*Les domestiques restent et mangent la soupe*).

TOM.

Je crois, en conscience, que le mariage a rendu notre maître fou.

WILL.

Quel soufflet il a donné à Sander quand il lui retirait ses bottes!

(*Rentre* FERANDO).

SANDER.

C'est exprès que je lui faisais mal au pied.

FERANDO.

Ah bah! damné coquin!

(*Il les bat tous à nouveau*).

Je dois conserver quelque temps cette humeur, pour brider et contenir ma femme si acariâtre. Je la prendrai par la faim et la privation de sommeil; cette nuit elle ne mangera pas et ne dormira pas. Je vais l'enfermer comme on enferme les faucons et la forcer à venir gentiment au leurre. Fût-elle aussi têtue et aussi forte que le cheval de Thrace dompté par Alcide, que le roi Egée nourrissait de la chair des hommes, je la dresserai et la dirigerai comme un faucon affamé!

(*Il sort*).

GRUMIO.

Ici, monsieur. Aussi sot qu'auparavant.

PETRUCHIO.

Tu es un jeune rustre ! Un fils de putain! Un cheval pour broyer la drèche! Une brute! Ne t'avais-je pas ordonné de venir au-devant de moi dans le parc, et d'amener ces maroufles avec toi ?

GRUMIO.

L'habit de Nathaniel n'était pas tout à fait terminé ; les escarpins de Gabriel se décousaient au talon ; il n'y avait pas de torche pour noircir le chapeau de Pierre, et la dague de Walter n'était pas revenue de chez le faiseur de gaines. Seuls étaient prêts Adam, Ralph et Grégoire. Les autres n'avaient que de vieux haillons, comme des mendiants. Ils sont venus au-devant de vous à tout hasard.

PETRUCHIO.

Fripons, allez me chercher à souper.

(*Quelques serviteurs sortent*).

(*Chantant*)

Où est la vie que je menais jadis!

Où sont ces... Asseyez vous, Kate, et soyez la bienvenue. Ouf! Ouf! la la!

(*Rentrent des* SERVITEURS *avec le souper*).

Dépêchons!... Très aimable Kate, soyez heureuse. Enlevez-moi mes bottes, drôles! coquins! Eh bien! quand vous voudrez!

(*Il chante*)

Il était un frère de l'ordre qui
Qui suivait son chemin...

Arrête! arrête! maroufle! Tu m'arraches les pieds. (*Le battant*). A toi cela! Et tâche de mieux t'y prendre avec l'autre!... Sois gaie, Kate... Qu'on apporte de l'eau!... Eh bien!... Où est mon épagneul Troïlus?... Drôle, sors, et dis à mon cousin Ferdinand de venir.

(*Sort un serviteur*).

Un cousin, Kate, qu'il vous faudra embrasser, pour faire connaissance. Où sont mes pantoufles?... Aurais-je de l'eau?

(*On lui apporte un bassin*).

Venez, Kate et lavez-vous les mains[1]. Je vous reçois de tout cœur.

(*Un serviteur laisse tomber l'aiguière*).

Drôle! Fils de putain! (*Le battant*). Tu la laisses tomber!

1. C'était une coutume de se laver les mains avant de se mettre à table. On lit dans *les Papiers choisis* d'Ive : « Quand la reine Elisabeth (la femme de Henry VII) se fut lavée les mains, l'archevêque dit les Grâces ». Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples.

CATHARINA.

Je vous supplie d'être patient. Il ne l'a pas fait exprès!

PETRUCHIO.

Un fils de putain, une bûche, un maroufle aux longues oreilles! Asseyez-vous Catherine. Je sais que vous avez de l'appétit. Voulez-vous dire les Grâces, ou préférez-vous que ce soit moi?... Qu'est cela? du mouton?

PREMIER SERVITEUR.

Oui.

PETRUCHIO.

Qui l'a apporté?

PREMIER SERVITEUR.

Moi.

PETRUCHIO.

Il est brûlé! Ainsi, d'ailleurs que tous les mets! Quels chiens que ces domestiques! Où est le chenapan de cuisinier? Comment osez-vous, drôles, apporter cela de la cuisine, et me servir un plat que je n'aime pas! (*Jetant les mets*). Prenez-le pour vous! Et les tranchoirs! Et les coupes! Et tout! Vous êtes des esclaves sans soin, des lourdauds, des maladroits! Quoi! Vous murmurez? Je vais être tout de suite à vous!

CATHARINA.

Je vous en prie, mon mari, ne soyez pas si colère. Ce mets était bon, si vous vous en étiez contenté.

PETRUCHIO.

Je te dis, Kate, que c'était brûlé, desséché! Et il m'est expressément défendu d'y toucher; de tels plats engendrent la colère et donnent lieu à de mauvaises humeurs. Mieux vaudrait que nous mourions tous deux de faim, étant tous deux facilement irritables, que manger de la chair trop cuite. Prends patience. Demain, tout cela s'arrangera. Quant à cette nuit, nous jeûnerons de compagnie. Viens, je vais te conduire à ta chambre nuptiale.

(*Petruchio, Catharina et Curtis sortent*).

NATHANIEL.

Pierre, as-tu jamais vu chose pareille?

PIERRE.

Il la tue avec sa propre humeur!

(*Rentre* CURTIS).

GRUMIO.

Où est-il?

CURTIS.

Dans la chambre, lui faisant un sermon sur la continence. Il dit des injures, il blasphème, il gronde. De telle sorte que la pauvre âme ne sait ni comment se tenir, ni comment

regarder, ni que dire! Elle est comme une femme qui sort d'un rêve! Sauvons-nous! Le voici qui revient.

(*Ils sortent*).

(*Rentre* PETRUCHIO).

PETRUCHIO.

Ainsi, j'ai adroitement commencé mon règne et j'ai l'espoir que ça finira très bien. Mon faucon est maintenant affamé, il a le ventre vide, et jusqu'à ce qu'il soit dressé, il ne faut pas le rassasier, il ne se soucierait plus du leurre. Je possède encore un autre moyen de l'apprivoiser, de lui apprendre à venir, à reconnaître la voix de son gardien. Il consiste à la tenir éveillée, comme nous faisons avec les milans qui s'effarouchent, se débattent et ne veulent pas obéir. Elle n'a rien mangé aujourd'hui et ne mangera rien. Elle n'a pas dormi la nuit dernière, elle ne dormira pas cette nuit. Comme à propos de la viande, je trouverai à redire sur la façon dont a été préparé le lit. Je jetterai l'oreiller d'un côté, le traversin de l'autre, par ci la couverture, par là les draps, et durant ce tohu-bohu, je laisserai entendre que tout cela je le fais par égard pour elle. Finalement, elle veillera toute la nuit, et si elle essaie de s'endormir, je ferai du tapage, je querellerai et, grâce au bruit, la tiendrai en éveil. C'est le moyen de tuer une femme à force de tendresse. De la façon, j'arriverai à dompter son humeur massacrante. Si quelqu'un connaît un meilleur procédé pour apprivoiser une femme, qu'il le dise. Ce sera charité.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Padoue. Devant la maison de Baptista.

ENTRENT TRANIO ET HORTENSIO.

TRANIO.

Est-il possible, ami Licio, que Bianca, puisse penser à un autre que Lucentio? Je vous le dis, monsieur, elle est pleine d'égards pour moi.

HORTENSIO.

Monsieur, pour vous convaincre de ce que je vous ai dit, tenons-nous donc à l'écart et rendons-nous compte de la manière dont il donne ses leçons.

(*Ils se tiennent éloignés*).

(*Entrent* BIANCA *et* LUCENTIO).

LUCENTIO.

Eh bien, madame, profitez-vous de vos lectures?

BIANCA.

Que lisez-vous, maître? Dites-le moi, d'abord.

LUCENTIO.

Je lis ce que je professe : l'art d'aimer.

BIANCA.

Puissiez-vous vous montrer, monsieur, maître en cet art!

LUCENTIO.

Aussi longtemps, chère amie, que vous vous montrerez la maîtresse de mon cœur!

(*Ils s'éloignent*).

HORTENSIO.

Ils vont vite en besogne! Maintenant, dites-moi, je vous prie, oseriez-vous jurer encore que votre maîtresse Bianca n'aimait personne au monde autant que Lucentio?

TRANIO.

Oh! dépit amoureux! Quelle chose inconstante que la femme! Je te le dis, Licio, c'est incroyable!

HORTENSIO.

Ne vous y trompez pas plus longtemps. Je ne suis pas Licio, ni un musicien, comme je parais l'être. Je suis un homme honteux de vivre sous ce déguisement pour une femme capable de trahir un gentilhomme, en faveur d'un tel rustre. Sachez, monsieur, que je m'appelle Hortensio.

TRANIO.

Signor Hortensio, j'ai souvent entendu parler de votre vive affection pour Bianca; et puisque mes yeux sont témoins de sa légèreté, je veux avec vous, si vous y consentez, renoncer pour toujours à Bianca et à son amour.

HORTENSIO.

Regardez, comme ils s'embrassent et se courtisent! Signor Lucentio, voici ma main. Je jure ici de ne plus jamais lui faire la cour, de la renier comme une femme indigne de toutes les faveurs que je lui ai prodiguées au début, et dont je l'ai follement honorée jusqu'ici!

TRANIO.

Et moi je prends l'engagement solennel de ne jamais l'épouser, m'en supplierait-elle. Honte sur elle! Voyez, comme elle le caresse bestialement!

HORTENSIO.

Je voudrais que tout le monde, excepté lui, l'abandonnât. Pour moi, afin de demeurer fidèle à mon serment, j'épouserai, avant trois jours, une riche veuve qui n'a cessé de m'aimer tout le temps que j'ai aimé cette orgueilleuse au dédain farouche. Sur ce, bonsoir, signor Lucentio. Désormais, j'aimerai qui m'aime au lieu de me laisser prendre à de beaux

yeux. Je reprends ma liberté, décidé à tenir le vœu que j'ai formulé tout à l'heure.

(*Hortensio sort. Lucentio et Bianca descendent la scène*).

TRANIO.

Madame Bianca, Dieu vous accorde tous les bonheurs dont peuvent jouir des amants heureux ! Je vous ai surprise à l'improviste, mon amour, Hortensio et moi renonçons à vous.

BIANCA.

Vous plaisantez, Tranio. Vous renonceriez tous deux à moi ?

TRANIO.

Oui, madame.

LUCENTIO.

Alors nous voilà débarrassés de Licio.

TRANIO.

Sur ma foi, il a mis la main sur une forte veuve qui sera fiancée et mariée dans la même journée.

BIANCA.

Que Dieu le tienne en joie.

TRANIO.

Oh ! il l'apprivoisera.

BIANCA.

C'est lui qui le dit, Tranio.

TRANIO.

Il est allé dans une école où l'on apprend à apprivoiser.

BIANCA.

Une pareille école existe !

TRANIO.

Oui, madame, et Petruchio la dirige. Il enseigne de nombreux tours pour apprivoiser une sauvage et jeter des charmes à une bavarde.

(*Entre* BIONDELLO, *courant*).

BIONDELLO.

Maître, maître, j'ai veillé si longtemps que j'éprouve une fatigue de chien ! Mais, à la fin, j'ai surpris un ancien marchand qui descend la colline et servira votre expédient.

TRANIO.

Qui est-ce, Biondello ?

BIONDELLO.

Maître, un marchand ou un pédagogue, je ne sais au juste, d'un extérieur grave et dont l'attitude et l'habit donnent l'idée d'un père.

LUCENTIO.

Et puis ?

TRANIO.

S'il est crédule et s'il croit à mon histoire, il sera heureux de passer pour Vincentio, et servira de caution à Baptista Mi-

nola, comme s'il était le véritable Vincentio. Emmenez votre amoureuse et laissez-nous seuls,

(*Lucentio et Bianca sortent*).

(*Entre un* PÉDAGOGUE).

LE PÉDAGOGUE.

Dieu vous garde, monsieur !

TRANIO.

Vous également, monsieur. Soyez le bienvenu. Voyagez-vous plus loin, ou touchez-vous au but?

LE PÉDAGOGUE.

Monsieur, je touche au but pour une semaine ou deux. Puis, je repartirai, pour aller aussi loin que Rome, puis à Tripoli, si Dieu me prête vie.

TRANIO.

De quel pays êtes-vous, je vous prie !

LE PÉDAGOGUE.

De Mantoue.

TRANIO.

De Mantoue, monsieur ! A Dieu ne plaise ! Et vous venez à Padoue, sans trembler pour votre vie?

LE PÉDAGOGUE.

Ma vie, monsieur? Expliquez-vous. Cela devient sérieux.

TRANIO.

C'est la mort pour un homme de Mantoue qui vient à Padoue ! N'en connaissez-vous pas la raison? Vos vaisseaux sont saisis à Venise et le duc (à propos d'une querelle privée entre votre duc et lui) a fait publier et proclamer partout la peine que je viens de dire. C'est étonnant ! Si vous étiez arrivé un peu plus tôt, vous auriez entendu la proclamation.

LE PÉDAGOGUE.

Hélas, monsieur ! J'ai des traites de Florence que je dois toucher ici.

TRANIO.

Monsieur, par égard pour vous, voici ce que je vais faire et voici ce que je vous conseille. Dites-moi, d'abord, avez-vous jamais été à Pise?

LE PÉDAGOGUE.

Oui, monsieur, j'y ai souvent été. Pise est renommée pour la gravité de ses citoyens.

TRANIO.

Parmi eux, connaissez-vous un nommé Vicentio ?

LE PÉDAGOGUE.

Je ne le connais pas, mais j'en ai entendu parler. Un marchand d'une incomparable richesse.

TRANIO.

C'est mon père, monsieur et, à vrai dire, à première vue, il vous ressemble.

BIONDELLO, *à part.*

Comme une pomme à une huître !

TRANIO.

Pour vous sauver la vie dans cette extrémité, je vais vous faire une faveur, et vous penserez que ce n'est pas une mauvaise fortune de ressembler à Vincentio. Vous prendrez son nom, vous jouirez de son crédit et vous serez amicalement logé dans ma maison. Veillez à vous conduire à l'avenant, vous me comprenez, monsieur. De la façon, vous pourrez demeurer dans la cité jusqu'à ce que vos affaires soient terminées. Si cela peut vous être agréable, monsieur, acceptez mon offre.

LE PÉDAGOGUE.

Je l'accepte, monsieur, et je vous considérerai toujours comme vous devant la vie et la liberté.

TRANIO.

Venez donc avec moi, afin de mener à bien cette affaire. A ce propos, je dois vous prévenir que mon père est attendu ici chaque jour, pour signer un contrat de mariage. J'épouse la fille d'un certain Baptista. Je vous tiendrai au courant de toutes ces circonstances. Venez avec moi, monsieur, je vous vêtirai comme il convient.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Dans la Maison de Petruchio.

ENTRENT CATHARINA ET GRUMIO[1].

GRUMIO.

Non, non, sur ma foi ! Je n'ose pas, sur ma vie !

CATHARINA.

Plus il me traite mal, plus il semble m'en vouloir. M'a-t-il épousée pour me laisser mourir de faim ? Les mendiants qui frappent à la porte de mon père n'ont qu'à tendre la main pour recevoir une aumône. Si on la leur refuse, ils se rattrapent ailleurs. Et moi qui n'ai jamais rien de-

1. Dans la pièce originale :

ENTRENT SANDER ET SA MAITRESSE.

SANDER.

Venez, maîtresse.

KATE.

Sander, je t'en prie, donne-moi quelque chose à manger. Je suis si faible que je peux à peine me tenir.

mandé, n'ayant jamais eu besoin de rien, je suis privée de nourriture, je tombe de sommeil ! Les jurons me tiennent en éveil et le vacarme remplace les mets ! Et, ce qui m'enrage le plus, il agit de la façon, sous prétexte qu'il m'adore ! Il semblerait que le sommeil et la nourriture me donneraient une maladie mortelle, voire même la

SANDER.

Je suis désolé, maîtresse, mais vous connaissez mon maître, il m'a défendu de vous donner quoi que ce soit à manger en dehors de ce qu'il vous apportera.

KATE.

Ton maître n'a pas besoin de le savoir.

SANDER.

En effet. Que voulez-vous, maîtresse ? Que diriez-vous d'un morceau de bœuf avec de la moutarde ?

KATE.

Je dirais que c'est excellent. Donne-m'en un peu.

SANDER.

Je puis vous en donner un peu, mais je crains que la moutarde soit trop colérique pour vous. Que diriez-vous d'une tête de mouton à l'ail ?

KATE.

Donne-moi n'importe quoi.

SANDER.

J'ai peur que l'ail vous donne mauvaise haleine et mon maître me tarabusterait pour vous en avoir laissé manger. Que diriez-vous d'un chapon gras ?

KATE.

C'est un mets de roi. Allons Sander, donne-m'en un peu.

SANDER.

Non, c'est trop cher pour nous. Nous ne pouvons pas nous offrir des mets de roi.

KATE.

Va-t'en, coquin ! Te moquerais-tu de moi ? Prends cela pour ton impertinence !

(*Elle le bat*).

SANDER.

Tudieu ! vous avez la main vive ! Je vous mettrai pour cela à la diète pendant deux jours.

KATE.

Je te dis, coquin, que je t'arracherai la peau de la figure et que je la mangerai, si tu me traites ainsi !

SANDER.

Voici venir mon maître. Il va vous secourir.

(*Entre* FERANDO *avec un morceau de viande à la pointe de sa dague.* POLIDOR *est avec lui).*

FERANDO.

Regarde, Kate, je me suis fourni de viande pour toi. Prends-la. Quoi ! Cela ne vaut-il pas des remerciements ? (*A Sander*). Coquin, emporte ça. (*A Kate*). Vous serez plus polie une autre fois.

KATE.

Je vous remercie.

FERANDO.

Maintenant ça ne vaut pas une épingle. Va, coquin, emporte çà, ai-je dit.

SANDER.

Oui, monsieur, je vais l'emporter. Maître ne lui donnez rien. Elle pourrait vous mordre, affamée comme elle est !

mort. Je t'en prie, va me chercher quelque chose à manger. N'importe quoi, pourvu que ce soit convenable.

GRUMIO.

Que diriez-vous d'un pied de bœuf ?

CATHARINA.

C'est excellent. Donne-m'en un, je te prie.

GRUMIO.

Je crains que ce soit un mets trop irritant. Que penseriez-vous de tripes grasses soigneusement grillées ?

CATHARINA.

Je les aime beaucoup. Bon Grumio, va m'en chercher.

GRUMIO.

J'hésite. J'ai peur que ce soit également irritant. Un morceau de bœuf avec de la moutarde ?

CATHARINA.

C'est un plat dont je mange volontiers.

GRUMIO.

Oui, mais la moutarde échauffe.

CATHARINA.

Donne-moi alors du bœuf sans moutarde.

GRUMIO.

Non. Je ne veux pas. Vous aurez de la moutarde ou autrement pas de bœuf.

CATHARINA.

Alors donne-moi les deux, ou l'un des deux, tout ce que tu voudras.

GRUMIO.

Alors, de la moutarde sans bœuf.

CATHARINA, *le battant.*

Va-t'en, menteur, traître, qui me nourrit du nom des

POLIDOR.

Je vous en prie, monsieur, laissez cela. J'en mangerai un peu avec elle.

FERANDO.

Soit. (*A Sander*). Dépose à nouveau cette viande.

KATE.

Non, je vous en prie, qu'il la remporte et la garde pour votre souper. Moi, je ne veux rien. Je ne veux pas vous devoir ma nourriture. Je te le dis une fois pour toutes à la face. Tu ne me traiteras pas et tu ne me nourriras pas à ta guise, car je veux retourner à la maison de mon père.

FERANDO.

Quand vous serez devenue douce et gentille, pas avant. Je sais que vos douleurs d'estomac ne sont pas passées, il ne faut donc pas s'étonner s'il vous est impossible de manger. Moi aussi, j'irai chez votre père. Venez, Polidor. Rentrons. Kate viendra avec nous. Avant longtemps, je le sais, toi et moi, nous nous entendrons parfaitement.

plats ! Que le chagrin t'accable, toi et toute ta clique, pour triompher ainsi de ma misère ! Va-t'en, t'ai-je dit !

Entrent PETRUCHIO, *avec un plat de viande, et* HORTENSIO.

PETRUCHIO.

Comment se porte ma Kate ? Quoi, ma douce amie, toute abattue !

HORTENSIO.

Comment ça va ?

CATHARINA.

Aussi froidement que possible.

PETRUCHIO.

Remets-toi, regarde-moi gentiment. Voici mon amour. Tu vois comme je suis plein d'attention. C'est moi-même qui prépare ton repas et te l'apporte.

(*Il dépose le plat sur la table*).

Certainement, douce Kate, tant de bonté mérite des remerciements. Quoi ! pas un mot ? Tu ne m'aimes donc pas ? Je me serais donné tant de mal pour rien ? Emportez ce plat.

CATHARINA.

Je vous en prie, laissez-le.

PETRUCHIO.

Le plus pauvre service mérite des remerciements. Il en sera ainsi de celui que je vous rends avant que vous touchiez à cette nourriture.

CATHARINA.

Je vous remercie, monsieur.

HORTENSIO.

Signor Petruchio, fi ! Vous êtes blâmable. Venez madame Kate, je vous tiendrai compagnie.

PETRUCHIO, *bas.*

Mange tout, Hortensio, si tu m'aimes. (*A Catharina*). Puisse cela réconforter ton gentil petit cœur. Mange tranquillement, Kate. Ensuite, mon miel adoré, nous retournerons chez ton père. Tu te vas vêtir superbement de robes de soie, de chapeaux, de bagues d'or, de fraises, de parements, de vertugadins, de mille autres choses encore ! Sans compter les écharpes, les éventails, les bracelets d'ambre, les colliers et autres brimborions. As-tu dîné ? Le tailleur est à ta disposition pour orner ton corps de toutes sortes de chiffons.

(*Entre le* TAILLEUR).

Venez, tailleur, et montrez-nous les ornements[1]. Déposez cette robe.

1. Au temps de Shakespeare, les femmes se faisaient généralement habiller par des tailleurs. Dans l'épitre aux dames, placée en tête

(*Entre le* MERCIER [1]).
Qu'apportez-vous de nouveau, monsieur?

LE MERCIER.

Voici le chapeau que votre Seigneurie a commandé.

du fameux livre de John Lily : *Euphues and his England* (1580), on lit : « Si un tailleur fait votre robe trop étroite, vous corrigez le défaut en mettant un corsage lacé un peu large, etc. ».

1. Dans la pièce originale :

SANDER.

Maître, le mercier apporte un chapeau à ma maîtresse.

FERANDO.

Avance, coquin. Qu'est-ce que vous avez là?

LE MERCIER.

Un chapeau de velours, monsieur, comme vous l'avez demandé.

FERANDO.

Qui a parlé de cela? C'est toi, Kate?

KATE.

Eh bien, si c'était moi? Avance, maroufle. Donne-moi ce chapeau. Je vais voir s'il me va.

(*Elle essaye le chapeau*).

FERANDO.

C'est monstrueux! Il ne te va pas! Emporte-moi cela, drôle! Ce chapeau n'est plus du tout à la mode.

KATE.

Mais si. Avez-vous l'intention de me faire passer pour une folle?

FERANDO.

C'est lui qui te ferait passer pour une folle en te faisant porter un chapeau aussi petit! Maroufle, va-t'en avec cela!

(*Entre le* TAILLEUR, *portant une robe*).

SANDER.

Voici le tailleur avec une robe pour ma maîtresse.

FERANDO.

Montre-moi cela, tailleur. Quoi! Des crevés et des dents! Coquin. tu as gâté cette robe!

LE TAILLEUR.

Je l'ai faite sur le modèle que m'a donné votre domestique. Voici la note, vous pouvez la lire.

FERANDO.

Avance, drôle, et lis-moi ça.

LE TAILLEUR.

« *Item*. Un beau collet arrondi ».

SANDER.

C'est vrai.

LE TAILLEUR.

« La manche très large ».

SANDER.

Ce n'est pas vrai, maître. J'ai dit, « deux manches très larges ».

FERANDO.

C'est bien. Allez-vous-en.

LE TAILLEUR.

« *Item*. Une robe ne dessinant pas le corps ».

SANDER.

Maître, jamais je n'ai parlé de ça! Autrement, je consens à ce qu'on me couse dans un sac, et que l'on me batte jusqu'à ce que mort s'en suive, avec un écheveau de fil brun.

LE TAILLEUR.

J'ai suivi les indications de la note.

PETRUCHIO.

Il a été monté sur une écuelle ! C'est un plat en velours ! Fi ! Fi ! C'est impudique et révoltant ! C'est une coque, une coquille de noix, un colifichet, un joujou, une duperie, un

SANDER.

Je dis que la note ment par la gorge, et toi aussi, si tu insistes !

LE TAILLEUR.

Ne soyez pas si insolent ! Vous ne me faites pas peur !

SANDER.

Écoute, tailleur. Tu as arrangé bien des hommes, mais tu ne m'arrangeras pas. Tu as regardé bien des hommes en face...

LE TAILLEUR.

En effet.

SANDER.

Mais, tu ne me braveras pas. Je ne veux ni qu'on me brave, ni qu'on m'arrange ! Je t'en avertis.

KATE.

Allons, allons, la façon de cette robe me plaît assez. C'est faire plus de bruit que de besogne. Je veux cette robe, et si elle ne vous convient pas, fermez les yeux. Si cela ne dépendait que de vous, je finirais par ne plus rien avoir.

FERANDO.

Je te répète que tu dois partir. Prends cette robe et fais-en cadeau à ton maître.

SANDER.

Drôle, par ta vie, n'y touche pas ! Faire cadeau de la robe de ma maîtresse à ton maître !

FERANDO.

Quelle idée avez-vous, monsieur ?

SANDER.

Une idée plus profonde que vous ne sauriez le supposer ! Faire cadeau de la robe de ma maîtresse à son maître !

FERANDO.

Approche, tailleur. (*Bas*). Reprends-la provisoirement et va-t'en ; je te récompenserai pour ta peine.

LE TAILLEUR.

Je vous remercie, monsieur.

(*Le Tailleur sort*).

FERANDO.

Allons, Kate, nous allons aller voir la maison de ton père, sous ces simples vêtements. Nos bourses seront pleines, si nos habillements sont simples. Qu'ils nous protègent contre la rage de l'hiver, c'est assez. Pourquoi vous soucier d'autre chose ? Tes sœurs, Kate, doivent se marier demain, et je leur ai promis que tu assisterais au mariage. Le matin est avancé, nous n'avons que le temps. Il sera neuf heures avant que nous arrivions.

KATE.

Neuf heures ! Il est déjà deux heures passées de l'après-midi, à toutes les horloges de la ville !

FERANDO.

Je te dis qu'il est seulement neuf heures du matin.

KATE.

Je dis qu'il est deux heures de l'après-midi.

FERANDO.

Il sera alors neuf heures avant que vous alliez chez votre père. Rentrons. Nous ne partirons pas aujourd'hui. Vous ne savez que me contrecarrer ! Vous direz comme moi avant que nous partions.

(*Ils sortent tous*).

chapeau d'enfant ! Emportez-moi ça, et apportez-m'en un plus grand.

CATHARINA.

Je ne veux pas en avoir de plus grand. Celui-ci est à la mode, et tel qu'en portent les dames du grand monde.

PETRUCHIO.

Si vous êtes gentille, vous en aurez un pareil, mais pas avant.

HORTENSIO, *à part.*

Ce ne sera pas pour demain.

CATHARINA.

Sachez, monsieur, si je puis avoir la liberté de parler, et je veux parler, que je ne suis ni une enfant, ni un bébé. De plus huppés que vous ont supporté ma façon d'être. Si vous ne vous en sentez pas la force, le mieux est de vous boucher les oreilles. Ma langue dira la colère de mon cœur; autrement à la réprimer, mon cœur se briserait, et plutôt qu'il en soit ainsi, j'entends être libre et parler à mon gré.

PETRUCHIO.

Tu as raison. Ce chapeau est affreux ; c'est un moule à pâte, une babiole, un pâté de soie. Je t'aime beaucoup de ne pas l'aimer.

CATHARINA.

Que vous m'aimiez ou non, j'aime ce chapeau, et je l'aurai ; ou je refuse tous les autres.

PETRUCHIO.

Ta robe, dis-tu ? Bon. Tailleur, montrez-la nous. Miséricorde ! Qu'est-ce que cette étoffe de masque ? Qu'est-ce que cela ? Une manche ? On dirait un petit canon. Quoi ! De haut en bas découpée comme une tarte aux pommes ! Voici une découpure, et une autre, et une autre, et un trou, et une taillade. On dirait le fourneau de la boutique d'un barbier[1]. Par le diable, tailleur, comment appelles-tu cela?

HORTENSIO, *à part.*

Allons, elle n'aura ni le chapeau ni la robe.

LE TAILLEUR.

Vous m'avez bien recommandé de la faire à la mode.

PETRUCHIO.

Oui. Mais si vous vous en souvenez, je ne vous ai pas dit de la gâter à la mode du jour. Retournez chez vous en sautant chaque ruisseau. Vous les sauterez sans vous vanter

1. *Like to a censer in a barber's shop.* Le *Censer* ressemblait au brasero moderne. Il était percé de trous. Il ne servait pas seulement à chauffer la boutique des barbiers, mais à conserver l'eau chaude et à faire sécher les linges. (*Note de Steevens*).

de ma pratique, monsieur. Je ne veux rien de tout cela. Faites-en ce que vous pourrez.

CATHARINA.

Je n'ai jamais vu robe mieux faite, plus gracieuse, habillant mieux, plus parfaite. Auriez-vous l'intention de faire de moi une marionnette?

PETRUCHIO.

Voilà la vérité! Il ferait de toi une poupée.

LE TAILLEUR.

Elle dit que votre Seigneurie a l'intention de faire d'elle une marionnette.

PETRUCHIO.

O, monstrueuse arrogance! Tu mens, espèce de fil, espèce de dé, yard, trois quarts de yard, moitié de yard, quart de yard, clou, puce, ciron, grillon d'hiver! Je me laisserais intimider chez moi par un écheveau de fil! Arrière, chiffon, restant, ou je vais te prendre mesure avec ton yard de façon que tu n'oublies jamais ton bavardage! Je te dis, moi, que tu as gâté sa robe!

LE TAILLEUR.

Votre Seigneurie se trompe. Cette robe a été faite juste comme l'a ordonné mon patron. C'est Grumio qui en a donné le modèle.

GRUMIO.

Je n'ai donné que l'étoffe.

LE TAILLEUR.

Comment désirais-tu qu'elle fût faite?

GRUMIO.

Parbleu, avec du fil et des aiguilles.

LE TAILLEUR.

N'avez-vous pas recommandé qu'elle fût taillée?

GRUMIO.

Tu as façonné bien des robes?

LE TAILLEUR.

En effet.

GRUMIO.

Tu ne me façonneras pas. Tu as arrangé bien des hommes? Tu ne m'arrangeras pas. Je ne veux être ni façonné, ni arrangé. Je te le dis en face. J'ai dit à ton maître de couper la robe, mais pas de la couper en pièces. *Ergo*, tu mens!

LE TAILLEUR.

Voici la note indiquant la façon, elle servira de témoignage.

PETRUCHIO.

Lis-la.

GRUMIO.

La note ment par la gorge! Si elle dit que j'ai dit cela!

LE TAILLEUR.

Imprimis. Une robe ne dessinant pas le corps.

GRUMIO.

Maître, si jamais j'ai dit « une robe ne dessinant pas le corps[1] », qu'on me cousc dans la jupe et qu'on me batte, jusqu'à ce que mort s'en suive, avec un peloton de fil brun ! J'ai dit une robe.

PETRUCHIO.

Continuez.

LE TAILLEUR.

Avec un collet arrondi.

GRUMIO.

Je confesse le collet.

LE TAILLEUR.

Avec une manche large.

GRUMIO.

J'ai dit « deux manches ».

LE TAILLEUR.

Des manches curieusement découpées.

PETRUCHIO.

Là est l'infamie!

GRUMIO.

C'est la note qui est erronée, monsieur. J'ai commandé que les manches fussent découpées et cousues ensuite. Et je le prouverai, quand ton petit doigt serait armé d'un dé!

LE TAILLEUR.

J'ai dit la vérité. Si te je tenais, tu serais bien obligé d'en convenir.

GRUMIO.

Je suis à ta disposition. Prends ta note[2], donne-moi ton yard et ne m'épargne pas!

HORTENSIO.

Miséricorde, Grumio! Il y aurait trop de différence entre vous!

PETRUCHIO.

En un mot, monsieur, cette robe n'est pas pour moi.

GRUMIO.

Vous avez raison, monsieur. Elle est pour ma maîtresse.

1. C'était ainsi que s'habillaient les filles publiques. (*Note de Steevens*).

2. ... *Take thou the bill.* Il y a ici un calembour. *Bill* veut dire note et aussi le petit poignard que portaient les fantassins.

PETRUCHIO.

Va et mets-la à la disposition de ton maître.

GRUMIO.

Non, coquin, sur ta vie! Mettre la robe de ma maîtresse à la disposition de ton maître!

PETRUCHIO.

Quelle idée as-tu?

GRUMIO.

Une idée plus profonde que vous ne sauriez le supposer! Mettre la robe de ma maîtresse à la disposition de ton maître! Fi! fi! fi!

PETRUCHIO, *à part.*

Hortensio, veille à ce que le tailleur soit payé. (*Au tailleur*). Maintenant, va-t'en et plus un mot.

HORTENSIO.

Tailleur, je te paierai ta robe demain. Ne prends pas la vivacité de ces mots en mauvaise part. Va-t'en et recommande-moi à ton maître.

(*Le tailleur sort*).

PETRUCHIO.

Allons, ma Kate, nous irons chez votre père sous ces simples habillements. Nos bourses seront pleines et pauvres nos habits. C'est l'esprit qui enrichit le corps. De même que le soleil perce les nuages les plus épais, l'honneur brille sous les habits les plus humbles. Le geai est-il plus précieux que l'alouette parce que ses plumes sont plus belles? La vipère est-elle préférable à l'anguille, parce que les zébrures de sa peau satisfont les yeux? Non, bonne Kate. Tu ne perdras rien de ta valeur parce que tu n'auras qu'un misérable équipage et une pauvre toilette. Si tu en es honteuse, ne t'en prends qu'à moi. Conséquemment, sois gaie. Nous allons partir pour festoyer et nous refaire chez ton père. Va, appelle mes gens, et dépêchons-nous. Amène-les, chère amie, à l'extrémité de la grande allée. C'est là que nous nous mettrons en selle. Jusque-là nous irons à pied. Laisse-moi regarder. Il doit être sept heures. Nous pouvons arriver à temps pour dîner.

CATHARINA.

J'ose vous assurer, monsieur, qu'il est presque deux heures. Le souper sera terminé avant que nous arrivions.

PETRUCHIO.

Il sera sept heures avant que je monte à cheval. Voyez! Quand je parle, quand je fais quelque chose, vous êtes toujours à me contrecarrer. Messieurs, laissez-nous. Nous ne partirons pas aujourd'hui et quand je partirai, il sera l'heure que j'aurai dite!

HORTENSIO.

Allons! C'est un galant qui veut commander même au soleil!

(*Ils sortent*[1]).

SCÈNE IV.

Padoue. Devant la maison de Baptista.

ENTRENT TRANIO ET LE PÉDAGOGUE, SOUS LES VÊTEMENTS DE VINCENTIO.

TRANIO.

Monsieur, voici la maison. Vous plaît-il que j'appelle?

LE PÉDAGOGUE.

Que faire sans cela? A moins que je me trompe, le signor Baptista doit se souvenir de moi, pour m'avoir vu, il y a à peu près vingt ans, à Gênes, où nous étions logés à l'hôtel de Pégase.

TRANIO.

C'est bien. Et gardez, en tout cas, la gravité qui convient à un père.

(*Entre* BIONDELLO).

LE PÉDAGOGUE.

Je vous le garantis, monsieur. Voici venir votre page. Il serait bon de lui faire la leçon.

TRANIO.

Ne vous préoccupez pas de lui. Biondello, voici le moment de bien jouer ton rôle, je t'avertis. Imagine-toi que c'est le vrai Vincentio.

BIONDELLO.

Bah! Vous pouvez compter sur moi.

TRANIO.

As-tu fait ta commission auprès de Baptista?

1. Dans la pièce originale, après la sortie, l'attention est de nouveau ramenée sur les personnages devant qui la pièce est supposée être jouée.

LE LORD.

Et notre homme?

(*Entrent des* SERVITEURS).

Il dort encore! Prenez-le doucement et remettez-lui ses anciens vêtements.

UN SERVITEUR.

De suite, milord. (*Aux serviteurs*). Aidez-moi à l'emporter d'ici.

BIONDELLO.

Je lui ai dit que votre père était à Venise et que vous l'attendiez aujourd'hui à Padoue.

TRANIO.

Tu es un garçon étonnant! Prends cela pour boire. Voici venir Baptista. A votre rôle, monsieur.

(*Entrent* BAPTISTA *et* LUCENTIO).

Signor Baptista, la rencontre est heureuse. (*Au Pédagogue*). Monsieur, voici le gentilhomme dont je vous ai parlé. Je vous en prie, montrez-vous bon père et donnez-moi Bianca pour mon patrimoine.

LE PÉDAGOGUE.

Doucement, mon fils! Monsieur, si vous voulez bien me permettre, comme je venais à Padoue pour opérer quelques rentrées, mon fils Lucentio, m'a mis au courant d'un fait important, je veux parler de l'amour qui existe entre votre fille et lui. Etant donné tout le bien que j'ai entendu dire de vous, sachant l'amour qu'il ressent pour votre fille, et celui que votre fille éprouve pour mon fils, afin de ne pas le faire languir, je serais enchanté, en bon père que je suis, de le voir marié. Si vous n'y trouvez pas plus d'inconvénients que moi, monsieur, après nous être concertés, vous me trouverez volontiers prêt à consentir à ce mariage, car, signor Baptista, je ne saurais exagérer les scrupules, après tout le bien que j'ai entendu dire de vous.

BAPTISTA.

Monsieur, pardonnez-moi ce que je vais vous dire. Votre franchise et votre concision me plaisent. Il est absolument vrai que votre fils Lucentio, ici présent, aime ma fille et qu'il en est aimé, ou tous deux dissimuleraient profondément leurs affections. Il vous suffira donc de vous conduire à son égard comme un père et d'assurer à ma fille un douaire suffisant pour que leur union soit conclue et que tout soit fini. Dans ces conditions je consens à donner ma fille à votre fils.

TRANIO.

Je vous remercie, monsieur. Où préférez-vous qu'aient lieu les fiançailles et la rédaction du contrat, suivant l'agrément des deux parties?

BAPTISTA.

Pas dans ma maison, Lucentio. Vous le savez, les murs ont des oreilles, et j'ai beaucoup de serviteurs. D'ailleurs le vieux Gremio surveille, et nous risquerions d'être interrompus.

TRANIO.

Dans mon logis, alors, si vous n'y trouvez pas à redire. C'est là qu'habite mon père. Cette nuit, nous pour-

rons terminer nos affaires en particulier. Envoyez chercher votre fille par le serviteur qui est ici, mon page ira immédiatement querir le notaire. Le seul inconvénient est que, faute d'avoir prévenu, vous ferez maigre pitance.

BAPTISTA.

Cela me convient. Cambio, courez à la maison, et dites à Bianca de se préparer à la hâte. Au besoin, racontez-lui ce qui se passe, à savoir que le père de Lucentio est arrivé à Padoue et qu'elle est sur le point de devenir sa bru.

LUCENTIO.

Je prie les dieux qu'il en soit ainsi et de tout mon cœur!

TRANIO.

Ne plaisante pas avec les dieux et pars. Signor Baptista vous montrerai-je le chemin? Vous êtes le bienvenu, mais il faudra vous contenter d'un plat. Venez, monsieur. Nous ferons mieux les choses à Pise.

BAPTISTA.

Je vous suis.

(*Tranio, le Pédagogue et Baptista sortent*).

BIONDELLO.

Cambio!

LUCENTIO.

Que dis-tu, Biondello?

BIONDELLO.

Avez-vous vu mon maître cligner de l'œil et vous sourire?

LUCENTIO.

Qu'est-ce que cela voulait dire, Biondello?

BIONDELLO.

Rien sur ma foi. Mais il m'a laissé ici pour expliquer la signification et le secret de ses signes et de ses gestes.

LUCENTIO.

Je t'en prie, explique-les moi.

BIONDELLO.

Voilà. Baptista cause en ce moment avec le père supposé d'un fils improvisé!

LUCENTIO.

Après.

BIONDELLO.

Vous devez amener sa fille à souper.

LUCENTIO.

Et alors?

BIONDELLO.

Le vieux prêtre de l'église Saint-Luc se tient à votre disposition à quelque heure que ce soit.

LUCENTIO.

Et ensuite?

BIONDELLO.

Je ne puis en dire davantage. Sauf, cependant, qu'ils sont occupés à rédiger le contrat. Assurez-vous d'elle, *cum privilegio ad imprimendum solum*[1]. Rendez-vous à l'église. Demandez un prêtre, un clerc, quelques honnêtes témoins. Si ce n'est pas là où tendent vos désirs, je n'ai plus rien à vous dire. (*Faisant mine de se retirer*). Mais il faudra renoncer à Bianca pour l'éternité et un jour en plus.

LUCENTIO.

Ecoute, Biondello.

BIONDELLO.

Je n'ai pas de temps à perdre. J'ai connu une donzelle qui s'est mariée une après-midi, étant allée au jardin cueillir du persil pour farcir un lapin. Vous pouvez en faire autant. Sur ce, adieu, monsieur. Mon maître m'a commandé d'aller à Saint-Luc, et de dire au prêtre de se tenir prêt à venir au moment où vous arriveriez avec votre appendice.

(*Il sort*).

LUCENTIO.

Je puis et veux faire cela, si elle y consent. Pourquoi supposer le contraire? Arrive que pourra, je vais, sans plus tarder, me rendre auprès d'elle. Çà ira mal si Cambio revient sans elle !

(*Il sort*[2]).

1. C'était la formule par laquelle on se réservait le droit exclusif d'imprimer un livre.

2. Dans la pièce originale, la scène continue ainsi :

SLY.

Sim, vont-ils se marier ?

LE LORD.

Oui, milord.

(*Entrent* FERANDO, KATE *et* SANDER).

SLY.

Regarde, Sim, le fou revient.

FERANDO.

Coquin, va chercher nos chevaux et amène-les devant la grille.

SANDER.

De suite, monsieur, je vous le promets.

FERANDO.

Viens, Kate. La lune éclaire la nuit.

KATE.

La lune? Vous vous trompez, c'est le soleil.

FERANDO.

Encore? Revenez. Ce sera la lune avant que nous soyons chez votre père.

KATE.

Je dirai comme vous. C'est la lune.

FERANDO.

Jésus! Protège la glorieuse lune!

KATE.

Jésus! Protège la glorieuse lune!

SCÈNE V.

Une route.

ENTRENT PETRUCHIO, CATHARINA ET HORTENSIO

PETRUCHIO.

Allons, au nom de Dieu ! Remettons-nous en route vers la maison de votre père. Dieu bon! Comme la lune a de beaux rayons !

CATHARINA.

La lune ? Le soleil. Il ne fait pas clair de lune maintenant.

PETRUCHIO.

Je dis que c'est la lune qui brille !

CATHARINA.

Je dis que c'est le soleil !

PETRUCHIO.

Par le fils de ma mère, c'est-à-dire moi-même, ce sera la lune, ou les étoiles, ou ce que je voudrai, avant que je poursuive ma route du côté de la maison de votre père ! Toujours contrecarrer ! Et contrecarrer encore ! Rien que contrecarrer !

HORTENSIO.

Dites comme il dit, ou nous ne partirons jamais !

CATHARINA.

Je vous en prie, poursuivons notre route puisque nous sommes venus si loin ! Ce sera la lune, le soleil, tout ce que vous voudrez. S'il vous plaît que ce soit une chandelle de veille, c'en sera une pour moi.

PETRUCHIO.

Je dis que c'est la lune !

FERANDO.

Je suis content, Kate; votre mauvaise humeur s'adoucit. Je sais bien que tu n'ignores pas que c'est la lune, mais je voulais voir si tu me parlerais, me contrecarrerais comme d'habitude. Crois-moi, Kate, si tu n'avais pas dit que c'était la lune, nous nous serions disputés encore, aussi sûr que nous mourrons. Mais, doucement. Qui vient ici?

(*Entre le duc de* CESTUS).

LE DUC.

J'arrive seul de Cestus. J'ai laissé mes courtisans et ma suite se diriger vers Athènes et je viens, sous ce déguisement, me rendre compte de la conduite de mon fils Aurélius. Arrêtons. Voici des gens qui doivent être des voyageurs. Pourriez-vous m'indiquer le chemin d'Athènes?

CATHARINA.

Je le reconnais[1].

PETRUCHIO.

Alors vous mentez ! C'est le soleil béni.

CATHARINA.

Dieu soit béni ! C'est alors le soleil béni. Ce n'est pas le soleil, quand vous dites que ce n'est pas lui. Quant à la lune, elle change quand il vous plaît. Ce sera ce que vous voudrez, et il en sera toujours ainsi avec Catherine.

HORTENSIO.

Petruchio, suis ton chemin. Le champ de bataille est à toi.

PETRUCHIO.

En avant ! En avant ! Ainsi doit rouler la boule, sans dévier maladroitement. Mais, doucement. Qui vient ici ?

(*Entre* VINCENTIO, *en costume de voyageur*).

(*A Vincentio*). Bonjour, gentille madame, où allez-vous? Dis-moi, chère Kate, et réponds franchement, as-tu jamais vu femme plus fraîche ? Sur la joue de laquelle se livre une plus belle bataille de blanc et de rose? Quelles étoiles ont jamais pailleté le ciel comme ces deux yeux parent cette céleste figure ? Jolie jeune fille, encore une fois bonjour. Chère Kate, embrasse-la pour l'amour de la beauté.

HORTENSIO.

Il va rendre l'homme fou, à le prendre pour une femme !

CATHARINA.

Jeune fille en bouton, et belle et fraîche et douce, où vas-tu ? Où demeures-tu ? Heureux les parents d'une aussi jolie enfant ! Plus heureux l'homme à qui sa bonne étoile permettra de devenir ton camarade de lit[2] !

PETRUCHIO.

Voyons, Kate j'espère que tu n'es pas folle ? C'est un homme, un homme âgé, ridé, fané, desséché, et non une jeune fille, comme tu le dis.

CATHARINA.

Pardonnez, vieux père, l'erreur de mes yeux. Ils ont été tellement éblouis par le soleil que tout ce que je vois me paraît vert. Maintenant, je m'en aperçois, vous êtes un respectable père. Pardonnez, je vous prie, ma folle erreur.

1. L'incident rappelle ce que Bernier raconte du Mongol Omrah qui citait continuellement le proverbe persan : « Si le roi dit à midi qu'il fait nuit, il est prudent de voir la lune et les étoiles ». (*Note de Douce*).

2. *Happy the parents*, etc. Ce passage est textuellement emprunté à la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, par Golding. Edition de 1587. (*Note de Steevens*).

PETRUCHIO.

Pardonne, bon vieux grand-père, et dis-nous quel chemin tu suis. Si c'est le même que le nôtre, nous serons joyeux de ta compagnie.

VINCENTIO.

Beau messire, et vous aimable dame qui m'avez si étrangement surpris, mon nom est Vincentio. J'habite Pise et je me rends à Padoue pour y visiter mon fils que je n'ai pas vu depuis longtemps.

PETRUCHIO.

Comment se nomme-t-il ?

VINCENTIO.

Lucentio, gentil sire.

PETRUCHIO.

La rencontre est heureuse. Plus heureuse encore pour ton fils. La loi, aussi bien que ton âge vénérable, me permet de t'appeler mon père bien-aimé. Ton fils a épousé la sœur de ma femme, cette noble dame. Ne t'en étonne pas, n'en sois pas fâché, elle est de bonne renommée, richement dotée, de haute naissance, enfin digne d'être l'épouse du plus noble gentilhomme. Permets-moi d'embrasser le vieux Vincentio, et allons de compagnie voir ton honnête fils que ta venue va mettre en joie.

VINCENTIO.

Dites-vous la vérité, ou vous amusez-vous à la façon de certains plaisants voyageurs, à vous moquer des gens que vous rencontrez ?

HORTENSIO.

Je puis t'assurer, père, qu'il dit la vérité.

PETRUCHIO.

Allons ! Tu te rendras compte de la vérité. Notre première plaisanterie t'a rendu défiant.

(*Petruchio, Catharina et Vincentio, sortent*).

HORTENSIO.

Bien, Petruchio, cela m'a donné du cœur ! Je vais retrouver ma veuve ; si elle est de mauvaise humeur, tu auras appris à Hortensio à ne pas se laisser mener !

(*Il sort*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Padoue. Devant la maison de Lucentio.

Entrent BIONDELLO, LUCENTIO et BIANCA. GREMIO se promène d'un autre côté de la scène.

BIONDELLO.

Doucement et rapidement, monsieur, car le prêtre est prêt.

LUCENTIO.

Je vole, Biondello. Mais il peut arriver qu'ils aient besoin de toi à la maison ; quitte-nous.

BIONDELLO.

Non pas. Je veux voir l'église au-dessus de vous, et alors je retournerai vers mon maître avec toute la diligence possible.

(*Lucentio, Bianca et Biondello sortent*).

GREMIO.

Je m'étonne que Cambio ne soit pas arrivé pendant ce temps-là.

(*Entrent* PETRUCHIO, CATHARINA, VINCENTIO *et des gens de la suite*).

PETRUCHIO.

Monsieur, voici la porte. Nous sommes devant la maison de Lucentio. Celle de mon père est plus loin sur la place. Il faut que je continue ma route, et je vous laisse.

VINCENTIO.

Vous ne me refuserez pas de boire quelque chose avant que nous nous séparions. Je crois que vous serez bien reçu sur ma recommandation, et, suivant toute apparence, nous trouverons de quoi manger.

(*Il frappe*).

GREMIO.

Ils sont occupés là-dedans, vous devriez frapper plus fort.

(LE PEDAGOGUE *paraît à une fenêtre*).

LE PÉDAGOGUE.

Qui est là? Qui cogne à briser la porte?

VINCENTIO.

Le seigneur Lucentio est-il ici, monsieur?

LE PÉDAGOGUE.

Il y est, monsieur, mais on ne peut pas lui parler.

VINCENTIO.

Même si un homme lui apportait cent ou deux cent livres pour ses menus plaisirs?

LE PÉDAGOGUE.

Gardez vos cent livres pour vous. Il n'en aura jamais besoin tant que je vivrai.

PETRUCHIO.

Je vous le disais bien que votre fils était aimé à Padoue... Avez-vous entendu, monsieur? Pour parler sérieusement, je vous prie de dire au signor Lucentio que son père est arrivé de Pise, et qu'il est à la porte désireux de lui parler.

LE PÉDAGOGUE.

Tu mens! Son père est déjà venu de Pise, et c'est lui qui regarde par cette fenêtre.

VINCENTIO.

Est-ce son père?

LE PÉDAGOGUE.

Certainement monsieur. C'est ce que prétend, du moins, sa mère, si je peux m'en rapporter à elle.

PETRUCHIO, *à Vincentio.*

Eh bien, monsieur? Savez-vous que c'est une méchante action de prendre le nom d'un autre?

LE PÉDAGOGUE.

Arrêtez le coquin! Je le soupçonne de vouloir tromper quelqu'un de cette ville, sous le couvert de mon nom!

(*Rentre* BIONDELLO).

BIONDELLO.

Je les ai vus ensemble dans l'église. Que Dieu conduise leur barque! Mais qui est là? Vincentio, mon vieux maître! Nous sommes perdus et réduits à rien!

VINCENTIO, *voyant Biondello.*

Avance, gibier de potence!

BIONDELLO.

J'espère pouvoir faire ce que bon me semble monsieur!

VINCENTIO.

Avance, drôle! M'as-tu donc oublié?

BIONDELLO.

Vous oublier? Non, monsieur. Je ne peux pas vous oublier, c'est la première fois que je vous vois depuis que je suis au monde.

VINCENTIO.

Quoi! notoire coquin, tu n'as jamais vu Vincentio, le père de ton maître?

BIONDELLO.

Mon vieux et respectable maître? Si, heureusement, monsieur. Regardez-le, il est à la fenêtre.

VINCENTIO.

Ah! c'est ainsi!

(*Il le bat*).

BIONDELLO.

Au secours! Au secours! Au secours! Il y a un fou qui veut m'assassiner!

(*Il sort*).

LE PÉDAGOGUE.

Au secours, mon fils! Au secours, signor Baptista!

(*Il quitte la fenêtre*).

PETRUCHIO.

Je te prie, Kate, tenons-nous à part et voyons comment finira la controverse.

(*Ils se tiennent à l'écart*).

(*Entre le* PÉDAGOGUE, BAPTISTA, TRANIO *et des serviteurs*).

TRANIO.

Qui êtes-vous, monsieur, qui menacez de battre mon serviteur?

VINCENTIO.

Qui je suis, monsieur? Vous d'abord, qui êtes-vous, monsieur? O dieux immortels! Le beau coquin! Un pourpoint de soie! Des bas de velours! Un manteau d'écarlate! Un chapeau en forme de cône [1]! Je suis ruiné! Je suis ruiné! Tandis que je joue le rôle d'un père économe, mon fils et mon serviteur dépensent tout à l'université!

TRANIO.

Voyons! Qu'y a-t-il?

BAPTISTA.

Cet homme serait-il fou?

1... *and a copatain hat*! Le chapeau en forme de cône était de la dernière élégance.

Gascoigne y fait allusion dans *Hearbes*.

A coptankt hat made on a Flemish block.

Et dans son *Epilogue*:

With high copt hats, and feathers flaunt a flaunt.

(Note de Steevens).

Dans *l'Anatomie des Abus*, de Stubb (1595) il y a un chapitre entier sur les chapeaux en Angleterre. Il commence ainsi: « Quelquefois ils le portent affilé, pareil à une lance ou à la flèche d'un clocher, s'élevant d'un quart de yard au-dessus du sommet de leur tête ». Stubb veut parler ici du copotain.

TRANIO.

Monsieur, à voir votre costume, vous semblez être un vieux gentilhomme raisonnable, mais vos paroles trahissent un fou. Cela vous regarde-t-il si je porte des perles et de l'or? Grâce à mon père, je suis à même de me vêtir ainsi.

VINCENTIO.

Ton père? Drôle, il tisse des voiles à Bergame!

BAPTISTA.

Vous vous trompez, mònsieur. Comment croyez-vous qu'il s'appelle?

VINCENTIO.

Comment il s'appelle? Comme si je ne connaissais pas son nom! Je l'ai pris quand il avait quatre ans. Il s'appelle Tranio.

LE PÉDAGOGUE.

Arrière, âne, fou! Il s'appelle Lucentio; il est mon fils unique, l'héritier de ce que je possède, moi le signor de Vincentio.

VINCENTIO.

Lucentio! Il aura tué son maître! Qu'on s'en saisisse, je vous l'ordonne, au nom du duc! Oh! mon fils! mon fils! Dis-moi, misérable, où est mon fils Lucentio?

TRANIO.

Appelez un officier de justice [1]!

(*Entre un serviteur avec un exempt*).

Menez ce fou en prison! Père Baptista, je vous charge de veiller à ce qu'on l'y conduise.

VINCENTIO.

Me mener en prison!

GREMIO.

Arrêtez, exempt. Il n'ira pas en prison.

BAPTISTA.

Taisez-vous, signor Gremio. Je dis qu'il ira en prison.

GREMIO.

Faites attention, signor Baptista, de peur d'être trompé

1. Dans la pièce originale, le Chaudronnier reprend la parole:

SLY.

Dites-moi, il ne faut pas qu'on les envoie en prison.

LE LORD.

Milord ce n'est qu'une comédie, une plaisanterie.

SLY.

Je te dis Sim qu'il ne faut pas qu'on les envoie en prison. Ne suis-je pas don *Christo Vari?* Donc, je dis qu'ils n'iront pas en prison.

LE LORD.

Ils n'iront pas non plus, milord, ils se sauveront.

SLY.

S'ils se sauvent, Sim, c'est bien. Alors donnez-moi à boire et qu'ils continuent de jouer.

LE LORD.

Voici, Milord.

dans cette affaire. J'ose jurer que cet homme est véritablement Vincentio.

LE PÉDAGOGUE.

Jure-le si tu l'oses.

GREMIO.

Non, je n'ose pas le jurer.

TRANIO.

Autant dire que je ne suis pas Lucentio.

GREMIO.

Si, je reconnais que tu es le signor Lucentio.

BAPTISTA.

En voilà assez avec ce radoteur. En prison !

VINCENTIO.

Peut-on traiter ainsi des d'étrangers ! O monstrueux coquin !

(*Rentre* BIONDELLO, *avec* LUCENTIO *et* BIANCA).

BIONDELLO.

Nous sommes perdus ! Le voilà là-bas ! Il faut le renier, le désavouer, ou c'en est fait de nous !

LUCENTIO, *s'agenouillant.*

Pardonnez-moi, mon père !

VINCENTIO.

Mon cher fils est vivant !

(*Biondello, le Pédagogue et Tranio se sauvent*).

BIANCA, *s'agenouillant.*

Pardonnez-moi, cher père !

BAPTISTA.

En quoi l'as-tu offensé ? Où est Lucentio ?

LUCENTIO.

Voici Lucentio, le véritable fils du véritable Vincentio, qui vient d'épouser ta fille tandis que des personnages supposés trompaient tes yeux.

GREMIO.

C'est un complot pour nous tromper tous !

VINCENTIO.

Où est Tranio, ce damné coquin qui m'a bravé en face avec tant d'insolence ?

BAPTISTA.

Dites-moi, n'est-ce pas là mon Cambio ?

BIANCA.

Cambio est devenu Lucentio.

LUCENTIO.

C'est l'amour qui a accompli ces miracles. Par amour pour Bianca j'ai changé de personnalité avec Tranio, tandis qu'il se faisait passer pour moi dans la ville. C'est ainsi que je suis heureusement arrivé au port désiré de mon bonheur. Ce qu'a fait Tranio, il ne l'a fait que sur mon ordre. Pardonnez-lui, cher père, par amour de moi.

VINCENTIO.

J'écraserai le nez du coquin qui voulait m'envoyer en prison !

BAPTISTA, *à Lucentio.*

Alors monsieur, vous avez épousé ma fille sans mon consentement ?

VINCENTIO.

Ne craignez rien, Baptista, vous serez satisfait. Mais je veux rentrer, pour me venger de cette fourberie.

(*Il sort*).

LUCENTIO.

Ne pâlis pas, ma Bianca. Ton père ne grondera pas.

(*Lucentio et Bianca sortent*).

GREMIO.

Mon affaire est bonne [1] ! Je vais rentrer avec les autres, n'ayant plus qu'un espoir : avoir ma place au festin.

(*Il sort*).

(*Petruchio et Catharina s'avancent*).

CATHARINA.

Epoux, suivons-les, pour voir la fin de l'histoire.

PETRUCHIO.

D'abord, embrasse-moi, Kate, et nous les suivrons.

CATHARINA.

Quoi ! En pleine rue !

PETRUCHIO.

Rougirais-tu de moi ?

CATHARINA.

Non, monsieur. Dieu m'en garde ! Mais je suis honteuse de vous donner un baiser.

PETRUCHIO.

Alors, rentrons chez nous. Venez, coquins, nous partons.

CATHARINA.

Non. Je vais t'embrasser. Je t'en prie, mon amour, arrête.

PETRUCHIO.

N'est-ce pas bien ainsi ? Viens, ma douce Catherine. Mieux vaut tard que jamais.

(*Ils sortent*).

1. *My cake is dough.* Mot à mot : Mon gâteau est en pâte. Expression proverbiale. Steevens l'a retrouvée dans un vieil intermède, intitulé : *Tom Tyster et sa femme* :

Alas poor Tom, his cake is dough.

Dans une de ses lettres, Howell mentionnant la naissance de Louis XIV s'exprime ainsi : « La reine est accouchée d'un dauphin, l'étonnant de la chose qui est sans exemple, c'est que depuis vingt-trois ans qu'elle est mariée elle n'avait jamais eu d'enfant. *So that now Monsieur's cake is dough.* »

SCÈNE II.

Dans la maison de Lucentio

UN BANQUET EST SERVI. ENTRENT BAPTISTA, VINCENTIO, GREMIO, LE PEDAGOGUE, LUCENTIO, BIANCA, PETRUCHIO, CATHARINA, HORTENSIO ET SA VEUVE, TRIANO, BIONDELLO, GRUMIO ET AUTRES.

LUCENTIO.

Enfin, après si longtemps, nous sommes tous d'accord. C'est le moment, quand la guerre furieuse est terminée, de sourire des dangers passés. Ma belle Bianca, souhaite la bienvenue à mon père, tandis que j'exprimerai la même tendresse au tien. Frère Petruchio, sœur Catharina, et toi, Hortensio, ainsi que ta bien-aimée, festoyez pour le mieux et soyez les bienvenus chez moi. Cette collation va mettre fin à nos appétits, après le festin que nous venons de faire. Asseyez-vous, je vous prie, car maintenant nous pouvons bavarder en mangeant.

(*Ils se mettent à table*).

PETRUCHIO.

Oui, à table. Mais pour manger!

BAPTISTA.

A Padoue on ne trouve que de la joie.

HORTENSIO.

Par amour pour nous deux, je voudrais que vos paroles fussent vraies.

PETRUCHIO.

Sur ma vie, je crois que Hortensio a peur de sa veuve.

LA VEUVE.

Ne vous fiez jamais à moi si j'inspire la crainte.

PETRUCHIO.

Vous êtes sensée et pourtant vous vous méprenez sur le sens de mes mots. Je veux dire que Hortensio a peur de vous.

LA VEUVE.

L'homme étourdi s'imagine que la terre tourne autour de lui.

PETRUCHIO.

Bien répliqué.

CATHARINA.

Madame, qu'entendez-vous par là?

LA VEUVE.

C'est ainsi que je conçois grâce à lui.

PETRUCHIO.

Vous concevez grâce à moi! Qu'est-ce que Hortensio dit de cela?

HORTENSIO.

Ma veuve dit qu'elle conçoit ainsi le sens de l'histoire.

PETRUCHIO.

Bien réparé. Embrassez-le pour cela, bonne veuve.

CATHARINA.

L'homme étourdi s'imagine que la terre tourne autour de lui... Dites-moi ce que vous entendez par ces paroles.

LA VEUVE.

Votre époux étant affligé d'une sauvage mesure le chagrin de mon mari d'après le sien. Maintenant vous avez l'explication.

CATHARINA.

Une mince explication.

LA VEUVE.

Je vous entends parfaitement.

CATHARINA.

Je suis mince, en effet, en comparaison de vous.

PETRUCHIO.

A elle, Kate!

HORTENSIO.

A elle, veuve!

PETRUCHIO.

Cent marcs que ma Kate la renverse!

HORTENSIO.

C'est mon affaire.

PETRUCHIO.

Voilà parler en fonctionnaire! A ta santé, mon camarade! (*Il boit à Hortensio*).

BAPTISTA.

Que pense Gremio de cet assaut d'esprit?

GREMIO.

Croyez-moi, monsieur, ils se heurtent fort bien de front.

BIANCA.

De front? Un homme prompt à la réplique dirait que votre front porte des cornes.

VINCENTIO.

Eh bien, madame la fiancée, cela vous a réveillée?

BIANCA.

Oui, mais sans me faire peur. Je vais donc me rendormir.

PETRUCHIO.

Vous ne vous rendormirez pas! Puisque vous avez donné le signal, je vais vous envoyer un ou deux traits.

BIANCA.

Suis-je un oiseau? J'entends changer de buisson; vous me poursuivrez alors avec votre arc. Je vous salue tous.

(*Bianca, Catharina et la veuve sortent*).

PETRUCHIO.

Elle a pris les devants... Signor Tranio, vous avez visé l'oiseau sans pouvoir l'atteindre. Je porte une santé à tous les chasseurs maladroits!

TRANIO.

Monsieur, Lucentio m'a lâché comme un lévrier qui court le gibier, mais ne le prend que pour son maître.

PETRUCHIO.

La métaphore est jolie mais hargneuse comme un chien.

TRANIO.

Vous avez bien fait de chasser pour vous-même, monsieur. On dit que votre biche vous met aux abois.

BAPTISTA.

Petruchio, c'est sur vous que tire maintenant Tranio.

LUCENTIO.

Je te remercie du sarcasme, bon Tranio.

HORTENSIO.

Avouez qu'il vous a touché.

PETRUCHIO.

Il m'a un peu effleuré, je l'avoue. Mais comme le trait a rebondi sur moi, je gagerais dix contre un qu'il vous a atteint tous deux.

BAPTISTA.

Pour parler sérieusement, Petruchio, je crois que ta femme est la plus sauvage de toutes.

PETRUCHIO.

Je le nie; pour preuve que chacun de vous envoie chercher sa femme. Celui dont la femme viendra la première gagnera le prix convenu[1].

HORTENSIO.

Soit, quelle est la gageure?

LUCENTIO.

Vingt couronnes.

PETRUCHIO.

Vingt couronnes! C'est ce que je risquerais sur mon faucon ou mon lévrier! Je mets vingt fois autant sur ma femme!

LUCENTIO.

Cent couronnes!

1. Tout ce passage est imité de la pièce originale.

HORTENSIO.

Soit.

PETRUCHIO.

Qui commencera?

LUCENTIO.

Moi. Biondello, va dire à ta maîtresse que je la demande.

BIONDELLO.

De suite.

(*Il sort*).

BAPTISTA.

Mon gendre, je suis de moitié avec vous, Bianca viendra.

LUCENTIO.

Je ne veux pas de partage. Je tiendrai le pari tout seul.

(*Rentre* BIONDELLO).

Eh bien?

BIONDELLO.

Monsieur, ma maîtresse m'envoie vous dire qu'elle est occupée et qu'elle ne peut pas venir.

PETRUCHIO.

Comment! Elle est occupée et elle ne peut pas venir? Est-ce là une réponse?

GREMIO.

Oui, et une bonne encore. Priez Dieu, monsieur, que votre femme ne vous en envoie pas une pire.

PETRUCHIO.

J'espère qu'elle sera meilleure.

HORTENSIO.

Biondello, mon coquin, va supplier ma femme de venir incontinent.

(*Biondello sort*).

PETRUCHIO.

Oh! oh! Supplier! Dans ces conditions elle viendra.

HORTENSIO.

J'ai bien peur, monsieur, que malgré vous, votre femme reste sourde à vos supplications.

(*Rentre* BIONDELLO).

Où est ma femme?

BIONDELLO.

Elle dit que vous êtes un mauvais plaisant et qu'elle ne viendra pas. Elle vous ordonne d'aller la trouver.

PETRUCHIO.

De pis en pis! Elle ne viendra pas! Voilà une réponse indigne, qu'on ne peut pas endurer! Coquin de Grumio, va trouver ta maîtresse et dis-lui que je veux la voir.

(*Grumio sort*).

HORTENSIO.

Je connais d'avance sa réponse.

PETRUCHIO.

Et cette réponse?

HORTENSIO.

Elle ne viendra pas.

PETRUCHIO.

Je n'en serai que plus malheureux, voilà tout.

(*Entre* CATHARINA).

BAPTISTA.

Par Notre-Dame, voici venir Catharina!

CATHARINA.

Vous m'avez envoyé chercher. Qu'y a-t-il?

PETRUCHIO.

Où sont votre sœur et l'épouse d'Hortensio?

CATHARINA.

Elles causent dans le salon, près du feu.

PETRUCHIO.

Allez les chercher. Si elles refusent de venir, amenez-les de force à leurs maris. Allez, ai-je dit et dépêchez-vous.

(*Catharina sort*).

LUCENTIO.

Pour une chose étonnante. Voilà une chose étonnante!

HORTENSIO.

En effet, c'est prodigieux!

PETRUCHIO.

C'est un prodige présageant l'amour, la vie tranquille, le respect des convenances et la suprématie de l'époux; en un mot, toutes les douceurs et toutes les prospérités.

BAPTISTA.

Que le bonheur soit avec toi, bon Petruchio! Tu as gagné le prix et je veux ajouter à leurs pertes vingt mille couronnes. C'est une autre dot que je donne à une autre fille, car ce n'est plus du tout la même.

PETRUCHIO.

Je veux gagner mieux encore le pari, vous donner une preuve plus évidente de son obéissance et de sa nouvelle douceur.

(*Rentre* CATHARINA, *avec* BIANCA *et la* VEUVE).

Regardez, la voici, amenant vos deux femmes comme les prisonnières de sa persuasion. Catharina, le chapeau que vous portez ne vous va pas. Enlevez-moi ce chiffon et foulez-le aux pieds.

(*Catharina enlève son chapeau et le jette*).

LA VEUVE.

Monsieur, ne me fournissez jamais l'occasion de pleurer, avant que je sois réduite à une servilité aussi honteuse!

BIANCA.

Fi! Comment appelez-vous une obéissance à ce point ridicule?

LUCENTIO.

Je voudrais que votre obéissance fût aussi ridicule. La dignité de la vôtre, chère Bianca, me coûte cent couronnes depuis le souper.

BIANCA.

Il était ridicule de parier sur mon obéissance.

PETRUCHIO.

Catherine, je te charge de dire à ces mauvaises têtes ce qu'elles doivent à leurs époux et maîtres.

LA VEUVE.

Allons, allons, vous vous moquez, et nous n'écouterons pas.

PETRUCHIO.

Parle, te dis-je. Et commence par la veuve.

LA VEUVE.

Elle ne parlera pas.

PETRUCHIO.

Je veux qu'elle parle! Commence par la veuve.

CATHARINA.

Fi! Fi! Eclaircis ce front menaçant et farouche. Ne fais pas des yeux méchants, comme si tu voulais transpercer ton maître, ton roi, ton souverain. Cela ternit ta beauté, comme la gelée flétrit les prés; ruine ta réputation, comme la bourrasque les plus beaux bourgeons; et n'est ni opportun ni aimable. Une femme en colère ressemble à une fontaine troublée, fangeuse, de mauvaise apparence, manquant de charme; tant qu'elle est ainsi, il n'est pas de passant, si altéré qu'il soit, qui daigne s'y rafraîchir, y boire ne fût-ce qu'une goutte. Ton époux est ton maître, ta vie, ton gardien, ta tête, ton souverain; c'est lui qui prend souci de toi, qui s'occupe de ton bien-être. Il soumet son corps à de rudes travaux, tant sur terre que sur mer; la nuit, il veille au milieu de la tempête; le jour, au milieu du froid, tandis que tu dors chaudement à la maison en pleine sécurité, n'ayant d'autre tribut à lui payer qu'un tribut d'amour, d'attention et de sincère obéissance. C'est s'acquitter à bon marché d'une aussi grande dette. La femme s'engage vis-à-vis son mari aux mêmes devoirs qu'un sujet à l'égard de son prince. Si elle se montre chagrine, maussade, colère, acariâtre, désobéissante, qu'est-elle, sinon rebelle à son seigneur bien aimé? Je suis honteuse quand je vois des femmes déclarer la guerre alors qu'elles devraient implorer la paix; commander, être les maîtresses, lorsque leur rôle est de servir, d'obéir et d'aimer. Pourquoi nos corps

sont-ils si doux, si faibles, si mignons, si peu faits pour lutter et souffrir dans ce monde? Parce que les gentilles qualités de notre esprit, nos cœurs, doivent être en harmonie avec notre extérieur. Allez, allez, vers de terre impuissants et fragiles! Moi aussi j'ai eu un caractère aussi difficile que le vôtre, un cœur aussi hautain; j'avais peut-être plus de motifs que vous d'opposer un mot à un autre, mauvaise humeur à mauvaise humeur. A cette heure, je m'aperçois que nos lances ne sont que des fétus de paille, que notre force est faiblesse, une faiblesse extrême, et qu'à vouloir paraître le plus, nous prouvons que nous sommes le moins. Ne vous montrez donc pas orgueilleuses, cela ne servirait de rien et placez vos mains sous les pieds de vos époux en signe d'obéissance. Si le mien l'ordonne, ma main est prête, pour peu qu'il y trouve plaisir.

PETRUCHIO.

Voilà ce qui s'appelle une donzelle! Viens, Kate, et embrasse-moi!

LUCENTIO.

Continue, camarade, tu auras le dernier mot.

VINCENTIO.

Rien ne vaut des enfants dociles!

LUCENTIO.

Rien de plus désagréable que des femmes revêches!

PETRUCHIO.

Viens, Catharina, nous allons nous coucher. Nous sommes mariés tous trois, mais il en est deux dont le sort est décidé... (*A Lucentio*). J'ai gagné le pari bien que vous ayez touché le blanc[1]. En qualité de vainqueur, je prie Dieu de nous accorder une bonne nuit.

(*Petruchio et Catharina sortent*).

HORTENSIO.

Suis ton chemin. Tu as apprivoisé une fameuse sauvage!

LUCENTIO.

Il est stupéfiant, avec votre permission, qu'il l'ait apprivoisée à ce point!

(*Ils sortent*[2]).

1. ... *though you hit the white.* Shakespeare termine cette adorable scène par un piteux calembour. En disant que Lucentio a touché le blanc, il veut dire qu'il a épousé *Bianca*.

2. Voici comment se termine la pièce originale :

(*Entrent deux serviteurs qui portent* SLY *dans son premier costume et le laissent sur la scène. Sur ce entre un* GARÇON DE CABARET).

SLY, *se réveillant.*

Sim, donne-moi encore du vin. Quoi! Les comédiens sont partis? Je ne suis plus un lord?

LE GARÇON DE CABARET.

Un lord, peste! Seriez-vous encore gris?

SLY.

Quel est cet homme? Un garçon de cabaret! J'ai fait le rêve le plus beau dont tu entendras parler de ta vie!

LE GARÇON DE CABARET.

Oui, mais vous feriez mieux de rentrer chez vous, parce que votre femme va vous maudire d'avoir rêvé ici toute la nuit.

SLY.

Elle? Je sais comment apprivoiser une sauvage. J'en ai rêvé toute la nuit, et tu m'as réveillé du plus beau rêve que j'aie jamais fait! vais retrouver ma femme. Gare à elle si elle me met en colère!

FIN DE LA SAUVAGE APPRIVOISÉE.

MACBETH

Tragédie

INTRODUCTION

Dans son *Histoire d'Ecosse*, Guthrie raconte que le roi Jacques, pour prouver à quel point il s'était débarrassé de la tutelle de son clergé, pria la reine Elisabeth, en l'année 1599, de vouloir bien lui envoyer une Compagnie de comédiens anglais. Elle y consentit et Jacques leur accorda une licence les autorisant à jouer dans la Capitale et à la Cour. « J'ai des raisons sérieuses, ajoute Guthrie, de penser que l'immortel Shakespeare était du nombre. Mais son drame, qui aujourd'hui émeut les cœurs les plus insensibles, ne pouvait plaire au clergé presbytérien, lequel menaçait de l'excommunication tous ceux fréquentant les spectacles. Considérant que l'intervention du clergé, en la circonstance, portait atteinte à ses prérogatives, Jacques lui enjoignit de cesser ses menaces, ce qu'il fit contre sa volonté. On dit qu'à partir de ce moment les salles de spectacle furent pleines ».

Quel crédit faut-il accorder au récit de Guthrie? Je ne saurais le dire. En 1599, Shakespeare donnait son *Henry V*, le succès en était considérable, il y a donc des chances pour qu'à cette date il n'ait pas quitté Londres. Ce qui est certain c'est qu'après son accession au pouvoir, Jacques encouragea les représentations théâtrales, se livra, presque exclusivement, aux plaisirs des mascarades, des spectacles, des carrousels, etc. Ce qui est certain aussi, c'est qu'en 1605 il visita Oxford. Or, d'après un livre intitulé *Rex Platonicus*, à son entrée dans Oxford, le roi aurait été reçu par trois étudiants de Saint-John's Collège, qui lui récitèrent des vers latins, où il était fait allusion à la prédiction des sorcières relativement à Banquo et à Macbeth La poésie a été conservée. Elle commence ainsi :

Fatidicas olim fama est cecinisse sorores
Imperium sine fine tuæ, rex inclyte, stirpis.
Banquonem agnovit generosa Loquabria Thanum;
Nec tibi, Banquo, tuis sed sceptra nepotibus illæ
Immortalibus immortalia vaticinatæ.
Etç., etc.

D'après l'opinion du docteur Farmer, la fête donnée à Oxford au roi Jacques aurait précédé la première représentation de la pièce de Shakespeare. C'est là une supposition à laquelle donne un certain poids le silence de l'auteur de *Rex Platonicus*, lequel, si *Macbeth* avait été joué, n'aurait pas manqué d'y faire allusion. Il faut cependant tenir compte, avec Malone, qu'à cette époque existait un esprit de rivalité très accentué entre les

comédiens possédant une licence et les Universités où se jouaient des pièces en latin et en anglais et où l'on prétendait déployer beaucoup plus de talent que les acteurs des théâtres. D'où la possibilité que les étudiants d'Oxford n'aient point voulu citer une pièce jouée par ces derniers.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1606, le roi de Danemark étant venu en Angleterre visiter sa sœur, la reine Anne, fut nommé chevalier de la Jarretière. « On n'entendit plus à la Cour, dit Drummond de Hawthornden, dans une lettre datée du 3 août 1606, que des trompettes, des hautbois, on ne vit plus que des mascarades et des comédies ». Peut-être, durant cette visite, joua-t-on *Macbeth* pour la première fois. Toujours est-il que c'est à cette date que l'on s'accorde à en fixer la première représentation.

En écrivant *Macbeth*, que Shakespeare ait consulté Holinshed, cela ne fait aucun doute. C'était son droit et presque son devoir. Mais existait-il auparavant quelque pièce ayant trait au même sujet ? C'est une question qu'il faut toujours se poser quand il s'agit d'une œuvre de Shakespeare. Nous avons une pièce de Thomas Middleton intitulée *la Sorcière* (*The Witch*), à laquelle Shakespeare pourrait avoir emprunté l'idée d'introduire la magie dans sa tragédie. Mais peu importe, la parenté serait si lointaine !

Au premier acte de *Macbeth* (Scène IV), le roi Duncan voulant exprimer la joie qu'il ressent de la gloire dont se sont couverts Macbeth et Banquo s'écrie :

my plenteous joys,
Wanton in fulness, seek to hide themselves
In drops of sorrow.

« Mes joies sont tellement vives qu'elles cherchent à se dissimuler sous des larmes de tristesse ».

Les commentateurs ont tous été frappés du rapport existant entre les vers de Shakespeare et ceux de Lucain :

... lachrymas non sponte cedentes
Effudit, gemitusque expressit pectore laeto;
Non aliter manifesta potens abscondere mentis
Gaudia, quam lachrymis.

Et, à ce propos, nous avons été curieux de rechercher quelles traductions anglaises des auteurs classiques étaient publiées en Angleterre du temps de Shakespeare. Ce serait, nous disions-nous, donner un aperçu de l'érudition anglaise au seizième siècle, et indiquer les sources où notre auteur a pu compléter une éducation sommaire. Voici la liste des susdites traductions.

HOMÈRE

Dix livres de l'*Iliade* d'Homère, traduits du français par Arthur Hall. Esquire. Londres. Imprimé par Ralph Newberie. In-quarto.................... 1581
Le Bouclier d'Achille, par Geo. Chapman. Londres. In-quarto.................................... 1596
Sept livres de l'*Iliade*, par le même. Londres. In-quarto.. 1596
Sept livres de l'*Iliade*, par le même. Londres. In-quarto.. 1598
Homère, prince des poètes, traduit du grec par Geo. Chapman. Londres. Petit folio. Imprimé par Samuel Macham.. *sans date*
Cinq volumes d'Homère, par Geo. Chapman. Petit folio.. 1600
L'Œuvre d'Homère, par Geo Chapman. Imprimé par Nath. Butter.................................... 1611
La Couronne des œuvres d'Homère, par Geo. Chapman, avec son portrait. Petit folio. Imprimé par John Bill.. *sans date*
L'étrange, le merveilleux, le sanguinaire Combat entre les grenouilles et les rats, paraphrasé en vers anglais héroïques, par W. F. (William Fowldes). In-quarto.................................. 1603

HÉSIODE

Les Géorgiques, de George Chapman, traduction imprimée par H. L. En vente dans sa boutique près de l'église de Saint-Dunstans, dans Fleet-street..... 1618

MUSÉE

Héro et Léandre, par Marlowe, avec le premier volume de Lucain.. 1600
Héro et Léandre, imité par Christophe Marlowe et terminé par Geo. Chapman. In-quarto. Londres... 1606

EURIPIDE

Jocaste, par Geo. Gascoigne et Sir Francis Kinwelmershe. Londres. In-quarto......................... 1556

PLATON

Axlochus, dialogue attribué à Platon. Par Edm. Spenser. In-quarto.................................. 1592

DÉMOSTHÈNES

Trois Discours de Démosthènes. Par Tho. Wylson, docteur. In-quarto.................................. 1570

ISOCRATE

Le sage avis d'Isocrate à Demonicus. Par R. Nutthall. Londres.. 1585
La Doctrine des Princes. Par Sir Tho. Elliot. Londres. 1534
Evagoras. Par Jer. Wolfe.............................. 1581
Instructions morales. Par Tho. Forrest. In-quarto... 1580

LUCIEN

Dialogue entre Menippus et Philonides.............. *sans date*
Toxaris, Par A. O. Londres........................... 1565

HÉRODOTE

La fameuse Histoire d'Hérodote, en 9 vol. par B. R. Londres.. 1584

THUCYDIDE

Histoire. Traduction d'après la version française de Claude de Seyssel, évêque de Marseille, par Tho. Nicolls, citoyen et orfèvre de Londres. Folio....... 1550

POLYBE

Extraits. Par Christopher Watson.................. 1568

DIODORE DE SICILE

Histoire des successeurs d'Alexandre. Par Tho. Stocker. Londres. In-quarto........................ 1569

APPIEN

Histoire ancienne. Par W. B. In-quarto............. 1578

JOSÈPHE

Histoire. Traduction de Tho. Lodge. Folio. Londres.. 1602

HÉRODE

L'Histoire d'Hérode. Traduction du grec en latin, par Angelus Politianus, et du latin en anglais par Nich. Smyth. Imprimé à Londres par William Copland. In-quarto.................................... *sans date*

PLUTARQUE

Vies des hommes illustres. Par Sir. Tho. North, d'après Amyot, évêque d'Auxerre. Folio.................. 1579
Œuvres morales. Par N. Philémon Holland.......... 1603
Les Préceptes.. 1543

ARISTOTE

Les Ethiques. Par John Wylkinson. Imprimé par Grafton, imprimeur d'Edouard VI......................... 1547
Le Secret des Secrets. Traduit du français............ 1528
Les Politiques. Traduit du français par J. P. Folio. Londres.. 1598

XÉNOPHON

Les Huit livres de Xénophon. Par William Bercher. Londres.. 1567
Les huit livres de Xénophon. Par Philémon Holland. *sans date*
L'art de monter à cheval. Londres. In-quarto....... 1584

EPICTÈTE

Le Manuel d'Epictète. Par J. Sandford.............. 1567

CÈBES

La Table de Cèbes................................ *sans date*

EUNAPIUS

Vies des Philosophes et des Orateurs. In-quarto..... 1579

TATIUS

Histoire de Clitophon et de Leucippe. Par W. B. In-quarto.. 1597

MARC-ANTOINE

Le Livre d'Or de Marc-Antoine. Londres............ 1553

DIONYSIUS

Description du Monde. Par Tho. Twyne. Londres..... 1572

EUCLIDE

Les Eléments de Géométrie. Par Rich. Candish....... 1556
Les Eléments d'Euclide. Par John. Dee. Londres..... 1570

HIPPOCRATE

Les Aphorismes. Par Humfrie Llhyd................ 1585

GALIEN

Deux volumes des éléments. Par J. Jones. In-quarto.. 1574

HÉLIODORE

Le Commencement de l'Histoire d'Ethiopie. En hexamètres anglais. Par Abrah. Fraunce. Londres...... 1591
Histoire de l'Ethiopie. Par Tho. Underdown. B. L. In-quarto. Londres................................ 1577-1587

ESOPE

Les Fables. Traduit du latin par William Bullaker.... 1585

VIRGILE

L'Enéide. Par Caxton. Folio. Londres............... 1490
Les treize volumes de l'Enéide, en écossais, par Gawain Douglas. In-quarto. Londres................ 1553
L'Enéide, en vers anglais, par l'honorable Lord Henry comte de Surrey. In-quarto. Londres............. 1557
Les premiers sept livres de l'Enéide. Par Phaer. Londres. In-quarto. 1558
Les neuf premiers livres de l'Enéide. Par Phaer. In-quarto. Londres................................. 1562
Les treize livres de l'Enéide. Par Phaer et Twine. In-quarto. Londres.................................. 1584-1596
Les quatre premiers livres de l'Enéide. Traduction en vers héroïques, par Richard Stronghoust[1]. Londres. 1583
Les Bucoliques. Traduction en anglais familier, par Abraham Fleming. Vers par vers. In-quarto. B. L.. 1575
Les Deux premières Eglogues. Par W. Webbe....... 1586
Les Eglogues et les Géorgiques. Traduction en vers blancs, par W. Webbe. Londres.................. 1589
La lamentation de Corydon pour l'amour d'Alexis. Vers par vers................................ *sans date*

1. Voir à propos de cette traduction : *Londres au temps de Shakespeare*.

HORACE

Les premières satires d'Horace. Par Lewes Evans, maître d'ecole.. 1564
Les Satires, traduction anglaise suivant la prescription de Saint-Jérôme. In-quarto, B. L., Londres........ 1566
L'Art Poétique. Par Th. Drant. In-quarto, Londres.... 1567
L'Art Poétique. Par W. Webbe...................... 1586

OVIDE

Les Métamorphoses. Par William Caxton. Westminster. Folio.. 1480
Les quatre premiers livres d'Ovide. En vers anglais Par Arthur Golding In-quarto, B. L., Londres. ... 1565
Les quinze livres de P. Ovidius Naso. Par Arthur Golding. In quarto, Bl... L., Londres............. 1567
La Plaisante fable d'Hermaphrodite et Salmacis. Londres.. 1565
Narcisse. In-quarto, Londres....................... 1590
Lettres Héroïques. Par Geo. Turberville. Londres..... 1567
Les trois premiers livres d'Ovide. Par Tho. Churchyard. 1580
Ovide, son invective contre Ibis. Londres............ 1569
Elégies. Par C. Marlowe[1] Middlebourg... .... *sans date*
Les Elégies. Par Christopher Marlowe. Middelbourg. Edition plus complète que la première............ *sans date*
Ovidius Naso, Un remède contre l'amour. Dédié à la jeunesse d'Angleterre.............................. 1600
Salmacis et Hermaphrodite. Par Fra. Beaumont..... 1602

PLAUTE

Les Ménechmes. Par W. W. Londres................ 1595

MARTIAL

Fleurs d'Epigrammes. Par Tim. Keudall............. 1577

TÉRENCE

Térence en anglais, ou la traduction du latin en anglais, de la première comédie de Térence, intitulée: L'Andrienne .... *sans date*
L'Andrienne. Par Maurice Kyffin. In-quarto 1588
Térence en Anglais. Par Richard Bernard, in-quarto, Cambridge.. 1598
Fleurs de Térence.................................... 1591

SÉNÈQUE

Sénèque et ses dix tragédies. Par différents traducteurs, in-quarto. Londres.......................... 1581
Lucii Annei Senecae ad Gallionem de Remediis Fortuitorum. Par Robert Whyttynton, poète lauréat... 1547

LUCAIN

Le premier livre de Lucain. Traduit vers par vers par Ch. Marlowe. In-quarto. Londres................ 1593 et 1600

1. Cette traduction fut brûlée par ordre de l'archevêque de Canterbury et de l'évêque de Londres.

TITE-LIVE

Annibal et Scipion. Par Anthony Cope. Esquire. B. L. In-quarto. Londres.................... 1545
Histoire Romaine. Par D. Philémon-Holland. Folio. Londres.. 1600

TACITE

La fin de Néron et le commencement de Galba. La Vie d'Agricola. Par Sir Hen. Saville. In-quarto. Londres. 1591
Les Annales. Par Richard Grenaway................. 1598

SALLUSTE

Les Guerres de Jugurtha. Par Sir Alex. Barclay...... 1557
La Conspiration de Catilina. In-quarto. Londres... 1541 et 1557

SUÉTONE

Suétone. Traduit par Phil. Holland. Folio. Londres.. 1606

CÉSAR

Les Commentaires......... .... *sans date*
Les huit livres de Jules César. Par Arthur Golding. In-quarto. Londres.............................. .. 1565
Les Commentaires (de Bello Gallico). Par Clément Edmundes. Folio................ 1600

JUSTIN

Histoire. Par A. G. (Arthur Golding). Londres, in-quarto...................................... 1564 et 1578

QUINTE-CURCE

Histoire Par John Brende. In-quarto. Londres....... 1553

CICÉRON

Epîtres familières. Par G. Webb.................... *sans date*
Lettres choisies. Par Abra. Flemming. In-quarto Londres... 1576
De l'Amitié. Dédié à Catherine, duchesse de Suffolk, par John Harrynton................................ *sans date*
Du Devoir. Par Nic. Grimalde....................... 1555
De la vieillesse. Par W. Wyrcestre.................. 1481
Lettres de Cicéron à Quintus........................ 1561
De la vieillesse. Par Tho. Newton. Londres.......... 1569
De l'amitié. Par W. de Worcester, imprimé par Caxton. *sans date*
Le Paradoxe. Par Rob. Whythington, poète lauréat.. 1540

BOÈCE

Boèce. Par Chaucer. Imprimé par Caxton. Folio...... *sans date*
Boèce, en vers. Par Tho. Richard.................... 1525

APULÉE

L'âne d'or. Par Adlington. Londres.................. 1566

PLINE LE JEUNE

Epîtres. Par Alex. Flemming In-quarto. Londres.... 1576

VÉGÉTIUS

Les quatre volumes de Flavius Végétius. Par John Sadler. In-quarto.................................. 1572

PERSONNAGES

DUNCAN, roi d'Ecosse.
MALCOLM, DONALBAIN, } ses fils.
MACBETH, BANQUO, } généraux de l'armée du roi.
MACDUFF, LENOX, ROSSE, MENTETH, ANGUS, CATHNESS, } nobles d'Ecosse.
FLEANCE, fils de Banquo.
SIWARD, comte de Northumberland, général des forces anglaises.
LE JEUNE SIWARD, son fils.
SEYTON, un officier de la suite de Macbeth.
LE FILS DE MACDUFF.
UN DOCTEUR ANGLAIS. UN DOCTEUR ECOSSAIS.
UN SOLDAT. UN PORTIER. UN VIEILLARD.

LADY MACBETH [1].
LADY MACDUFF.
UNE DAME DE LA NOBLESSE, de la suite de Lady Macbeth.
HECATE ET TROIS SORCIÈRES.

LORDS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS, ASSASSINS, GENS DE LA SUITE, MESSAGERS.

LE SPECTRE DE BANQUO ET AUTRES APPARITIONS.

1. Son nom était Gruach.

MACBETH

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Un lieu découvert.

TONNERRE ET ÉCLAIRS. ENTRENT TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous réunirons-nous de nouveau toutes les trois, dans le tonnerre, l'éclair ou la pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand l'*hurlyburly* aura cessé; quand la bataille sera perdue et gagnée.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

A quelle place?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'y vais, Graymalkin.

TOUTES.

Peddock appelle... Tout à l'heure!... Le beau est laid et le laid est beau. Chevauchons à travers le brouillard et l'air impur.

(*Les Sorcières disparaissent*).

SCÈNE II.

Un camp près de Fores.

ALARME. ENTRENT LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX, AVEC DES GENS DE LA SUITE. ILS RENCONTRENT UN SOLDAT EN SANG.

DUNCAN.

Quel est cet homme qui saigne? Il doit pouvoir, d'après son état, nous donner des nouvelles toutes fraîches de la révolte [1].

MALCOLM.

C'est le sergent qui, en brave et hardi soldat, s'est battu pour me délivrer. Holà, brave ami! Dis à ton roi où en était la bataille quand tu l'as quittée.

LE SOLDAT.

Elle demeurait douteuse. On eùt dit deux nageurs à bout de souffle, qui se cramponnent l'un à l'autre et se paralysent mutuellement. L'implacable Macdowald (en véritable rebelle en qui résident les horreurs de la nature) avait reçu des îles de l'ouest un renfort de Kernes et de Gallowglasses, et la fortune lui souriait comme une prostituée. Mais tout cela devait être superflu. Le brave Macbeth (épithète qu'il mérite bien), dédaigneux du sort, est accouru en brandissant un acier tout fumant encore de sang, et, mignon du courage, s'est taillé un passage jusqu'au misérable. Il ne lui a secoué la main, il ne lui a dit adieu, qu'après l'avoir fendu de la mâchoire au nombril, et avoir fixé sa tête sur nos créneaux.

DUNCAN.

Oh, vaillant cousin! Digne gentilhomme!

LE SOLDAT.

Comme on voit les tempêtes qui font les naufrages, et le tonnerre éclater du côté où le soleil brille, ainsi le désastre est venu du côté d'où nous attendions le salut. Ecoutez, roi d'Ecosse, écoutez. A peine la justice, armée de la valeur, avait-elle obligé les Kernes aux pieds agiles d'essayer leurs talons, que le lord de Norwège, voyant notre avantage, tentait un nouvel assaut avec des armes encore intactes et de nouveaux renforts.

1. Dans son récit de la rébellion de Macdowald, Holinshed dit qu'aussitôt que le peuple fit mine de se révolter, le roi envoya un sergent d'armes dans le pays, afin de s'enquérir des motifs du soulèvement. La population, au lieu de répondre, maltraita le messager et finalement le tua.

DUNCAN.

Et cela n'a pas effrayé nos capitaines Macbeth et Banquo?

LE SOLDAT.

Comme les moineaux effraient les aigles et le lièvre épouvante le lion. A parler franchement, je dois dire qu'ils étaient comme des canons chargés jusqu'à la gueule d'une double charge, tant ils redoublaient les coups sur leurs ennemis. Je ne saurais dire s'ils voulaient se baigner dans les blessures fumantes ou rendre fameux un autre Golgotha... Mais, je suis à bout de force et mes blessures réclament du secours.

DUNCAN.

Tes paroles te conviennent comme tes blessures; elles témoignent de ta valeur. Conduisez-le chez un chirurgien.

(*Le soldat sort, soutenu*).

(*Entre* ROSSE).

Qui vient là?

MALCOLM.

Le digne thane de Rosse.

LENOX.

Quelle hâte on lit dans ses yeux! C'est ainsi que regardent les gens qui vont dire des choses étranges.

ROSSE.

Dieu garde le roi!

DUNCAN.

D'où viens-tu, digne thane?

ROSSE.

De Fife, grand roi! Où les bannières norwégiennes insultent le ciel et éventent nos gens jusqu'à les refroidir. Le roi de Norvège lui-même, avec un nombre effrayant de soldats, assisté de cet incomparable traître, le thane de Cawdor, engageait une lutte fatale, quand le fiancé de Bellone, se fiant à son armure, affronta le rebelle et luttant corps à corps, arme contre arme, finit par humilier son ardeur. Finalement, la victoire nous reste.

DUNCAN.

Un grand bonheur!

ROSSE.

A tel point que maintenant, Sweno, le roi de Norwège, demande à entamer des pourparlers. Nous n'avons pas voulu le laisser enterrer ses hommes avant qu'il déboursât, à Saint-Colmes'Inch[1], dix mille dollars pour les besoins de notre général.

1. L'île de Saint-Colombau, située sur la côte de Kife, au-dessus du golfe d'Edimbourg.

DUNCAN.

Ce thane de Cawdor ne trahira plus nos intérêts. Va, dis qu'on le mette à mort et que l'on pare Macbeth du titre qu'il portait.

ROSSE.

Je veillerai à ce que ce soit fait.

DUNCAN.

Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'aura gagné.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Dans la bruyère.

TONNERRE. ENTRENT LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Où as-tu été, sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Tuer le cochon.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La femme d'un matelot avait des châtaignes dans son tablier, et elle mangeait, mangeait, mangeait! *Donne-m'en*, lui dis-je. *Va-t'en, sorcière!* cria cette grosse mère nourrie de croupions [1]. Son mari est parti pour Alep, comme maître à bord du *Tigre*, mais je m'embarquerai dans un tamis [2] et sous la forme d'un rat sans queue [3], je ferai, je ferai, je ferai...

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je te donnerai un vent [4].

1. A l'époque de Shakespeare, dans les familles nobles, les collèges, les couvents, les hôpitaux, etc., les chefs cuisiniers n'avaient pour gages que les restes, tels que les pieds, les boyaux, les croupions, etc., qu'ils vendaient aux pauvres.

2. Reginald Scott, dans son *Dictionnaire de la Sorcellerie*, dit que l'on attribuait aux sorcières le pouvoir de naviguer dans une coquille d'œuf, une coquille de moule, par les mers les plus tumultueuses.

3. D'après la croyance du temps, les sorcières pouvaient prendre la forme de l'animal qui leur plaisait, mais il leur manquait toujours la queue.

La raison qu'en donnaient les vieux écrivains était que les mains et les pieds pouvaient devenir quatre pattes, mais que, chez les femmes, il n'existait rien qui put se transformer en queue.

4. L'acte de donner un vent était considéré parmi les sorcières, comme un témoignage d'amitié. Drayton, dans son *Veau de Lune*, décrit des sorcières se tournant du côté du vent, afin d'en happer au passage, à l'intention de leurs sœurs.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tu es bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et moi j'ai tous les autres. Je sais les ports où ils soufflent et tous les points marqués sur la carte du marin. Je rendrai son mari sec comme foin. Ni la nuit ni le jour, le sommeil appesantira sa paupière. Il vivra comme un proscrit. Fatigué de neuf fois neuf semaines, il dépérira, diminuera, languira. Sans que sa barque soit perdue, il sera secoué par la tempête. Regarde ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Montre, montre.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

La pouce d'un pilote qui a fait naufrage au retour.

(*Tambours au loin*).

TROISIÈME SORCIÈRE.

Un tambour! Un tambour! C'est Macbeth qui vient!

TOUTES.

Sœurs fatidiques, la main dans la main. Messagères de la mer et de la terre, tournez, tournez! Trois fois pour toi; trois fois pour moi. Encore trois fois pour faire neuf! Paix! Le charme est accompli!

(*Entrent* MACBETH *et* BANQUO).

MACBETH.

Je n'ai jamais vu de séjour si beau et si triste.

BANQUO.

A combien sommes-nous de Fores? Quels sont ces femmes si étranges et si sauvages dans leurs haillons? Elles ne ressemblent pas aux habitants de la terre et pourtant elles y vivent. Vivez-vous? Etes-vous quelque chose qu'un homme puisse questionner? Vous paraissez me comprendre. Chacune met un doigt décharné sur ses lèvres décharnées. Vous semblez être des femmes[1] et pourtant vos barbes m'empêchent de le croire.

MACBETH.

Parlez, si vous le pouvez. Qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! Salut à toi, thane de Glamis[2]!

1.... *You should be women.* Dans *Pierce Pennilesse his Supplication to the Divell* (1592), il y a une enumération des esprits et de leurs offices : « Avec l'aide d'Alynach, un esprit de l'Ouest, ils soulèvent des tempêtes, causent des tremblements de terre, font pleuvoir, grêler, neiger, sans que le temps cesse d'être clair. Et si jamais ils apparaissent a un homme, c'est sous des vêtements de femme.

2. La *thanerie* de Glamis était l'ancienne résidence de la famille de Macbeth.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Cawdor !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth ! Tu seras roi !

BANQUO.

Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous ! Vous semblez avoir peur de choses qui sonnent si bien ! Au nom de la vérité, êtes-vous des fantômes ou êtes-vous ce que vous paraissez être ? Vous saluez en mon noble ami ses titres présents, en même temps que vous lui annoncez une grande fortune, et un avenir royal ; c'est pour cela qu'il semble ravi. A moi vous ne parlez pas. Si vous pouvez voir dans l'avenir, dire quel est le grain qui poussera, et celui qui ne poussera pas, parlez. Je ne mendie pas plus votre faveur que je redoute vos haines.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moins que Macbeth et plus !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Pas si heureux, pourtant plus heureux !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu engendreras des rois et tu ne seras pas roi. Salut, Macbeth et Banquo !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Banquo et Macbeth, salut !

MACBETH.

Demeurez, oracles imparfaits, et dites-m'en davantage. Par la mort de Sinel[1], je vais être thane de Glamis. Mais comment de Cawdor ? Le thane de Cawdor vit, c'est un gentilhomme prospère ; et quant à être roi, je n'ai pas de raison d'y compter pas plus que j'en ai de croire que je puisse être thane de Cawdor. Dites-moi, d'où vous vient cette étrange information. Pourquoi, sur cette bruyère flétrie, vous arrêtez-vous pour nous faire de semblables prophéties ? Parlez, je le veux !

(*Les sorcières disparaissent*).

BANQUO.

La terre a ses chimères, l'eau aussi. Elles en sont. Où se sont-elles évanouies ?

1. Le père de Macbeth.

MACBETH.

Dans l'air. Ce qui semblait avoir un corps s'est dissipé comme l'haleine dans le vent. J'aurais voulu qu'elles demeurassent.

BANQUO.

Avons-nous vraiment vu ce dont nous parlons, ou avons-nous mangé de cette racine insensée qui fait la raison prisonnière?

MACBETH.

Vos enfants seront rois.

BANQUO.

Vous serez roi.

MACBETH.

Et thane de Cawdor aussi. Ne l'ont-elles pas dit?

BANQUO.

Dans les mêmes termes et sur le même ton. Qui est là?

(*Entrent* ROSSE *et* ANGUS).

ROSSE.

Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de ton succès. Quand il a lu la part que tu avais personnellement prise à ce combat contre les rebelles, il s'est demandé s'il devait garder pour lui ses enthousiasmes et ses louanges, ou publier les éloges dus à ton héroïsme. Plongé dans l'incertitude en voyant les événements de cette même journée, il te trouve dans les rangs de l'intrépide Norvégien, impassible devant les étranges images de mort que tu as faites. Les courriers sont arrivés, se succédant aussi vite qu'on peut l'exprimer, chacun apportant, sur la façon dont tu as brillamment défendu son royaume, des louanges qu'ils déposaient à ses pieds.

ANGUS.

Nous sommes envoyés pour te remercier de la part de notre royal maître, t'amener devant lui et non te récompenser.

ROSSE.

Enfin, comme gage d'un plus grand honneur, il m'a été ordonné de te nommer de sa part thane de Cawdor. Salut donc au plus digne des thanes!

BANQUO.

Quoi! Le diable peut donc dire la vérité?

MACBETH.

Le thane de Cawdor est vivant. Pourquoi me revêtez-vous d'habits d'emprunt?

ANGUS.

Celui qui était thane de Cawdor n'est pas mort, mais succombe sous le poids d'un lourd jugement et mérite de perdre la vie. A-t-il conspiré avec le roi de Norvège ,renforcé les rebelles en leur envoyant secrètement des secours,

travaillé avec le roi et les rebelles à la perte de son pays? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il est renversé à la suite d'une trahison capitale, prouvée et avouée.

MACBETH.

Thane de Glamis et thane de Cawdor ! Le plus grand titre est à venir. Je vous remercie de vos peines. N'espérez-vous pas que vos fils deviendront rois, puisque celles qui m'ont donné le titre de thane de Cawdor ne leur ont pas moins promis ?

BANQUO.

Le titre qui vient de vous être donné peut encourager vos espérances au point de vous faire songer à la couronne, qui vaut mieux que le titre de thane. Mais c'est étrange. Souvent, pour nous conduire à notre perte, les ministres des ténèbres nous disent des vérités, nous séduisent par des bagatelles dont les conséquences peuvent être funestes. Cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH.

Deux prédictions sont accomplies qui semblent être les heureux prologues d'un acte important relatif à l'empire ! Je vous remercie, messieurs. (*A part*). Ce renseignement surnaturel ne peut pas être mauvais; il peut aussi n'être pas bon. S'il est mauvais, pourquoi me donner un gage de succès en commençant par une vérité? Je suis thane de Cawdor ! S'il est bon, pourquoi cédé-je à une tentation dont l'épouvantable image fait que mes cheveux se dressent, et que mon cœur si ferme se heurte à mes côtes contre toutes les lois de la nature? Les craintes justifiées sont moins horribles que celles inspirées par l'imagination. Ma pensée, qui me fait voir un fantôme de meurtre, secoue à un tel point mon individualité, que sa fonction est comme étouffée par une supposition, et je ne vois plus que dans l'avenir !

BANQUO.

Considérez les transports de notre compagnon !

MACBETH.

Si le sort veut que je sois roi, je puis être couronné sans rien faire pour cela.

BANQUO.

Les nouveaux honneurs l'habillent comme un vêtement neuf; c'est l'usage qui les ajustera.

MACBETH.

Arrive ce qui pourra arriver ! Le temps et l'heure s'écoulent par les plus mauvais jours[1].

1. *Time and the hour*. Il faut voir ici une de ces tautologies dont Shakespeare est coutumier. On retrouve la même dans un de ses *Sonnets* :

O thou, my lovely boy, who in thy power
Dost hold Time's sickle glass, his sickle, hour.

BANQUO.

Digne Macbeth, nous attendons votre bon plaisir.

MACBETH.

Excusez-moi. Ma tête était agitée par des choses oubliées. Braves gentilshommes, vos services sont gravés sur un registre dont chaque jour je relirai les pages. Allons trouver le roi. Réfléchissez à ce qui est arrivé et, au moment voulu, après avoir tout pesé, nous laisserons parler ouvertement nos cœurs.

BANQUO.

Volontiers.

MACBETH.

Jusque-là, plus un mot. Venez, mes amis.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Fores. Un Palais.

FANFARES. ENTRENT DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX ET LEUR SUITE.

DUNCAN.

A-t-on exécuté Cawdor? Ceux qui en étaient chargés ne sont-ils pas de retour?

MALCOLM.

Mon suzerain, ils ne sont pas encore revenus. Mais j'ai parlé avec un de ceux qui l'ont vu mourir. Il m'a raconté qu'il avait franchement confessé sa trahison, imploré le pardon de votre Grandeur, donné tous les signes d'un profond repentir[1]. Rien dans sa vie ne lui fait plus honneur que la façon dont il l'a quittée. Il a succombé comme un homme féru dans l'art de mourir, qui renonce au plus grand bien, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance.

DUNCAN.

Il n'existe pas de moyen pour lire les pensées sur un vi-

1. La conduite du thane de Cawdor, observe Steevens, est absolument la même que celle du comte d'Essex, d'après la relation de Stowe.

Le comte d'Essex, en effet, implora le pardon de la reine, se confessa, donna des signes de repentir. On devine l'effet que dut produire une telle allusion devant des spectateurs dont plusieurs avaient été les témoins d'une exécution qui privait l'Angleterre d'une de ses gloires, et Southampton, le patron de Shakespeare, de son meilleur ami.

sage. C'était un gentilhomme en qui j'avais mis toute ma confiance. Ah! mon digne cousin!

(*Entrent* MACBETH, BANQUO, ROSSE *et* ANGUS).

(*A Macbeth*) Je me reprochais mon péché d'ingratitude. Tu es si loin en avant que la reconnaissance n'a pas d'ailes assez promptes pour te rattraper. Je voudrais que tu eusses mérité moins, afin de pouvoir mieux proportionner mes remerciements et ma récompense ; j'ai peur d'être trop pauvre pour acquitter ma dette.

MACBETH.

En agissant comme je l'ai fait, j'estime que la loyauté et le dévouement que je vous dois sont suffisamment payés. Le rôle de votre Grandeur est de recevoir nos devoirs, et nos devoirs sont, pour votre trône et l'Etat, des enfants et des serviteurs qui ne font que ce qu'ils doivent faire en consacrant leur vie à vous aimer et à vous honorer.

DUNCAN.

Sois encore le bienvenu. C'est moi qui t'ai planté, je travaillerai à ta complète floraison. Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité, il faut donc que l'on sache aussi ce que tu as fait. Laisse-moi t'embrasser et te serrer contre mon cœur.

BANQUO.

Si je pousse, la moisson vous appartient.

DUNCAN.

Mes joies sont tellement vives qu'elles cherchent à se dissimuler sous des larmes de tristesse. Fils, parents, thanes, et vous les plus près d'eux, sachez que nous voulons confier notre royaume à notre aîné, Malcolm, qui sera dorénavant prince de Cumberland, titre qui n'appartiendra qu'à lui seul. Mais des titres de noblesse brilleront comme des étoiles sur tous ceux qui les ont mérités. Maintenant, partons pour Inverness où nous vivrons plus étroitement ensemble.

MACBETH.

Le temps qui ne vous est pas consacré, ne nous donne que de la fatigue. Je serai moi-même votre messager, et j'apprendrai à ma femme la joyeuse nouvelle de votre venue. Je vous demande donc humblement l'autorisation de me retirer.

DUNCAN.

Mon brave Cawdor!

MACBETH, *à part.*

Prince de Cumberland! C'est la marche que je dois franchir, ou ma chute est certaine, car elle est un obstacle à ma route! Etoiles, dissimulez vos feux! Que votre lumière ne voie pas la noirceur et la profondeur de mon ambition. Que

mes yeux ne voient pas ma main! Qu'ils voient pourtant ce qu'ils redoutent quand l'action sera accomplie!

(*Il sort*).

DUNCAN.

En vérité, digne Banquo, il est aussi vaillant que tu le disais. Je me nourris de son mérite. Il est pour moi un véritable dessert. Suivons-le, lui dont le dévouement a pris les devants pour nous souhaiter la bienvenue. C'est un parent sans égal.

SCÈNE V.

Inverness. Dans le Château de Macbeth.

ENTRE LADY MACBETH, LISANT UNE LETTRE.

Elles m'ont rencontré le jour de la victoire, et j'ai appris, grâce à l'excellence de leurs renseignements, qu'elles en savent plus long que les mortels. Quand je brûlais du désir de les questionner davantage, elles sont devenues l'air dans lequel elles ont disparu. Tandis que je demeurais stupéfait d'étonnement, j'ai reçu du roi des missives me nommant thane de Cawdor, titre dont, quelques instants auparavant, me saluaient les sœurs fatidiques, pour me présager ensuite l'avenir en criant: « Salut! Tu seras roi »! J'ai pensé qu'il serait bon de t'en avertir, toi la plus chère alliée de mon ambition, afin que tu ne perdes pas la part de joie qui te revient, en ignorant la gloire qui t'attend. Garde cela au fond du cœur, et adieu.

Tu es Glamis et Cawdor. Et tu seras ce que l'on t'a promis. Mais je redoute ta nature. Elle est trop pleine du lait de la tendresse humaine pour prendre le chemin le plus court. Tu voudrais être puissant, tu ne manques pas d'ambition, mais tu manques de ce qu'il faut pour la satisfaire. Ce que tu désires ardemment, tu le désires saintement. Tu ne veux pas tricher, mais tu meurs d'envie de gagner. Ton désir te crie : *Voilà ce qu'il faut faire pour que je sois exaucé*, et tu as peur de commettre l'action, plus que tu redoutes qu'elle soit commise. Hâte-toi vers moi que je puisse te faire entendre la voix de mes esprits, et que la persuasion de mes paroles chasse tout ce qui t'éloigne du cercle d'or dont le destin et cette assistance surnaturelle semblent avoir couronné ton front.

(*Entre un* SERVITEUR).

Quelles nouvelles apportez-vous?

LE SERVITEUR.

Le roi viendra cette nuit.

LADY MACBETH.

Tu es fou de parler ainsi. Ton maître n'est-il pas avec lui? S'il en était ainsi, il m'aurait prévenue de faire des préparatifs.

LE SERVITEUR.

Ne vous en déplaise, je dis la vérité. Votre thane va venir. Un de mes camarades a été dépêché par lui, mais presque mort d'essoufflement, c'est à peine s'il a eu la force d'accomplir son message.

LADY MACBETH.

Donne-lui du secours, il apporte de grandes nouvelles.

(*Le serviteur sort*).

Le corbeau lui-même s'enroue à croasser la fatale entrée de Duncan sous mes créneaux! Venez, venez, esprits qui inspirez les pensées homicides! Enlevez-moi mon sexe! Remplissez-moi de la tête aux pieds d'une cruauté sans mélange! Epaississez mon sang; fermez tous les accès qui pourraient livrer passage à la pitié! Que nul remords n'ébranle ma volonté cruelle, ou mette le holà entre lui et cette volonté. Pénétrez dans ma poitrine de femme; de mon lait faites du fiel, ô ministres du meurtre, quel que soit le lieu où, invisibles substances, vous vouliez nuire au genre humain! Viens, nuit épaisse, emprunte à l'enfer sa fumée la plus épaisse! Que ma dague aiguë ne voie pas les blessures qu'elle fait! Que le ciel n'apparaisse pas à travers le rideau de la nuit pour me crier : *Arrête! Arrête*[1]*!*

(*Entre* MACBETH).

Grand Glamis! Digne Cawdor! Plus grand que tout cela par le titre qui t'attend! Tes lettres m'ont transportée au delà de l'ignorant présent, et à cette heure, c'est l'avenir que je vois!

MACBETH.

Mon très cher amour, Duncan viendra ici cette nuit.

LADY MACBETH.

Et quand en partira-t-il?

MACBETH.

Demain, comme il en a l'intention.

LADY MACBETH.

Jamais le soleil ne verra ce demain-là! Votre visage, mon thane, est un livre où les hommes peuvent lire d'étranges choses. Pour tromper l'occasion, il faut être à la hauteur des circonstances. Ayez la bienvenue dans les yeux, dans votre

1. La loi militaire punissait avec sévérité le soldat qui frappait un adversaire quand il lui criait : Arrête!

main, sur votre langue. Soyez la fleur innocente qui cache un serpent. Il faut s'occuper de celui qui va venir, et c'est à moi que vous laisserez le soin de la grande affaire de cette nuit, affaire qui, dans les jours et les nuits à venir, vous donnera une souveraineté, et l'empire absolu.

MACBETH.

Nous en reparlerons.

LADY MACBETH.

Seulement, montrez un front sans nuages. Changer de visage est dangereux. Le reste me regarde.

SCÈNE VI.

Devant le Château.

HAUTBOIS. LES SERVITEURS DE MACBETH SONT A LEUR POSTE. ENTRENT DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, MACDUFF, ROSSE, ANGUS ET GENS DE LA SUITE.

DUNCAN.

Le château est bâti sur un joli emplacement. L'air, par sa pureté et sa douceur, flatte les sens.

BANQUO.

Cet hôte de l'été, l'hirondelle qui habite les temples, prouve en séjournant ici que l'haleine du ciel y embaume amoureusement. Pas de saillie, de frise, d'arc-boutant, de coin, qu'elle n'y suspende son nid. J'ai observé que l'air était toujours délicat, là où elle vivait et multipliait.

(*Entre* LADY MACBETH).

DUNCAN.

Voyez ! C'est notre honorée hôtesse ! L'amour est souvent un sujet de trouble, nous le remercions encore d'être de l'amour. C'est vous dire que vous devez remercier Dieu des ennuis que nous allons vous causer, et considérer notre importunité comme une nouvelle faveur [1].

1. *The love that follows us, sometime is our trouble,*
Wich still we thank as love. Herein I teach you,
How you shall bid God yield us for your pains,
Aud thank us for your trouble.

Ce passage est d'une obscurité telle que nous ne garantissons pas la fidélité de notre traduction. Les commentateurs anglais eux-mêmes avouent ne s'y point reconnaître. Malone soupçonne une altération dans le texte. Steevens cherche a donner une explication sans en affirmer la valeur. Warburton peine sur *God yield* et Johnson voit dans *yield* une altération de *shield.* On s'y perd.

LADY MACBETH.

Les peines que nous prenons, fussent-elles doubles, quadruples, sont sans importance, en comparaison du grand honneur que nous fait Votre Majesté en daignant venir dans notre maison. Les faveurs anciennes et nouvelles que vous y avez ajoutées font que nous demeurons des ermites dont le devoir sera toujours de prier pour vous.

DUNCAN.

Où est le thane de Cawdor ? Nous courrions sur ses talons et nous avions l'intention de vous annoncer nous-même sa venue, mais il est bon cavalier et le grand amour qui l'éperonnait l'a fait arriver avant nous. Belle et noble hôtesse, nous serons votre hôte pour cette nuit.

LADY MACBETH.

Vos serviteurs, personnes et biens, appartiennent à Votre Majesté, et en vous recevant ne font que vous restituer ce qui est votre bien.

DUNCAN.

Donnez-moi votre main. Conduisez-moi à mon hôte. Nous l'aimons beaucoup et lui continuerons nos faveurs. Avec votre permission, hôtesse.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VIII.

Une chambre du château.

HAUTBOIS ET TORCHES. PASSENT SUR LA SCÈNE UN OFFICIER TRANCHANT[1] ET DIFFÉRENTS SERVITEURS PORTANT DES PLATS. PUIS ENTRE MACBETH.

MACBETH.

Si, une fois fait, c'était fini, il faudrait le faire de suite[2].

1 D'après Steevens, le véritable office du *Sewer*, consistait à disposer les plats sur la table.
Comme signe de distinction il portait une serviette sous le bras.
Dans la *Femme Silencieuse* de Ben-Johnson :
« ... *clap me a clean towel about you, like a Sewer* ».

2. Ce monologue de Macbeth a été considéré comme obscur par la plupart des commentateurs de Shakespeare, y compris Johnson. A propos des discussions auxquelles il a donné lieu, Malone a cru devoir intervenir, et voici en quels termes il s'exprime :
« Dryden a raconté que Ben-Johnson, à la lecture de quelques passages obscurs de *Macbeth*, avait l'habitude de dire que c'était une *horreur*. Peut-être le présent monologue (celui dont nous nous oc-

Si l'assassinat arrêtait toutes les conséquences[1], et, une fois commis, assurait le succès; si, le coup donné, tout était fini ici-bas, sur le bout de terre où nous sommes, dans le petit espace de temps que nous avons à vivre, nous nous lancerions au hasard dans l'avenir. Mais, dans le cas qui nous occupe, nous avons à subir un jugement. Quand nous apprenons à commettre de sanglantes actions, ces actions accomplies, c'est l'initiateur qui en pâtit. La justice égale pour tous nous force à boire la coupe que nous avons empoisonnée. Il a raison d'avoir doublement confiance. D'abord, je suis son parent et son sujet, ce qui me défend doublement le crime; ensuite, je suis son hôte, c'est-à-dire qu'au lieu de tenir le couteau, je devrais fermer la porte au meurtrier. De plus, ce Duncan a été si débonnaire dans l'exercice de son pouvoir, si honnête dans ses importantes fonctions, que ses vertus plaideraient comme des anges à la voix d'airain contre l'infamie de l'avoir supprimé. La pitié, semblable à un nouveau-né tout nu chevauchant la tempête, ou à un chérubin du ciel à cheval sur les coursiers invisibles de l'air, montrerait l'horrible action à tous les yeux dont les pleurs apaiseraient les vents. Je n'ai d'autre éperon pour aiguillonner mon désir que la fougueuse ambition qui dépasse le but et désarçonne le cavalier.

(*Entre* Lady MACBETH).

Eh bien ! Quelles nouvelles?

Lady Macbeth.

Il a presque soupé. Pourquoi avez-vous quitté la chambre ?

Macbeth.

M'a-t-il demandé ?

Lady Macbeth.

Ne le savez-vous pas ?

Macbeth.

Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Tout der-

cupons) était-il de ceux qu'il dépréciait si vivement. D'autres gens que cet envieux détracteur, se seraient étendus avec plaisir sur les beautés transcendantes de cette sublime tragédie, qui, après *Othello*, est peut-être le chef-d'œuvre de notre auteur, au lieu de se montrer offensés par certaines hardiesses de style. Qu'il y ait dans cette tragédie des scènes difficiles, cela est hors de doute; mais qu'elle renferme des passages « ampoulés, impossibles à comprendre » comme Dryden l'affirme, cela ne fait pas l'éloge de ce dernier. Des assertions de Dryden, des altérations faites par lui et sir W. d'Avenant dans quelques-unes des pièces de notre auteur, il ressort clairement que les poètes du temps de Charles II, étaient peu au courant de la langue de leurs predécesseurs et que Shakespeare, cinquante ans après sa mort, était moins bien compris qu'aujourd'hui ».

1. *Could trammel up the conséquence*. Un *trammel* est un filet à prendre des oiseaux ou des poissons.

nièrement il me comblait d'honneurs et j'ai acheté l'opinion dorée de toutes sortes de gens, opinion dont je dois me revêtir tandis qu'elle est dans sa fraîcheur et non me séparer sitôt.

LADY MACBETH.

Etait-elle ivre l'espérance dont vous vous enveloppiez[1]? S'est-elle endormie depuis? S'éveille-t-elle maintenant, pour verdir, pâlir, devant un projet que vous aviez librement conçu? A partir de ce moment je ferai le même cas de ton amour. As-tu peur de mesurer la valeur de tes actes à est propres désirs? Voudrais-tu conquérir ce que tu considères être l'ornement d'une vie et vivre couard dans ton estime, laissant, comme le pauvre chat du proverbe, un *je n'ose pas*, suivre un *je voudrais*[2]*?*

MACBETH.

Assez, je te prie. J'ose faire tout ce qui convient à un homme. Oser davantage c'est n'être plus quelqu'un[3].

LADY MACBETH.

Quelle est donc la bête qui vous a fait me confier votre projet? Quand vous osiez le mettre à exécution alors vous étiez un homme. A être plus que vous n'étiez, vous n'en seriez que plus un homme. Ni le temps, ni le lieu n'étaient alors favorables; vous vouliez pourtant les créer tous deux. Ils se présentent d'eux-mêmes et voilà maintenant que l'occasion vous paralyse? J'ai donné le sein et je sais combien est tendre mon amour pour l'enfant que j'ai nourri; tandis qu'il me souriait, j'aurais arraché ce sein de ses gencives sans dents, et je lui aurais fait jaillir la cervelle, si je l'avais juré comme vous avez juré d'agir.

MACBETH.

Si nous manquions le coup.

LADY MACBETH.

Manquer le coup! Tendez votre courage jusqu'à son point d'arrêt et nous ne le manquerons pas[4]. Lorsque Duncan

1. *... Was the hope drunk,*
Wherein you dress'd yourself?
Nous avons rencontré la même expression dans le *Roi Jean* :
O, where hath our intelligenee been drunk,
Where hath it slept?

2. L'adage auquel il est fait allusion est celui-ci : Le chat aime le poisson mais n'ose pas se mouiller les pattes.

3. *Who dares do more, is none*
Nous rencontrerons la même expression dans *Mesure pour mesure* :
That is, a woman; is you're more, you're none.

4. ... *screw your courage to the sticking-place.* La phrase a donné lieu à de multiples interprétations. « Peut-être, dit Steevens.

dormira (et la fatigue d'une journée de voyage l'y invitera bientôt) je maîtriserai ses deux chambellans avec du vin et de l'ale[1] jusqu'à ce que leur mémoire, cette sentinelle du cerveau, s'en aille en fumée, et que le réceptacle de leur raison ne soit plus qu'un alambic. Quand, saturés de boisson, ils dormiront comme des porcs, d'un sommeil semblable à celui de la mort, pourquoi ne pourrions-nous pas exécuter notre projet sur Duncan sans défense? Et pourquoi n'en rendrions-nous pas responsables ses officiers spongieux sur lesquels pèsera notre crime?

MACBETH.

Ne fais que des enfants mâles, car ta nature indomptable ne doit former que des hommes! Ne croira-t-on pas, lorsque nous aurons barbouillé de sang les deux gardes dormant dans sa chambre, après nous être servi de leurs poignards, que ce sont les assassins?

LADY MACBETH.

Qui osera supposer le contraire, quand nous pousserons des rugissements de douleur sur sa mort?

MACBETH.

Je suis décidé! Je vais tendre[2] toutes mes facultés vers cette terrible action. Allons! Donnons le change en prenant un gai visage. Un visage d'emprunt doit cacher ce que sait un cœur hypocrite.

(*Ils sortent*).

Shakespeare a-t-il emprunté sa métaphore à la tension (*screwing up*) des cordes d'un violon, jusqu'à ce que la cheville demeure à son point d'arrêt (*sticking-place*) ». Malone ayant jugé l'interprétation de Steevens comme la meilleure, c'est elle que nous avons adoptée.

1. ... *With wassel.* On appelait *wassel* une boisson composée d'ale, de pommes et de sucre. Ce qu'on appelle encore dans certaines contrées de l'Angleterre: Lambs-Wool.

Nous avons rencontré ce mot dans *Antoine et Cléopâtre*, alors qu'il signifiait intempérance :

... Antony
Leave thy lascivious wassels.

2. ... *and bend up.* Bander un arc; *to bend up a bow.* Ainsi dans *Henry V*:

... bend up every spirit
To his full height.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour dans le château

ENTRENT BANQUO ET FLEANCE. UN SERVITEUR LES PRÉCÈDE AVEC UNE TORCHE.

BANQUO.

Où en est la nuit, enfant?

FLEANCE.

La lune est basse. Je n'ai pas entendu sonner l'horloge.

BANQUO.

La lune descend à minuit.

FLEANCE.

Il doit être plus tard, monsieur.

BANQUO.

Prends mon épée. Le ciel fait des économies, il a éteint toutes les chandelles. Prends cela aussi. Un sommeil de plomb m'accable et pourtant je ne voudrais pas dormir. Puissances miséricordieuses! Gardez-moi des pensées mauvaises, et faites que la nature m'accorde du repos!... Donne-moi mon épée.

(*Entre* MACBETH, *et un serviteur portant une torche*).

Qui est là ?

MACBETH.

Un ami !

BANQUO.

Quoi, vous ne dormez pas encore? Le roi est couché. Il s'est diverti plus que de coutume et a fait largesse à vos serviteurs. Il offre ce diamant à votre femme en souvenir d'une hospitalité sans pareille. Bref, il s'est retiré satisfait au delà de toute mesure.

MACBETH.

N'étant pas préparés, notre réception a été nécessaire-

ment défectueuse, mais le roi y aura vu du moins notre désir de lui être agréable [1].

BANQUO.

Tout est bien. J'ai rêvé la nuit dernière des trois sœurs fatidiques. Elles nous ont fait quelques présages qui se sont réalisés.

MACBETH.

Je n'y ajoute aucune importance. Quand nous aurons une heure à perdre, nous reviendrons sur cette affaire, si vous n'y trouvez pas d'inconvénients.

BANQUO.

Je suis à vos ordres.

MACBETH.

Si vous vous en rapportez à moi, l'heure venue, vous y gagnerez de l'honneur.

BANQUO.

J'exécuterai vos conseils, pourvu qu'en cherchant à gagner plus d'honneur je ne perde pas le mien. Que mon cœur demeure loyal et pure mon allégeance!

MACBETH.

En attendant, bonne nuit.

BANQUO.

Je vous remercie, monsieur, et vous retourne le souhait.

(*Banquo sort*).

MACBETH.

Va trouver ta maîtresse et quand ma boisson sera prête, dis-lui de frapper sur la cloche. Ensuite, tu iras au lit.

(*Le serviteur sort*).

Est-ce un poignard que je vois devant moi, la poignée tournée du côté de ma main? Viens, laisse-moi te serrer [2]! Je ne te tiens pas, et je te vois toujours! Vision fatale, n'es-tu pas saisissable? Ne peut-on te saisir comme on te voit? N'es-tu qu'un poignard imaginaire, la fausse création d'une cervelle en ébullition? Je te vois pourtant, palpable comme ce poignard que je dégaîne. Tu m'indiques le chemin que je dois suivre et tu es bien l'instrument dont j'allais me servir. Mes yeux sont les jouets de mes autres sens, ou ils les valent tous. Je te vois encore! Sur ta lame, sur ton manche, il y a des gouttes de sang, qui n'y étaient

1. *Being unprepar'd,*
Our will became the servant to defect;
Which else should free have wrought.

De l'avis de Malone la phrase est presque incompréhensible. Nous avons adopté son interprétation.

2. ... *let me clutch thee.* Ben-Johnson a usé sa belle humeur à se moquer de Decker qui s'est servi de la même expression.

pas avant... Je me trompe. C'est cette sanglante affaire qui me trouble ainsi les yeux... Sur notre hémisphère tout repose, et les mauvais songes abusent le sommeil sous ses rideaux. La sorcellerie sacrifie sur l'autel de la pâle Hécate, et le meurtre décharné, mis en éveil par sa sentinelle, le loup, dont le hurlement est un mot de passe, va d'un pas furtif, impétueux comme un Tarquin, et semblable à un fantôme, vers le but de ses désirs[1]... Terre solide et ferme, n'entends pas mes pas, quel que soit le chemin qu'ils suivent, de peur qu'en faisant du bruit sur tes pierres, elles racontent où je vais et ravissent au temps la présente horreur dont il se fait le complice. Tandis que je menace, Duncan vit. Les mots refroidissent la chaleur de l'action.

(*Une cloche sonne*).

La cloche m'invite. J'y vais et c'est fait. Puisses-tu ne pas l'entendre, Duncan! C'est le glas qui t'appelle au ciel ou en enfer!

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Même endroit.

ENTRE LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

Ce qui les a grisés m'a donné du courage. Ce qui les a refroidis m'a communiqué du feu... Ecoutez!... Paix! C'est le hibou qui crie; sonneur fatal qui souhaite le plus triste bonsoir. Il remplit son office. Les portes sont ouvertes et les chambellans ivres se moquent de leur consigne en ronflant.

1. ... *Thus with his stealthy pace,*
With Tarquin's ravishing strides, towards his design
Moves like a ghost.

Encore un passage qui a donné lieu à de nombreuses discussions. Il faut peut-être s'en prendre aux commentateurs qui ont altéré à qui mieux mieux le texte de Shakespeare. Sir William d'Avenant a commencé en ajoutant un mot, sous prétexte de rétablir la mesure. Pope a mis le mot *strides*, a la place de *sides* existant dans l'in-folio, etc., etc. Johnson a rompu des lances pour démontrer que un *ravishing stride* était une action violente, impétueuse, semblable à celle d'un animal sauvage se précipitant sur sa proie. Steevens a longuement combattu Johnson et cherché à prouver que *ravishing stride* pouvait avoir une autre acception en citant un passage de la traduction de l'Arioste par Harraington, et Malone l'a soutenu. Warburton a donné à son tour. Il était difficile de s'y reconnaître dans la bagarre. Nous nous sommes contenté de suivre le texte le plus près possible.

J'ai mis des drogues dans leur boisson; en ce moment, la mort et la nature doivent se disputer pour savoir s'ils vivront ou mourront.

MACBETH, *à la cantonade.*

Qui est là? Ho!

LADY MACBETH.

J'ai peur qu'ils se soient éveillés, et que ce ne soit pas fait! Une tentative avortée nous perdrait!... Ecoutons!... J'ai préparé leurs poignards... Il ne peut pas s'y méprendre!... Si, dans son sommeil, il n'avait ressemblé à mon père, je l'aurais tué moi-même... Mon époux!

(*Entre* MACBETH).

MACBETH.

L'action est commise... N'as-tu pas entendu du bruit?

LADY MACBETH.

J'ai entendu hululer le hibou et chanter le grillon. Ne parliez-vous pas?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Maintenant.

MACBETH.

Quand je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Ecoute!... Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains.*

C'est triste à regarder!

LADY MACBETH.

Triste à regarder! Vous êtes fou!

MACBETH.

Il y en avait un qui riait en dormant. L'autre a crié : Assassin! Ils se sont réveillés tous deux! Je me suis arrêté et j'ai écouté! Ils ont dit leurs prières. Ensuite ils se sont endormis.

LADY MACBETH.

Ils sont tous deux logés ensemble.

MACBETH.

L'un murmurait : *Dieu vous bénisse!* L'autre : *Amen!* Comme s'ils m'avaient vu, avec ces mains de bourreau, prêtant l'oreille à leur frayeur. Je n'ai pas pu dire : *Amen*, quand ils ont dit : *Dieu vous bénisse!*

LADY MACBETH.

Ne vous frappez pas à ce point.

MACBETH.

Mais pourquoi n'ai-je pas pu dire : *Amen?* J'avais besoin de bénédiction et *Amen* m'étranglait !

LADY MACBETH.

Il y a des actes auxquels il ne faut plus penser quand ils ont été accomplis. Autrement, on deviendrait fou.

MACBETH.

Il me semblait entendre une voix crier : *Ne dormez plus! Macbeth assassine le sommeil, le sommeil innocent! Le sommeil qui trame les fils débrouillés du souci, qui répare les forces, le baume des esprits malades, le second agent de la grande nature, celui qui vous invite au second festin de la vie.*

LADY MACBETH.

Que voulez-vous dire ?

MACBETH.

Elle criait encore : *Ne dormez plus!* par toute la maison ! *Glamis a assassiné le sommeil! Conséquemment Cawdor ne dormira plus! Macbeth ne dormira plus!*

LADY MACBETH.

Qui criait ainsi ? Illustre thane, est-il possible que vous laissiez s'en aller votre noble courage, au point de penser à des choses dignes d'un cerveau malade !... Allez chercher de l'eau, et faites disparaître de vos mains ces témoignages repoussants. Pourquoi n'avez-vous pas remis les poignards à leur place ? C'est là-haut qu'ils doivent être. Allez les reporter. Et barbouillez de sang les chambellans endormis.

MACBETH.

Je n'irai pas ! Je suis effrayé à la pensée de ce que j'ai fait ! Regarder encore ce sang ! Je n'ose pas !

LADY MACBETH.

Lâche ! Donnez-moi les poignards. Le sommeil et la mort ne sont que des images. Seuls les enfants s'effraient à la vue d'un diable peint. S'il saigne, je dorerai de son sang les visages des chambellans pour qu'ils semblent coupables.

(*Elle sort. On frappe au dehors*).

MACBETH.

Où frappe-t-on ? Qu'advient-il de moi ! Le moindre bruit m'affole ! Quelles sont ses mains ? Ah ! elles m'arrachent les yeux ! Tout l'immense océan de Neptune enlèvera-t-il le sang de ma main[1] ? Non. Ma main rougirait plutôt l'immensité des mers, faisant rouge ce qui est vert !

1. *Will all great Neptune's ocean wash this blood*, etc.
Suscipit, ô Gelli, quantum non ultima Tethys,
Nec genitor nympharum abluit oceanus
(CATULLE).
Et quand la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure.
(ALFRED DE MUSSET).

(*Rentre* LADY MACBETH).

LADY MACBETH.

Mes mains sont de la couleur des vôtres. Mais je serais honteuse d'avoir le cœur aussi blanc. (*On frappe*). J'entends frapper à l'entrée Sud... Retirez-vous dans votre chambre. Un peu d'eau nous nettoiera de cette action. Voyez comme c'est facile ! Votre courage vous a abandonné en chemin. (*On frappe*). Ecoutez ! On frappe encore ! Mettez votre robe de chambre. Il se peut que nous soyons obligés de nous montrer aux veilleurs... Ne vous perdez pas si tristement dans vos pensées.

MACBETH.

Quand je reconnais ce que j'ai fait, il vaudrait mieux que je ne me reconnusse pas moi-même ! (*On frappe*). Tu vas réveiller Duncan, à frapper ainsi ! S'il pouvait en être ainsi !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

ENTRE UN PORTIER.

(*On frappe*).

LE PORTIER.

Voilà ce qui s'appelle frapper, en vérité ! Un homme qui serait le portier de l'Enfer, aurait l'habitude de tourner la clef. (*On frappe*). Frappe, frappe, frappe. Qui est là, au nom de Belzébuth ? C'est un fermier qui s'est pendu, las d'attendre la moisson. On choisit mieux son moment ! Avez-vous suffisamment de mouchoirs sur vous ? Vous allez suer pour la peine que vous vous donnez. (*On frappe*). Frappe, frappe ! Qui est là, au nom d'un autre diable ? Sur ma foi, c'est un homme d'équivoque[1] qui jurerait devant les deux plateaux d'une balance et parierait pour l'un ou l'autre indifféremment, qui commetrait une traîtrise pour l'amour de Dieu, mais qui n'a pas encore pu équivoquer avec le ciel... Entre, homme d'équivoque. (*On frappe*). Frappe, frappe, frappe ! Qui est là ? sur ma foi, c'est un tailleur anglais qui a volé un haut-de-chausses français[2]. Entre, tailleur, tu pourras chauffer ton fer à repasser. (*On frappe*). Frappe, frappe ! Jamais un moment de repos ! Qui êtes-vous ? Cette place est trop froide pour un enfer. Je ne veux plus

1. ... *an equivocator*. C'est ainsi qu'on appelait les Jésuites, inventeurs de la doctrine de l'équivoque.

2. D'après Stubb, le haut-de-chausses français était à la mode en 1595.

être le portier du diable. Je finirais par laisser entrer toutes les professions, qui suivent un chemin bordé de primevères pour arriver au feu éternel. (*On frappe*). On y va ! On y va ! Je vous en prie, n'oubliez pas le portier.

(*Il ouvre la porte*).

(*Entrent* MACDUFF *et* LENOX).

MACDUFF.

T'es-tu couché si tard, l'ami, que tu dormes à pareille heure ?

LE PORTIER.

Sur ma foi, monsieur, nous avons porté des toasts jusqu'au second chant du coq. Or, la boisson a trois conséquences.

MACDUFF.

Voyons ces trois conséquences.

LE PORTIER.

Elle colore le nez, fait dormir et pousse à l'urine. Quant à la paillardise, elle la provoque sans la provoquer. Elle provoque le désir, mais nuit à son accomplissement. Donc l'excès de boisson peut être appelé l'équivoque de la paillardise. Il l'excite et la rend impuissante ; il l'arme et la désarme, il la persuade et la décourage, il la dresse et la rabat. Finalement, il lui procure un sommeil équivoque et l'abandonne en lui donnant un démenti.

MACDUFF.

Je crois que la boisson t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

En effet, monsieur. Un démenti par la gorge. Mais je me suis vengé. Etant plus fort qu'elle, bien qu'elle m'eût attrapé par la jambe, je l'ai chassée de mon estomac.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé ? A force de frapper nous l'avons réveillé. Le voici.

(*Entre* MACBETH).

LENOX.

Bonjour, noble seigneur.

MACBETH.

Bonjour à vous deux.

MACDUFF.

Le roi est-il levé, digne Thane ?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Il m'a ordonné de venir le trouver de bon matin et j'ai presque oublié l'heure.

MACBETH.

Je vais vous mener à lui.

MACDUFF.

Je sais que c'est pour vous un dérangement agréable, mais ce n'est pas moins un dérangement.

MACBETH.

Quand on trouve du plaisir, on ne compte pas. Voici la porte.

MACDUFF.

Je prendrai la liberté d'entrer; c'est dans mon service.

(*Macduff sort*).

LENOX.

Le roi s'en va aujourd'hui.

MACBETH.

Il s'en va... Il en a ainsi décidé.

LENOX.

La nuit a été déchaînée.... Là ou nous reposions, les cheminées ont été renversées par le vent, et l'on a entendu des lamentations dans les airs, d'étranges cris de mort, prophétisant avec des accents terribles d'affreux embrasements, des événements confus et prochains dans ce temps de malheur. L'oiseau de l'obscurité s'est plaint durant toute la nuit. Enfin, quelques-uns affirment que la terre fiévreuse aurait tremblé.

MACBETH.

Ce fut une rude nuit!

LENOX.

Ma jeune mémoire ne se souvient pas d'une pareille.

(*Rentre* MACDUFF).

MACDUFF.

Horreur! horreur! horreur! Ni la langue, ni le cœur ne peuvent en nommer ou en concevoir une pareille!

MACBETH ET LENOX.

Qu'y a-t-il?

MACDUFF.

La confusion a réalisé son chef-d'œuvre! Le plus sacrilège des meurtres a violé le temple sacré de Dieu et dérobé la vie qu'il abritait!

MACBETH.

Que dites-vous? La vie de qui?

LENOX.

Voulez-vous parler de Sa Majesté?

MACDUFF.

Venez dans la chambre et soyez aveuglés par une nouvelle Gorgone... Ne me dites pas de parler, voyez et vous parlerez vous-mêmes!

(*Macbeth et Lenox sortent*).

Eveillez-vous ! Eveillez-vous ! Sonnez la cloche ! Meurtre et trahison ! Banquo, Donalbain, Malcolm, éveillez-vous ! Secouez votre sommeil, contrefaçon de la mort, et venez voir la mort elle-même !... Debout, debout ! Regardez une image du jugement dernier !... Malcolm ! Banquo ! Sortez comme de vos tombeaux, et accourez ainsi que des fantômes pour être à l'unisson d'une semblable horreur !

(*Entre* LADY MACBETH).

LADY MACBETH.

Que se passe-t-il, pour qu'une clameur aussi épouvantable convoque ceux qui dorment dans cette maison ? Parlez, parlez !

MACDUFF.

O, noble Lady. Ce n'est pas à vous d'entendre ce que j'ai à dire. Mon récit pourrait tuer une femme ! Banquo ! Banquo !

(*Entre* BANQUO).

Notre royal maître a été assassiné !

LADY MACBETH.

Malheur sur nous ! Quoi, dans notre maison?

BANQUO.

N'importe où c'était déjà trop cruel ! Cher Duff, je t'en prie, contredis-toi, dis que ce n'est pas vrai !

(*Rentrent* MACBETH *et* LENOX).

MACBETH.

Si j'étais mort une heure avant cet événement, j'aurais vécu un heureux temps ! A partir de cet instant, il n'y a plus rien de sérieux dans la mortalité ! Tout n'a plus que la valeur d'un jouet ! La renommée, la grâce sont mortes. Le vin de la vie est tiré, et dans cette cave il n'y a plus que de la lie !

(*Entrent* MALCOLM *et* DONALBAIN).

DONALBAIN.

Quel malheur est arrivé ?

MACBETH.

Vous ne le savez pas ! La fontaine de votre sang s'est arrêtée ; la source en est tarie !

MACDUFF.

Votre royal père a été assassiné !

MALCOLM.

Oh ! Par qui ?

LENOX.

Par ceux qui veillaient dans sa chambre, vraisemblablement. Leurs mains et leurs visages étaient couverts de sang, ainsi que leurs poignards, que nous avons trouvés sanglants sous leurs oreillers. Ils regardaient fixement, d'un air effaré. On ne leur aurait pas confié la vie d'un homme.

MACBETH.

Je me repens de les avoir tués dans un mouvement de colère.

MACDUFF.

Pourquoi les avez-vous tués ?

MACBETH.

Qui peut être de sang froid et stupéfait, tempéré et furieux, loyal et neutre, dans un même moment? Aucun homme. L'explosion de mon violent amour l'a emporté sur la raison. Là, gisait Duncan ; sur sa peau argentée, le sang faisait des broderies d'or [1] ; ses blessures ouvertes semblaient une brèche faite par la nature pour laisser librement entrer la ruine. Ici, étaient les meurtriers teints de la couleur de leur besogne ; à leurs poignards des caillots de sang faisaient une gaîne atroce[2]. Quel est l'homme ayant un cœur pour aimer et du courage dans ce cœur, qui aurait pu s'empêcher de manifester son amour ?

LADY MACBETH.

A l'aide ! Emportez-moi d'ici !

MACDUFF.

Occupez-vous de madame.

1. *His silver skin lac'd with his golden blood.* Les commentateurs ont longuement discuté sur cette métaphore tout à fait hors de propos. Nous ne la défendrons pas. Rappelons seulement qu'à l'époque de Shakespeare, il était d'usage de broder les habits d'argent avec de l'or et vice-versa. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, il en sera fait mention.

2. *Unmannerly breech'd with gore.* Le véritable sens serait : à leurs poignards des caillots de sang faisaient un grossier haut-de-chausses. Steevens et Malone ont longuement discuté sur l'expression. Nous reproduisons à titre de curiosité l'interprétation de Farmer.

« Le sens, dit-il, est, en langage ordinaire : *leurs poignards étaient salement gaînés de sang.* Dans *Roméo*, un fourreau d'épée est appelé un manteau, un habit de cuir. Mais pourquoi un haut-de-chausses? Le D[r] Warburton et le D[r] Johnson, ont justement observé que le discours tenu par Macbeth manque complètement de naturel. En 1606, époque à laquelle la pièce semble avoir été écrite, Peter Erondell publia un volume intitulé : *Le Jardin Français*, contenant, entre autres matières, quelques dialogues ayant un caractère dramatique, et, j'en suis persuadé, que Shakespeare lut dans la traduction anglaise où il prit l'expression en question. Voici, en effet, un passage du sixième dialogue : « Enfant, vous ne faites ici que des farces. Allez chercher le poignard damasquiné d'argent de votre maître et si vous n'avez pas brossé son haut-de-chausses (*you have non brushed their breeches*), apportez des brosses et vous le brosserez devant moi ». Shakespeare trompé par la ponctuation aura évidemment cru que l'expression de haut-de-chausses était une nouvelle façon de designer une gaîne, et l'aura employée. S'il avait pu lire la page suivante, écrite en français, voici ce qu'il y aurait trouvé : « Garçon, vous ne faites que badiner, allez querir les poignards argentez de vos maistres, vous n'avez pas espoussetez leur haut-de-chausses ».

MALCOLM.

Pourquoi retenons-nous nos langues, nous que l'affaire intéresse surtout ?

DONALBAIN.

Que pourrions-nous dire ici, où notre destinée cachée dans un trou de vrille [1] peut se ruer et nous anéantir ? Partons. Nos larmes ne sont pas encore taries.

MALCOLM.

Et notre profond chagrin est incapable d'agir [2].

BANQUO.

Veillez sur milady.

(*On emporte lady Macbeth*).

Quand nous aurons couvert nos membres nus exposés au froid, nous nous retrouverons et nous discuterons plus à fond sur cette sanglante besogne. La peur et le doute nous agitent. Je me confie à la main de Dieu pour combattre les desseins ignorés d'une méchanceté traîtresse.

MACBETH.

Moi aussi.

TOUS.

Nous aussi.

MACBETH.

Revêtissons nos costumes guerriers et retrouvons-nous.

TOUS.

Entendu.

(*Tous sortent excepté Malcolm et Donalbain*).

MALCOLM.

Que voulez-vous faire ? Ne nous associons pas avec eux. Etaler un chagrin d'emprunt est une besogne que l'hypocrite accomplit aisément. J'irai en Angleterre.

DONALBAIN.

Et moi en Irlande. En séparant nos destins, nous serons tous deux plus en sûreté. Là où nous sommes, il y a des poignards dans les sourires des hommes. Celui qui nous tient de plus près, doit être aussi le plus près du poignard [3].

MALCOLM.

Le but que se proposait le meurtrier n'est pas encore atteint et notre sécurité exige que nous évitions son bras. Donc, à cheval. Ne nous faisons pas un scrupule de prendre

1. Nous avons déjà trouvé la même expression dans *Coriolan* :

. . . . confined
Into an augre's hole

2. . . *Nor our strong sorrow on*
The foot of motion.

3. Il fait allusion à Macbeth, celui qui le touche de plus près, en qualité de cousin-germain de Duncan.

congé sans dire adieu et partons. On peut se dérober au danger quand il n'y a pas de merci à attendre.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Hors du Château.

ENTRENT ROSSE ET UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Je puis me souvenir de ce qui s'est passé depuis soixante-dix ans. En soixante-dix ans, j'ai vu bien des heures sinistres, et bien des choses étranges ; mais cette nuit dernière laisse tout cela derrière elle.

ROSSE.

Tu le vois, bon père, le ciel troublé par l'action d'un homme, en menace le sanglant théâtre. D'après l'heure, il devrait faire jour et l'obscurité de la nuit éteint le flambeau qui voyage. Est-ce la nuit qui l'emporte? Le jour est-il honteux de se montrer? Les ténèbres couvrent la face de la terre quand la lumière de la vie devrait la baiser[1].

LE VIEILLARD.

Cela est surnaturel, comme l'action qui a été commise Mardi dernier, un faucon qui planait orgueilleusement a été surpris par un hibou mangeur de rats et tué.

ROSSE.

Les chevaux de Duncan (chose aussi certaine qu'elle est étrange), qui sont beaux et rapides, les modèles de leur race, devenus sauvages, ont brisé leurs stalles et se sont sauvés, refusant d'obéir comme s'ils voulaient se révolter contre l'humanité.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils se dévorent les uns les autres.

ROSSE.

Oui, à mon grand étonnement. Voici venir le bon Macduff. (*Entre* MACDUFF).

MACDUFF.

Comment va le monde, maintenant?

1. Après le meurtre du roi Duffe, raconte Holinshed, pendant six mois, on ne vit dans le royaume ni le soleil quand il faisait jour, ni la lune pendant la nuit. Le ciel était constamment couvert de nuages et, quelquefois, des vents epouvantables soufflaient, accompagnés d'éclairs et de tempêtes, à tel point que les gens entrevoyaient la fin du monde ».
Il est évident que Shakespeare s'est souvenu de ce passage.

ROSSE.

Ne le voyez-vous pas ? Sait-on qui a commis l'action plus que sanglante?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Jour affreux ! Quel avantage pouvaient-ils en tirer ?

MACDUFF.

Ils ont été subornés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, se sont enfuis. Ce qui fait qu'on les soupçonne du crime.

ROSSE.

Encore une chose contre nature! Prodigue est l'ambition qui se prive ainsi de ses moyens d'existence! Il est plus que probable que la souveraineté échoira à Macbeth[1].

MACDUFF.

Il est déjà nommé et a été à Scone[2] pour se faire investir.

ROSSE.

Où est le corps de Duncan?

MACDUFF.

On l'a porté à Colmes-Kill[3], dépôt sacré où reposent les os de ses prédécesseurs.

ROSSE.

Irez-vous à Scone?

MACDUFF.

Non, cousin, je vais à Fife.

ROSSE.

J'irai à Scone.

MACDUFF.

Puissiez-vous y voir les choses se bien passer. Adieu. Pourvu que nos robes neuves ne soient pas plus incommodes que les vieilles!

ROSSE.

Adieu, père.

LE VIEILLARD.

Que Dieu vous bénisse! Et ceux qui veulent faire du bon avec du mauvais et des amis avec des ennemis!

(*Ils sortent*).

1. Par sa naissance, Macbeth venait immédiatement après les deux fils de Duncan. Le roi Malcolm, prédécesseur de Duncan, eut deux filles. L'aînée était la mère de Duncan et la plus jeune celle de Macbeth.

2 C'est à Scone qu'était le fauteuil qui servit longtemps au couronnement des rois d'Ecosse et qui a été transporté à l'abbaye de Westsminster par Edouard Ier. On peut y voir encore, incrustée dans le dossier, la pierre sur laquelle on dit que Jacob a dormi.

3. Appelé aujourd'hui Icolmkill. *Kill* dans la langue Erse (c'est-à-dire des anciens Scandinaves) signifiait cimetière. (*Note de Malone*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Fores. Dans le Palais.

ENTRE BANQUO.

BANQUO.

Tu es maintenant roi, Cawdor, Glamis, tout ce que les femmes fatidiques t'ont promis[1]. J'ai peur que dans tout ceci ton rôle ait été sinistre. Elles on dit que ta postérité n'hériterait pas de ces titres, et que je serais moi-même, la souche, le père de beaucoup de rois. Si elles nous ont dit la vérité (en ce qui te concerne, Macbeth, leurs paroles se sont réalisées), pourquoi après t'avoir justement prédit l'avenir, ne m'auraient-elles pas fait des prophéties sur lesquelles je puisse compter? Silence! Ne parlons plus de cela.

(*Fanfares. Entre* MACBETH, *sous le costume royal.* LADY MACBETH, *sous le costume de reine.* LENOX, ROSSE, *lords, ladies et gens de la suite*).

MACBETH.

Voici notre principal convive.

LADY MACBETH.

S'il avait été oublié, il aurait fait dans votre grande fête, un vide qui eût tout déparé.

MACBETH.

Cette nuit nous donnons un souper solennel, seigneur, et je compte sur votre présence.

BANQUO.

Votre Grandeur n'a qu'à commander, je suis indissolublement attaché à mes devoirs par un nœud éternel.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cette après-midi?

1. Macbeth était déjà thane de Glamis, quand il rencontra les sorcières. Shakespeare l'a oublié.

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

Nous aurions désiré connaître votre avis (qui a toujours été sérieux et profitable) en ce jour de Conseil. Nous vous consulterons demain. Allez-vous loin à cheval?

BANQUO.

Aussi loin, monseigneur, que le permettra le temps jusqu'à l'heure du souper. Si je ne monte pas mon meilleur cheval, il me faudra emprunter à la nuit, une ou deux heures sombres.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre souper.

BANQUO.

Je m'en garderais bien, monseigneur.

MACBETH.

Nous avons entendu dire que nos cousins sanguinaires s'étaient réfugiés en Angleterre et en Irlande. Ils n'avouent pas leur cruel parricide, et content à leurs auditeurs d'étranges histoires. Nous reparlerons de cela demain, ainsi que d'une affaire d'Etat qui exige que nous nous réunissions. Vite à cheval, et adieu, jusqu'à votre retour dans la nuit. Fléance vous accompagnera-t-il ?

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur. Le temps nous réclame.

MACBETH.

Je souhaite que vos chevaux soient rapides et aient le pied sûr. Je vous recommande à leurs dos. Adieu.

(*Banquo sort*).

Que chacun dispose de son temps comme il lui conviendra jusqu'à sept heures du soir. Afin que la société n'en soit que mieux venue, nous resterons seul jusqu'à l'heure du souper. Jusque-là, que Dieu soit avec vous.

(*Lady Macbeth*, *les lords*, *les ladies*, *etc.*, *sortent*).

Un mot, coquin. Ces hommes sont-ils à ma disposition ?

LE SERVITEUR.

Oui, monseigneur. Devant les portes du palais.

MACBETH.

Amène-les ici.

(*Le serviteur sort*).

Etre ce que nous sommes, n'est rien. Il faut l'être sûrement. Je crains de plus en plus Banquo. Dans la royauté de sa nature règne ce qui est à redouter. Il ose trop. Outre son intrépidité, il possède une sagesse qui permet à sa valeur d'agir en toute sûreté. Etant ce que je suis, il est le seul qui me soit redoutable. Mon génie est dominé par le sien, comme celui de Marc-Antoine par César. Il a apostrophé

les sœurs quand elles m'ont donné le nom de roi, et leur a ordonné de lui parler. C'est alors que, prophétisant, elles l'ont salué père d'une lignée de rois. C'était placer sur ma tête une couronne sans hérédité, mettre dans mes mains un sceptre stérile, que m'arrachera un jour une main étrangère, des fils ne devant pas me succéder. S'il en est ainsi, j'aurais donc souillé mon âme pour la lignée de Banquo ; pour elle j'aurais assassiné le gracieux Duncan ; pour elle seule j'aurais versé le remords dans la coupe de ma paix ! J'aurais donné mon éternel joyau au diable pour que les descendants de Banquo deviennent rois ! Les fils de Banquo, rois ! Que le destin descende dans la lice et me donne un défi ! Qui est là ?

(*Rentre le* SERVITEUR *avec deux* ASSASSINS).

Va à la porte et restes-y jusqu'à ce que j'appelle.

(*Le serviteur sort*).

N'était-ce pas hier que nous parlions ensemble?

PREMIER ASSASSIN.

En effet, s'il plaît à votre Grandeur.

MACBETH.

Avez-vous réfléchi à mes paroles ? Sachez que c'est lui qui, autrefois, a nui à votre fortune, tandis que vous en accusiez mon innocente personne. Je vous en ai fourni des preuves dans notre dernier entretien, vous montrant comment vous aviez été trompés, dupés, comment vous n'étiez que les instruments dont il se servait, et mille autres choses qui feraient dire à une moitié d'âme, à un cerveau affaibli : « Voilà ce qu'à fait Banquo ».

PREMIER ASSASSIN.

Vous nous avez fait connaître tout cela.

MACBETH.

Je l'ai fait. Occupons-nous maintenant de l'objet de cette seconde entrevue. Avez-vous un caractère si patient que vous laissiez ainsi aller les choses ? Etes-vous imbus du principe de l'Ecriture [1] au point de prier pour ce brave homme et ses descendants, quand sa lourde main vous a inclinés vers le tombeau et réduits à jamais à la misère.

PREMIER ASSASSIN.

Nous sommes des hommes, mon suzerain.

MACBETH.

Oui, dans le catalogue vous passez pour des hommes ; comme les chiens courants, les lévriers, les métis, les épagneuls, les chiens domestiques, les chiens-loups, les bar-

1. *Are you so gospell'd. Gospeller* était un terme de mépris employé par les papistes pour désigner les Lollards, c'est-à-dire les premiers puritains.

bets sont enregistrés sous le nom de chiens. Il faut une liste plus complète pour reconnaître celui qui est rapide, lent, rusé, bon gardien, chasseur, selon les qualités dont la nature l'a gratifié. C'est alors qu'il a un titre particulier le distinguant de la masse. Il en est ainsi des hommes. Si vous avez une place à part dans la liste, c'est-à-dire si vous n'êtes pas dans les rangs infimes de l'humanité, je vous confierai un projet dont l'exécution vous débarrassera d'un ennemi et qui vous ancrera dans notre cœur et notre amour; car, tant que cet ennemi vivra, nous n'aurons qu'une santé compromise, qui s'améliorerait, s'il était mort.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je suis, mon suzerain, un homme que les coups injustes et les rebuffades de l'humanité ont tellement irrité que je me sens capable de tout en dépit d'elle-même.

PREMIER ASSASSIN.

J'en suis un si las de supporter des désastres, si tiraillé par le mauvais sort, que je risquerais tout pour que ma vie fût amendée ou perdue.

MACBETH.

Chacun de vous le sait, Banquo était votre ennemi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

En effet, monseigneur.

MACBETH.

Il est aussi le mien, à tel point qu'à la distance où des ennemis se tiennent, chaque minute de son existence est un danger pour la mienne. Je pourrais tout simplement le balayer de ma vue, parce que telle serait ma volonté ; je ne dois pas le faire, à cause de certains amis communs dont je ne veux pas m'aliéner le dévouement, dévouement sur lequel je pourrai toujours compter en feignant de déplorer une chute dont j'aurai été l'auteur. C'est pourquoi j'ai besoin de votre assistance ; elle dissimulera l'affaire aux yeux du commun, ce qui est nécessaire pour beaucoup de raisons pressantes.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous ferons ce que vous nous ordonnerez, monseigneur.

PREMIER ASSASSIN.

Quoique nos vies...

MACBETH.

Vos âmes brillent au travers de vous. Dans une heure, au plus, je vous dirai où vous devrez vous mettre en embuscade, l'heure à laquelle vous pourrez le rencontrer. Il faut que ce soit fait cette nuit, à quelque distance du palais, de façon que je sois hors de tout soupçon. Afin que votre ouvrage ne soit ni rapetassé, ni mal fait, Fléance, son fils, qui lui tient compagnie, et dont la disparition a pour moi

autant d'importance que celle de son père, Fléance, dis-je, partagera son sort à cette heure lugubre. Réfléchissez, je reviendrai vous trouver tout à l'heure.

LES ASSASSINS.

Nous sommes décidés, monseigneur.

MACBETH.

Je vous rejoindrai avant peu. Ne vous éloignez pas. C'est résolu !... Banquo, si ton âme doit aller au ciel, elle ira ce soir !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une autre salle du Palais.

ENTRENT LADY MACBETH ET UN SERVITEUR.

LADY MACBETH.

Banquo est-il parti?

LE SERVITEUR.

Oui, madame, mais il reviendra cette nuit.

LADY MACBETH.

Va dire au roi que j'attends son plaisir pour échanger quelques paroles.

LE SERVITEUR.

J'y vais, madame.

(*Le serviteur sort*).

LADY MACBETH.

On a tout dépensé[1] inutilement quand on n'a éprouvé aucune satisfaction dans l'accomplissement d'un désir.

1. Nous trouvons encore ici un exemple de la façon dont a été peu respecté le texte primitif de Shakespeare. On lit dans l'édition de 1623 :

LADY MACBETH.
Say to the king, I would attend his leisure
For a few words.
LE SERVITEUR.
Madam, I vill.
LADY MACBETH.
Nought's had, all's spent,

Or, dans la réplique de Lady Macbeth, non seulement les mots *Nought's had*, sont inutiles, mais ils rendent le vers faux. Le vers est en effet :

For a few words. Madam, I will. All's spent.

Mieux vaut être celui que nous détruisons, si sa destruction ne peut procurer qu'une joie douteuse.

(*Entre* MACBETH).

Eh bien, monseigneur? Pourquoi demeurez-vous solitaire, faisant vos compagnes des plus tristes chimères? Pourquoi remuer des pensées qui devraient avoir disparu en même temps que ceux qui les évoquent. Les choses sans remède ne méritent pas qu'on s'en occupe. Ce qui est fait, est fait.

MACBETH.

Nous avons entamé la chair du serpent sans le tuer. Ses blessures se cicatriseront, il redeviendra ce qu'il était, et notre misérable haine sera, comme autrefois, menacée de sa dent. Que tout s'écroule, que les deux mondes soient damnés, mais cessons de manger en tremblant, de dormir dans la souffrance des rêves que nous faisons chaque nuit! Mieux vaudrait être avec le mort que nous avons condamné au repos pour occuper sa place, que subir toutes les tortures de l'esprit, au point de demeurer dans une éternelle aberration! Duncan est dans son tombeau; après la fièvre d'une vie agitée, il dort profondément. Ce dont il a le plus souffert c'est de notre trahison. Maintenant, il est pour jamais à l'abri du fer, du poison, de la méchanceté domestique et de la guerre étrangère!

LADY MACBETH.

Allons, mon gentil seigneur, chassez l'épouvante de vos regards, soyez brillant et gai au milieu de nos convives de cette nuit.

MACBETH.

Oui, mon amour. Vous aussi, je vous en prie. Ne vous occupez que de Banquo. Rendez-lui les plus grands honneurs, des yeux et de la langue. Temps périlleux où nous devons laver nos honneurs dans le torrent des flatteries et faire de nos visages les masques de nos cœurs.

LADY MACBETH.

Laissez cela.

MACBETH.

Oh! Mon esprit est rempli de scorpions, chère femme! Tu sais que Banquo et son Fléance sont vivants?

LADY MACBETH.

Mais ils ne sont pas éternels.

MACBETH.

C'est, en effet, une consolation de songer qu'ils sont attaquables. Sois donc joyeuse. Avant que la chauve-souris ait pris son vol autour des cloîtres[1]; avant qu'à l'appel

1. *His cloister'd flight.*

de la noire Hécate, l'escarbot aux ailes d'écaille[1] ait, de ses bourdonnements sourds, sonné le carillon de la nuit assoupie, une action sinistre sera accomplie.

LADY MACBETH.

De quelle action voulez-vous parler?

MACBETH.

D'une action dont tu dois être innocente, ma très chère poule[2], jusqu'à ce que tu puisses l'applaudir. Viens, nuit qui rend aveugle ! Mets un bandeau sur les sensibles yeux du jour compatissant ! De ta main invisible et sanglante, supprime, déchire en morceaux le lien qui me fait pâlir[3] ! La lumière s'éteint et le corbeau vole du côté du bois rocailleux. Les bonnes créatures du jour commencent à languir et à s'assoupir, tandis que les noirs agents de la nuit s'apprêtent à s'élancer sur leur proie. Tu t'étonnes de me voir parler ainsi ? Attends encore. Les entreprises commencées par le crime, ne se consolident que par le crime. Viens avec moi, je te prie.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Un Parc, avec une porte donnant sur le Palais.

ENTRENT TROIS ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Qui t'a dit de venir avec nous ?

1. *The shard-borne beetle.*
L'escarbot né dans la fente du bois. (*Note de Warburton*).
L'escarbot aux ailes d'écaille. Il résulte d'un passage de Gower (*De Concessione amantis*) que *shard* signifierait quelquefois écaille. (*Note de Steevens*).
L'escarbot qui naît dans la fiente. Aristote et Pline le signalent. (*Note de Tollet*).
Il s'agit, peut-être, de l'escarbot qui naît dans les cardes. (*Note de Ritson*).
Il s'agit du hanneton mâle. (*Note de Malone*).
L'escarbot et le hanneton sont des insectes absolument distincts. (*Note de Holt White*).
Tout cela pour donner une idée de l'insistance des commentateurs.

2. ... *dearest chuck. Chuck* corruption de *Chick* ou *Chicken*. C'est un terme que l'on rencontre dans beaucoup d'auteurs anciens.

3. . . . . *that great bond*
Which keeps me pale !
Dans *Richard III :*
Cancel his bond of life, dear God, I pray.
Dans *Cymbeline* :
. . . . *take this life,*
And cancel these cold bonds

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Il est inutile de nous méfier de lui. Il nous a expliqué ce que nous avions à faire, sans oublier un détail.

PREMIER ASSASSIN.

Alors reste avec nous. A l'ouest, on voit encore quelques bandes lumineuses. C'est l'heure où le voyageur donne de l'éperon pour arriver à temps à l'auberge, et bientôt va venir celui que nous attendons.

TROISIÈME ASSASSIN.

Ecoutez ! J'entends des chevaux.

BANQUO, *à la cantonade.*

De la lumière. Ho !

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est lui ! Ceux qui étaient inscrits sur la liste des hôtes sont déjà arrivés au Palais.

PREMIER ASSASSIN.

Les chevaux s'en vont.

TROISIÈME ASSASSIN.

A un mille à peu près. Il a l'habitude, comme tout le monde, de gagner à pied la porte du palais.

(*Entrent* BANQUO *et* FLEANCE. *Un serviteur les précède avec une torche*).

DEUXIÈME ASSASSIN.

De la lumière ! De la lumière !

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui !

PREMIER ASSASSIN.

Soyons prêts.

BANQUO.

Il y aura de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Laisse-la tomber !

(*Il se précipite sur Banquo*).

BANQUO.

Trahison ! Sauve-toi, cher Fleance ! Sauve-toi ! Sauve-toi ! Tu me vengeras !... O misérable !

(*Il meurt. Fleance et le serviteur s'enfuient*[1]).

TROISIÈME ASSASSIN.

Qui a éteint la lumière ?

1. Après l'assassinat de son père, Fleance se sauva dans le pays de Galles, où il avait, de la fille du Prince de cette contrée, un fils appelé Walter qui devint plus tard Steward d'Ecosse, connu sous le nom de Walter Steward. Le roi Jacques Ier descendait de lui en ligne directe.

PREMIER ASSASSIN.

N'était-ce pas le meilleur moyen d'éviter d'être découvert ?

TROISIÈME ASSASSIN.

Un seul est à terre. Le fils s'est enfui.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous avons perdu la meilleure moitié de notre affaire.

PREMIER ASSASSIN.

Allons et disons ce qu'il y a de fait.

(*Ils sortent*)

SCÈNE IV.

Une salle du Palais.

UN BANQUET EST PRÉPARÉ. ENTRENT MACBETH, LADY MACBETH, ROSSE, LENOX, DES SEIGNEURS ET DES SERVITEURS.

MACBETH.

Vous connaissez vos rangs. Asseyez-vous d'abord. Ensuite, bienvenue à tous.

LES SEIGNEURS.

Remerciements à Votre Majesté.

MACBETH.

Nous nous mêlerons aux convives et jouerons le rôle d'un simple invité. Notre hôtesse continuera à présider le souper ; mais, en temps voulu, nous requérerons sa bienvenue.

LADY MACBETH.

Souhaitez-la pour moi à tous nos amis, car elle est dans mon cœur.

(*Entre le* PREMIER ASSASSIN).

MACBETH.

Leurs cordiales bienvenues se sont croisées avec la tienne. Les deux côtés sont au complet, je m'assoirai au milieu. Soyez joyeux ! Tout à l'heure nous boirons à la ronde... (*Bas à l'assassin*). Tu as du sang sur le visage.

PREMIER ASSASSIN.

Celui de Banquo.

MACBETH.

J'aime mieux le voir sur ta figure que dans ses veines. C'est fait ?

PREMIER ASSASSIN.

Monseigneur, sa gorge est coupée ; j'ai fait cela pour lui.

MACBETH.

Tu es le meilleur des coupe-gorges. Un bon coupe-gorge

aussi celui qui a tué Fleance. Si c'est toi, tu n'as pas ton pareil.

PREMIER ASSASSIN.

Très royal seigneur, Fleance s'est échappé.

MACBETH.

Voilà mon accès qui me reprend. J'aurais été tout à fait bien, tranquille comme un marbre, solide comme un roc, aussi à l'aise, aussi libre que l'air. Maintenant, je suis comprimé, confiné, en proie à la fièvre du doute et de la crainte. Banquo est en sûreté?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, mon bon seigneur. En sûreté dans un fossé, avec vingt blessures profondes à la tête, dont la moindre l'aurait tué.

MACBETH.

Merci pour cela... Le serpent est écrasé, mais le ver s'est enfui. Un temps viendra où, lui aussi, aura du venin. A présent sa morsure n'est pas à craindre... Pars... Demain nous en reparlerons.

(*L'assassin sort*).

LADY MACBETH.

Mon royal seigneur, vous ne donnez pas le signal de la gaîté. C'est vendre un festin que le laisser s'achever sans fournir des témoignages de cordialité. Autrement mieux vaudrait manger chez soi. Dans un festin, la bonne grâce est l'assaisonnement des mets. Sans elle, l'assemblée est triste.

MACBETH.

Vous êtes une bonne conseillère. Que la bonne digestion vienne en aide à l'appétit, et bonne sauce ensuite !

LENOX.

Si Votre Grandeur veut s'asseoir.

(*Paraît le spectre de* BANQUO, *qui s'assied à la place de* MACBETH).

MACBETH.

L'honneur eût été complet si la gracieuse personne de notre Banquo était présente. Puissé-je n'avoir à lui reprocher que son indifférence et ne pas déplorer un malheur!

ROSSE.

Son absence est blamàble après la promesse qu'il vous avait faite. Plairait-il à votre Grandeur de nous gratifier de sa royale compagnie?

MACBETH.

Il n'y a plus de place.

LENOX.

Voici une place réservée, seigneur.

MACBETH.

Où?

LENOX.

Ici, monseigeur. Qu'est-ce qui émeut Votre Grandeur?

LES SEIGNEURS.

Qu'avez-vous, mon bon seigneur?

MACBETH, *au spectre.*

Tu ne peux m'accuser! Ne secoue pas sur moi ta chevelure ensanglantée!

ROSSE.

Messieurs, levez-vous. Sa Grandeur n'est pas bien.

LADY MACBETH.

Messieurs, mes dignes amis, mon seigneur est souvent ainsi. Cela date de sa jeunesse. Je vous en prie, reprenez vos places. C'est l'affaire d'un moment. Aussi vite que la pensée, il ira mieux. Si vous vous occupez de lui, il s'en offensera et souffrira plus longtemps. Mangez et ne faites pas attention... Etes-vous un homme?

MACBETH.

Oui, et un homme assez intrépide pour oser regarder en face ce qui épouvanterait le diable!

LADY MACBETH.

Vous me faites pitié! C'est encore un effet de votre couardise, comme le poignard aérien qui, disiez-vous, vous conduisait vers Duncan! Oh! ces accès, ces tressaillements (impostures d'une véritable peur), sont bons pour une histoire de femme racontée par une grand' maman, l'hiver, au coin du feu! C'est une honte! Pourquoi vous contorsionnez-vous ainsi le visage? Tout est fini et vous ne voyez qu'un tabouret.

MACBETH.

Je t'en prie! Regarde! Là! Vois!... Comment dis-tu?... Pourquoi je tremble? Puisque tu peux secouer la tête, parle! Si les charniers et les tombeaux nous renvoient ceux que nous avons enterrés, pour sépulcres nous leur donnerons des panses de milans[1]!

LADY MACBETH.

Quoi, complètement fou?

MACBETH.

Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu!

LADY MACBETH.

Fi! Par pudeur!

1. On trouve la même pensée dans Spenser :

But be entombed in the raven or the kight.

Et dans Suétone :

In splendidissimum quemque captivum, non sine verborum contumelia, saeviit : ut quidem uni suppliciter sepulturam precanti respondisse dicatur, jam istam in volucrum fore potestatem.

MACBETH.

Le sang a déjà été versé ici, dans l'ancien temps, avant que des lois humanitaire eussent adouci les mœurs. Depuis, des assassin sont perpétré quand même des crimes dont le récit est terrible ! A cette époque, quand la cervelle avait jailli, l'homme était mort et c'était la fin. Aujourd'hui, ils ressuscitent avec vingt blessures mortelles au front et prennent notre place à table ! Chose plus épouvantable que le meurtre lui-même !

LADY MACBETH.

Mon digne seigneur, vos nobles amis vous réclament.

MACBETH.

J'oubliais !... Ne vous étonnez pas, mes chers amis[1]. Je souffre d'une étrange infirmité. Elle n'a pas d'importance pour ceux qui me connaissent. Allons, amour et santé à tous !... Je vais m'asseoir... Donnez-moi du vin. Remplissez la coupe... Je bois à la joie générale de tous les convives !...

(*Paraît le spectre*).

Et à notre cher ami Banquo, dont nous regrettons l'absence ! A tous et à lui, je bois ! Les meilleurs vœux pour tous !

LES SEIGNEURS.

Nos devoirs et nos toasts !

MACBETH.

Arrière ! Hors de ma vue ! Que la terre te garde ! Tes os sont sans moelle, ton sang est froid, tu as des yeux mais tu ne vois pas ! Et pourtant ces yeux m'éblouissent !

LADY MACBETH.

Braves pairs, ne voyez dans tout cela qu'une indisposition fréquente... Rien d'autre... Seulement, cela gâte tout plaisir.

MACBETH.

Ce que peut oser un homme, je l'ose ! Approche sous la forme d'un ours furieux de Russie, sous celle du rhinocéros armé, du tigre d'Hyrcanie, prends toutes les apparences, sauf celle-là, et je ne tremblerai pas ! Ou, reviens à la vie, et provoque-moi dans un désert, le fer à la main ! Si je tremble, alors récuse-moi comme un fils de fille ! Va-t'en, spectre horrible !

(*Le spectre disparaît*).

Hors d'ici, illusion moqueuse !... Eh bien !... Il est parti. Je redeviens un homme... Je vous en prie, rasseyez-vous.

1. *Do not muse at me*. Le verbe *to muse* était autrefois employé pour *to wonder*. *to be in amaze*. Nous l'avons vu dans *Henry VI* (acte IV, scène III) ;

I muse, you make so flight a question.

Nous retrouverons la même expression dans *Tout est bien qui finit bien :*

And rather muse, than ask, why I entreat you.

LADY MACBETH.

Vous avez chassé la gaîté, troublé l'intimité, par cet étonnant scandale.

MACBETH.

De telles choses peuvent-elles arriver, fondre comme un nuage d'été, sans nous procurer un trouble spécial ? Vous me stupéfiez, même dans la disposition où je me trouve, quand je pense que vous pouvez voir de pareilles visions et garder le rubis naturel de vos joues, lorsque les miennes sont blanches de peur !

ROSSE.

De quelles visions voulez-vous parler, monseigneur ?

LADY MACBETH.

Taisez-vous, je vous en prie. Il va de plus en plus mal. Les questions le mettent hors de lui. Bonne nuit, une fois pour toutes... Ne partez pas dans l'ordre où vous êtes arrivés, mais tous à la fois.

LENOX.

Bonne nuit, et meilleure santé à Votre Majesté !

LADY MACBETH.

Bonne nuit à tous.

(*Les seigneurs et les gens de la suite sortent*).

MACBETH.

Il y aura du sang ! On dit que le sang attire le sang. On a vu des pierres qui parlaient; des arbres aussi. Des augures, des prédictions ont, par l'intermédiaire de pies, de corbeaux, de corneilles, dénoncé les assassins les mieux cachés... Où en est la nuit ?

LADY MACBETH.

On ne sait pas encore s'il fait nuit ou jour.

MACBETH.

Que dis-tu de Macduff qui ne s'est pas rendu à notre invitation?

LADY MACBETH.

Avez-vous envoyé vers lui?

MACBETH.

Non, mais j'enverrai. Dans chacune de leurs maisons j'entretiens un espion. Demain (je veux dire tout à l'heure), j'irai voir les sœurs fatidiques. Il faut qu'elles en disent plus long, car, maintenant, il me tarde de connaître le pire, fût-ce par les pires moyens. Pour servir mes intérêts, toutes les raisons sont bonnes. Je suis plongé si avant dans le sang que si je m'arrête, retourner sera aussi dangereux qu'avancer. J'ai d'étranges projets en tête qui veulent être exécutés avant d'y réfléchir.

LADY MACBETH.

Vous avez besoin de dormir.

MACBETH.

Viens, nous allons dormir. Mon étrange égarement est provoqué par une peur qu'il me faut vaincre. Nous sommes encore novices dans le crime.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

La Bruyère.

TONNERRE. ENTRE HÉCATE [1] QUI RENCONTRE LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Eh bien, Hécate? Vous paraissez en colère.

HÉCATE.

N'ai-je pas raison, sorcières, à vous voir si impertinentes et si audacieuses? Comment osez-vous commercer et trafiquer avec Macbeth d'énigmes et d'affaires de mort, tandis que moi, la maîtresse de vos charmes, l'agent secret de tous les malheurs, je ne suis jamais convoquée pour montrer la gloire de notre art? Qui pis est, tout ce que vous avez fait l'a été pour un fils pervers, haineux, méchant, qui, comme bien d'autres, vous flatte pour ses propres intérêts et non pour vous-mêmes. Faites amende honorable, partez. A la caverne de l'Achéron, vous me trouverez demain matin. Il viendra pour connaître sa destinée. Préparez vos vases, vos charmes, tout ce dont vous aurez besoin. Je suis dans l'air et passerai cette nuit à préparer une œuvre mauvaise et fatale. Une grande affaire doit être achevée avant midi. Au croissant de la lune pend une goutte d'épaisse vapeur, je l'attraperai avant qu'elle tombe à terre. Je la distillerai par des procédés magiques, il s'en échappera des esprits fantastiques qui, par la puissance de leurs illusions, le mèneront à sa ruine. Il dédaignera le destin, méprisera la mort, mettra ses espérances au-dessus de toute sagesse, de toute pitié, de toute crainte, et, vous le savez, la sécurité est la principale ennemie des mortels.

1. On a beaucoup reproché à Shakespeare d'avoir mêlé Hécate à de vulgaires sorcières, c'est-à-dire d'avoir confondu les anciennes superstitions avec celles de son temps. Shakespeare aurait pu invoquer des précédents. Dans un livre de sorcellerie, Scott mentionne que, d'après l'opinion générale, les sorcières avaient des rendez-vous nocturnes avec Hérode et les dieux du paganisme. Scott ne craint pas de les faire chevaucher avec Diane.

CHANT A LA CANTONADE.

Venez, venez... [1]

Ecoutez ! On m'appelle. Mon petit esprit m'attend, assis sur un nuage de brouillard.

(*Elle sort*).

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Venez, faisons hâte. Elle reviendra bientôt.

(*Elles sortent*).

SCÈNE VI.

Fores. Dans le Palais.

ENTRENT LENOX ET UN AUTRE SEIGNEUR.

LENOX.

Mes premières paroles vous ont fait réfléchir. Vous pouvez arriver maintenant à une conclusion. Seulement, je dis que les choses sont arrivées d'une façon étrange. Le gracieux Duncan a été plaint par Macbeth — il est vrai qu'il était mort. — Quant au vaillant Banquo, il s'est promené à une heure trop avancée de la nuit. Vous direz, si cela est dans votre pensée, que Fléance l'a tué, puisque Fléance s'est enfui. Les hommes ne doivent pas se promener la nuit. Nul n'a besoin de songer à quel point Malcolm et Donalbain eussent été monstrueux en assassinant leur maître. Exécrable forfait ! Comme Macbeth en a été affecté ! N'a-t-il pas immédiatement, dans une pieuse colère, mis en pièces les deux délinquants, esclaves de l'ivresse et du sommeil ? N'était-ce pas là une louable action? Oui, mais une action très sage aussi, car je sais un cœur vivant qui se serait mal contenu en entendant les chambellans nier le crime. J'en conclus qu'il a fort bien arrangé les choses, et j'estime que si les fils de Duncan étaient sous clef (ce qui n'arrivera pas, s'il plaît à Dieu) ils verraient ce que l'on gagne à tuer un père. Et Fléance aussi ! Mais, silence ! Pour avoir imprudemment parlé et refusé de paraître à la fête du tyran, j'ai entendu dire que Macduff était en disgrâce. Savez-vous où il se cache ?

LE SEIGNEUR.

Le fils de Duncan, dont ce tyran usurpe les droits, vit à la Cour d'Angleterre. Le très pieux Edouard lui accorde une si

1. Ce chant se trouve dans le manuscrit de *La Sorcière* de Middleton.

gracieuse hospitalité, que la malveillance de la fortune ne le prive en rien des égards auxquels il a droit. Macduff est parti supplier le saint roi de lui prêter son aide en faisant marcher Northumberland et le belliqueux Siward. Grâce à leur concours (si le Dieu qui est au-dessus de nous y consent) nous pourrons encore manger à notre table, dormir la nuit, libérer nos fêtes et nos banquets des couteaux sanglants, rendre un fidèle hommage et recevoir des honneurs désintéressés, choses après lesquelles nous soupirons à cette heure. A cette nouvelle, le roi s'est montré si exaspéré, qu'il fait des préparatifs de guerre.

LENOX.

A-t-il envoyé chercher Macduff ?

LE SEIGNEUR.

Oui, et le messager s'est heurté à un tel refus qu'il a tourné le dos en murmurant quelque chose comme : *Vous regretterez la minute où vous m'avez chargé de cette réponse.*

LENOX.

Voilà qui doit apprendre à Macduff à se mettre sur ses gardes et à conserver la distance que la prudence lui conseille. Puisse quelque saint ange voler jusqu'à la Cour d'Angleterre, et annoncer son message avant qu'il arrive lui-même ; puisse aussi une divine bénédiction soulager notre patrie malade et opprimée par une main maudite !

LE SEIGNEUR.

Mes prières l'accompagnent.

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une sombre caverne. Au milieu un chaudron bouillant.

TONNERRE. ENTRENT LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat moucheté a miaulé [1].

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois et une fois le hérisson a grogné.

TROISIÈME SORCIÈRE.

La harpie crie : Il est temps! Il est temps!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons autour du chaudron et remplissons ses entrailles empoisonnées.

Crapaud, qui sous la froide pierre
Es resté trente et une nuits et trente et un jours,
Gonflé d'un venin en fermentation,
Bous le premier dans le pot enchanté.

LES SORCIÈRES.

Double, double, peine et trouble!
Feu, brûle! Chaudron, bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Filet de serpent de marais,
Dans le chaudron bous et cuis;
Œil de lézard, queue de grenouille,
Duvet de chauve-souris, langue de chien,

1. Parmi les gens qui s'occupaient de magie, à l'époque de Shakespeare, il était entendu que les esprits familiers qui voulaient converser avec les sorcières, prenaient la forme d'un chat. Une sorcière, jugée un demi-siècle avant Shakespeare, possédait un chat appelé Rutterkin. Quand il y avait quelque mauvaise action à commettre, elle ordonnait à Rutterkin d'aller et de voler (*Go and fly*). Une fois, voulant envoyer Rutterkin tourmenter une fille de la comtesse de Rutland, au lieu de *va* et *vole*, elle ne put dire que *miaou*. D'où elle conclut que la dame était hors de son pouvoir.

Dard fourchu de vipère, dard d'un reptile aveugle,
Patte de salamandre, aile de hibou,
Pour faire un charme qui trouble puissamment
Comme une soupe infernale, bouillez et écumez!

LES SORCIÈRES.

Double, double, peine et trouble,
Feu brûle! Chaudron, bouillonne!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ecaille de dragon, dent de loup,
Momie de sorcière, mâchoire et gorge
De requin ravageur de la mer,
Racine de ciguë arrachée la nuit,
Foie de Juif blasphémateur,
Fiel de bouc, branches d'ifs
Cassées pendant une éclipse de lune,
Nez de Turc, lèvres de Tartare,
Doigt d'enfant étranglé à sa naissance,
Mis bas par une fille dans un fossé,
Faites une tisane épaisse et gluante.
Ajoutez des entrailles de tigre[1]
Pour les ingrédients de notre chaudron.

LES SORCIÈRES.

Double, double, peine et trouble,
Feu brûle! Chaudron, bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons avec du sang de babouin,
Le charme sera sûr et bon.

(*Entrent* HECATE *et trois autres sorcières*[2]).

HÉCATE.

C'est bien! j'applaudis votre ouvrage et chacune de vous aura sa part de gain. Maintenant, chantons autour du chaudron, comme des elfes et des fées, pour enchanter tout ce que vous y avez mis :

CHANSON[3].

Noirs esprits et esprits blancs,
Rouges esprits et esprits gris;
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui pouvez vous mêler.

1 *Add thereto a tiger's chaudron. Chaudron* (entrailles) est un mot que l'on trouve dans tous les livres de cuisine du temps.

2. L'indication est prise dans l'in-folio. Elle doit être erronée. Il n'y a pas de raison de supposer que Shakespeare ait senti le besoin d'introduire trois autres sorcières.

3. L'édition originale ne contient que les deux premiers mots de la susdite chanson. Le couplet existe en entier dans la *Sorcière* de Middleton.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes pouces, quelque chose de maudit vient ici[1]. Que les verrous s'ouvrent devant qui frappera.

(*Entre* MACBETH).

MACBETH.

Eh bien, secrètes et ténébreuses sorcières de minuit! Que faites-vous ?

TOUTES.

Une action sans nom.

MACBETH.

Je vous en conjure, par votre profession, quels que soient les moyens que vous employiez pour savoir, répondez-moi. Au risque de déchaîner les vents et de les faire combattre contre les églises; de voir les vagues écumantes confondre et paralyser la navigation, le blé en épis se coucher, les arbres tomber, les châteaux s'écrouler, les palais, les pyramides, pencher leurs sommets sur leurs fondations, les germes de la nature se confondre au point que la destruction les vomisse, répondez à ce que je vais vous demander.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Demande.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Dis si tu veux que la réponse vienne de nous ou de nos maîtres.

MACBETH.

Appelez-les, je veux les voir.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Prenons le sang d'une truie qui a mangé ses neuf petits, ou la graisse d'un pendu, et jetons le tout dans la flamme.

LES SORCIÈRES.

Viens d'en bas ou d'en haut, et remplis adroitement ton office !

(*Tonnerre. Apparaît une tête surmontée d'un casque*).

MACBETH.

Dis-moi, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée. Ecoute ce qu'il va dire et garde le silence.

L'APPARITION.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! Prends garde à Macduff !

1. D'après une ancienne superstition, chaque fois que le corps ressentait quelque mal soudain, c'etait le signe d'un événement prochain.

Prends garde au thane de Fife !... Rends-moi la liberté... C'est assez.

(*La tête disparaît*).

MACBETH.

Qui que tu sois, merci pour ta recommandation... Tu as bien joué de ma peur [1]... Un mot encore.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il ne veut pas être commandé. En voici un autre plus puissant que le premier.

(*Tonnerre. Apparaît un enfant ensanglanté*).

L'APPARITION.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH.

Je voudrais avoir trois oreilles pour te mieux entendre.

L'APPARITION.

Sois sanguinaire, orgueilleux et résolu. N'aie que du mépris pour le pouvoir de l'homme, car nul être né d'une femme ne pourra nuire à Macbeth [2] !

(*L'apparition disparaît*).

MACBETH.

Alors vis, Macduff! Quel besoin aurais-je de te craindre ?... Réflexion faite, j'aime mieux avoir une assurance double et engager le destin... Tu ne vivras pas. De la façon je pourrai dire à la peur au cœur pâle qu'elle ment, et dormir en dépit du tonnerre.

(*Tonnerre. Apparaît un enfant couronné, avec un arbre dans la main* [3]).

Qui apparaît comme le rejeton d'un roi, et porte une couronne sur son front d'enfant [4] ?

LES SORCIÈRES.

Ecoute et ne parle pas.

L'APPARITION.

Sois fier comme le lion. Ne prends pas souci de qui se

1. *Thou hast harp'd my fear aright.*
Mot à mot : tu as joué sur ma peur, comme sur une harpe.
Dans *Coriolan*:
Harp on that still.

2. La prophétie se trouve dans Holinshed.

3. La tête surmontée d'un casque symbolise celle de Macbeth coupée et envoyée à Malcolm par Macduff. L'enfant ensanglanté est Macduff arraché avant le temps du ventre de sa mère. L'enfant avec une couronne sur la tête et un arbre dans la main est le royal Malcolm qui ordonna à ses soldats de couper des branches d'arbre et de les porter devant eux à Dunsinane.

4. *And wears upon his baby brow the round*
And top of sovereignty ?
Le *round* est la partie de la couronne qui encercle la tête. Le *top* est l'ornement qui la surmonte.

courrouce, de qui se chagrine, ou conspire. Macbeth ne sera jamais vaincu, jusqu'à ce que le grand bois de Birnam marche contre lui vers la haute colline de Dunsinane.

(*L'apparition disparaît*).

MACBETH.

Cela ne sera jamais! Qui pourrait commander à une forêt de servir comme une recrue? ordonner à des arbres de déplacer leurs racines fixées en terre ? Doux présages ? Rébellion ne te soulève jamais contre moi avant que le bois de Birnam se déplace, et le puissant Macbeth vivra tant que la nature n'y mettra pas un terme, tant qu'il ne rendra pas l'âme uniquement parce qu'il faut mourir!... Pourtant mon cœur palpite du désir de savoir quelque chose. Dites-moi, si votre pouvoir le permet, la descendance de Banquo règnera-t-elle jamais dans ce royaume ?

LES SORCIÈRES.

Ne cherche pas à en savoir davantage.

MACBETH.

Je veux être satisfait. Si vous refusez de répondre, qu'une éternelle malédiction vous accable ! Dites-moi... Pourquoi le chaudron s'enfonce-t-il en terre ? Quel est ce bruit ?

(*Hautbois*).

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Montrez-vous !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Montrez-vous !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Montrez-vous !

LES TROIS SORCIÈRES.

Montrez-vous à ses yeux et chagrinez son cœur ! Venez comme des ombres et disparaissez !

(*Huit rois apparaissent et traversent la scène. Le dernier tient un miroir dans sa main. Banquo les suit* [1]).

MACBETH.

Tu ressembles trop à l'esprit de Banquo ! Va-t'en ! Ta couronne brûle mes yeux [2] ! Ta chevelure, autre front

1. « On raconte que Voltaire souriait à la lecture de la tragédie de *Macbeth* et se moquait volontiers de la place qu'y prenaient les spectres. On pourrait supposer ou qu'il ne savait pas l'anglais ou qu'il avait oublié le latin, car les esprits de la descendance de Banquo ne sont pas plus des spectres que ceux de la race de Julien dans l'*Enéide*. Dans toute la pièce, il n'y a qu'un spectre, celui de Banquo ». (*Essai sur le génie et les travaux de Voltaire*, Mrs. Montague).

2. *Thy crown does sear mine eye-balls.* L'expression de Macbeth doit son origine à la méthode consistant à aveugler les captifs en leur passant un fer rouge qui leur desséchait les yeux.

cerclé d'or, est comme celle du premier... Le troisième est comme celui qui le précède... Sorcières impures ! Pourquoi me montrer cela ?... Un quatrième ? Fermez-vous, mes yeux ! Quoi ! Cette lignée se prolongera-t-elle jusqu'au craquement du jugement dernier? Encore un autre ! Un sixième ! Je ne veux plus en voir ! Un huitième ! Il tient un miroir où se reflètent d'autres encore ! Et j'en vois qui portent un double globe et un triple sceptre [1] ! Horrible spectacle !... Maintenant, je me rends compte. Banquo ensanglanté me sourit et me montre qu'ils descendent de lui !... Est-il possible qu'il en soit ainsi ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Oui, il en est ainsi. Pourquoi Macbeth demeure-t-il stupéfait ?... Venez, sœurs, réconfortons-le en lui montrant nos plus beaux divertissements. Je vais charmer l'air pour qu'il retentisse, tandis que nous exécuterons notre antique ronde. Il faut que ce grand roi puisse dire que nous avons fêté sa bienvenue.

(*Musique. Les sorcières dansent, puis disparaissent*).

MACBETH.

Où sont-elles ? Parties ? Que cette heure néfaste soit maudite dans le calendrier [2]. Entrez.

(*Entre* LENOX).

LENOX.

Que désire Votre Grâce ?

MACBETH.

Avez-vous vu les sœurs fatidiques ?

LENOX.

Non, monseigneur.

MACBETH.

Ne sont-elles pas venues près de vous ?

LENOX.

Non, monseigneur.

MACBETH.

Infecté soit l'air sur lequel elles chevauchent et damnés soient tous ceux qui se confient à elles ! J'ai entendu le galop d'un cheval. Qui est venu ?

1. Il faut voir ici une flatterie a l'égard du roi Jacques Ier qui réunit les deux îles et les trois royaumes sur une seule tête. On prétendait que la maison de Jacques descendait de Banquo.

2. Dans les anciens almanachs les jours néfastes étaient distingués par une marque de réprobation.

Dans la pièce de Decker, *Honest Whore*, se trouve le passage suivant :

... henceforth let it stand
Within the wizard's book, the kalender,
Mark'd with a marginal finger, to te chosen,
By thieves, by villains, and black munderers.

LENOX.

Deux ou trois messagers, monseigneur, vous apportant la nouvelle que Macduff s'est sauvé en Angleterre.

MACBETH.

En Angleterre ?

LENOX.

Oui, monseigneur.

MACBETH.

O temps, tu anticipes sur mes redoutables exploits ! Un projet fugitif n'est jamais accompli si l'action ne vient à son aide. A partir de ce moment, tout ce que décidera mon cœur, la main l'accomplira de suite. Mes pensées seront mises immédiatement en œuvre. Aussitôt conçu, aussitôt exécuté ! Je surprendrai le château de Macduff, je mettrai la main sur Fife, je passerai au fil de l'épée sa femme, ses enfants, tous les infortunés qui doivent lui succéder directement. Cela n'est point la vantardise d'un fou. L'action sera commise, avant que le projet ait eu le temps de refroidir. C'est assez de visions ! Où sont ces gentilhommes ? Venez et conduisez-moi vers eux.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Fife. Dans le château de Macduff.

ENTRENT LADY MACDUFF, SON FILS ET ROSSE.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait pour être obligé de fuir le pays ?

ROSSE.

Il faut prendre patience, madame.

LADY MACDUFF.

Il n'avait rien fait. Sa fuite est de la folie. Quand ce ne sont pas nos actions, ce sont nos craintes qui font de nous des traîtres.

ROSSE.

Vous ignorez si cette fuite lui a été conseillée par la sagesse ou la peur.

LADY MACDUFF.

La sagesse ! Laisser sa femme, ses enfants, ses gens, ses titres, dans un endroit d'où il s'enfuit lui-même ? Il ne nous aime pas. Il manque de sensibilité naturelle. Le pauvre roitelet, le plus petit des oiseaux, défend le nid où

sont ses petits contre le faucon [1]. Tout est peur, rien n'est amour, pas plus d'ailleurs que sagesse, dans cette fuite que rien ne justifie.

ROSSE.

Ma très chère cousine, je vous en prie, calmez-vous. Votre époux est noble, prudent, judicieux, et sait mieux que personne ce qui convient à l'époque où nous vivons. Je n'ose pas en dire davantage. Cruels sont les temps où l'on peut être traître sans le savoir; entendre d'effrayantes rumeurs, sans parvenir à connaître pourquoi l'on tremble, s'apercevant seulement que l'on flotte sur une mer démontée, en courroux, et que la route n'est pas sûre. Je prends congé de vous. Je reviendrai avant peu. Quand les choses sont au pire, ou elles finissent ou elles reviennent à leur premier état. Mon gentil cousin, Dieu vous bénisse.

LADY MACDUFF.

Il a un père et il est orphelin!

ROSSE.

Je serais fou de demeurer longtemps. Je risquerais ma disgrâce et la vôtre. Encore une fois, je prends congé.

(*Rosse sort*).

LADY MACDUFF.

Mon enfant, votre père est mort. Qu'allez-vous faire maintenant ? Comment vivrez-vous ?

LE FILS.

Comme les oiseaux, mère.

LADY MACDUFF.

Quoi ! De vers et de mouches ?

LE FILS.

Je veux dire avec ce que je trouverai, comme ils font.

LADY MACDUFF.

Pauvre oiseau ! Tu n'as jamais redouté le filet, ni la glu, ni la trappe, ni le trébuchet.

LE FILS.

Pourquoi les craindrais-je, mère ? Les pauvres oiseaux ne sont pas faits pour eux. Mon père n'est pas mort, malgré ce que vous dites.

LADY MACDUFF.

Si, il est mort. Comment remplaceras-tu un père?

1. Nous avons trouvé la même pensée dans *Henry VI ;*
... doves will peck, in safety of their brood.
Who hath not seen them (even with those wings
Wich sometines they have us'd in fearful flight)
Make war with him that climb'd unto their nest,
Offering thein own lives in their young's defence ?

LE FILS.

Comment remplacerez-vous un mari ?

LADY MACDUFF.

Je peux en acheter vingt au marché.

LE FILS.

Alors vous les achèterez pour les revendre.

LADY MACDUFF.

Tu parles avec tout ton esprit, et, ma foi, tu n'en manques pas.

LE FILS.

Est-ce que mon père était un traître, mère ?

LADY MACDUFF.

Oui.

LE FILS.

Qu'appelle-t-on un traître ?

LADY MACDUFF.

Un homme qui manque à son serment.

LE FILS.

Tous ceux qui y manquent sont-ils des traîtres ?

LADY MACDUFF.

Tous ceux qui y manquent sont des traîtres et doivent être pendus.

LE FILS.

Et tous ceux qui manquent à leurs serments doivent-ils être pendus ?

LADY MACDUFF.

Tous.

LE FILS.

Qui doit les pendre ?

LADY MACDUFF.

Les honnêtes gens.

LE FILS.

Alors ceux qui manquent à leurs serments sont des imbéciles, puisqu'ils se trouvent en nombre suffisant pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF.

Dieu t'assiste, pauvre singe ! Mais comment remplaceras-tu un père ?

L'ENFANT.

S'il était mort vous auriez des larmes ; ou je tirerais cette conséquence que je vais bientôt avoir un autre père.

LADY MACDUFF.

Pauvre babillard ! Comme tu parles !

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Dieu vous bénisse, belle dame. Je ne suis pas connu de

vous, mais je sais le rang que vous occupez. Je soupçonne qu'un prochain danger vous menace. Si vous voulez écouter l'avis d'un homme simple, arrangez-vous de façon à ce qu'on ne vous trouve pas ici. Partez avec vos enfants. C'est mal, je le sais, de vous effrayer ainsi; ce serait plus mal de vous dissimuler la situation où vous êtes. Le ciel vous préserve! Je n'ose pas demeurer plus longtemps.

(*Le Messager sort*).

LADY MACDUFF.

Dois-je fuir? Je n'ai rien à me reprocher. Mais, je m'en souviens maintenant, je suis dans un monde terrestre, où souvent les mauvaises actions sont applaudies, tandis que les bonnes sont considérées comme une dangereuse folie. Hélas! Que faire? Me défendrai-je comme une femme en disant que je n'ai pas fait de mal?... Quels sont ces visages?

(*Entrent des* ASSASSINS).

UN ASSASSIN.

Où est votre époux?

LADY MACDUFF.

Il n'est pas, j'espère, dans un lieu si abandonné de Dieu que tu puisses l'y découvrir.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

LE FILS.

Tu mens, drôle aux cheveux hérissés[1]!

L'ASSASSIN.

Quoi! Espèce d'œuf! (*Le poignardant*). Frelon de trahison!

LE FILS.

Mère, il m'a tué!

(*Il tombe. Lady Macduff sort en criant au meurtre. Les assassins la poursuivent*).

1. Le texte porte : *Thou shag-ear'd villain.* Steevens propose de lire *shag-hair'd* au lieu de *shag-ear'd*· La première expression se rencontre souvent chez les vieux auteurs, mais Malone est de l'avis de Steevens. Nous avons donc traduit *shag-hair'd*.

SCÈNE III.

En Angleterre. Dans le Palais du Roi[1].

ENTRENT MALCOLM ET MACDUFF.

MALCOLM.

Allons chercher quelque lieu retiré où nous puissions soulager en pleurant nos tristes cœurs.

MACDUFF.

Empressons-nous plutôt de tirer l'épée mortelle et, en braves, de reconquérir nos privilèges foulés aux pieds. Chaque matin, de nouvelles veuves se lamentent, de nouveaux orphelins pleurent, de nouvelles douleurs s'élèvent vers le ciel qui, comme s'il souffrait pour l'Ecosse, se fait l'écho de chacune de leurs syllabes[2].

MALCOLM.

Ce que je crois, je le déplore. Ce que j'ai appris, je le crois. En temps voulu, je réparerai ce qu'il y aura à réparer. Il se peut que ce dont vous avez parlé soit vrai. Mais ce tyran, dont le nom seul ulcère la langue, a passé pour un honnête homme; vous l'avez aimé; il ne vous a encore fait aucun mal. Je suis jeune, cependant, par mon intermédiaire, vous pouvez bien mériter de lui et j'estime qu'il serait sage de sacrifier un faible, pauvre et innocent agneau, pour apaiser un Dieu en colère.

MACDUFF.

Je ne suis point un traître.

1. Le passage de la *Chronique* de Holinshed qui a inspiré *Macbeth* est un abrégé du *Noble Clerc, Hector Bœce*, imprimé à Edimbourg en 1541, et traduit par John Bellenden. Ce passage a été littéralement reproduit par Shakespeare dans cette troisième scène.

2. Il y aurait vraiment une curieuse histoire à écrire où seraient relatées toutes les disputes qui se sont élevées entre les commentateurs de Shakespeare, durant le dix-huitième siècle. Ce n'est point ici la place, mais nous ne pouvons résister à l'envie de fournir, en passant, une preuve de leur méchante humeur.

Parmi ces commentateurs, Warburton est un des plus recommandables. Il a eu le malheur de ne pas goûter la métaphore où Shakespeare suppose le ciel assez compatissant envers l'Ecosse pour se faire l'écho des douleurs ressenties par les veuves et les orphelins et il s'est écrié : « L'image est ridicule ».

Toutes les éditions du dix-huitième siècle reproduisent la note de Warburton. Il n'en faut accuser que la conscience littéraire des éditeurs. Mais toutes font suivre l'opinion de Warburton d'une note de Steevens dont la brièveté est, au moins, amusante : « Il n'y a de ridicule ici que le commentateur ! »

MALCOLM.

Macbeth en est un. Un bon cœur peut cesser d'être compatissant quand il s'agit d'exécuter un ordre royal. Mais je vous demande pardon. Mes pensées ne peuvent pas changer ce que vous êtes. Les anges brillent encore si le plus brillant est tombé! Quand la méchanceté aurait le front de la vertu, la vertu n'en garderait pas moins son apparence.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

Peut-être où j'ai trouvé mes doutes. Pourquoi, sans préparation aucune, avez-vous abandonné votre femme, votre enfant (ces précieux objets, ces nœuds si forts d'amour), sans prendre congé d'eux? Je vous en prie, faites que mes soupçons ne vous déshonorent pas, mais aident plutôt à mon salut. Vous pouvez avoir raison, quoique j'en pense.

MACDUFF.

Saigne, saigne, pauvre pays! Puissante tyrannie, établis-toi solidement, puisque la vertu n'ose pas t'ébranler. Ne t'inquiète pas de tes crimes, tes titres sont confirmés. Adieu, seigneur. Je ne voudrais pas être le misérable que tu penses, pour tout l'espace qu'embrassent les griffes du tyran, quand on y ajouterait les trésors de l'Orient!

MALCOLM.

Ne soyez pas offensé. Ce n'est pas absolument la défiance qui me fait parler ainsi. Je pense que notre pays succombe sous le joug, qu'il pleure, qu'il saigne, que chaque jour une blessure s'ajoute aux anciennes. Je pense encore que bien des bras défendraient mon droit, et la gracieuse Angleterre m'en offre des milliers. Mais, somme toute, si j'abattais la tête du tyran, si je la portais à la pointe de mon épée, mon pauvre pays serait la proie de plus de vices qu'auparavant, et souffrirait de plus de maux que jamais sous le règne d'un successeur.

MACDUFF.

De quel successeur, voulez-vous parler?

MALCOLM.

Je veux parler de moi-même. Je renferme tant de vices que, si on les découvrait, le noir Macbeth paraîtrait aussi blanc que neige, et que le pauvre Etat le considérerait comme un agneau, en comparaison de mes méfaits sans bornes.

MACDUFF.

Dans les légions de l'horrible enfer, on ne saurait trouver un démon plus damné que Macbeth.

MALCOLM.

Je conviens qu'il est sanguinaire, luxurieux, avare, hypocrite, menteur, capricieux, méchant, qu'il possède tous les

vices qui ont un nom, mais il n'y a pas de limite à mes besoins de volupté. Vos femmes, vos filles, vos matrones, vos servantes, ne sauraient remplir la citerne de mes appétits, et mes désirs renverseraient tous les obstacles que l'on opposerait à ma tyrannie. Mieux vaut conserver Macbeth que lui donner un pareil successeur.

MACDUFF.

Une intempérance sans frein est une tyrannie de la nature; elle a souvent été la cause de bien des vides faits prématurément autour des trônes, et de la chute de bien des rois. Encore, ne faut-il pas craindre de prendre ce qui vous appartient. Vous pourrez donner à vos plaisirs beaucoup d'espace, et paraître calme en vous cachant. Nous ne manquons pas de dames complaisantes. Quel que soit le vautour résidant en vous, jamais il ne parviendra à dévorer toutes celles qui se sacrifieront d'elles-mêmes à Votre Grandeur, sachant ses inclinations.

MALCOLM.

Ce n'est pas tout. En moi, pétri de tant de vices, réside encore une avarice à ce point insatiable que, si j'étais roi, je ferais trancher la tête aux nobles pour m'emparer de leurs terres, je convoiterais leurs joyaux, leurs maisons; de mon superflu je ferais comme une sauce pour exciter mon appétit. J'improviserais d'injustes querelles avec les meilleurs, les plus fidèles, afin de les détruire et m'emparer de leurs richesses.

MACDUFF.

L'avarice est plus profondément enracinée que la luxure qui ne dure qu'un été. C'est l'épée qui a tué beaucoup de nos rois. Cependant, ne craignez rien encore de ce côté-là. L'Ecosse est assez riche pour vous rassasier. Tous vos vices, contrebalancés par des vertus, pourraient encore être supportés.

MALCOLM.

Je n'ai aucune vertu! Toutes celles qui conviennent à un roi, l'équité, la franchise, la tempérance, la stabilité, la bonté, la persévérance, la générosité, la douceur, la dévotion, la patience, le courage, la force, je ne les possède pas. Tandis que j'ai à profusion des vices, qu'il me faut satisfaire par tous les moyens. Si j'avais le pouvoir, je verserais le doux lait de la concorde dans l'enfer, je bouleverserais la paix universelle, je provoquerais une confusion générale!

MACDUFF.

Oh, Ecosse! Ecosse!

MALCOLM.

Un tel homme est-il fait pour gouverner? Répondez. Je ne vous ai rien dissimulé.

MACDUFF.

Fait pour gouverner! Pas même pour vivre! O misérable nation gouvernée par un tyran sans titre, au sceptre sanglant, quand verras-tu tes beaux jours d'autrefois, puisque celui qui est le plus près de ton trône s'en éloigne, se maudit lui-même et lance le blasphème sur sa race! Ton royal père était le plus saint des rois; la reine qui t'a porté, plus souvent agenouillée que debout, a passé sa vie à mourir! Adieu. Les vices dont tu t'accuses toi-même me bannissent de l'Ecosse. O, mon cœur, ici finit ton espérance!

MALCOLM.

Macduff, ta noble colère, fille de l'intégrité, chasse les noirs scrupules de mon âme et réconcilie mes pensées avec ta loyauté et ton honneur. Le diabolique Macbeth n'a rien épargné pour s'emparer de moi, et une modeste prudence m'a, jusqu'ici, préservé contre une crédulité hâtive. Que le Dieu qui est au-dessus de nous juge entre toi et moi. A partir de ce moment, je me confie à toi, et j'abjure les calomnies dont je me suis chargé. Les souillures, les blâmes dont je m'accusais sont étrangers à ma nature. Je ne sais pas encore ce que c'est qu'une femme, jamais je n'ai manqué à un serment, à peine ai-je convoité mon propre bien; jamais je n'ai failli à la loyauté, je ne livrerais pas un démon à son compagnon, et j'aime la vérité comme la vie. Mon premier mensonge est celui que je viens de faire à mon détriment. Ce que je suis t'appartient, ainsi qu'à ma malheureuse patrie. Faites-en ce que vous voudrez. Avant ton arrivée, le vieux Siward, avec dix mille guerriers, tous réunis sur un point, s'apprêtait à partir. Maintenant, nous partirons ensemble. Puisse notre chance être aussi bonne que notre cause est juste. Pourquoi demeurez-vous silencieux!

MACDUFF.

Il est difficile de concilier tant de bonnes et de mauvaises choses à la fois!

(*Entre un* DOCTEUR).

MALCOLM.

Bien. Nous reparlerons tout à l'heure. Dites-moi, je vous prie, le roi vient-il?

LE DOCTEUR.

Il vient. Il y a là une foule de pauvres gens qui attendent qu'il les guérisse. Leurs maladies résistent à toutes les tentatives de l'art, mais il lui suffit de les toucher pour qu'ils soient soulagés, tant le ciel a sanctifié ses mains.

MALCOLM.

Je vous remercie, docteur.

(*Le docteur sort*).

MACDUFF.

De quelles maladies veut-il parler?

MALCOLM.

Il veut parler des écrouelles. Ce bon roi possède une vertu miraculeuse dont j'ai été souvent à même de constater les effets, depuis mon séjour en Angleterre. Comment il la tient du ciel, lui seul le sait, mais il guérit des gens étrangegement atteints, dégénérés, ulcérés, faisant mal à voir, abandonnés des médecins[1]. Il lui suffit de leur pendre un angelot au cou et de réciter des prières. On dit qu'il laissera à son successeur le même pouvoir de guérison. Outre cette étrange vertu, il possède le céleste don de prophétiser, et les mille bénédictions qui planent sur son trône prouvent qu'il est inspiré par la grâce.

(*Entre* ROSSE).

MACDUFF.

Qui vient là?

MALCOLM.

Un compatriote. Mais je ne le reconnais pas encore.

MACDUFF.

Mon toujours gentil cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM.

Je le reconnais maintenant! Dieu bon! fais disparaître les causes qui nous rendent ainsi étrangers les uns aux autres!

ROSSE.

Amen, seigneur.

MACDUFF.

L'Ecosse est-elle toujours dans la même situation?

ROSSE.

Hélas! Pauvre patrie! Presque effrayée de se reconnaître elle-même! Elle ne peut plus être appelée notre mère, mais notre tombeau. Un pays où personne ne sourit, excepté les inconscients; où les soupirs, les gémissements, les cris de douleur qui remplissent l'air ne sont plus guère remarqués; quand sonne le glas, on ne se demande même

1. Le Dr Percy dans ses notes sur la maison de Northumberland s'exprime ainsi: « Nos anciens rois, même en ces temps de noire superstition, n'ont pas laisser supposer qu'ils guérissaient le mal du roi (les écrouelles). Ce don miraculeux était laissé aux Stuarts. Les Plantagenets, plus modestes, se contentaient de guérir la crampe ». Ainsi que le fait observer Reed, l'auteur se trompe. Le don en question fut maintes fois réclamé par les Plantagenets. Le Dr Borde, qui écrivait au temps de Henri VIII, dit en propres termes: « Les rois d'Angleterre tenaient de Dieu le pouvoir de guérir une maladie appelée le mal du roi ». Dans le récit d'une fête donnée à Kenelworth, récit dont nous avons le texte sous les yeux, on raconte que « la reine Elisabeth, toujours si bonne et si charitable, fit neuf cures de la pénible et dangereuse maladie appelée le mal du roi, en levant la main et en récitant des prières.

pas pour qui; les hommes de bien ne vivent pas ce que vivent les fleurs de leurs chapeaux, car ils meurent avant d'être flétris !

MACDUFF.

O récit trop exact et trop vrai !

MALCOLM.

Quel est le plus nouveau malheur ?

ROSSE.

Le malheur qui date d'une heure fait siffler celui qui le raconte. Chaque minute en enfante un nouveau.

MACDUFF.

Comment va ma femme ?

ROSSE.

Bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfants ?

ROSSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

Le tyran n'a pas menacé leur tranquillité ?

ROSSE.

Non. Ils étaient en paix quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Ne soyez pas si avare de vos paroles. Où en sont les choses?

ROSSE.

Quand je suis venu ici porter ces accablantes nouvelles, le bruit courait que beaucoup de braves compagnons s'étaient mis en campagne, et je n'ai pas hésité à le croire à la vue des forces que le tyran mettait sur pied. Il est temps maintenant de les seconder. Il vous suffirait de faire un signe pour improviser des soldats en Ecosse. Nos femmes elles-mêmes combattraient pour s'affranchir de leurs maux.

MALCOLM.

Qu'elles se rassurent. Nous sommes sur le point de partir. La gracieuse Angleterre nous a prêté le brave Siward avec dix mille hommes. Le plus expérimenté et le meilleur des soldats de la chrétienté !

ROSSE.

Que ne puis-je répondre à ces consolations par d'autres ! Les paroles que j'ai à prononcer, je voudrais les hurler dans un désert pour que personne ne les entende !

MACDUFF.

A qui se rapportent-elles? A la cause générale? Ou s'agit-il d'un malheur personnel, ne frappant qu'un seul cœur ?

ROSSE.

Toute âme honnête prendra part à ce malheur, bien qu'il vous touche plus que les autres.

MACDUFF.

S'il me concerne, ne me le cachez pas, faites-le moi vite connaître.

ROSSE.

Que vos oreilles n'en veuillent pas éternellement à ma langue ! Elle va les frapper du son le plus lugubre qu'elles aient jamais entendu.

MACDUFF.

Je devine !

ROSSE.

Votre château a été surpris, votre femme et vos enfants ont été sauvagement massacrés. Vous dire comment, ce serait, à la curée de ces daims assassinés, ajouter votre mort [1].

MALCOLM.

Ciel compatissant !... Allons, l'homme, n'enfoncez pas votre chapeau jusqu'aux sourcils [2]. Trouvez des mots à la douleur. Le chagrin qui ne parle pas, chuchote au cœur gonflé l'ordre de se briser.

MACDUFF.

Mes enfants aussi !

ROSSE.

Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'on a pu trouver !

MACDUFF.

Et je n'étais pas là ! Ma femme aussi a été tuée ?

ROSSE.

J'ai dit.

MALCOLM.

Reprenez courage. Et que notre vengeance soit le remède qui guérisse cette mortelle douleur !

MACDUFF.

Il n'a pas d'enfants ! Tous mes jolis petits !... Tous, avez-vous dit?... Oh ! milan d'enfer !... Tous ? Quoi ! Tous mes jolis poulets, et la mère du même coup [3] ?

MALCOLM.

Contenez votre chagrin comme un homme.

1.

...on the quarry of these murder'd deer,
To add the death of you.

Quarry est un terme de chasse.

2. *...ne'er pull your hat upon your brows.* On trouve la même expression dans une ancienne ballade intitulée : *Northumberland trahi par Douglas* :

He pulled his hatt over his browe,
And in his heart he was full woe, etc.

3. *At one fell swoop ?*
Swoop, intraduisible en français, signifie la descente d'un oiseau de proie sur sa victime.

MACDUFF.

J'essaierai, mais je dois aussi sentir comme un homme! Il faut bien que je me souvienne de choses qui m'étaient si précieuses ! Le ciel a vu cela et ne les a pas défendus ! Macduff plein de péchés, ils ont été frappés par toi ! Misérable que je suis, ce n'est pas pour qu'ils expient leurs fautes, mais les miennes, que le meurtre s'est abattu sur leurs âmes ! Qu'ils reposent au ciel, maintenant !

MALCOLM.

Soyez la pierre sur laquelle vous aiguiserez votre épée ! Que le chagrin se transforme en colère ! N'émoussez pas votre cœur, excitez-le !

MACDUFF.

Quoi ! Je pleurerais comme une femme et ne serais brave qu'en paroles ! Ciel, supprime tout délai ! Mets-moi en présence de ce démon d'Ecosse, front contre front ! Amène-le à portée de mon épée et s'il échappe à ma vengeance, que le ciel lui pardonne !

MALCOLM.

Voilà parler en homme. Venez, nous allons voir le roi. Nos forces sont prêtes, il ne nous reste plus qu'à prendre congé de lui. Macbeth est mûr pour sa ruine et les puissances célestes nous aideront. Acceptez toutes les consolations. La nuit est longue qui ne trouve jamais le jour !

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Dunsinane. Une chambre dans le château.

ENTRENT UN DOCTEUR EN MÉDECINE ET UNE DAME DE LA REINE.

LE DOCTEUR.

Voilà deux nuits que je veille avec vous, mais je ne m'aperçois pas de la véracité de votre rapport. Quand s'est-elle promenée la nuit pour la dernière fois?

LA DAME.

Elle se promène depuis que Sa Majesté est allée sur le champ de bataille. Je l'ai vue se lever de son lit, revêtir sa robe de chambre, tirer le verrou de son cabinet, prendre un papier, le plier, écrire, le lire, le cacheter et retourner se coucher. Et tout cela en dormant profondément.

LE DOCTEUR.

Ce qui indique une grande perturbation dans l'économie! Jouir des bénéfices du sommeil et, en même temps, agir comme si l'on veillait! Durant ce sommeil agité, outre cette action de se promener, et les autres phénomènes dont vous parlez, que disait-elle ?

LA DAME.

Des choses que je ne peux pas répéter.

LE DOCTEUR.

A moi, vous le pouvez. Cela est même indispensable.

LA DAME.

Ni à vous, ni à personne, n'ayant aucun témoin pour confirmer mon récit.

(*Entre* LADY MACBETH, *un flambeau à la main*).

Regardez! La voici qui vient. C'est ainsi qu'elle se comporte et, sur ma foi, elle dort profondément. Observez-la et ne dites rien.

LE DOCTEUR.

Où a-t-elle trouvé cette lumière ?

LA DAME.

A son chevet. Elle a continuellement de la lumière. C'est un ordre absolu.

LE DOCTEUR.

Ses yeux sont ouverts.

LA DAME.

Oui, mais ils ne voient pas.

LE DOCTEUR.

Que fait-elle maintenant ? Regardez comme elle se frotte les mains.

LA DAME.

C'est une habitude chez elle de feindre de se laver les mains. Je l'ai vue faire ce mouvement pendant un quart d'heure.

LADY MACBETH.

Il y a encore une tache [1] !

LE DOCTEUR.

Ecoutez. Elle parle. Je vais prendre ses paroles en hâte, afin de les mieux graver dans ma mémoire.

LADY MACBETH.

Disparais, tache damnée ! Disparais, je le veux ! Une heure. Deux heures. C'est le moment !... L'enfer est sombre !... Fi, monseigneur, fi ! Un soldat qui a peur ? Quel besoin avons-nous de craindre qu'on le sache, quand nous sommes trop puissants pour qu'on nous demande des comptes ?... Qui aurait jamais pensé que le vieillard contenait tant de sang !

LE DOCTEUR.

Remarquez-vous cela ?

LADY MADBETH.

Le thane de Fife avait une femme. Où est-elle maintenant ?... Ces mains ne seront donc jamais lavées ?... Assez, monseigneur, assez ! Vous troublez tout le monde avec vos tressaillements.

LE DOCTEUR.

Allez ! Allez ! Vous en connaissez plus long que vous ne devriez.

LA DAME.

Elle a parlé plus qu'elle n'aurait dû. Je suis sûre de cela. Le ciel sait ce qu'elle sait.

1. On trouve un passage similaire dans *Vittoria Corombona* de Webster :

.... Here's a white hand!
Can blood so soon be vash'd out?

La pièce de Webster fut publiée en 1612. Celle de Shakespeare en 1623.

LADY MACBETH.

Toujours l'odeur du sang! Tous les parfums de l'Arabie ne parfumeraient pas cette petite main. Oh ! oh ! oh!

LE DOCTEUR.

Quel soupir! Son cœur est douloureusement chargé.

LA DAME.

Je ne voudrais pas avoir un cœur semblable dans la poitrine, pour la dignité du corps entier!

LE DOCTEUR.

Bien, bien, bien.

LA DAME.

Priez Dieu qu'il en soit ainsi, monsieur.

LE DOCTEUR.

Cette maladie échappe à mon art. J'ai pourtant connu des gens qui marchaient durant leur sommeil et qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lavez vos mains... Mettez votre robe de nuit... Ne pâlissez pas ainsi!... Je vous répète que Banquo est enterré... Il ne peut pas sortir de son tombeau.

LE DOCTEUR.

Que croire !

LADY MACBETH.

Au lit, au lit! On frappe à la porte! Venez, venez, venez, donnez-moi la main. Ce qui est fait ne peut être défait. Au lit! Au lit! Au lit!

(*Lady Macbeth sort*).

LE DOCTEUR.

Va-t-elle aller au lit?

LA DAME.

Directement.

LE DOCTEUR.

Elle a murmuré de terribles choses! Les actes hors nature provoquent des troubles hors nature. Les esprits infectés se soulagent de leurs secrets en les confiant à l'oreiller sourd. Elle a plus besoin de Dieu que du médecin... Dieu, Dieu, pardonne à tous ! Veillez sur elle. Eloignez d'elle tout ce qui pourrait lui faire mal, et ne la quittez pas des yeux. Sur ce, bonne nuit. Elle a confondu mon esprit et stupéfait mes yeux. Je pense, mais je n'ose pas parler.

LA DAME.

Bonne nuit, excellent docteur.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Aux environs de Dunsinane.

Entrent, précédés de tambours et d'étendards, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX et des soldats.

Menteth.

L'armée anglaise est proche, conduite par Malcolm, son oncle Siward et le brave Macduff. Ils brûlent de se venger. Leur chère cause exciterait l'homme le moins résolu à la cruauté et au meurtre.

Angus.

Près du bois de Birnam nous pourrons les rencontrer. C'est par là qu'ils viennent.

Cathness.

Qui sait si Donalbain est avec son frère?

Lenox.

Il n'y est certainement pas, seigneur. Je possède la liste de tous les gentilshommes. Mais il y a le fils de Siward et beaucoup d'autres jeunes gens imberbes[1] qui donnent les premières preuves de leur virilité!

Menteth.

Que fait le tyran?

Cathness.

Il fortifie sérieusement Dunsinane. Quelques-uns prétendent qu'il serait fou. D'autres, le haïssant moins, appellent sa folie de la fureur guerrière. Ce qui est certain, c'est qu'il ne peut pas boucler une mauvaise cause dans la ceinture du droit[2].

Angus.

Maintenant il sent ses meurtres secrets adhérer à sa main. A chaque minute des révoltés lui reprochent sa mauvaise foi. Ceux qu'il commande obéissent sans que le cœur y soit. A cette heure, enfin, il s'aperçoit que son titre pend autour

1. ... *unrough youths*. Vieille expression signifiant imberbes (Steevens).
Nous l'avons vue dans *le Roi Jean*:
This unhair'd sauciness, and boyish troops,
The king doth smile at.
Nous la retrouverons dans *la Tempête*:
... till new-born chins
Be rough and razorable.

2. Nous retrouverons la même métaphore dans *Troïlus et Cressida*:
And buckle in a waist most fathomless

de lui, comme une robe de géant dont on aurait habillé un voleur nain.

MENTETH.

Qui blâmerait ses sens révoltés de se troubler et de frissonner d'horreur, quand toutes les facultés de son esprit le condamnent.

CATHNESS.

Marchons. Allons montrer notre obéissance à qui nous la devons. Rejoignons le médecin de l'Etat malade, et avec lui, pour purger notre pays, versons toutes les gouttes de notre sang.

LENOX.

Du moins ce qu'il en faudra pour arroser la souveraine fleur et noyer les mauvaises herbes. A Birnam !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Dunsinane. Dans le Château.

ENTRENT MACBETH, LE DOCTEUR ET DES SERVITEURS.

MACBETH.

Ne m'en dites pas plus long ! Que tous mes sujets me quittent ! Jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane, je ne puis être atteint de la peur. Qui est le fils de Malcolm ? N'est-il pas né d'une femme ? Les esprits qui connaissent tous les événements mortels, m'ont formellement dit : *N'aie pas peur, Macbeth, car nul être né d'une femme ne pourra nuire à Macbeth...* Fuyez donc, thanes infidèles et allez vous mêler aux épicuriens anglais ! L'âme à laquelle je commande, le cœur que je porte, ne seront jamais déprimés par le doute ou secoués par la peur !

(*Entre un* SERVITEUR).

Que la damnation du diable te noircisse, drôle à la face de crême ! Où as-tu pris cet air d'oison ?

LE SERVITEUR.

Ils sont dix mille...

MACBETH.

Oisons, drôle !

LE SERVITEUR.

Soldats, seigneur !

MACBETH.

Pique ta face et colore en rouge ta couardise, enfant au foie blanc ! Quels soldats, bouffon ?

LE SERVITEUR.

Des soldats anglais, ne vous déplaise !

MACBETH.

Je ne veux plus voir ton visage !... Seyton !... Ta vue me soulève le cœur !... J'ai appelé Seyton !... Voilà un coup qui va me réjouir à jamais, ou me perdre de suite. J'ai vécu assez longtemps... Le chemin de ma vie [1] se dessèche et est jonché de feuilles jaunes ; ce qui devrait escorter l'âge mûr, la considération, la sympathie, l'obéisssance, les amis, est à jamais perdu pour moi. Au lieu de cela, des malédictions prononcées à voix basse, mais profondes ; des honneurs rendus du bout des lèvres, quelque chose comme un souffle que le cœur retiendrait, sans la peur qu'il en a, Seyton !

(*Entre* SEYTON).

SEYTON.

Que désire Votre Grâce ?

MACBETH.

Quelles nouvelles encore ?

SEYTON.

Toutes celles que l'on vous a annoncées se confirment, seigneur.

MACBETH.

Je me battrai jusqu'à ce que mes os et ma chair ne fassent plus qu'une bouillie !... Donnez-moi mon armure.

SEYTON.

Vous n'en avez pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux la mettre. Faites envoyer plus de cavalerie. Parcourez le pays. Pendez ceux qui prononcent le mot de peur... Donnez-moi mon armure... Comment va votre patiente, docteur ?

LE DOCTEUR.

Elle est moins malade que troublée par des visions qui l'empêchent de prendre du repos.

MACBETH.

Tâche de l'en guérir. Ne peux-tu soulager un esprit malade, arracher de la mémoire un chagrin enraciné, effacer des troubles gravés dans une cervelle, et à l'aide de quelque

1. ... *my way of life.*
Johson incline à croire qu'il faut lire *may* au lieu de *way*. Warburton est d'un avis contraire. Langton, s'appuyant sur Colman insiste pour *may* et cite *Henry V* :

My puissant liege is in the very May-morn of his youth.

Steevens cite de multiples exemples, en faveur de *may*, en même temps que Henley. Malone tient à *way*. Il a raison selon nous.

bon antidote donnant l'oubli, débarrasser une poitrine d'un dangereux fatras pesant sur le cœur?

LE DOCTEUR.

En pareille occurrence, c'est au malade de se soigner lui-même.

MACBETH.

Jette la médecine aux chiens, je ne veux plus rien d'elle!... Viens me mettre mon armure... Donne-moi mon bâton... Seyton, fais faire une sortie... Docteur, les thanes m'abandonnent... Allons, monsieur, dépêchons!... Si tu le peux, docteur, sonde mon pays[1], découvre sa maladie et purge-le pour qu'il retrouve sa santé primitive. Je t'applaudirai si fort que les échos répéteront mes applaudissements... Expulse ce mal, je te dis. Quelle rhubarbe, quel sené, quelle drogue purgative pourrait chasser ces anglais d'ici?... En as-tu entendu parler?

LE DOCTEUR.

Oui, mon bon seigneur. Vos préparatifs royaux nous les faisaient soupçonner.

MACBETH.

Porte cette armure devant moi. Je ne craindrai ni la mort ni la ruine, tant que la forêt de Birnam ne sera pas venue à Dunsinane.

(*Il sort*).

LE DOCTEUR.

Si j'étais loin de Dunsinane, il n'est pas de profit qui m'y ferait revenir!

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Un pays près de Dunsinane. Au loin, une forêt.

ENTRENT, PRÉCÉDÉS DE TAMBOURS ET D'ÉTENDARDS, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD ET SON FILS, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, ROSSE ET DES SOLDATS.

MALCOLM.

Cousins, j'espère que le jour n'est pas éloigné où nous serons en sûreté chez nous.

1. . . . . *cast*
The water of my land,
To cast the water était une phrase consacrée qui signifiait trouver la raison de certains désordres par l'inspection de l'urine. (*Note de Steevens*).

MENTETH.

Nous n'en doutons pas.

SIWARD.

Quelle est la forêt qui est devant nous?

MENTETH.

La forêt de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque soldat coupe une branche et la porte devant lui. De la façon nous dissimulerons l'importance de nos forces et tromperons la vigilance des espions.

LES SOLDATS.

Ce sera fait.

SIWARD.

Tout ce que nous savons c'est que l'entêté tyran est encore dans Dunsinane où il attend que nous montions à l'assaut.

MALCOLM.

C'est sa seule espérance, car chaque fois qu'ils le trouvent opportun, petits et grands se révoltent contre lui. On ne le suit que par contrainte et les cœurs n'y sont pour rien.

MACDUFF.

Que nos censures attendent la fin de la bataille; jusque-là montrons la plus ingénieuse bravoure.

SIWARD.

Le temps approche qui nous apprendra d'une façon définitive ce que nous aurons et ce que nous devrons. Les idées spéculatives ne donnent que des espérance incertaines, tandis que la bataille les fixe à jamais. C'est dans ce but qu'il faut se battre[1] !

1. . . . . . *The time approaches,*
That will with due decision make us KNOW
What we shall say we have, and what we OWE.
Thoughts speculative their unsure hopes RELATE :
But certain issue strokes must ARBITRATE :
Toward which, advance the war.

Dans beaucoup de pièces de l'époque, écrites en vers blancs, l'auteur termine ses scènes par des vers rimés, afin de donner au comédien ce qu'on appelerait aujourd'hui *une sortie*. Shakespeare n'a pas manqué à la coutume, mais souvent il semble s'en repentir et se faire un jeu de finir sur un hémistiche rompant l'effet de la rime. Le cas était trop curieux pour n'être pas signalé. En voici quelques exemples.

A la fin de la scène V de l'acte I de *Macbeth*, Lady Macbeth dit :
Only look up CLEAR
To alter favour ever is to FEAR.

Et elle termine par cet hémistiche :
Leave all the rest to me.

A la fin de la scène II de l'acte III, Macbeth s'écrie :
Good things of day begin to droop an DROWZE ;

SCÈNE V.

Dunsinane. Dans le Château.

ENTRENT, PRÉCÉDÉS DE TAMBOURS ET D'ÉTENDARDS, MACBETH, SEYTON ET DES SOLDATS.

MACBETH.

Plantez nos bannières sur les murailles extérieures. Le cri est toujours : *Ils viennent!* La résistance de notre château se rit d'un méprisable siège. Qu'ils demeurent là jusqu'à ce que la famine et la fièvre les dévorent. S'ils n'avaient pas comme renfort ceux qui devraient être des nôtres, nous aurions été au-devant d'eux sans crainte, barbe contre barbe, et nous les aurions fait battre en retraite jusqu'à leurs logis.

(*On entend des cris de femme à la cantonade*).

Quel est ce bruit ?

SEYTON.

Ce sont des cris de femme, mon bon seigneur.

MACBETH.

J'ai presque perdu le goût de la peur. Il fut un temps où

Whiles night's black agents to their prey do ROUSE.
Thou marvell'st at my words: but hold thee STILL;
Things, bad begun, make strong themselves by ILL:

Et immédiatement :

So, pr'ythee, go with me.

A la fin de la scène IV du même acte, Macbeth s'exprime ainsi :

Come, we'll to sleep: My strange and self ABUSE
Is the initiate fear, that waauts hard USE.

Puis en sortant :

We are yet but young in deed.

A la fin de la scène I de l'acte IV.

MACBETH.

. . . .
That trace his line. No boasting like a FOOL;
This deed I'll do, before this purpose COOL:
But no more sights!

A la fin de la scène I de l'acte V :

LE DOCTEUR.

. . . .
And still keep eyes upon her: — So, good NIGHT:
My mind she has mated, and amaz'd my SIGHT.
I think, but dare not speak.

A la fin de la scène II de l'acte V.

LENOX.

. . . . *Or so much as it NEEDS,*
To dew the sovereign flower, and drown the WEEDS.
Make we our march towards Birnam.

Nous pourrions multiplier les exemples. Ils sont plus frappants encore dans *Hamlet*.

mes sens auraient été glacés par un cri nocturne; où mes cheveux, à une nouvelle effrayante, se seraient dressés comme s'ils étaient en vie. Je suis gorgé de telles horreurs, que l'épouvante, familière à mes pensées de meurtre, ne peut plus me faire tressaillir... Pourquoi ces cris?

SEYTON.

Monseigneur, la reine est morte!

MACBETH.

C'est trop tôt. Il eût toujours été temps d'entendre un pareil mot! Demain, puis demain, puis demain, s'avance à petits pas d'un jour à l'autre, jusqu'à la dernière syllabe du temps fixé par les décrets du ciel ; tous nos hiers n'ont éclairé que des fous dans le chemin qui conduit à la mort poussiéreuse ! Eteins-toi, flambeau si court! La vie n'est qu'un fantôme qui marche; un pauvre comédien qui s'enfle, s'agite durant son heure sur la scène, et que l'on n'entend plus; une histoire racontée par un idiot furieux et bruyant, et qui ne veut rien dire.

(*Entre un* MESSAGER).

Tu viens pour user ta langue. Dis vite ton histoire.

LE MESSAGER.

Mon gracieux seigneur, je voudrais vous rapporter ce que j'ai vu, mais je ne sais comment faire.

MACBETH.

Parle.

LE MESSAGER.

Comme je montais la garde sur la colline, j'ai regardé du côté de Birnam et, tout à l'heure, il m'a semblé que la forêt commençait à se mouvoir.

MACBETH, *le secouant.*

Tu en as menti!

LE MESSAGER.

Que j'endure votre courroux, si je ne dis pas la vérité! A la distance de trois milles vous pouvez la voir venir. Je l'ai dit, c'est une forêt qui marche!

MACBETH.

Si tu m'as trompé, je te ferai pendre à l'arbre prochain, jusqu'à ce que la famine se cramponne à toi! Si tu as dit vrai, je t'autorise à m'en faire autant. Ma résolution est ébranlée; je commence à me douter ce que signifiait l'équivoque du démon qui mentait en disant la vérité: *Ne crains rien, jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane*... Et maintenant, une forêt s'avance vers Dunsinane!... Aux armes! Aux armes! En avant! Si ce qu'il affirme est vrai, qu'importe que je reste ou que je fuie! Je commence à être fatigué du soleil et voudrais que l'univers entier pérît en ce moment!... Sonnez la cloche d'alarme! Souffle, vent!

Viens, tempête! Du moins, nous mourrons tous l'armure au corps!

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Une plaine devant le Château.

ENTRENT, PRÉCÉDÉS DE TAMBOURS ET D'ÉTENDARDS, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, MACDUFF, ETC., ET DES SOLDATS PORTANT DES BRANCHES D'ARBRE.

MALCOLM.

Nous sommes assez près. Jetons nos écrans de feuillage et montrons ce que nous sommes... Vous, digne oncle, avec mon cousin, votre très noble fils, donnez le signal de la bataille. Le digne Macduff et nous, achèverons l'œuvre commencée, ainsi qu'il a été décidé.

SIWARD.

Adieu... Si nous rencontrons ce soir les forces du tyran, je veux être battu si nous ne les attaquons pas.

MALCOLM.

Faites parler toutes les trompettes. Qu'elles sonnent des fanfares de sang et de mort!

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

Une autre partie de la plaine.

ENTRE MACBETH.

Ils m'ont attaché à un poteau. Je ne peux pas fuir, et comme l'ours, il me faut lutter jusqu'à la fin[1]. Quel est celui qui n'est pas né d'une femme? C'est le seul que je redoute.

(*Entre le jeune* SIWARD).

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

1. *But, bear-like, I must fight the course.* Phrase dont on se servait dans les combats d'ours.
Dans les *Antipodes* de Brome (1638):
Also you shall see two ten-dog courses at the great bear ».
(*Note de Steevens*).

MACBETH.

Il te ferait peur.

LE JEUNE SIWARD.

Non. Porterais-tu un nom plus terrible que tous ceux qui sont en enfer !

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Le diable lui-même ne pourrait en prononcer un plus haïssable à mon oreille !

MACBETH.

Ni un plus épouvantable.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, tyran abhorré ! Mon épée va te convaincre de ton mensonge !

(*Ils se battent, le jeune Siward est tué*).

MACBETH.

Tu étais né d'une femme... Je souris aux épées, je méprise les armes, quand elles sont brandies par un homme né d'une femme !

(*Il sort*).

(*Fanfares. Entre* MACDUFF).

MACDUFF.

C'est par ici que j'ai entendu du bruit... Tyran, montre ton visage ! Si tu es tué par une autre main que la mienne, les spectres de ma femme et de mes enfants me hanteront encore ! Je ne peux pas combattre de misérables Kernes, dont les bras ont été loués pour porter des bâtons. Ou je verrai face à face Macbeth, ou mon épée rentrera au fourreau sans que la pointe en soit émoussée. Tu dois être par là. J'entends un bruit d'armes qui annonce un combattant d'importance. O fortune, fais que je le trouve ! Je n'en demande pas davantage.

(*Il sort. Fanfares*).

(*Entrent* MALCOLM *et le vieux* SIWARD).

SIWARD.

Par ici, monseigneur... Le château s'est rendu... Les gens du tyran combattent dans les deux armées. Les nobles thanes se conduisent bravement. Le jour semble presque se mettre de notre côté. Il ne reste plus que peu de chose à faire.

MALCOLM.

Nous avons rencontre des ennemis qui frappaient de façon à ne pas nous atteindre.

SIWARD.

Entrons dans le château.

(*Ils sortent. Fanfares*).

(*Rentre* MACBETH).

MACBETH.

Pourquoi imiterais-je le Romain qui fut assez fou pour se percer de sa propre épée? Tant que je verrai des vivants, ses blessures leur iront bien.

MACDUFF.

Tourne-toi, chien d'enfer, tourne-toi.

MACBETH.

De tous les hommes, tu es le seul que j'aie évité! Va-t'en, mon âme est déjà trop chargée de ton sang!

MACDUFF.

Je manque de mots, ma voix est dans mon épée, misérable plus sanglant qu'on ne pourrait le dire!

(*Ils se battent*).

MACBETH.

Tu perds ta peine. Autant vaudrait frapper l'air impalpable de ton épée tranchante que chercher à me tirer du sang. Que ta lame retombe sur des cimiers vulnérables; ma vie est enchantée et ne peut m'être enlevée par un être né d'une femme.

MACDUFF.

Ne compte donc plus sur ce charme! Et que l'ange qui te protège te dise que Macduff a été arraché du ventre de sa mère avant terme!

MACBETH.

Maudite soit la langue qui me parle ainsi, car elle vient d'abattre en moi ce qu'il y a de meilleur dans l'homme! Qu'on ne s'en rapporte plus désormais à ces démons jongleurs qui nous trompent avec des paroles à double sens! qui flattent nos oreilles de promesses pour mieux tromper nos espérances!... Je ne veux pas combattre avec toi.

MACDUFF.

Alors, rends-toi, lâche, et vis pour être le spectacle, la stupéfaction de ce temps! Nous te peindrons sur une toile suspendue à des perches, comme on fait des monstruosités rares et nous écrirons sous ton portrait : *Ici l'on peut voir un tyran!*

MACBETH.

Je ne me rendrai pas, pour embrasser la terre foulée aux pieds par le jeune Malcolm et me voir harcelé par les malédictions de la canaille! Quoique la forêt de Birnam soit venue à Dunsinane, quoique j'aie devant moi un homme qui n'est pas né d'une femme, je tenterai un dernier effort! Je couvre mon corps de mon bouclier de guerre, attaque-moi, Macduff, et maudit soit celui qui le premier demandera grâce!

(*Ils sortent en se battant*).

(*Retraite. Sonnerie de trompettes. Rentrent précédés de tambours et d'étendards* MALCOLM, *le vieux* SIWARD, ROSSE, LENOX, ANGUS, CATHNESS, MENTETH *et des soldats*).

MALCOLM.

Je voudrais que les amis qui nous manquent fussent tous ici en sûreté.

SIWARD.

Quelques-uns d'entre eux doivent être perdus, mais à considérer ceux que je vois, nous n'avons pas payé cher une aussi belle journée.

MALCOLM.

Macduff est absent, ainsi que votre noble fils.

ROSSE.

Votre fils, monseigneur, a payé sa dette de soldat. Il n'aura vécu que pour devenir un homme. A peine sa valeur lui confirmait-elle ce titre sur le terrain où il combattait avec acharnement, qu'il est mort comme un homme.

SIWARD.

Est-il mort?

ROSSE.

Oui, et on l'a emporté du champ de bataille. Si vous mesurez votre chagrin à sa noblesse, il n'aura pas de bornes.

SIWARD.

A-t-il été blessé par devant?

ROSSE.

Oui, au front.

SIWARD.

Alors, qu'il soit le soldat de Dieu! Si j'avais autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. Son glas est sonné[1]!

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets et je lui en consacrerai davantage.

SIWARD.

Non. On dit qu'il est bien mort et qu'il a payé sa dette, Dieu soit avec lui[2]! Voilà une nouvelle consolation.

(*Rentre* MACDUFF *avec la tête de Macbeth au bout d'une perche*).

MACDUFF.

Salut, roi, car tu l'es! Regarde où est la tête maudite de l'usurpateur! Le temps est libéré. Je te vois entouré des

1. L'incident est relaté par Camden, d'après Henry de Huntingdon.

2. Ce nouvel incident est raconté par Holinshed.

perles de ta couronne; ils répètent cordialement ma salutation. Que leurs voix crient bien haut avec la mienne : Salut, roi d'Ecosse !

TOUS.

Salut, roi d'Ecosse !

(*Fanfares*).

MALCOLM.

Il ne se passera pas beaucoup de temps avant que nous comptions avec vos dévouements, et que nous nous acquittions envers vous. Thanes et parents, je vous fais comtes; vous êtes les premiers qui aient jamais eu cet honneur en Ecosse[1]. Tout ce qui reste à faire pour reconstituer notre époque, rappeler de l'exil nos amis qui ont fui les pièges d'une tyrannie soupçonneuse, mettre en accusation les ministres cruels de ce terrible boucher et de sa femme damnée, qui, dit-on, se serait tuée de ses mains violentes, enfin, tous les devoirs qui nous incombent, nous les accomplirons avec la grâce de Dieu, à l'heure et à l'endroit qui conviendront. Encore une fois merci à tous et à chacun de vous en particulier. Nous vous invitons à notre couronnement, à Scone.

(*Fanfares. Ils sortent*).

1. Immédiatement après son couronnement, Malcolm réunit un parlement à Forfair, où il récompensa, en leur donnant des terres et des bénéfices, tous ceux qui l'avaient assisté contre Macbeth. Beaucoup d'entre eux déjà thanes furent nommés comtes, tels Fife, Menteth, Atholl, Levenox, Murrey, Cathness, Rosse et Angus (Holinshed. *Histoire d'Ecosse*).

FIN DE MACBETH.

LES INTERPRÈTES DE SHAKESPEARE

(LA PREMIÈRE COMÉDIENNE ANGLAISE)

Nous avons pensé que le lecteur serait satisfait de trouver, dans cette traduction, quelques renseignements concernant les interprètes de Shakespeare, désignés dans l'édition de 1623. Nous avons, avec Steevens, réuni tous les documents possibles, et, comme lui, nous ne sommes arrivé qu'à un résultat tout à fait relatif. A cette époque le comédien n'avait pas à sa disposition, comme aujourd'hui, mille trompettes pour célébrer sa renommée. Nos notes seront donc, hélas ! bien succintes. Ce qui nous a décidé à les publier quand même, c'est la conviction que rien de ce qui a trait à Shakespeare n'est négligeable, et, si mince que soit le document qui le concerne, qu'il est du devoir de l'historien de le propager.

Richard Burbadge

Le tragédien le plus célèbre du temps de Shakespeare, était le fils de James Burbadge, qui fut aussi acteur, et, peut-être, compatriote de Shakespeare. Il vivait dans Holywell-street, de la paroisse de Saint-Léonard, se maria vers l'an 1600, époque à laquelle il devait avoir trente ans, ce qui le ferait naître en 1570. De sa femme, dont le nom de baptême était Winefrid, il eut quatre filles, Juliette, Frances, Winefrid et une seconde Juliette. Camden fait mourir Burbadge en 1619. Il fut enterré dans l'église de Saint-Léonard, Shoreditch, le 16 mars. Nous extrayons les lignes suivantes de son testament : « *Memorandum*. Ce vendredi, douze mars, de l'année 1608, Richard Burbadge, de la paroisse de Saint-Léonard, Shoreditch, dans le comté de Middlesex, étant malade de corps, mais en pleine possession de lui-même, fait son testament, nuncupatif, dans la manière et forme suivantes : Le dit Richard nomme sa bien-aimée femme, Winefrid Burbadge, son exécutrice testamentaire, en présence des personnes suivantes :

Cuthbert Burbadge, frère du testateur.
× signature d'Elisabeth, son épouse.
Nicolas Tooley.
Anne Lancaster.
Richard Robinson.
× signature d'Elisabeth, Graves.
Henry Jaksonne.

Probatum fuit testamentum suprascriptum apud London,

coram judice, 22. Apulis 1618. Juramento Winefride Burbadge, relictæ dicti defuncti et executricis in eodem testamento nominat cui commissa fuit administratio de bene, etc jurat ».

Richard Burbadge fut représenté en personne dans une pièce intitulée *Le Retour du Parnasse*, où il apprend à un étudiant de Cambridge, comment il faut jouer le rôle de Richard III, dans lequel il remporta son plus grand succès. Il joua encore les rôles du roi Jean, de Richard II, de Henry VI, de Timon, de Brutus, de Coriolan, de Macbeth, Lear et Othello.

Il fut un des principaux propriétaires du Globe et du théâtre des Blackfriars. Son renom était tel que, dans une lettre conservée au British Museum, écrite vers l'année 1613, les acteurs du Globe sont appelés : les comédiens de la Compagnie de Burbadge.

Burbadge était peintre. On lui attribue le portrait de Shakespeare, qui figure dans le tome II de cette traduction.

John Heminge

La date de la naissance de John Heminge n'est point enregistrée à Saint-Mary's Aldermanbury, paroisse où il vivait. En 1616, Ben Johnson parlant de lui, l'appelait le vieil Heminge. Comme Burbadge, tout permet de supposer qu'il fut le compatriote de Shakespeare, et qu'il naquit à Shottery, petit village du Warwickshire, proche de Stratford-sur-Avon.

Il fut un des principaux propriétaires du Globe avant la mort de la reine Elisabeth. Son nom est joint à ceux de Shakespeare et de Burbadge, dans la licence octroyée par le roi Jacques, immédiatement après son élévation au trône, en 1603. Tous les paiements faits par le trésorier de la Chambre en 1613, à propos de représentations données à la Cour, sont libellés au nom de John Heminge « et de ses compagnons ». C'est lui qui en 1623, en collaboration avec Condell, publia la première édition complète des œuvres de Shakespeare. Il mourut le 10 octobre 1630. D'après quelques-uns, il aurait été une des nombreuses victimes de la peste qui sévit si cruellement en cette année.

On possède son testament.

AUGUSTIN PHILIPS.

On ignore la date de sa naissance, mais d'après l'*Apologie des acteurs* de Haywood, il était mort en 1612. Dans une pièce curieuse de Tarleton, intitulée les *Sept Péchés Capitaux*, il joua le rôle de Sardanapale. Ceux qu'il interpréta dans les pièces de Shakespeare sont demeurés inconnus, les auteurs du temps se contentant de raconter ses succès sans insister sur ses rôles. Ajoutons qu'il écrivit une pièce inscrite au Stationer's books, en 1595, sous le titre de : *The Jigg of the Slippers*.

WILLIAM KEMPE.

William Kempe fut le successeur dé Tarleton. D'après les éditions quarto des pièces de Shakespeare, il créa le rôle de Dogberry dans *Beaucoup de bruit pour rien*, et celui de Peter dans *Roméo et Juliette* Suivant le *Retour du Parnasse*, il aurait également créé celui de Shallow dans *Les Joyeuses Commères de Windsor*. Enfin, William Kempe fut encore le titulaire des rôles

de Lancelot, dans le *Marchand de Venise;* de Touchstone, dans *Comme il vous plaira;* de Launce, dans le *Gentilhomme de Vérone* et du fossoyeur dans *Hamlet.*

Le talent de Kempe fut estimé dès l'année 1589, s'il faut en croire un vieux pamphlet intitulé *Une amande pour un Perroquet*, écrit par Thomas Nash, et en tête duquel se trouve une dédicace : « Au plus grand comique, *Monsieur du Kempe*, débitant de plaisanteries et vice-gérant général du fantôme de Dick Tarleton ».

Il mourut en 1609.

THOMAS POPE.

D'après l'*Apologie* de Heywood, il joua le rôle d'un clown dans une pièce de Shakespeare et mourut en 1600.

GEORGE BRYAN.

On ne possède aucun détail sur lui, sinon qu'il débuta aux environs de 1588.

HENRY CUNDALL.

Fut actionnaire du Globe et du théâtre des Blackfriars. On a de lui son testament daté de 1627. Tous les autres détails font défaut.

WILLIAM SLY.

Son nom est joint à celui de Shakespeare dans la licence accordée en 1603.

Il joua le rôle de Ofrick dans *Hamlet* et mourut avant l'année 1612.

RICHARD COWLEY.

Comédien de second ordre. Joua le rôle de Verges dans *Beaucoup de bruit pour rien.* La date de sa mort est inconnue.

JOHN LOWIN.

Né en 1576. Joua le rôle de Falstaff après Heminge; celui de Henry VIII et peut-être d'Hamlet. La date de sa mort est inconnue.

SAMUEL CROSS.

Mort avant l'année 1600.

ALEXANDRE COOKE.

Jouait les héroïnes. On lui attribue la création des rôles de Juliette et de Cléopâtre.

SAMUEL GILBURNE.

Aucun détail.

ROBERT ARMIN.

Auteur d'une pièce intitulée *Les deux Jeunes Filles de Mortlake.* D'après Oldys, il aurait d'abord été apprenti chez un orfèvre, dans Lombard street. Débuta au Globe.

WILLIAM OSTLER.

Jouait les rôles de femme dans les pièces de Shakespeare.

NATHANIEL FIELD *et* JOHN UNDERWOOD.

Tous deux jouaient les rôles de femme au Globe et au théâtre des Blackfriars.

Fleckno, dans une étude sur le théâtre anglais, signale John Underwood comme un éminent comédien. Il mourut à la fin de l'année 1624.

NICHOLAS TOOLEY.

Aucun détail.

WILLIAM ECCLESTONE.

Idem.

JOSEPH TAYLOR.

Eut la réputation d'un grand comédien. Suivant Downes, le souffleur, Shakespeare lui aurait confié le rôle d'Hamlet. Wrigh, dans son *Historia Histrionica*, affirme qu'il le joua « remarquablement bien ».

En 1614, Taylor se trouvait à la tête d'une Compagnie de comédiens nommée les *Serviteurs de Dame Elisabeth.* La Compagnie ayant été dissoute, il retourna auprès de ses anciens camarades. Après la mort de Burbadge, Heminge et Condell, il s'associa avec John Lowin et Eliard Swanton pour exploiter la Compagnie du Roi.

D'après Fleckno, il serait mort en 1653, à l'âge de soixante ans, environ.

ROBERT BENFIELD.

Comédien de second rang.

On manque de détails sur lui. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il figure encore parmi les comédiens qui signèrent la dédicace de l'édition folio des pièces de Flechter, publiée en 1647.

ROBERT GOUGHE.

Peu de détails.

Joua longtemps les rôles de femme.

RICHARD ROBINSON.

Peu de détails.

Pendant les guerres civiles, il servit dans l'armée du roi et fut tué dans un engagement par Harrison, lequel fut ensuite pendu à Charing-Cross. Harrison ayant été vaincu refusa quartier, puis profita d'un instant où Richard Robinson avait mis bas les armes pour lui brûler la cervelle, en s'écriant : « Maudit soit celui qui travaille si négligeamment pour le roi »!

JOHN SHANCKE.

On lui doit une comédie jouée au théâtre des Blackfriars. Passait pour un comédien de troisième ordre.

JOHN RICE.

Joua un rôle insignifiant.

On a pu remarquer, dans la courte liste que nous venons de donner, que plusieurs comédiens jouaient des rôles de femmes.

Nous ne saurions assez rappeler au lecteur qu'au temps de Shakespeare, et plusieurs années après, les rôles de femme étaient confiés à des enfants ou à des jeunes hommes. C'est une anomalie dont on se convainc difficilement ; il en était pourtant ainsi. Nashe, dans un pamphlet publié en 1592, pamphlet dont le but était de défendre le théâtre anglais, *se vante* de ce que les comédiens de son temps ne sont pas « comme les comédiens de l'autre côté de la mer, des maquereaux employant des putains ou de basses courtisanes, pour jouer des rôles de femme ». En même temps, Prynne s'élevait contre l'habitude de confier des rôles de femme aux hommes, s'appuyant sur ce passage du Deutéronome (XXII, 5) : « La femme ne portera pas ce qui est le privilège de l'homme, l'homme ne portera pas un vêtement de femme ». En revanche, il considérait que les femmes commettaient un péché mortel en paraissant en scène sous leurs vêtements, ce qui rendait, il faut en convenir, les distributions assez difficiles.

En 1629, une troupe française vint jouer a comédie au théâtre des Blackfriars. Les femmes y parurent pour la première fois. Grand scandale. « Maintenant, s'écrie l'auteur de *Histriomastix*, il y a des comédiens femelles en Italie et dans beaucoup d'autres pays. Telles ces Françaises que nous avons vu jouer au théâtre des Blackfriars, le jour de la fête de Saint-Michel. » Prynne écrit ensuite : « Les femmes acteurs sont des prostituées notoires ». Le roi et la reine s'en offenseront, d'ailleurs, assez sérieusement, pour le faire citer devant la Chambre Étoilée, condamner à l'emprisonnement à vie, et pour ordonner que son livre soit brûlé par le bourreau.

Quelque temps après, une nouvelle troupe française s'établit à Londres, et les comédiennes firent une nouvelle apparition. Sur le livre d'office de Philippe, comte de Pembroke et Montgommery, est inscrite une pension de 10 livres pour Josias Floridor et les autres comédiens français « qui ont joué, le 8 janvier 1635, une tragédie devant Sa Majesté ». D'après un manuscrit de Henry Herbert, le 17 février 1636, une troisième compagnie française, approuvée par Sa Majesté la reine et par elle recommandée au roi, fut admise à jouer au Cock-pik, dans Whitehall, une comédie appelée *Mélise*, pour laquelle le roi donna dix livres. D'après le même manuscrit, le 4 avril, jour de Pâques, elle joua la comédie du *Trompeur puni*. Le 5 mai 1636, autorisation est donnée à une quatrième compagnie française, dirigée par Josias d'Aunay et Hurfries de Lau, de jouer dans un nouveau théâtre, situé à Drury-Lane. Quelque temps après, autre autorisation accordée à M. Le Ferme de construire un théâtre français. « Ces Français, écrit sir Henry en marge de son manuscrit, m'ont été recommandés par la reine et sont passés par mes mains *gratis* ». Enfin, au mois de décembre de la même année, on joua à la Cour une pastorale intitulée *Florimène*, et les rôles de femmes furent tenus par des demoiselles d'honneur !

Des demoiselles d'honneur donnant l'exemple ! Nous voilà loin des pamphlets de Nashe et des invectives de Prynne. Le préjugé n'en demeure pas moins. Que des Françaises ou des Italiennes paraissent en scène, passe ; mais des Anglaises, jamais ! Et il fallut encore dix-huit ans pour qu'une femme

anglaise osât rompre en visière. Mistress Coleman, la femme d'Edouard Coleman, parut dans le *Siège de Rhodes*, de d'Avenant, mais timidement, presque comme une comparse. Mrs. Hughes, en 1663, se présente enfin dans le rôle de Desdémone, protégée contre les rumeurs de la foule par un prologue d'un nommé Thomas Jordan. Ce prologue, nous l'avons déjà donné dans la *Vie véridique de Shakespeare*; nous croyons utile d'en reproduire ici au moins les premiers vers :

UN PROLOGUE.

Pour présenter la première femme qui vient jouer sur la scène, dans la tragédie appelée : Le Maure de Venise[1].

Je viens, inconnu de vous tous,
Pour vous apprendre une nouvelle. J'ai vu la dame en costume.
Une femme joue aujourd'hui. Ne riez pas !
Ce n'est pas un homme en robe, ou un page en jupon,
C'est une femme que je connais. Mais je ne puis vous dire
Si elle y succombera.
Ne critiquez pas, messieurs ! Je sais
Que vous allez censurer. Faites-le gentiment.
Est-il possible qu'une honnête femme
Déteste la licence et consente à jouer
Sur une scène, où tous les yeux vont être fixés sur elle ?
Devons-nous considérer comme un crime ce qui en France est
[un honneur ?
Dans les autres royaumes, les maris n'y voient point de mal.
La différence tient tout simplement à la coutume.
Etc., etc.

Comment Mrs. Hughes fut-elle reçue du public? Nous n'avons pas pu le savoir. Il est à supposer que l'innovation ne fut pas très heureuse, puisque, quelque temps après la Restauration, nous verrons des hommes reprendre les rôles de femme.

L'auteur de *Historia Histrionica* nous raconte que le major Mohun joua le rôle de Bellamente, dans la *Cruauté de l'Amour* de Shirley. Gibbor nous apprend qu'à la même époque, le comédien Kynaston joua celui d'Evadue dans *la Tragédie de la jeune fille*. « Mr Kynaston, écrit un contemporain, étant très jeune, a paru si beau, a joué si bien ses rôles (particulièrement ceux d'Arthiope et d'Aglaure), que l'auditoire s'est demandé si jamais une femme l'aurait ému à ce point ».

1. *A Prologue, to introduce the first woman that came to act on the stage, in the tragedy called The moor of Venice.*

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN

Comédie

INTRODUCTION

Pope attribue l'origine de la comédie, *Beaucoup de bruit pour rien*, au *Roland Furieux* de l'Arioste. Il est vrai que son sujet peut être comparé à de nombreux passages du premier livre de cette œuvre. Mais ce qu'il y a de plus évident, c'est qu'il existe une nouvelle de Belleforest, traduite d'une autre de Bandello, sous le titre de : *Comment Timbrée de Cardone devint amoureux, à Messine, de Fénécie Léonati, et les divers et étranges accidents qui advinrent avant qu'il l'épousât*, que cette nouvelle de Belleforest fut traduite en langue anglaise, et que Shakespeare fut à même d'en prendre connaissance. Pour qui a lu le premier livre de l'Arioste et la nouvelle de Bandello, le doute n'est pas permis. C'est au conteur italien que revient l'honneur d'avoir inspiré Shakespeare.

La comédie de *Beaucoup de bruit pour rien* fut probablement écrite en 1600, date à laquelle elle fut enregistrée au Stationer's Hall et imprimée.

PERSONNAGES

DON PEDRO, prince d'Aragon.
DON JUAN, son frère naturel.
CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pedro.
BÉNÉDICT, jeune seigneur de Padoue, également favori de don Pedro.
LÉONATO, gouverneur de Messine.
ANTONIO, son frère.
BALTHAZAR, serviteur de don Pedro.
BORACHIO, CONRAD, } de la suite de don Juan.
DOGBERRY, VERGES. } deux fonctionnaires imbéciles.
UN SACRISTAIN.
UN MOINE.
UN PAGE.
HÉRO, fille de Léonato.
BÉATRICE, nièce de Léonato.
MARGUERITE, URSULE, } demoiselles d'honneur d'Héro.

MESSAGERS. UN GARDIEN. GENS DE SERVICE.

La scène se passe à Messine.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la maison de Léonato.

ENTRENT LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE ET AUTRES AVEC UN MESSAGER[1].

LÉONATO.

J'apprends par cette lettre que don Pedro d'Aragon vient cette nuit à Messine.

LE MESSAGER.

Il doit en être tout près. Il n'était pas à trois lieues quand je l'ai quitté.

LÉONATO.

Combien de gentilshommes avez-vous perdus dans cette rencontre ?

LE MESSAGER.

Peu de distinction et pas un de renom.

LÉONATO.

Une victoire est double quand celui qui l'a remportée ramène ses soldats presque au complet. Je lis dans cette

1. Dans le vieux quarto de cette comédie, imprimé en 1600, on voit parmi les personnages une nommée Innogène, désignée comme la mère d'Héro. Or, elle ne paraît pas en scène et il n'en est pas question dans la pièce. Il est à supposer que Shakespeare supprima au dernier moment le personnage.
C'est donc par inadvertance que la même Innogène est mentionnee dans le folio de 1623.

lettre que don Pedro a conféré beaucoup d'honneurs à un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSAGER.

Honneurs mérités par Claudio et justement accordés par don Pedro. Il a tenu plus que ne promettait son âge, ayant, sous l'apparence d'un agneau, accompli les exploits d'un lion. Il a dépassé toute attente, au point que je ne saurais en donner une idée.

LÉONATO.

Il a un oncle ici, à Messine, qui en sera enchanté.

LE MESSAGER.

Je lui ai déjà remis des lettres, et il en a paru tellement joyeux que sa joie, ne pouvant pas se montrer assez modeste, s'est manifestée sous la forme de la tristesse.

LÉONATO.

Aurait-il fondu en larmes?

LE MESSAGER.

Il a pleuré abondamment.

LÉONATO.

L'excès de la tendresse ! Il n'y a pas de visages plus sincères que ceux qu'arrosent les larmes. Combien vaut mieux pleurer de joie que se réjouir des pleurs !

BÉATRICE.

Je vous prie, le signor Montanto[1] est-il revenu de la guerre ou non?

LE MESSAGER.

Je ne connais personne de ce nom, madame. Nous n'avions pas dans l'armée d'homme de qualité s'appelant ainsi.

LÉONATO.

De qui vous informez-vous ma nièce ?

HÉRO.

Ma cousine veut parler du signor Bénédict de Padoue.

LE MESSAGER.

Ah ! Il est revenu, plus amusant que jamais.

BÉATRICE.

Il a affiché ses défis ici, à Messine, et a provoqué Cupidon à l'arc. Si bien que le fou de mon oncle, lisant le susdit défi, a répondu pour Cupidon et l'a défié à la flèche pour le tir à l'oiseau[2]. Veuillez me dire, je vous prie, combien d'hommes

1. Un *montanto*, en espagnol, est une épée à deux mains, et c'est ainsi que l'on appellait volontiers les bravaches. (*Note de Warburton*).
En Angleterre, le *montanto* était un terme d'escrime. Il y avait le punto, le reverso, la stoccata, l'imbrocata, la passada et le montanto.
Nous avons trouvé ce dernier terme dans les *Joyeuses commères de Windsor* :

... thy reverse, thy distance, thy montant.

2. ... *at the bird-bolt*. Voir la note du tome III, p. 361.

il a tués et mangés durant ces guerres? Où plutôt combien il en a tué. Car j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

LÉONATO.

Sur ma foi, ma nièce, vous mettez trop à contribution le signor Bénédict. Mais il vous le revaudra, j'en suis sûr.

LE MESSAGER.

Il a rendu de grands services, madame, dans cette guerre.

BÉATRICE.

Vous aviez des victuailles moisies, et il vous a aidé à les manger. C'est un brave écuyer tranchant, et il possède un excellent estomac.

LE MESSAGER.

C'est aussi un soldat, madame.

BÉATRICE.

Un bon soldat devant une dame, mais devant un vaillant!

LE MESSAGER.

C'est un brave devant un vaillant, et un homme devant un homme. Il est étoffé d'honorables vertus [1].

BÉATRICE.

En effet, ce n'est rien moins qu'un homme étoffé ; mais quant à l'étoffe... Bah ! nous sommes tous mortels !

LÉONATO.

Monsieur, ne vous méprenez pas sur ma nièce. Il existe une joyeuse bouderie entre le signor Bénédict et elle. Ils ne peuvent pas se rencontrer, sans faire assaut d'esprit.

BÉATRICE.

Hélas! Il n'y gagne pas grand'chose. Lors de notre dernière discussion, quatre de ses cinq esprits [2] s'en sont allés en boitant; maintenant il ne lui en reste plus qu'un pour gouverner toute sa personne. S'il a assez d'esprit pour se tenir chaud [3], qu'il le garde comme une différence entre lui et son cheval, car c'est tout ce qui lui reste pour paraître une créature raisonnable. Qui est son compagnon à cette heure? Chaque mois il a un nouveau frère juré [4].

LE MESSAGER.

Est-ce possible?

BÉATRICE.

Tout ce qu'il y a de plus possible. Il en est de sa fidélité

1. ... *stuffed with all honourable virtues.* Steevens fait observer que le mot *stuffed* (*étoffé*) n'entraîne aucun ridicule. Et dans une note écrite en français, il ajoute : « Un homme bien étoffé, signifie en français un homme à la hauteur des circonstances ».

2. Il s'agit des cinq esprits correspondant aux cinq sens.

3. Expression proverbiale que l'on rencontre dans beaucoup d'auteurs du temps.

4. Nous avons déjà vu que c'était une habitude parmi les coureurs d'aventures de se jurer une amitié fraternelle.

comme de son chapeau qu'il porte toujours à la dernière mode.

LE MESSAGER.

Je vois, madame, que ce gentilhomme n'est pas dans vos livres[1].

BÉATRICE.

Non, et s'il l'était, je brûlerais ma bibliothèque. Mais, je vous prie, qui est son compagnon? N'est-ce pas quelque jeune homme plus querelleur que lui, qui voudrait l'emmener faire un voyage chez le diable?

LE MESSAGER.

Il vit surtout en la compagnie du très noble Claudio.

BÉATRICE.

O Dieu! Il se cramponnera à lui comme une maladie! On l'attrape plus vite que la peste, et celui qui l'attrape devient immédiatement fou! Dieu préserve le noble Claudio! S'il a attrapé ce Bénédict, il lui en coûtera mille livres avant d'être guéri!

LE MESSAGER.

Il fait bon d'être de vos amis, madame.

BÉATRICE.

Soyez-le, excellent ami.

LÉONATO.

Vous ne perdrez jamais la tête, ma nièce.

BÉATRICE.

Pas avant que janvier soit chaud.

LE MESSAGER.

Voici don Pedro.

(*Entrent* DON PEDRO, *suivi par* BALTHAZAR *et autres, puis* DON JUAN, CLAUDIO *et* BENEDICT).

DON PEDRO.

Bon seigneur Léonato, si nous sommes importuns, c'est bien votre faute. L'habitude du monde est d'éviter les dépenses et vous allez au-devant d'elles.

LÉONATO.

L'importunité n'est jamais entrée dans ma maison sous l'aspect de votre Grâce. Le départ d'un importun est un soulagement; or, quand vous nous quitterez, le bonheur aura pris congé et seul le regret demeurera.

DON PEDRO.

Vous remplissez vos devoirs trop volontiers. Je suppose que cette jeune fille est la vôtre?

LÉONATO.

Sa mère me l'a affirmé bien des fois.

1. ... *is not in your books*. Nous dirions: dans vos petits papiers.

BÉNÉDICT.

En doutiez-vous, monsieur, pour l'interroger à ce sujet ?

LÉONATO.

Non, signor Bénédict, car alors vous n'étiez qu'un enfant.

DON PEDRO.

Vous voilà satisfait, Bénédict. Cela nous permet de deviner ce que vous valez, maintenant que vous êtes un homme. Vraiment, la fille laisse supposer le père. Soyez heureuse, madame, car vous ressemblez à votre honorable père.

BÉNÉDICT.

Le signor Léonato peut être son père, j'en jure par tout Messine, ce n'est pas une raison pour qu'elle ait la même tête que lui sur les épaules.

BÉATRICE.

Je m'étonne que vous parliez encore, signor Bénédict. Personne ne fait attention à vous.

BÉNÉDICT.

Quoi, chère madame Dédain, vous vivez toujours !

BÉATRICE.

Le Dédain peut-il mourir quand il a pour nourriture le signor Bénédict? Galanterie elle-même deviendrait Dédain, si vous vous trouviez devant elle.

BÉNÉDICT.

Alors Galanterie est renégate. Il est certain que je suis aimé de toutes les femmes, excepté vous, et je voudrais trouver dans mon cœur de quoi avoir un cœur moins endurci, car, à parler franc, je n'en aime aucune.

BÉATRICE.

Tant mieux pour les femmes ! Autrement elles seraient troublées par un pernicieux soupirant ! Je remercie Dieu et la froideur de mon sang, d'être en cela de la même humeur que vous. J'aimerais mieux entendre mon chien aboyer après une corneille qu'un homme jurer qu'il m'aime.

BÉNÉDICT.

Que Dieu garde votre Seigneurie dans cette disposition d'esprit ! De la sorte, tel ou tel gentilhomme échappera aux égratignures qui l'attendent.

BÉATRICE.

Des égratignures n'enlaidiraient pas un visage comme le vôtre.

BÉNÉDICT.

Allons, vous feriez un rare perroquet.

BÉATRICE.

Un oiseau ayant ma langue vaut mieux qu'une bête avec la vôtre.

BÉNÉDICT.

Je voudrais que mon cheval marchât comme votre langue

et eut aussi bonne respiration. Mais, au nom de Dieu, vous pouvez poursuivre. J'ai fini.

BÉATRICE.

Vous finissez toujours par une malice de haridelle. Je vous connais depuis longtemps.

DON PEDRO.

Voilà le résumé de notre conversation. Signor Claudio et signor Bénédict, mon cher ami Léonato nous a tous invités! Je l'ai prévenu que nous resterions ici au moins un mois, il souhaite de tout son cœur qu'un événement nous retienne plus longtemps. J'ose affirmer qu'il parle franchement et que son insistance vient de son affection.

LÉONATO.

Si vous le juriez, monseigneur, vous ne feriez pas un faux serment. Laissez-moi vous souhaiter la bienvenue, monseigneur. Maintenant que vous êtes réconcilié avec le prince votre frère, je vous dois tous les devoirs.

DON JUAN.

Je vous remercie. Je ne suis point prodigue de paroles, mais je vous remercie.

LÉONATO.

Plaît-il à votre Grâce de passer le premier?

DON PEDRO.

Votre main, Léonato. Nous passerons ensemble.

(*Tous sortent excepté Bénédict et Claudio*).

CLAUDIO.

Bénédict, as-tu remarqué la fille du signor Léonato?

BÉNÉDICT.

Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO.

N'est-ce pas une modeste jeune fille?

BÉNÉDICT.

Me questionnes-tu comme le ferait un honnête homme, simplement pour savoir ce que j'en pense en toute sincérité? Ou veux-tu que je te réponde, comme j'en ai l'habitude, en ennemi de son sexe?

CLAUDIO.

Je t'en prie, réponds sérieusement.

BÉNÉDICT.

Sur ma foi, elle me semble trop peu de chose pour une louange exagérée, trop brune pour une brillante louange et trop petite pour une grande. Tout ce que je puis dire pour la recommander est ceci : autre qu'elle est, elle ne serait pas jolie; étant ce qu'elle est, je ne l'aime pas.

CLAUDIO.

Tu crois que je veux rire? Je t'en prie, dis-moi sincèrement comment tu la trouves.

BÉNÉDICT.

As-tu l'intention de l'acheter, pour prendre ainsi des informations sur elle?

CLAUDIO.

Le monde pourrait-il payer un tel joyau?

BÉNÉDICT.

Oui et un coffret pour l'y enfermer. Me parles-tu sincèrement ou joues-tu le Jack à l'esprit fort pour nous dire que Cupidon est un bon trouveur de lièvres et Vulcain un rare charpentier[1]? Dans quel ton faut-il le prendre pour chanter avec toi la romance?

CLAUDIO.

C'est, selon moi, la plus charmante femme que j'aie jamais rencontrée.

BÉNÉDICT.

Je vois encore sans besicles, et ne vois pas comme toi. Si sa cousine n'était pas toujours en colère, elle l'emporterait sur elle en beauté, comme le premier mai sur le dernier jour de décembre. Mais j'aime à croire que vous n'avez pas l'intention de tourner au mari, n'est-ce pas?

CLAUDIO,

J'ai juré de ne jamais me marier, mais si Héro consentait à être ma femme, je ne répondrais pas de moi.

BÉNÉDICT.

En êtes-vous là? Le monde ne renfermera-t-il jamais un homme qui veuille porter tranquillement son chapeau? Ne verrai-je jamais un célibataire de soixante ans? Puisque tu sens le besoin de te mettre le joug au cou, portes-en la marque et soupire le dimanche. Voici Pedro qui revient nous chercher.

(*Entre don* PEDRO).

DON PEDRO.

Quel secret vous retient ici, pour que vous n'ayez pas suivi Léonato?

BÉNÉDICT.

Je voudrais que votre Grâce me contraignît à le dire.

DON PEDRO.

Je t'ordonne de parler, par l'obéissance que tu me dois.

BÉNÉDICT.

Vous entendez, comte Claudio? Je puis garder un secret aussi bien qu'un muet, soyez-en convaincu. Mais l'obéissance!... Remarquez-le bien, c'est l'obéissance!... Il est amoureux. De qui, demande votre Grâce? Remarquez combien la réponse est courte... D'Héro, la courte fille de Léonato.

1. La plaisanterie échappe aux commentateurs.

CLAUDIO.

S'il en était ainsi cela serait publié...

BÉNÉDICT.

Comme le vieux conte, monseigneur : *Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai, Dieu défende que ce soit vrai* [1] !

CLAUDIO.

Si mon amour ne change pas bientôt, à Dieu ne plaise que ce ne soit pas vrai !

DON PEDRO.

Amen, si vous l'aimez, car la dame en est tout à fait digne.

CLAUDIO.

Vous parlez ainsi pour m'éprouver, monseigneur.

DON PEDRO.

Par ma foi, je dis ce que je pense.

CLAUDIO.

Et par ma foi, monseigneur, j'en fais autant.

BÉNÉDICT.

Et par ma double foi, et ma double sincérité, je vous imite.

CLAUDIO.

Je sens que je l'aime.

DON PEDRO.

Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICT.

Je ne sais pas pourquoi elle serait aimée et j'ignore si elle en est digne, voilà mon opinion. Le feu ne m'en ferait pas changer et je mourrais sur le bûcher.

DON PEDRO.

Tu as toujours été un hérétique obstiné en ce qui concerne la beauté.

CLAUDIO.

Jamais il ne pourrait remplir son rôle sans cette obstination-là.

BÉNÉDICT.

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie ; qu'elle m'ait mis au monde, je lui en adresse mes plus humbles remerciements ; mais je ne veux pas qu'on sonne l'hallali au-dessus de mon front, ni suspendre un cor de chasse à un invisible ceinturon [2]. Toutes les femmes me le pardonneront. Pour ne pas faire de tort aux femmes en me méfiant de l'une d'elles, je suis décidé à n'avoir confiance en aucune ! Finalement, et je ne m'en porterai que mieux, je veux vivre garçon.

1. Un commentateur, sir Blakeway, a retrouvé un vieux conte anglais, dont : « Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai, Dieu défende que ce soit vrai », est, en quelque sorte, le refrain.

2. La phrase est compliquée. D'après Steevens, Bénédict voudrait dire : Je ne veux pas porter des cornes et n'avoir rien à y suspendre.

DON PEDRO.

Avant de mourir, je te verrai pâlir d'amour.

BÉNÉDICT.

Vous me verrez pâlir de colère, d'anémie, de faim, monseigneur, mais pas d'amour. Si vous me prouvez que l'amour me coûte plus de sang que le vin m'en donne, je consens à avoir les yeux crevés par un faiseur de ballades, et à être pendu à la porte d'un bordel, comme une enseigne représentant l'Amour aveugle.

DON PEDRO.

Si jamais tu manques à ton serment tu fourniras un joli sujet de satire.

BÉNÉDICT.

Si j'y manque, mettez-moi dans une bouteille comme un chat, prenez-moi pour cible[1], et frappez sur l'épaule de celui qui m'atteindra, en l'appelant Adam[2].

DON PEDRO.

Nous verrons bien par la suite.

Un temps vient où le taureau sauvage porte le joug [3].

BÉNÉDICT.

Il se peut que le taureau sauvage le porte, mais si jamais le prudent Bénédict en fait autant, enlevez les cornes du taureau, mettez-les-moi sur le front, faites de moi un horrible portrait et, en grosses lettres, comme on écrit : *Ici on loue un bon cheval*, écrivez sur l'enseigne dont j'aurai fourni le sujet : *Ici vous pouvez voir Bénédict, l'homme marié.*

CLAUDIO.

Si jamais cela arrive tu seras un fou cornu !

DON PEDRO.

Si Cupidon n'a pas vidé complètement son carquois à Venise, apprête-toi à trembler.

BÉNÉDICT.

C'est qu'il y aura un tremblement de terre.

DON PEDRO.

Soit, vous voulez temporiser avec les heures. En attendant,

1. Dans certaines contrées d'Angleterre, on mettait dans une grande bouteille de bois (semblable à celles dont se servent les bergers) de la suie et un chat. On pendait la bouteille, et celui qui attrapait la tête du chat était regardé comme le héros de la fête.

2. Adam Bell, Clym de Clough et William de Cloudesle étaient trois célèbres bandits que leur habileté à l'arc avait rendus aussi fameux dans le nord de l'Angleterre que Robin Hood et ses compagnons dans les pays du centre. Ils résidaient dans la forêt d'Englewood. A quelle époque ? On l'ignore. L'auteur des Ballades de Robin Hood les dit contemporains du père de ce dernier.

3. Ce vers est emprunté à la tragédie de *Hieronymo*, à laquelle nous avons déjà fait allusion dans des notes précédentes.

cher seigneur Bénédict, retournez chez Léonato, faites-lui mes compliments et dites-lui que je souperai chez lui, sans faute, car, en vérité, il a fait de grands préparatifs.

BÉNÉDICT.

Je suis presque capable de remplir une telle ambassade. Sur ce, je vous laisse...

CLAUDIO.

A la garde de Dieu. De ma maison, (si j'en avais une)...

DON PEDRO.

Ce six juillet. Votre ami dévoué, Bénédict[1].

BÉNÉDICT.

Ne vous moquez pas ! Le corps de vos discours est quelquefois rehaussé d'ornements mal attachés [2]. Avant de lire des vieilles formules, examinez votre conscience. Sur ce, je vous laisse.

(*Bénédict sort*).

CLAUDIO.

Mon suzerain, maintenant votre Grandeur peut me rendre un service.

DON PEDRO.

Mon amitié t'appartient, donne-lui des leçons, et tu verras avec quelle facilité elle les retiendra, si difficiles qu'elles soient, pourvu qu'il s'agisse de ton bien.

CLAUDIO.

Léonato a-t-il un fils, monseigneur ?

DON PEDRO.

Il n'a pas d'autre enfant que Héro, son unique héritière. L'aimerais-tu, Claudio ?

CLAUDIO.

Oh ! monseigneur, quand vous êtes parti pour cette dernière guerre, je la regardais avec les yeux d'un soldat se sentant déjà touché, mais ayant de trop rudes conversations à soutenir pour s'attarder à des paroles d'amour. A cette heure où je suis revenu, les pensées guerrières s'en sont allées, et ont fait place à de doux et délicats désirs, tous me rappelant combien Héro est belle et me parlant de ma sympathie pour elle avant mon départ.

1. Shakespeare fait, dans ce passage, allusion aux formules épistolaires qui, de son temps, étaient aussi ridicules que les nôtres.

2. *Is sometimes guarded with fragments*. On appelait *guards* des ornements de dentelles ou de broderies.

Nous avons vu dans *le Marchand de Venise* :

... Give him a livery
More guarded than his fellows.

Et dans *la Première partie de Henry IV* :

... Velvet guards, and Sunday citizens.

DON PEDRO.

A présent tu vas devenir un véritable amoureux, car tu fatigues déjà ton auditeur avec un volume de mots. Si tu aimes la belle Héro, courtise-la. Je m'en expliquerai avec elle et avec son père, et tu deviendras son époux. N'était-ce pas cette conclusion que visait ta jolie histoire?

CLAUDIO.

Avec quelle douceur vous soignez l'amour, vous qui connaissez son mal! C'était pour que ma passion ne vous parût pas trop soudaine que je prenais tant de précautions avant de l'avouer.

DON PEDRO.

Le pont a-t-il besoin d'être plus large que le fleuve? La meilleure excuse d'une requête est sa nécessité. Tout ce qui tend à la satisfaire est bon. Tu aimes[1], je vais te donner le remède qui convient. Nous nous divertirons cette nuit, je jouerai ton rôle sous quelque déguisement, je dirai à la belle Héro que je suis Claudio, je verserai mon cœur dans son sein, je captiverai son attention par l'intérêt, la puissance de mon amoureux récit. Ensuite, j'aurai une explication avec son père et finalement elle t'appartiendra. Il s'agit de mettre immédiatement mon moyen en pratique.

SCÈNE II.

La Maison de Léonato.

ENTRENT LÉONATO ET ANTONIO.

LÉONATO.

Eh bien, mon frère? Où est mon neveu, votre fils? S'est-il pourvu de musiciens?

ANTONIO.

Il s'en occupe très sérieusement. Frère, je vais vous dire d'étranges nouvelles que vous n'auriez jamais imaginées.

LÉONATO.

Sont-elles bonnes?

ANTONIO.

Cela dépend des suites, mais elles semblent bonnes. Le prince et le comte Claudio, se promenant sous l'ombre

1. ... *'tis once, thou lov'st.* C'est là une tournure de phrase habituelle à Shakespeare et qui est restée obscure pour tous les traducteurs. Comment rendre : *'tis once?* On la retrouve dans *les Joyeuses Commères de Windsor*, *Henry VIII*, *la Comédie des Erreurs*, etc.

épaisse d'une allée de mon jardin, ont été entendus par un de mes gens. Le prince a avoué à Claudio qu'il aimait ma nièce, votre fille, et qu'il avait l'intention de l'en informer cette nuit, pendant le bal. S'il la trouve consentante, il saisirait l'occasion aux cheveux et vous tiendrait immédiatement au courant des choses.

LÉONATO.

L'homme qui vous a répété cela a-t-il son bon sens?

ANTONIO.

C'est un garçon bien avisé. Je vais l'envoyer chercher, vous le questionnerez vous-même.

LÉONATO.

Non, non. Il faut considérer cela comme un rêve, jusqu'à ce que l'évidence vienne nous convaincre. En attendant, je vais avertir ma fille de ce qui se passe, afin qu'elle prépare sa réponse, si, par aventure, l'homme avait dit vrai. Parlez-lui, et tenez-la au courant. (*Plusieurs personnes traversent la scène*). Mes amis, vous savez ce que vous avez à faire... Je vous demande pardon, mon ami... Venez avec moi, je vais employer vos talents... Mes chers amis, c'est le moment de montrer votre zèle.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Un autre endroit dans la maison de Léonato.

ENTRENT DON JUAN ET CONRAD.

CONRAD

Quelle maladie vous tient, monseigneur? Pourquoi cette tristesse sans mesure?

DON JUAN.

L'événement qui la nourrit étant sans mesure, ma tristesse doit être sans limite.

CONRAD.

Vous devriez entendre raison.

DON JUAN.

Et quand j'aurai entendu raison, quel benéfice en tirerai-je?

CONRAD.

Si le remède n'agit pas de suite, vous y gagnerez du moins une résignation patiente.

DON JUAN.

Je m'étonne que toi, né, comme tu le dis, sous Saturne, tu cherches par une médecine morale à guérir un mal

incurable. Je ne sais pas dissimuler. Il faut que je sois triste quand j'ai des motifs de l'être, et nulle plaisanterie ne saurait me faire sourire. Si j'ai faim, il faut que je mange sans attendre le bon plaisir de quelqu'un; il faut que je dorme si j'ai sommeil, sans m'occuper des affaires des autres; enfin je dois rire, si je suis joyeux, en dépit de l'humeur du voisin.

CONRAD.

Soit, mais vous ne devriez pas faire ainsi montre de vos impressions, tant que vous serez sous le pouvoir d'un contrôle. Vous vous êtes récemment révolté contre votre frère et il vient de vous pardonner. Vous ne vous enracinerez dans sa faveur que si vous maintenez le beau temps. Il est indispensable que vous prépariez la saison si vous voulez récolter.

DON JUAN.

J'aimerais mieux être un ver sur une ronce que devenir une rose par sa faveur. Il convient mieux à mon tempérament d'être dédaigné de tous que d'emprunter des dehors pour surprendre l'amitié de quiconque. De la façon, si je ne passe pas pour un flatteur, du moins on ne niera pas que je sois un coquin fieffé. On a confiance en moi, mais on me musèle; on me libère, mais on m'attache. Je ne chanterai pas dans une cage. Si j'avais la bouche à l'aise, je mordrais; si j'avais ma liberté, je suivrais ma fantaisie. Dans ces conditions, laisse-moi être ce que je suis, et ne cherche pas à me changer.

CONRAD.

Ne pouvez-vous tirer aucun parti de votre mécontentement?

DON JUAN.

J'en fais usage, car c'est mon seul conseiller. Qui vient là? Quelle nouvelle, Borachio?

(*Entre* BORACHIO).

BORACHIO.

J'arrive d'un grand souper. Le Prince, votre frère, est royalement traité par Léonato et je vous apporte la nouvelle d'un prochain mariage.

DON JUAN.

Servira-t-il d'assises à quelque nouveau chagrin? Quel est le fou qui se fiance volontairement avec l'inquiétude?

BORACHIO.

Parbleu! Le bras droit de votre frère.

DON JUAN.

Le très exquis Claudio?

BORACHIO.

Lui-même.

DON JUAN.

Un fameux chevalier! Et sur qui a-t-il jeté les yeux?

BORACHIO.

Sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN.

Une vraie caillette! Comment avez-vous appris cela?

BORACHIO.

On m'avait chargé de brûler des parfums et j'en allumais dans une chambre mal aérée, quand je vis venir le Prince et Claudio, bras dessus bras dessous, en sérieuse conférence. Je me cachai derrière une tapisserie et, de là, je les entendis décider que le prince ferait la cour à Héro pour son propre compte, puis, quand il aurait obtenu son consentement, qu'il la repasserait au comte Claudio.

DON JUAN.

Venez, venez, allons là-bas! Voilà pour moi l'occasion d'alimenter mon mécontentement. Ce jeune parvenu se glorifie de ma ruine; si je peux devenir un obstacle à sa route, chaque route me sera bonne. Je compte sur vous deux, vous me prêterez votre aide.

CONRAD.

Jusqu'à la mort, monseigneur.

DON JUAN.

Allons à ce grand souper. Leur plus grand plaisir est de me voir à bas... Si le cuisinier pouvait partager mon opinion!... Allons-nous tâter le terrain?

BORACHIO.

Nous sommes aux ordres de votre Seigneurie.

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon dans la maison de Léonato.

ENTRENT LÉONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE ET AUTRES.

LÉONATO.

Le comte Jean n'était-il pas à souper?

ANTONIO.

Je ne l'ai pas vu.

BÉATRICE.

Comme ce gentilhomme a l'air de mauvaise humeur! Je n'ai jamais pu le voir sans éprouver, pendant une heure, des aigreurs d'estomac[1].

HÉRO.

Il a de véritables dispositions à la mélancolie.

BÉATRICE.

Un excellent homme serait celui qui tiendrait le milieu entre lui et Bénédict. Le premier est muet comme une image; l'autre me rappelle le fils aîné de la maison, il bavarde continuellement.

LÉONATO.

En ce cas, la moitié de la langue du signor Bénédict dans la bouche du comte Jean, et la moitié de la mélancolie du comte Jean sur le visage du signor Bénédict....

BÉATRICE.

Avec une jambe bien faite, le pied sûr et assez d'argent dans la poche, cela ferait, mon oncle, un homme capable de séduire n'importe quelle femme ici-bas... à moins qu'elle s'en défende.

LÉONATO.

Sur ma foi, nièce, tu ne te marieras jamais, si tu as toujours la langue aussi malicieuse.

1. ... *heart-burn'd an hour after.* La maladie appelée en anglais *heart-burn*, est celle qui provient d'acidités incommodant l'estomac. (*Note de Johnson*).

ANTONIO.

En effet, elle est trop méchante.

BÉATRICE.

Trop méchante est plus que malicieuse.. Je diminuerai ainsi le don de Dieu, car il est dit : *A vache malicieuse, Dieu envoie de courtes cornes.* Tandis qu'à vache trop méchante il n'en envoie pas.

LÉONATO.

Etant trop méchante, il ne t'en enverra donc pas?

BÉATRICE.

Evidemment, s'il ne m'envoie pas de mari. Pour cette bénédiction, à genoux tous les matins et tous les soirs, je lui dis : Seigneur, je ne pourrais pas endurer un époux avec de la barbe au visage, j'aimerais coucher dans de la laine !

LÉONATO.

Tu pourrais jeter les yeux sur un époux imberbe.

BÉATRICE.

Qu'en ferais-je? Je l'habillerais de mes vêtements et il me servirait de femme de chambre? Celui qui porte une barbe est plus qu'un jeune homme, et celui qui n'en porte pas, moins qu'un homme. Or, celui qui est plus qu'un jeune homme n'est pas pour moi, et à celui qui est moins qu'un homme je n'appartiendrai jamais. Donc, je consens à prendre pour douze sols tous les barbus et à conduire ces singes en enfer.

LÉONATO.

En ce cas, tu irais aussi?

BÉATRICE.

A la porte, seulement. Là, le diable, comme un vieux cocu, avec des cornes sur la tête, me rencontrera et me dira : *Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel. Il n'y a pas de place ici pour vous autres jeunes filles !* Sur ce, je lui remettrai mes singes et j'irai trouver saint Pierre au ciel. Il me montrera la demeure des célibataires et tout le jour j'y vivrai heureuse.

ANTONIO, *à Héro.*

Je suppose, ma mie, que vous, au moins, vous vous laisserez conduire par votre père?

BÉATRICE.

Oui, sur ma foi. C'est le devoir de ma cousine de faire une révérence et de dire : *Père, comme il vous plaira.* Mais malgré tout, cousine, que ce soit un beau garçon ! Autrement je vous conseillerais de faire une autre révérence et de dire : *Père, comme il me plaira.*

LÉONATO.

Allons, ma nièce, j'espère vous voir un jour pourvue d'un mari.

BÉATRICE.

Pas avant que Dieu ait fait des hommes d'une autre matière que la terre. N'est-il pas chagrinant pour une femme d'obéir à un amas d'insolente poussière? De rendre compte de sa vie à un morceau de méchante marne? Pour moi, mon oncle, je m'y refuserai toujours. Les fils d'Adam sont mes frères, et, en toute sincérité, je considérerais comme un péché de chercher un époux dans ma famille.

LÉONATO.

Fille, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Si le prince vous sollicite dans ce sens, vous savez ce que vous devez répondre.

BÉATRICE.

La faute en sera à la musique, cousine, si vous n'êtes pas courtisée en mesure. Au cas où le prince se montrerait importun, dites-lui qu'il y a une mesure en toute chose et dansez au lieu de lui répondre. Croyez-moi, Héro, le flirt, le mariage, le repentir, c'est comme une gigue écossaise, une mesure et un cinq pas. Le flirt est d'abord empressé, chaleureux, comme la gigue écossaise, et tout aussi fantasque. Le mariage, c'est la mesure pleine de dignité antique. Vient ensuite le repentir qui, sur ses mauvaises jambes, danse de plus en plus mal le cinq pas, jusqu'à ce qu'il fasse la culbute dans le tombeau.

LÉONATO.

Ma nièce, vous voyez les choses du mauvais côté!

BÉATRICE.

J'ai de bons yeux, mon oncle, capable de distinguer une église en plein jour.

LÉONATO.

Voici les masques. Frère, faisons place.

(*Entrent* DON PEDRO, CLAUDIO, BENEDICT, BALTHAZAR, DON JUAN, BORACHIO, MARGARET. URSULE *et autres. Tous sont masqués*[1]).

DON PEDRO.

Madame, voulez-vous faire un tour avec votre ami?

HÉRO.

Si on marche doucement, regarde gentiment, si on ne dit rien, je suis pour la promenade. Surtout s'il s'agit de me promener au dehors.

1. Dans le quarto et dans le folio, après le nom de Balthazar, au lieu de don John (don Juan) on lit *dumb John. Dumb* veut dire muet.

Lorsque les pièces de Shakespeare ont été copiées pour l'imprimerie, le copiste, au lieu d'avoir le manuscrit devant lui, écrivait sous une dictée. Si, en effet, le manuscrit primitif avait été devant le copiste, il n'aurait jamais écrit *dumb* pour *don*.

DON PEDRO.

Avec moi, pour compagnon?

HÉRO.

Je vous le dirai, quand ça me plaira.

DON PEDRO.

Et quand vous plaira-t-il de le dire?

HÉRO.

Quand vous me plairez. Dieu défende que le luth ressemble à l'étui!

DON PEDRO.

Mon masque est comme le toit de Philémon: Jupiter est dessous.

HÉRO.

Alors, votre masque devrait être de chaume[1]?

DON PEDRO.

Parlez bas, si vous parlez d'amour.

(*Ils passent*).

BALTHAZAR.

Je voudrais être aimé de vous.

MARGUERITE.

Je ne vous le souhaiterais pas, pour votre repos, car je suis remplie de défauts.

BALTHAZAR.

Citez-m'en un.

MARGUERITE.

Je récite mes prières tout haut.

BALTHAZAR.

Je ne vous en aime que mieux. Ceux qui vous écoutent peuvent crier *Amen!*

MARGUERITE.

Dieu me donne un bon danseur!

BALTHAZAR.

Amen!

MARGUERITE.

Et qu'il le fasse disparaître de ma vue, quand la danse sera terminée!... Répondez, clerc.

BALTHAZAR.

Plus un mot. Le clerc a eu sa réponse.

(*Ils passent*).

URSULE.

Je vous connais assez. Vous êtes le seigneur Antonio.

1. *... then your visor should be thatch'd.*
Dans la traduction d'Ovide par Golding (1587), se trouve la phrase suivante:
The roofe thereof was thatch'd all with straw and fennish reede.
(*Note de Malone*)..

ANTONIO.

En un mot, je ne le suis pas.

URSULE.

Je vous reconnais à votre façon de remuer la tête.

ANTONIO.

A parler franc, c'est une façon que je contrefais.

URSULE.

Vous ne pourriez pas la contrefaire de la sorte, si vous n'étiez pas lui-même. Vous avez la main sèche comme la sienne. Vous êtes Antonio.

ANTONIO.

En un mot, je ne suis pas Antonio.

URSULE.

Allons, allons! Croyez-vous que je ne vous reconnaisse pas à la qualité de votre esprit? Le mérite ne peut pas se dissimuler. Ne niez pas, vous êtes Antonio. Les grâces se trahissent toujours et je n'en dirai pas plus long.

(*Ils passent*).

BÉATRICE.

Je ne peux pas savoir qui vous a raconté çà?

BÉNÉDICT.

Non, pardonnez-moi.

BÉATRICE.

Et vous refusez de vous faire connaître?

BÉNÉDICT.

Plus tard.

BÉATRICE.

Ce doit être le signor Bénédict qui vous a dit que j'étais fière et que je puisais mes réparties dans les *Cent histoires Joyeuses* [1].

BÉNÉDICT.

Qui est ce Bénédict?

BÉATRICE.

J'ai la conviction que vous le connaissez un peu.

BÉNÉDICT.

Du tout, croyez-moi.

BÉATRICE.

Ne vous a-t-il jamais fait rire?

BÉNÉDICT.

Je vous en prie, dites-moi qui c'est.

BÉATRICE.

Le bouffon du prince. Un fou assommant, dont la seule qualité est de débiter de telles absurdités qu'on n'arrive pas

1. Le livre auquel Shakespeare fait allusion pourrait bien être *Les Cent nouvelles Nouvelles* qui furent traduites en Angleterre.

à les croire. Un homme seulement apprécié des libertins, se recommandant moins par son esprit que par sa méchanceté, divertissant les hommes en même temps qu'il les fâche; si bien qu'ils se moquent de lui et le battent. Je suis sûre qu'il est dans la flotte. Je voudrais qu'il m'abordât.

BÉNÉDICT.

Quand je connaîtrai ce gentilhomme, je lui répéterai ce que vous dites de lui.

BÉATRICE.

Faites, faites! Il risquera une ou deux comparaisons à mon égard. S'il arrive qu'on ne les remarque pas, ou si elles ne provoquent aucun rire, alors il tombera dans une profonde mélancolie, et l'on économisera une aile de perdrix, car le fou ne soupera pas cette nuit.

(*Musique à la cantonade*).

Suivons ceux qui nous mènent.

BÉNÉDICT.

S'ils nous mènent à bien.

BÉATRICE.

Au cas contraire, je les laisserais au premier tournant.

(*Danses. Après la danse tous sortent, excepté don Juan, Borachio et Claudio*).

DON JUAN.

Sûrement, mon frère est amoureux d'Héro. Il a pris son père à part pour en causer avec lui. Les dames ont suivi la belle, il ne reste plus qu'un masque.

BORACHIO.

Claudio. Je le reconnais à son mantien.

DON JUAN.

N'êtes-vous pas le signor Bénédict?

CLAUDIO.

Vous me connaissez bien. Lui-même.

DON JUAN.

Signor, vous êtes l'ami intime de mon frère. Il est amoureux d'Héro. Je vous en prie, dissuadez-le de cette personne qui n'est pas d'une naissance égale à la sienne. Vous pouvez, en la circonstance, jouer le rôle d'un honnête homme.

CLAUDIO.

Comment savez-vous qu'il l'aime?

DON JUAN.

Je l'ai entendu lui faire des serments d'amour.

BORACHIO.

Moi aussi. Il jurait de l'épouser cette nuit.

DON JUAN.

Allons, venez au banquet.

(*Don Juan et Borachio sortent*).

CLAUDIO.

J'ai répondu au nom de Bénédict, mais ces mauvaises nouvelles je les ai apprises par l'oreille de Claudio... Plus de doute!... Le prince lui fait la cour pour son compte!... L'amitié est fidèle en toutes choses, sauf dans les affaires d'amour. Il faut, en amour, que les cœurs n'aient point d'interprètes, et que les yeux travaillent pour leur compte, sans employer d'intermédiaire. La beauté est une sorcière dont les charmes transforment la loyauté en convoitise. C'est un fait que l'on constate à chaque heure, et je ne me suis pas défié. Adieu donc, Héro!

(*Rentre* BENEDICT).

BÉNÉDICT.

Le comte Claudio?

CLAUDIO.

Lui-même.

BÉNÉDICT.

Voulez-vous venir avec moi?

CLAUDIO.

Où?

BÉNÉDICT.

Auprès du premier saule, où nous nous occuperons de vos affaires. De quelle façon porterez-vous votre couronne? Autour du cou, comme une chaîne d'usurier [1]? Ou sur le bras, comme une écharpe de lieutenant? De toute façon, il vous faudra en porter une, car le prince a fait la conquête de votre Héro.

CLAUDIO.

Je lui souhaite d'être heureux avec elle.

BÉNÉDICT.

Voilà qui est parlé comme un honnête conducteur de bestiaux, quand il vend ses bœufs. Auriez-vous jamais supposé que le prince vous servît de la sorte?

CLAUDIO.

Je vous en prie, laissez-moi.

BÉNÉDICT.

Oh! Maintenant vous frappez comme l'aveugle. C'est l'enfant qui a dérobé votre nourriture et vous corrigez le poteau.

CLAUDIO.

Puisque vous ne voulez pas me laisser, c'est moi qui partirai.

(*Il sort*).

1. Au temps de Shakespeare, les riches citoyens portaient autour du cou des chaînes d'or, souvent d'une valeur considérable.

BÉNÉDICT.

Hélas ! pauvre oiseau blessé ! Il va se réfugier dans les joncs !... Mais que dame Béatrice me connaisse si bien et pourtant si mal ! Le bouffon du prince !... Peut-être mérité-je ce titre parce que je suis jovial?... Non! Je me calomnie. Je n'ai point cette réputation. C'est le méchant caractère de Béatrice qui la pousse à supposer que le monde pense comme elle et à me sacrifier ainsi. Je ferai tout mon possible pour m'en venger.

(*Rentrent* DON PEDRO, HERO *et* LEONATO).

DON PEDRO.

Maintenant, signor, où est le comte?

BÉNÉDICT.

Sur ma foi, monseigneur, j'ai joué le rôle de madame la Renommée. J'ai trouvé le comte ici, aussi mélancolique qu'une cabane au fond d'un bois [1]. Je lui ai dit, et je crois n'avoir pas menti, que votre Grâce avait obtenu le consentement de cette jeune dame, et je lui ai offert de l'accompagner jusqu'à un saule, pour lui tresser une guirlande comme à un amant délaissé, ou pour cueillir des verges, le jugeant digne d'être fouetté.

DON PEDRO.

D'être fouetté? Quelle faute a-t-il commise?

BÉNÉDICT.

Celle d'un sot écolier qui, dans sa joie d'avoir trouvé un nid, le montre à son compagnon qui le lui prend.

DON PEDRO.

Est-ce commettre une faute d'avoir confiance? Le coupable est le voleur.

BÉNÉDICT.

Cependant il n'eût pas été mal à propos qu'on cueillît les verges et la guirlande. La guirlande il l'aurait portée, et vous aurait réservé les verges, à vous qui, paraît-il, avez dérobé le nid.

DON PEDRO.

Pour apprendre aux oiseaux à chanter, après quoi je les rendrai à leur propriétaire.

BÉNÉDICT.

Si leur chant répond à votre dire, par ma foi, vous aurez parlé honnêtement.

DON PEDRO.

Dame Béatrice vous en veut. Le gentilhomme qui a dansé avec elle lui a dit que vous la traitiez mal.

1. « Et la fille de Sion restera comme une cabane dans une vigne, comme une loge dans un champ de concombres, comme une ville serrée de près ». (*Isaïe*, chap. I).

BÉNÉDICT.

C'est elle qui m'a maltraité au point de faire tressaillir une bûche ! Un chêne, n'eût-il plus qu'une feuille verte, lui aurait répliqué. Mon masque commençait à s'animer et à se fâcher contre elle. Elle m'a dit, croyant s'adresser à un autre, que j'étais le bouffon du prince ! que j'étais plus ennuyeux qu'un grand dégel ! Accumulant plaisanterie sur plaisanterie, avec une telle impétuosité que je demeurais comme un homme servant de but au tir d'une armée entière ! Elle parle de poignards et chaque mot est un coup. Si son haleine était aussi mauvaise que ses conclusions, il n'y aurait pas moyen de vivre auprès d'elle, car elle infecterait jusqu'à l'étoile du nord ! Je ne voudrais pas l'épouser, eût-elle en dot tout ce qu'Adam possédait avant sa faute. Elle aurait fait tourner la broche à Hercule et il aurait fendu sa massue pour allumer du feu. Allons, n'en parlons plus. Vous finirez par convenir que c'est l'infernale Até en grande toilette. Pardieu, il serait bon que quelque savant l'exorcisât. Tant qu'elle sera là, un homme pourra vivre en enfer aussi tranquillement que dans un sanctuaire, et les gens feront exprès de pécher pour y aller. Le désordre, l'horreur et la perturbation la suivent !

(*Rentrent* CLAUDIO *et* BEATRICE).

DON PEDRO.

Regardez, la voici qui vient.

BÉNÉDICT.

Votre Grâce consentirait-elle à me donner quelque office à remplir au bout du monde ? J'irais, à cette heure, faire aux antipodes la moindre commission qu'il lui plairait de me confier. Je lui rapporterais un cure-dent du fond de l'Asie, la longueur du pied du prêtre Jean, un poil de la barbe du grand Cham ; je partirais comme ambassadeur auprès des Pygmées, plutôt que d'échanger trois mots avec cette harpie. Vous n'avez pas quelque emploi de la sorte pour moi ?

DON PEDRO.

Je tiens à vous avoir auprès de moi.

BÉNÉDICT.

Oh Dieu ! Voici un plat que je n'aime pas ! Je ne peux pas endurer madame Langue !

(*Il sort*).

DON PEDRO.

Venez, madame, venez. Vous avez perdu le cœur de signor Bénédict.

BÉATRICE.

En effet, monseigneur, il me l'avait prêté pour quelques

instants et, comme intérêt, je lui avais donné un cœur double contre le sien. Il me l'a regagné avec des dés pipés et c'est ainsi que votre Grâce a raison de dire que je l'ai perdu.

DON PEDRO.

Vous l'avez terrassé, madame, complètement terrassé.

BÉATRICE.

Je ne voudrais pas qu'il en fît autant de moi, monseigneur, de peur de donner le jour à des fous. Je vous amène le comte Claudio, que vous m'avez envoyé chercher.

DON PEDRO.

Eh bien, comte? Pourquoi êtes-vous triste?

CLAUDIO.

Je ne suis pas triste, monseigneur.

DON PEDRO.

Alors vous êtes malade?

CLAUDIO.

Malade non plus, monseigneur.

BÉATRICE.

Le comte n'est ni triste, ni malade, ni joyeux, ni bien portant. Il est civil comme une orange, dont il a la couleur jalouse.

DON PEDRO.

Sur ma foi, madame, je crois que vous dites vrai. Mais s'il est ainsi, il n'en faut accuser que son erreur. Claudio, j'ai fait la cour à Héro en ton nom, et en ton nom je l'ai conquise. Après un entretien avec son père, j'ai obtenu son consentement. Fixe le jour du mariage et que Dieu te tienne en joie.

LÉONATO.

Comte, prenez ma fille et ma fortune. Sa Grâce a fait cette union, et toutes les Grâces diront amen.

BÉATRICE.

Parlez, comte, c'est votre réplique.

CLAUDIO.

Le silence est le meilleur héraut de la joie. Mon bonheur serait moindre si je pouvais en dire l'étendue... Madame, comme vous m'appartenez, je vous appartiens. Je me donne complètement à vous et l'échange me fait extravaguer!

BÉATRICE.

Parlez donc, cousine. Si vous ne le pouvez pas, fermez-lui la bouche avec un baiser, afin qu'il n'en dise pas davantage[1].

1. Il y a certainement une erreur dans le texte. Comment se fait-il que, depuis son entrée, Héro n'ait pas ouvert la bouche et qu'elle ne réponde même pas à Béatrice? Dans certaines éditions, elle ne figure pas en scène au moment où nous sommes. Alors que signifie la réplique de Béatrice?

DON PEDRO.

En vérité, madame, vous avez le cœur joyeux.

BÉATRICE.

Oui, monseigneur. Je le remercie, le pauvre, il tient bien contre le vent du souci. Ma cousine lui dit à l'oreille qu'elle le porte dans son cœur.

CLAUDIO.

En effet, cousine.

BÉATRICE.

Cousine? Dieu bon, voilà un mariage qui me vaut une parenté nouvelle! Ainsi tout le monde se marie ici-bas, excepté moi qui n'ai rien pour tenter un mari[1]. Je peux m'asseoir dans un coin et crier : « Eh là! qui a un mari à me donner »?

DON PEDRO.

Dame Béatrice, je vous en trouverai un.

BÉATRICE.

Je préférerais en tenir un de votre père. Votre Grâce n'a-t-elle pas un frère qui lui ressemble? Votre père trouverait d'excellents maris, pour une fille qui pourrait y prétendre.

DON PEDRO.

Voulez-vous m'épouser, madame?

BÉATRICE.

Non, monseigneur, à moins que je puisse trouver un autre époux pour les jours de travail. Votre Grâce est trop somptueuse pour qu'on la porte tous les jours. Mais je vous prie de me pardonner. Je suis née pour dire des folies.

DON PEDRO.

Je vous en voudrais davantage de votre silence, car rien ne vous va mieux que la gaîté. Vous êtes certainement née dans une heure joyeuse.

BÉATRICE.

Non, monseigneur, car ma mère criait. Mais il y avait une étoile qui dansait et je suis née sous elle. Cousins, Dieu vous tienne en joie.

LÉONATO.

Nièce, voulez-vous songer à ce que je vous ai dit?

BÉATRICE.

Je vous demande pardon, mon oncle... Votre Grâce voudra bien m'excuser.

(*Béatrice sort*).

DON PEDRO.

Sur ma foi, c'est une personne amusante!

1. *I am sun-burn'd.* Mot à mot, je suis brûlée du soleil. Nous avons adopté l'interprétation de Steevens.

LÉONATO.

Peu encline à la mélancolie, monseigneur. Elle n'est jamais sérieuse, excepté quand elle dort. Et encore! Ma fille m'a raconté qu'elle rêvait souvent d'un grand bonheur et que la joie la réveillait.

DON PEDRO.

Elle ne veut pas entendre parler d'un époux.

LÉONATO.

A aucun prix. Elle se moque de tous les amoureux.

DON PEDRO.

Elle eût été une excellente femme pour Bénédict.

LÉONATO.

O Dieu! Au bout d'une semaine de mariage ils deviendraient fous!

DON PEDRO.

Comte Claudio, quand comptez-vous aller à l'église?

CLAUDIO.

Demain, monseigneur. Le temps marchera sur des béquilles jusqu'à ce que l'amour ait accompli tous ses rites.

LÉONATO.

Pas avant lundi, mon cher fils, c'est-à-dire juste dans une huitaine. C'est même un délai bien court pour commander tous les préparatifs comme je l'entends.

DON PEDRO.

Vous secouez la tête devant un tel délai. Je te garantis, Claudio, que le temps ne nous semblera pas long. Je veux, cependant, entreprendre un travail d'Hercule, qui consistera à faire gravir au signor Bénédict et à dame Béatrice une montagne d'affection mutuelle[1]. Je serais heureux de faire ce mariage, et ne doute pas de réussir, si vous voulez, tous trois, me prêter assistance de la façon que je vous dirai.

LÉONATO.

Monseigneur, je suis à votre disposition, dût-il m'en coûter dix nuits de veille.

CLAUDIO.

Moi également, monseigneur.

1. ... *to bring signior Benedict, and the lady Beatrice into a mountain of affection, the one with the other.*

La phrase est difficile à rendre en français, d'autant plus qu'en anglais elle est déjà obscure. *A mountain of affection* est une tournure particulière aux écrivains de l'époque. Howell, dans son *Histoire de Venise*, parle de montagne de misères : «... though they see mountains of miseries *heaped on one's back* », Bacon, dans l'*Histoire de Henry VII*, fait allusion à des « montagnes de promesses ». Shakespeare abuse volontiers des « tourmentes de fortune », des « vallées d'années », des « tempêtes de provocation », des « mers de gloire », etc.

DON PEDRO.

Et vous aussi, gentille Héro?

HÉRO.

Je remplirai tous les offices convenables, monseigneur, pour aider ma cousine à prendre un bon mari.

DON PEDRO.

Bénédict n'est pas à dédaigner que je sache ; c'est un éloge qu'il mérite. Il est d'une noble famille, d'une valeur éprouvée, d'une probité reconnue. Je vous apprendrai comment mettre votre cousine en humeur de tomber amoureuse de Bénédict. Quant à Bénédict, avec vos deux aides, je manœuvrerai si bien qu'en dépit de son esprit caustique et des répugnances de son cœur, il aimera Béatrice. Si nous arrivons à cela, Cupidon n'est plus un archer à côté de nous ; sa gloire nous revient, car nous sommes les seules divinités de l'amour. Rentrez avec moi, je vais vous dire comment j'entends m'y prendre.

SCÈNE II.

Une autre pièce dans la maison de Léonato.

ENTRENT DON JUAN ET BORACHIO.

DON JUAN.

Ainsi le comte Claudio épouse la fille de Léonato.

BORACHIO.

Oui, monseigneur. Mais je peux empêcher cela.

DON JUAN.

Toute barrière, tout obstacle, tout empêchement me satisfera. Je suis malade, tant je le déteste; conséquemment tout ce qui pourra contrarier ses désirs soulagera les miens. Comment peux-tu rendre ce mariage impossible?

BORACHIO.

Pas de façon honnête, monseigneur; mais j'agirai si secrètement qu'on ne me soupçonnera pas de malhonnêteté.

DON JUAN.

Explique-toi en peu de mots.

BORACHIO.

Je crois avoir dit à monseigneur, il y a un an, combien j'étais en faveur auprès de Marguerite, la suivante d'Héro?

DON JUAN.

Je m'en souviens.

BORACHIO.

Je puis, à quelque instant que ce soit de la nuit, lui dire de se mettre à la fenêtre de sa maîtresse.

DON JUAN.

Comment cela peut-il empêcher le mariage?

BORACHIO.

C'est à vous d'utiliser le poison dont vous disposez. Allez chez le prince, votre frère, ayez soin de lui dire qu'il s'est déshonoré en mariant le fameux Claudio (dont vous exagérerez les mérites) à une drôlesse aussi réputée qu'Héro.

DON JUAN.

Quelle preuve lui fournirai-je?

BORACHIO.

Une preuve suffisante pour abuser le prince, vexer Claudio, perdre Héro et tuer Léonato. Vous faut-il un autre résultat?

DON JUAN.

Pour les dépiter, je suis capable de tout.

BORACHIO.

En ce cas, trouvez-moi une heure pour prendre à part don Pedro et le comte Claudio. Dites-leur que vous savez qu'Héro m'aime; que, cédant à votre sympathie pour le prince et Claudio, jaloux de l'honneur de votre frère qui a fait ce mariage, jaloux aussi de la réputation de son ami sur le point de se laisser abuser par les dehors d'une jeune fille, vous n'avez pas hésité à le leur avouer. S'ils exigent des preuves avant de vous croire, offrez-leur de venir me voir à la fenêtre de la chambre d'Héro. J'appellerai Marguerite Héro, comme Marguerite m'appellera Borachio. Amenez-les pour voir çà, la nuit qui doit précéder le mariage. Pendant ce temps, je préparerai si bien mon affaire, qu'Héro étant absente, sa déloyauté semblera évidente, et que la jalousie fera de cette évidence une certitude qui renversera tous les projets.

DON JUAN.

Quelle que soit la conséquence du complot, je veux l'exécuter. Mène à bien ton entreprise, il y aura mille ducats pour toi.

BORACHIO.

Persistez dans l'accusation et je réponds du reste.

DON JUAN.

Je vais de ce pas me renseigner sur le jour de leur mariage.

(Ils sortent).

SCÈNE III.

Le jardin de Léonato.

ENTRENT BÉNÉDICT ET SON PAGE.

BÉNÉDICT.

Page...

LE PAGE.

Signor?

BÉNÉDICT.

Sur la fenêtre de ma chambre il y a un livre, apporte-le-moi dans le jardin.

LE PAGE.

J'y suis déjà, monsieur.

BÉNÉDICT.

Je le sais. Ce que je veux c'est que tu t'en ailles et reviennes. (*Le page sort*). Est-il possible qu'un homme qui s'aperçoit de la folie des autres quand ils sont amoureux, puisse, après s'être bien moqué d'eux, en arriver à le devenir à son tour et à se mépriser lui-même? Tel est le cas de Claudio. Je l'ai connu quand il ne supportait pas d'autre musique que le fifre ou le tambour; à cette heure, il ne veut entendre que le tambourin et la cornemuse. Je l'ai connu à une époque où il aurait fait dix milles, à pied, pour voir une belle armure; maintenant il demeure éveillé pendant dix nuits songeant à la forme d'un pourpoint neuf. Il parlait franchement, selon ce qu'il avait à dire, en honnête homme et en soldat; aujourd'hui il a un langage contourné, sa conversation est comme un banquet fantasque où l'on ne servirait que des plats étrangers. Arrivera-t-il jamais que je change au point de voir avec ces yeux-là? Qui sait? Je ne dis pas que l'amour soit incapable de me transformer en huître, mais, avant la métamorphose, il ne fera pas de moi un fou comme Claudio. Une femme est belle, je ne m'en porte pas plus mal. Une autre est sage, je ne m'en porte pas plus mal. Une autre vertueuse, je ne m'en porte toujours pas plus mal. Tant qu'une femme n'aura pas tous les mérites à la fois, elle ne me séduira pas. Elle devra être riche, cela est certain; raisonnable, ou je n'en veux pas; vertueuse, ou je me refuse à la marchander; belle, ou je ne la regarde pas; douce, ou je lui défends de m'approcher; noble, ou fût-elle un ange elle ne saurait faire mon affaire; de conversation agréable, excellente musi-

cienne. Quant à ses cheveux ils seront de la couleur qu'il plaira à Dieu [1] ! Ah ! Le prince et monsieur l'Amour. Je vais me cacher sous le berceau.

(*Il se dissimule*).

(*Entrent don* PEDRO, LÉONATO *et* CLAUDIO).

DON PEDRO.

Venez, nous entendrons la musique.

CLAUDIO.

Oui, mon bon seigneur. Comme la nuit est calme! On dirait qu'elle veut faire le silence autour de cette harmonie.

DON PEDRO.

Voyez-vous où Bénédict s'est caché?

CLAUDIO.

Très bien, monseigneur. La musique terminée, nous aurons notre renard à bon marché.

(*Entre* BALTHAZAR *avec des musiciens*).

DON PEDRO.

Allons, Balthazar, redis-nous ta chanson.

BALTHAZAR.

Mon bon seigneur, n'obligez pas ma mauvaise voix à calomnier une fois de plus la musique.

DON PEDRO.

Quand on parle si mal d'un talent, il y a des chances pour qu'on y excelle! Je t'en prie, chante, sans que j'insiste davantage.

BALTHAZAR.

Du moment où vous m'en priez, je chanterai. Combien insistent auprès des femmes et qui s'en supposent indignes. Et pourtant ils supplient, ils font des serments et ils parlent d'amour.

DON PEDRO.

Si tu veux argumenter plus longtemps, argumente avec des notes.

BALTHAZAR.

Avant d'entendre mes notes, notez que pas une n'est digne d'être notée [2].

DON PEDRO.

Il ne parle qu'avec des parenthèses! Des notes et toujours des notes!

(*Musique*).

BÉNÉDICT.

Maintenant, *Air divin !* Son âme est ravie!... N'est-il

1. Dans la plaisanterie de Bénédict, il faut voir, soit une allusion à la façon dont les femmes se teignaient les cheveux, sous le règne de la reine Elisabeth, soit une satire contre l'abus des perruques.

2. *Note this before my notes,*
There's not a note of mine that's worth the noting.

pas étrange que des boyaux de mouton aient la propriété de faire sortir ainsi l'âme du corps ?... Et l'on quêtera quand ce sera fini !

BALTHAZAR, *chantant.*

I

Ne soupirez plus, madame, ne soupirez plus !
Les hommes ont toujours été des trompeurs ;
Un pied dans la mer, l'autre sur le rivage,
Jamais fidèles à la même chose.
Donc ne soupirez pas
Mais laissez-les aller.
Soyez heureuses et gaies.
Quittez vos airs lugubres.
Et Hey nonny, nonny [1] *!*

II

Ne chantez plus des chants
Si tristes et si pénibles.
La mauvaise foi des homme existe
Depuis que l'été a donné des feuilles.
Donc ne soupirez pas, etc.

DON PEDRO.

Sur ma foi, une bonne chanson.

BALTHAZAR.

Et un mauvais chanteur, monseigneur.

DON PEDRO.

Mais non ! Tu chantes suffisamment pour la circonstance.

BÉNÉDICT, *à part.*

Si un chien avait aboyé de la sorte, on l'aurait pendu ! Et je prie Dieu que sa mauvaise voix ne soit pas de mauvais présage ! J'aurais autant aimé entendre la chouette, quel que soit le malheur qui ait pu s'en suivre !

DON PEDRO, *à Claudio.*

Parfait !... Ecoute, Balthazar ! Procures-toi d'excellents musiciens, car demain soir nous donnerons une sérénade à dame Héro.

BALTHAZAR.

Je les choisirai aussi bons que possible, monseigneur.

DON PEDRO.

N'est-ce pas ? Adieu.

(*Balthazar sort avec les musiciens*).

Venez, Léonato. Que me disiez-vous, tout à l'heure ? Votre nièce Béatrice aime le seigneur Bénédict ?

1. Expression de joie intraduisible en français.

CLAUDIO.

A l'affut ! A l'affut [1] ! L'oiseau se pose. Je n'aurais jamais cru que cette dame aimât quelqu'un.

LÉONATO.

Moi non plus. Le plus étonnant c'est qu'elle ait jeté son dévolu sur Bénédict, qu'en toutes circonstances elle a toujours paru détester.

BÉNÉDICT, *à part.*

Est-il possible ! Le vent soufflerait de ce côté?

LÉONATO.

Sur ma parole, je ne sais qu'en penser, sinon qu'elle l'aime follement... Cela passe toute imagination.

DON PEDRO.

Peut-être est-ce une feinte ?

CLAUDIO.

C'est plus que probable.

LÉONATO.

O Dieu ! Une feinte? Alors jamais passion simulée n'a autant ressemblé à une véritable passion !

DON PEDRO.

Quels signes extérieurs laisse-t-elle voir ?

CLAUDIO, *à part.*

Mettez un bon hameçon à la ligne et le poisson mordra.

LÉONATO.

Quels signes extérieurs, monseigneur ? Elle s'assiéra... Ma fille vous a dit comment ?

CLAUDIO.

En effet.

DON PEDRO.

Comment ? Vous m'intriguez. J'aurais cru son caractère à l'épreuve de toutes affections.

LÉONATO.

J'aurais juré qu'il en était ainsi ! Surtout en ce qui concerne Bénédict !

BÉNÉDICT, *à part.*

Je croirais à une duperie si ce n'était pas un vieillard à barbe blanche qui parle ainsi. La fourberie ne se dissimulerait pas sous tant de dignité.

CLAUDIO, *à part.*

Il a mordu ! Tirez !

DON PEDRO.

A-t-elle fait part de ses sentiments à Bénédict ?

1. *Stalk-on, stalk-on.* Allusion au *stalking-horse*, un cheval réel ou simulé sous lequel l'oiseleur se cachait pour surprendre le gibier. (*Note de Steevens*).

LÉONATO.

Non. Elle dit qu'elle s'y refusera toujours, c'est là son tourment.

CLAUDIO.

C'est la pure vérité. *Après lui avoir témoigné tant de mépris*, dit-elle, *puis-je lui écrire que je l'aime ?*

LÉONATO.

Elle le répète chaque fois qu'elle commence une lettre pour lui ; car elle se lève vingt fois la nuit, et s'assied en cotillon, jusqu'à ce qu'elle ait noirci une rame de papier. Ma fille nous raconte tout.

CLAUDIO.

Vous parlez de rame de papier. Cela me rappelle une jolie histoire que nous a racontée votre fille.

LÉONATO.

Le jour où, après avoir écrit, voulant plier la lettre, elle trouva les noms de Bénédict et de Béatrice qui se rencontraient ?

CLAUDIO.

C'est cela.

LÉONATO.

Elle déchira la lettre en mille petits morceaux, s'injuriant d'avoir été assez immodeste pour écrire à un homme qu'elle savait se moquer d'elle. *Je le juge*, disait-elle, *d'après moi-même*, *car je me moquerais de lui*, *s'il m'écrivait ! Oui*, *quoique je l'aime*, *je m'en moquerais !*

CLAUDIO.

Là-dessus elle tomba à genoux, pleura, sanglota, se battit la poitrine, s'arracha les cheveux, lança des malédictions. *O cher Bénédict ! Que Dieu me fasse prendre patience !*

LÉONATO.

Voilà ce qu'elle a fait. Voilà comment elle s'est exprimée, et sa folie la bouleverse à ce point que ma fille se demande quelquefois si Béatrice ne va pas porter sur elle-même une main criminelle. C'est la pure vérité.

DON PEDRO.

Il serait bon que Bénédict connût ces détails par quelqu'un d'autre, puisqu'elle ne veut pas s'ouvrir à lui.

CLAUDIO.

A quoi bon ? Il s'en amuserait et cela ne ferait qu'augmenter le tourment de la pauvre âme.

DON PEDRO.

S'il agissait ainsi, ce serait une bonne action de le pendre. C'est une excellente personne et d'une insoupçonnable vertu.

CLAUDIO.

Sans compter qu'elle est extraordinairement avisée.

DON PEDRO.

En toute chose, sauf en ce qui a trait à son amour pour Bénédict.

LÉONATO.

O monseigneur, quand la sagesse et l'amour se livrent un combat dans un corps aussi fragile, il y a dix chances contre une pour que l'amour soit victorieux. Je le regrette pour elle, et j'ai des raisons de le regretter, étant à la fois son oncle et son tuteur.

DON PEDRO.

Je voudrais qu'elle m'eût gratifié d'un pareil choix. J'aurais mis de côté toute considération et j'en aurais fait la moitié de moi-même. Je vous en prie, tenez Bénédict au courant de ce qui se passe et écoutez ce qu'il vous répondra.

LÉONATO.

Croyez-vous qu'il faille agir ainsi ?

CLAUDIO.

Héro pense qu'elle en mourra. Elle mourra, dit-elle, si elle ne s'en fait pas aimer ; elle mourra avant de lui avouer son amour ; enfin, s'il consent à lui faire la cour, elle mourra encore, plutôt que de renoncer à son humeur accoutumée.

DON PEDRO.

Elle a raison. Si elle dévoilait son amour, il serait capable d'en rire ; notre homme, vous le savez tous, a l'esprit enclin à la moquerie.

CLAUDIO.

C'est un bel homme.

DON PEDRO.

Il a, en effet, un extérieur heureux.

CLAUDIO.

Devant Dieu et ma conscience, il possède du jugement.

DON PEDRO.

Il a de temps en temps quelques éclairs qui en tiennent lieu.

LÉONATO.

Je le tiens pour un vaillant.

DON PEDRO.

Vous pouvez dire qu'il l'est comme Hector, je vous assure. Ça se voit rien qu'à sa façon d'arranger les querelles : ou il les évite avec beaucoup de discrétion, ou il les vide avec une peur toute chrétienne.

LÉONATO.

S'il craint Dieu, il doit nécessairement se tenir en paix ; et s'il rompt cette paix, ce doit être pour entrer dans une dispute, craintif et tremblant.

DON PEDRO.

C'est ce qu'il fait, car il craint Dieu, bien qu'on ne le sup-

poserait pas à ses façons de plaisanter. Je suis désolé pour votre nièce. Il faut envoyer chercher Bénédict et le tenir au courant de cet amour.

CLAUDIO.

Ne lui en parlons jamais, monseigneur! Cet amour s'usera de lui-même à force de bons conseils.

LÉONATO.

Si son cœur ne s'use pas le premier.

DON PEDRO.

Nous en apprendrons davantage par votre fille. Laissez la chose se refroidir pendant ce temps-là. J'aime bien Bénédict et désirerais qu'il consentît à s'examiner modestement lui-même, afin de voir à quel point il est indigne d'une femme si parfaite.

LÉONATO.

Monseigneur, voulez-vous venir? Le dîner est prêt.

CLAUDIO, *à part.*

Si maintenant il n'en est pas éperdûment amoureux, il aura bien trompé mes espérances!

DON PEDRO.

Laissez le même filet servir pour Béatrice, filet que tendront votre fille et sa suivante. Il sera divertissant de les voir convaincus de leur amour mutuel, alors qu'il n'en est rien. C'est le spectacle que je me réserve, lequel sera tout simplement une pantomime. Envoyons-le chercher pour le dîner.

(*Don Pedro, Claudio et Léonato sortent*).

BÉNÉDICT, *paraissant en scène.*

Ceci ne peut pas être une plaisanterie. La conférence était sérieuse... Ils sont bien renseignés par Héro. Ils semblent avoir pitié de la dame. On dirait que sa passion est à son comble. M'aimer! Cela doit être payé de retour. J'ai entendu leurs critiques à mon égard. Ils disent que je me gonflerai d'orgueil, si je m'aperçois que l'amour vient de son côté ; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de laisser soupçonner cet amour... Je n'ai jamais songé à me marier... Je ne dois pas me montrer orgueilleux... Heureux ceux qui entendent énumérer leurs défauts, et en profitent pour s'amender... Ils disent que la dame est belle, c'est vrai, et je puis m'en rapporter à leur témoignage; qu'elle est vertueuse, c'est encore vrai et j'aurais mauvaise grâce à prétendre le contraire; enfin qu'elle est avisée, excepté quand elle m'aime... En effet, son amour n'ajoute rien à sa sagesse... Mais il ne démontre pas non plus qu'elle soit folle, car je veux dorénavant l'aimer horriblement!... Sans aucun doute on m'abreuvera de plaisanteries et de sarcasmes pour avoir si longtemps déblatéré contre le mariage. Les goûts

ne changent-ils pas ? Un homme peut aimer dans sa jeunesse un plat qu'il détestera plus tard. Des railleries, des sentences, toutes les boulettes de papier lancées par la cervelle, peuvent-elles détourner un homme du chemin qu'il veut suivre ? Le monde doit être peuplé ! Quand je disais vouloir mourir célibataire, je ne pensais pas vivre jusqu'au jour de mon mariage... Voici venir Béatrice... Par le jour, c'est une jolie femme ! Je devine quelques symptômes d'amour en elle.

(*Entre* BEATRICE).

BÉATRICE.

Contre ma volonté, je suis envoyée pour vous dire de venir dîner.

BÉNÉDICT.

Belle Béatrice, je vous remercie pour la peine.

BÉATRICE.

Je n'ai pas pris plus de peine pour m'attirer ces remerciements que vous pour me les adresser. Si la commission avait été pénible, je ne l'aurais pas faite.

BÉNÉDICT.

Alors vous y prenez plaisir ?

BÉATRICE.

Juste autant que vous en prendriez à planter la pointe de votre couteau dans une corneille... Puisque vous n'avez pas d'estomac, signor, portez-vous bien.

(*Elle sort*).

BÉNÉDICT.

Ah ! *Contre ma volonté je suis envoyée pour vous dire de venir dîner*. Voilà une phrase à double entente. *Je n'ai pas pris plus de peine pour m'attirer ces remerciements que vous pour me les adresser...* C'est comme si elle avait dit : toute peine que je prends pour vous est aussi aisée que des remerciements... Si je n'ai pas pitié d'elle, je suis un rustre ! Si je ne l'aime pas, je suis un juif ! Je vais aller chercher son portrait.

(*Il sort*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin de Léonato.

ENTRENT HÉRO, MARGUERITE ET URSULE.

HÉRO.

Bonne Marguerite, cours au parloir, tu y trouveras ma cousine Béatrice, causant avec le prince et Claudio. Parle-lui bas, dis-lui que moi et Ursule nous nous promenons dans le jardin et qu'elle est le sujet de notre conversation. Ajoute que tu nous as surprises et conseille-lui de se cacher dans le berceau de feuillage où les chèvrefeuilles, mûris par le soleil, empêchent le soleil d'entrer, comme des courtisans qui, enorgueillis par leur prince, opposeraient leur orgueil au pouvoir qui les a élevés. Elle s'y cachera pour écouter ce que nous dirons. Tel est l'office dont je te charge, remplis-le bien et laisse-nous seules.

MARGUERITE.

Elle viendra de suite, je vous le garantis.

(*Elle sort*).

HÉRO.

Maintenant, Ursule, quand Béatrice sera là, tout en nous promenant, nous mettrons uniquement la conversation sur Bénédict. Quand je prononcerai son nom, aie bien soin d'en faire un éloge comme jamais homme en a mérité. Le sujet de mes discours roulera sur la façon dont Bénédict souffre de l'amour qu'il éprouve pour Béatrice. La flèche de l'astucieux Cupidon est ainsi faite qu'elle blesse par ouï-dire. Nous allons commencer.

(*Entre* BEATRICE, *par le fond*).

URSULE.

Ce qu'il y a de plus amusant à la pêche, c'est de voir le poisson fendre avec ses rames d'or le flot d'argent et dévorer avidement l'hameçon. Aussi jetons la ligne à Béa-

trice, maintenant cachée à l'ombre de ce chèvrefeuille des bois. Ne craignez rien pour la façon dont je jouerai mon rôle dans les propos que nous allons tenir.

HÉRO.

Approchons-nous d'elle. Que ses oreilles ne perdent rien du piège perfide et doux que nous allons lui tendre. (*Elles remontent vers le bosquet*). Vraiment, Ursule, elle est trop dédaigneuse. Je connais son caractère, il est aussi difficile, aussi sauvage, que ceux des faucons hagards qui habitent les rochers.

URSULE.

Êtes-vous certaine que Bénédict aime à ce point Béatrice?

HÉRO.

Je le tiens du prince et de mon prétendu.

URSULE.

Et ils vous ont chargée de l'en informer, madame ?

HÉRO.

Ils m'ont priée de l'en instruire. Mais je leur ai répondu que s'ils aimaient Bénédict, ils l'engageraient à lutter contre son affection et à ne jamais la faire connaître à Béatrice.

URSULE.

Pourquoi ? Ce gentilhomme n'est-il pas digne de partager la couche fortunée de Béatrice ?

HÉRO.

O dieu de l'amour ! Je sais qu'il est digne de tout ce qui peut être accordé à un homme. Mais jamais la nature n'a façonné un cœur de femme dans une matière plus résistante que celle dont est fait le cœur de Béatrice. Le mépris brille dans ses yeux dédaigneux de tout ce qu'ils regardent. Son esprit s'évalue à un si haut prix, que, sauf elle, rien n'a de valeur. Elle ne peut ni aimer, ni concevoir aucun sentiment affectueux tant elle est personnelle.

URSULE.

Je partage votre avis. Dans ces conditions, il vaudrait mieux qu'elle ne connût pas l'amour de Bénédict, de peur qu'elle s'en fasse un jeu.

HÉRO.

Vous dites la vérité. Je n'ai jamais vu un homme, si sage, si noble, si jeune, si rare qu'il fût, qu'elle ne l'accueillît mal. Est-il blond ? Il pourrait passer pour sa sœur. Est-il brun ? Pourquoi la nature a-t-elle fait un pâté en dessinant un bouffon [1] ? Est-il grand ? C'est une lance

1. *If black, why, nature, drawing of an antick,*
Made a foul blot :

La phrase a donné lieu à des nombreux commentaires. Nous avons adopté la version de Steevens.

dont l'extrémité est mal faite. Petit ? C'est une agate mal taillée[1]. Parle-t-il ? C'est une girouette qui tourne à tous les vents. Demeure-t-il silencieux ? C'est un bloc que rien n'émeut. C'est ainsi qu'elle voit les mauvais côtés de chacun et n'accordera jamais à la vérité et à la vertu ce qui revient à la simplicité et au mérite.

URSULE.

Sans aucun doute, un tel parti-pris n'est pas recommandable.

HÉRO.

Il ne peut pas être recommandable de se montrer fantasque, en dehors de toute bienséance, comme Béatrice. Mais qui oserait le lui dire ? Si j'essayais de parler, elle se moquerait de moi ; elle me trouverait ridicule au point de me faire perdre la tête, elle me presserait à mort avec son esprit[2]. Donc, que Bénédict, comme un feu recouvert, se consume en soupirs, se dévaste intérieurement. Cela vaut mieux que mourir sous les sarcasmes; ce qui serait aussi terrible que mourir chatouillé.

URSULE.

Tenez-la au courant de tout cela, vous verrez bien ce qu'elle en dira.

HÉRO.

Non ! J'irais plutôt chez Bénédict lui conseiller de combattre une pareille passion. Au besoin j'inventerais quelque honnête calomnie à l'égard de ma cousine. On ne sait pas combien une mauvaise parole peut empoisonner l'amour.

URSULE.

Ne portez pas un pareil tort à votre cousine. Il est impossible qu'elle manque de jugement (possédant la vivacité d'esprit qu'on lui reconnaît) au point de refuser un gentilhomme aussi rare que le signor Bénédict.

HÉRO.

C'est le seul homme d'Italie, toujours excepté mon cher Claudio.

1. Warburton et Steevens réprouvent le mot agate et voudraient le remplacer par celui de *aglet* (*aiguillette*). Malone insiste pour agate, et il a raison, pour ce motif très simple que Shakespeare a déjà employé ce mot dans le même sens : « Fils de putain, dit Falstaff à son page, tu es plus fait pour être porté à mon chapeau que pour suivre mes talons. Je n'ai jamais vu une pareille agate » !
Ajoutons qu'au temps de Shakespeare, l'agate était une pierre à la mode.

2 ... *press me to death with wit.*
Allusion à un ancien châtiment appelé *peine forte et dure*, autrefois infligé aux personnes qui, traduites en justice, refusaient de paraître. On leur mettait sur l'estomac un poids suffisamment lourd pour les étouffer. La peine en question a été appliquée en Angleterre jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

URSULE.

Je vous prie de ne pas m'en vouloir, madame, si je dis tout ce qui me passe par la tête. Le signor Bénédict, par son allure, ses manières, sa raison, son courage, est l'homme le plus renommé de l'Italie.

HÉRO.

En effet, il a une excellente réputation.

URSULE.

Il l'avait acquise avant de l'avoir. Quand vous mariez-vous, madame ?

HÉRO.

On remet toujours la noce au lendemain. Rentrons. Je te montrerai quelques toilettes et tu me donneras ton avis sur la meilleure façon de m'habiller demain.

URSULE.

Elle est prise à la glu, je vous le garantis. Nous la tenons, madame.

HÉRO.

S'il en est ainsi, l'amour vit de hasards. Il tue les uns de ses flèches et prend les autres au trébuchet.

(*Héro et Ursule sortent*).

BÉATRICE, *descendant en scène.*

Quel feu est dans mes oreilles[1] ! Cela peut-il être ? Suis-je à ce point coupable d'orgueil et de dédain ? Adieu, dédain ! Orgueil de femme, adieu ! Il n'y a pas de gloire à retirer de vous. Tu m'aimes, Bénédict ! Je t'aimerai aussi ! J'opprimerai mon cœur sauvage qui perchera sur ta main aimée[2]. Si tu m'aimes, ma tendresse t'incitera à unir nos amours par des liens sacrés, car tous disent que tu en es digne et j'ai plus qu'eux des raisons de le croire !

SCÈNE II.

Dans la maison de Léonato.

ENTRENT DON PEDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT ET LÉONATO.

DON PEDRO.

Je resterai jusqu'à ce que le mariage soit terminé, puis je repartirai pour l'Aragon.

1. D'après un proverbe du commun, les oreilles vous brûlent quand on parle de vous. (*Note de Warburton*).

2. *Taming my wild heart to thy loving hand.* Expression empruntée à la fauconnerie.

CLAUDIO.

Je vous conduirai jusque-là, monseigneur, si vous voulez le permettre.

DON PEDRO.

Ce serait obscurcir l'éclat de votre mariage, vous traiter comme un enfant à qui l'on montrerait un vêtement neuf en lui défendant de le porter [1]. Je ne réclamerai que la compagnie de Bénédict, car il est gai de la tête aux pieds. Deux ou trois fois il a coupé la corde de l'arc de Cupidon, et le petit bourreau n'ose plus tirer sur lui. Il a un cœur sonore comme une cloche et sa langue en est le marteau, car ce que pense son cœur, sa langue le dit [2].

BÉNÉDICT.

Mes braves, je ne suis plus ce que j'étais !

LÉONATO.

N'est-ce pas ? Il me semble que vous êtes plus sérieux.

CLAUDIO.

J'espère qu'il est amoureux.

DON PEDRO.

Le truand se ferait plutôt pendre ! Il n'y a pas en lui une goutte de sang que l'amour puisse faire circuler plus vite. S'il est sérieux c'est qu'il a besoin d'argent.

BÉNÉDICT.

J'ai mal à une dent.

DON PEDRO.

Faites-la arracher.

BÉNÉDICT.

Qu'elle aille se faire pendre !

CLAUDIO.

Pendez-la d'abord et arrachez-la ensuite.

DON PEDRO.

Quoi, soupirer pour un mal de dents ?

LÉONATO.

Ce n'est qu'un peu de mauvaise humeur, ou un ver.

BÉNÉDICT.

Tout le monde peut maîtriser un mal, excepté celui qui le ressent.

CLAUDIO.

Je répète qu'il est amoureux.

1. Nous avons rencontré la même image dans *Roméo et Juliette.*
As is the night before some festival,
To an impatient child, that hath new robes,
And may not wear them.

2. Allusion à un vieux proverbe :
As the fool thinketh
So the bell clinketh.

DON PEDRO.

Il n'aime rien, à moins que ce soit les déguisements étrangers. Aujourd'hui il sera Hollandais, Français demain; ou portant deux costumes à la fois [1], Allemand au-dessous de la ceinture, par les longues culottes [2], et Espagnol au-dessus, par le pourpoint [3]. Il n'aime que la folie qu'il paraît avoir, et s'il est fou, ce n'est pas d'amour comme vous le supposez.

CLAUDIO.

S'il n'est pas amoureux de quelque femme, il ne faut plus s'en rapporter à ce qui, autrefois, trahissait l'amour. Par exemple, il brosse son chapeau tous les matins. Qu'est-ce que cela peut présager?

DON PEDRO.

L'a-t-on vu entrer chez le barbier?

CLAUDIO.

Non, mais le garçon du barbier a été vu chez lui, et le vieil ornement de sa joue a déjà rembourré des balles de tennis [4].

LÉONATO.

En effet, pour se rajeunir, il s'est fait couper la barbe.

DON PEDRO.

Il se frotte avec de la civette. Cela est-il un indice?

CLAUDIO.

Autant dire que notre homme est amoureux.

DON PEDRO.

Ce qui prouve le mieux l'état de son cœur c'est sa mélancolie.

1. *Dans les Sept péchés mortels de Londres*, un amusant pamphlet de Tho. Dekker, datant de 1606, nous trouvons les lignes suivantes : « Un Anglais est comme le corps d'un traître qui aurait été pendu, écartelé, et dont on aurait dispersé les membres au hasard. Sa braguette est en Danemark, le collet et le devant de son pourpoint sont en France, ses manches en Italie, sa ceinture est accrochée à la devanture d'un revendeur d'Utrech, son haut-de-chausses parle espagnol et c'est la Pologne qui lui fournit des bottes ».

2. ... *All slops*. Larges culottes comme en ont porté depuis les matelots. Ben Jonson y fait allusion dans son *Alchimiste*.

... Six great slops
Bigger than three Dutch hoys.

3. L'allusion au pourpoint espagnol, qui est dans le quarto, ne se trouve pas dans le folio. Les éditeurs l'auront probablement supprimée, dans la crainte de froisser les Espagnols dont le roi Jacques était devenu l'allié en 1604.

4. On trouve la même expression dans un curieux pamphlet de Nash, intitulé : *Un étrange et miraculeux pronostic pour l'année de notre Seigneur 1591* : « ... Ils peuvent vendre leurs cheveux à la livre pour rembourrer des balles de tennis ».

Et aussi dans un autre pamphlet : *Ram Alley or Merry Tricks*, 1611.

« Ta barbe servira à rembourrer les balles avec lesquelles je triomphe au tennis ».

CLAUDIO.

Quand l'a-t-on vu se laver si souvent la figure?

DON PEDRO.

Si souvent se maquiller, comme on prétend qu'il le fait?

CLAUDIO.

Et son esprit moqueur qui repose sur des cordes de luth et ne vibre plus que quand on en joue !

DON PEDRO.

Voilà qui est grave. Concluons : il est amoureux.

CLAUDIO.

Et je sais qui l'aime.

DON PEDRO.

Je voudrais le savoir aussi. Gageons que c'est une femme qui ne le connaît pas.

CLAUDIO.

C'est une femme qui le connaît avec tous ses défauts, et qui, malgré cela, se meurt pour lui.

DON PEDRO.

On l'enterrera le visage tourné du côté du ciel [1].

BÉNÉDICT.

Dans tout cela, je ne vois rien pour guérir le mal de dents. Cher et vieux seigneur, venez à l'écart avec moi. J'ai étudié huit ou neuf sages paroles que je voudrais vous dire, paroles que ces chevaux de bois ne doivent pas entendre.

(*Bénédict et Léonato sortent*).

DON PEDRO.

Par ma vie, il va s'entretenir avec lui de Béatrice.

CLAUDIO.

Tout simplement. Héro et Marguerite ont joué leurs rôles

1. *She shall be buried with her face upwards.* Des flots d'encre ont été dépensés dans le but d'expliquer le vrai sens de la phrase. Théobald ne comprend pas. « N'enterre-t-on pas tous les gens, s'écrie-t-il, le visage tourné vers le ciel? » Il propose de remplacer *face* par *heels*, c'est-à-dire de lire : « Les talons tournés du côté du ciel ». Warburton rejette l'interprétation de Théobald. Heat fait cause commune avec Warburton et emploie des arguments à ce point captieux que nous les épargnerons au lecteur.

Johnson arrive et cite un passage d'un vieux livre, sans date, intitulé : *La Joyeuse plaisanterie d'un homme appelé Howleglas.* Voici ce passage : « Quand Howleglas fut mort, ils l'emportèrent pour l'ensevelir. Comme ils descendaient le cercueil dans la fosse, avec l'aide de onze cordes, la corde qui soutenait le côté des pieds se brisa, de telle sorte que le cercueil demeura debout dans la fosse. Le peuple qui assistait à la cérémonie voulut que le cercueil resta dans cette position, car Howleglas avait été un homme merveilleux, et ainsi fut fait ». D'après Johnson, la réplique de don Pedro : « On l'enterrera le visage tourné du côté du ciel » laisserait entendre que Béatrice est aussi extraordinaire que le fut Howleglass.

L'explication de Johnson est au moins ingénieuse. Malone s'y rallie.

pour Béatrice et les deux cousins ne se mordront plus quand ils se rencontreront.

(*Entre* DON JUAN).

DON JUAN.

Monseigneur et frère, Dieu vous garde.

DON PEDRO.

Dieu vous garde, mon frère.

DON JUAN.

Si vous y consentez, je désirerais vous parler.

DON PEDRO.

En particulier ?

DON JUAN.

S'il vous plaît. Le comte Claudio peut entendre ; ce que j'ai à vous dire le concerne.

DON PEDRO.

De quoi s'agit-il ?

DON JUAN, *à Claudio.*

Votre Seigneurie ne doit-elle pas se marier demain ?

DON PEDRO.

En effet. Vous le savez.

CLAUDIO.

Si vous connaissez quelque empêchement, je vous prie de me le dire.

DON JUAN.

Vous croyez que je ne vous aime pas. Attendez que l'avenir vous prouve le contraire ; vous aurez une meilleure opinion de moi quand vous saurez ce que je viens vous révéler. Mon frère a pour vous beaucoup d'affection, et, par amitié, s'est employé à mener à bien votre mariage. Sans aucun doute, on ne pouvait plus mal disposer de son temps et accomplir une plus mauvaise besogne.

DON PEDRO.

Que se passe-t-il ?

DON JUAN.

Je viens vous l'apprendre. J'abrègerai les faits, car voilà longtemps qu'on s'occupe d'elle. La dame est déloyale.

CLAUDIO.

Qui ? Héro ?

DON JUAN.

Elle-même. Héro, la fille de Léonato, votre Héro, la Héro de tout le monde.

CLAUDIO.

Déloyale ?

DON JUAN.

L'expression est encore trop douce pour traduire sa méchanceté. Elle est plus que déloyale. Inventez un mot pire

que celui-là et ce mot lui conviendra. Ne vous étonnez pas, avant d'en savoir plus long. Venez cette nuit avec moi ; vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre, la nuit qui doit précéder ses noces. Si vous l'aimez quand même, épousez-la demain ; mais il vaudrait mieux pour votre honneur changer la disposition de votre esprit.

CLAUDIO.

Peut-il en être ainsi !

DON JUAN.

Si vous n'osez pas croire ce que vous voyez, ne confessez pas ce que vous aurez vu. Si vous voulez me suivre, je vous en montrerai suffisamment, et quand vous en aurez vu et entendu davantage, vous agirez en conséquence.

CLAUDIO.

Si cette nuit je m'aperçois de quelque chose me défendant de l'épouser demain, c'est à l'église où nous devions nous marier que je lui ferai honte.

DON PEDRO.

Et puisque je l'ai courtisée à ta place afin de te l'obtenir, je me joindrai à toi pour la confondre.

DON JUAN.

Je ne la disqualifierai pas davantage, avant que vous soyez les témoins de ce que j'avance. Gardez votre sang-froid jusqu'à minuit, et laissez l'événement conclure.

DON PEDRO.

O jour tristement passé !

CLAUDIO.

O malheur étrangement survenu !

DON JUAN.

O peste prévenue à temps ! C'est ainsi que vous vous exprimerez quand vous aurez vu la suite.

SCÈNE III.

Une Rue.

ENTRENT DOGBERY ET VERGES, AVEC DES GARDES.

DOGBERY.

Etes-vous des hommes honnêtes et sincères ?

VERGES.

Certes, autrement ils risqueraient le salut de leurs corps et de leurs âmes.

DOGBERY.

Ce serait un châtiment encore trop bénin pour des hommes devant avoir le sentiment de leur responsabilité, puisqu'ils ont été choisis pour veiller sur le prince.

VERGES.

Dites-leur quel office il leur faut remplir, voisin Dogbery.

DOGBERY.

D'abord quel est, d'après vous, l'homme le plus *indigne* d'être constable?

PREMIER GARDE.

Hugh Oatcake, monsieur, ou George Seacoal; car ils savent écrire et lire.

DOGBERY.

Avancez, voisin Seacoal. Dieu vous a donné un bon nom[1]. Etre un homme de bonne mine, cela dépend du sort; mais écrire et lire c'est un don de nature.

DEUXIÈME GARDE.

Ces deux avantages, maître constable...

DOGBERY.

Vous les possédez. Je savais que ce serait votre réponse. En ce qui concerne votre bonne mine, remerciez-en Dieu et n'en tirez pas vanité! Quant à votre lecture et à votre écriture, fournissez-en des preuves, quand nul besoin ne sera de cette vanité. Vous passez ici pour être l'homme *le moins sensé* et le plus capable d'obtenir la charge de constable. Donc vous porterez la lanterne, ce sera votre charge. Vous appréhenderez tous les vagabonds et, au nom du prince, tous les passants.

DEUXIÈME GARDE.

Et s'il y en a qui refusent de s'arrêter?

DOGBERY.

Alors ne vous en occupez pas, laissez-les passer, appelez les autres gardes et remerciez Dieu d'être débarrassé d'un coquin.

VERGES.

Ceux qui ne veulent pas s'arrêter quand on le leur ordonne, ne font pas partie des sujets du prince.

DOGBERY.

Voilà la vérité, et des gardes ne doivent s'occuper que des sujets du prince. Vous ne ferez pas de bruit dans les rues. Quand un garde bavarde et parle, c'est une chose qu'on ne peut pas supporter.

1. *Seacoal* veut dire charbon de mer. Le charbon de mer est celui qui vient par mer.

DEUXIÈME GARDE.

Nous dormirions plutôt. Nous connaissons notre devoir.

DOGBERY.

Vous parlez comme un ancien, un garde bien tranquille, car je ne vois pas en quoi le sommeil est offensant. Seulement ayez bien soin de ne pas vous laisser voler vos piques... Vous visiterez aussi toutes les maisons d'ale, et ordonnerez aux ivrognes de rentrer chez eux.

DEUXIÈME GARDE.

Et s'ils ne veulent pas ?

DOGBERY.

En ce cas, vous les laisserez tranquilles jusqu'à ce qu'ils soient dégrisés. S'ils ne vous font pas une meilleure réponse par la suite, vous pourrez dire que ce ne sont pas ceux que vous supposiez.

DEUXIÈME GARDE.

Bien, monsieur.

DOGBERY.

Si vous rencontrez un voleur, vous devez le soupçonner, en vertu de votre office, de n'être pas un honnête homme. Des gens pareils, moins vous les fréquenterez, plus votre réputation y gagnera.

DEUXIÈME GARDE.

Si nous savons que c'est un voleur, faudra-t-il mettre la main sur lui ?

DOGBERY.

Oui, parce que c'est votre office. Mais mon avis est que ceux qui touchent de la poix se tachent. Le moyen le plus pacifique, si vous prenez un voleur, est de le mettre à même de constater ce qu'il est et hors de votre compagnie.

VERGES.

Vous avez toujours passé pour un homme miséricordieux, mon camarade.

DOGBERY.

A parler franc, je ne voudrais pas faire pendre un chien ; à plus forte raison un homme qui ne renferme aucune honnêteté.

VERGES.

Si vous entendez un enfant crier la nuit, vous devez appeler la nourrice et lui commander de le faire taire[1].

1. Il n'est pas impossible que ce passage ait été inspiré à Shakespeare par la lecture d'un burlesque, imprimé en 1595 et intitulé : *Les Statuts de la Rue*. Parmi ces statuts sont les suivants :
22. « Nul homme ne doit souffler de la corne pendant la nuit,

DEUXIÈME GARDE.

Si la nourrice est endormie et ne nous entend pas?

DOGBERY.

Alors partez doucement et laissez l'enfant l'éveiller par ses hurlements. La brebis qui n'entend pas crier ses agneaux, ne répondra jamais au veau qui beugle.

VERGES.

C'est la vérité.

DOGBERY.

J'ai fini mes recommandations. Vous, constable, vous représentez la personne du prince. Si vous le rencontrez la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGES.

Par Notre-Dame, je crois qu'il ne le peut pas!

DOGBERY.

Je parie cinq shellings contre un, avec tout homme au courant des statuts, qu'il peut l'arrêter. Mais, évidemment, avec son consentement. Un garde ne doit offenser personne, et ce serait une offense d'arrêter un homme malgré lui.

VERGES.

Par Notre-Dame, c'est également mon avis.

DOGBERY.

Bonne nuit, mes maîtres. S'il survient quelque affaire un peu grave, appelez-moi. Gardez le secret de vos camarades et les vôtres. Sur ce, bonne nuit... Venez, voisin.

DEUXIÈME GARDE.

Vous entendez ce que vous avez à faire, mes maîtres? Asseyons-nous sur le banc de l'église jusqu'à deux heures. Ensuite nous irons tous nous coucher.

(*Dogbery et Verges sortent*).

(*Entrent* BORACHIO *et* CONRAD).

BORACHIO.

Quoi! Conrad!...

CONRAD.

Silence! Ne bougez pas!

BORACHIO.

Conrad!

CONRAD.

Je suis ici, à portée de ton coude.

dans la Cité; ou siffler pour se faire ouvrir les maisons de vin, sous peine d'emprisonnement.

23. « Nul homme ne doit circuler la nuit, déguisé ou masqué, sous peine d'emprisonnement.

24. « Nul homme se servant de marteau, comme un forgeron, un potier d'étain, un fondeur, etc., ne doit travailler après neuf heures du soir.

30. « Nul homme, après neuf heures du soir, ne doit faire du bruit, battre sa femme, ses serviteurs, chanter, festoyer, etc. »

BORACHIO.

Et, par la messe, comme mon coude me démangeait, j'ai pensé que j'étais suivi par la gale.

CONRAD.

Je répondrai là-dessus. En attendant, vas-y de ton histoire.

BORACHIO.

Viens sous ce hangar, car il commence à pleuvoir, et, en véritable pochard[1], je vais tout te dire.

UN GARDE, *à part.*

Il doit s'agir d'une trahison quelconque, mes maîtres. Tenons-nous bien.

BORACHIO.

Sache donc que j'ai reçu de don Juan mille ducats.

CONRAD.

Est-il possible qu'un coquin soit si cher?

BORACHIO.

Tu ferais mieux de te demander s'il est possible qu'un coquin soit si riche. Quand les coquins riches ont besoin de pauvres coquins, ces derniers ont le droit de réclamer le prix qu'ils veulent.

CONRAD.

Je n'en reviens pas.

BORACHIO.

Cela prouve que tu manques de pratique. Tu sais que la mode d'un pourpoint, ou d'un chapeau, ou d'un manteau, n'est rien pour un homme.

CONRAD.

Ça compose son vêtement.

BORACHIO.

Je parle de la mode.

CONRAD.

Bah! Autant dire que le fou est le fou. Ne vois-tu pas quel larron difforme est la mode?

LE GARDE.

Je connais ce Difforme[2]. C'est un voleur qui pratique depuis sept ans. Il va partout sous les traits d'un gentilhomme. Je me souviens de son nom.

BORACHIO.

N'entends-tu pas quelqu'un?

1. *Borachio*, en espagnol, veut dire pochard.

2. Le garde prend Difforme pour un nom d'homme.

CONRAD.

Non. C'est la girouette de la maison.

BORACHIO.

Ne vois-tu pas, disais-je, quel larron difforme est cette mode? Comme elle étourdit ceux qui ont le sang chaud, entre dix-neuf et trente ans? Quelquefois elle les façonne comme des soldats de Pharaon sur une toile enfumée[1]; quelquefois comme ces prêtres de Baal que l'on voit sur les vitraux des vieilles églises; quelquefois enfin comme l'Hercule rasé des vieilles tapisseries mangées aux vers, dont la braguette semble aussi grosse que la massue.

CONRAD.

Je vois tout cela. Je vois aussi que la mode use plus d'habits que l'homme. Mais n'as-tu pas toi-même la tête tournée par la mode, pour qu'elle te fasse oublier l'histoire que tu devais me conter?

BORACHIO.

Nullement. Sache que cette nuit, j'ai fait la cour à la suivante de dame Héro, en l'appelant Héro. Penchée à la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, elle m'a souhaité mille fois une bonne nuit... Je raconte mal l'histoire..... J'aurais dû commencer par te dire comment le prince et Claudio, postés, placés, avertis par mon maître don Juan, assistaient dans le jardin à cette aimable rencontre.

CONRAD.

Ils ont cru que Marguerite était Héro?

BORACHIO.

Deux d'entre eux: le prince et Claudio; mais mon diable de maître savait que c'était Marguerite. Soit que ses affirmations les eussent déjà persuadés, soit que l'obscurité de la nuit entretînt leurs illusions, soit que ma traîtrise confirmât certaine calomnie de l'invention de don Juan, Claudio est parti hors de lui, jurant de se rencontrer avec elle au temple, comme il était décidé, et là, devant toute l'assemblée, de la couvrir de honte en lui disant ce qu'il avait vu la nuit précédente, puis de la renvoyer fille à ses pénates.

PREMIER GARDE.

Au nom du prince, nous vous arrêtons!

DEUXIÈME GARDE.

Suivez-nous chez le maître constable. Nous venons de découvrir ici la plus dangereuse affaire de luxure qui ait jamais été vue dans l'Etat!

1. ... *reechy painting*. Peinture décolorée par la fumée. (*Note de Steevens*).

PREMIER GARDE.

Et Difforme en est ! Je le connais. Il porte une boucle de cheveux [1].

CONRAD.

Messieurs !...

DEUXIÈME GARDE.

Vous nous livrerez le Difforme, je vous le garantis !

CONRAD.

Messieurs !...

PREMIER GARDE.

Pas un mot ! Nous vous accusons, obéissez et suivez-nous !

BORACHIO.

Nous allons pouvoir acheter des marchandises, crédités que nous serons par les hallebardes de ces hommes [2] !

CONRAD.

Des marchandises dans lesquelles la justice mettra son nez, je vous le garantis [3]. Allons, nous vous obéissons.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Dans la maison de Léonato.

ENTRENT HÉRO, MARGUERITE ET URSULE.

HÉRO.

Bonne Ursule, éveille ma cousine Béatrice et prie-la de se lever.

URSULE.

J'y vais, madame.

HÉRO.

Dis-lui aussi de venir.

1. « Le coiffeur ne vous demandera pas comment dresser les cheveux. Il n'est qu'une façon : les aplatir sur les tempes, puis détacher une mèche, y nouer un ruban et faire en sorte qu'elle soit bien en saillie. La mèche d'amour est un ornement, un piège, parfois une déclaration, quand le ruban est aux couleurs de la dame ». (*Londres au temps de Shakespeare).*

2. ... *a goodly commodity, being taken up of these men's bills.* La phrase de Borachio n'a jamais été traduite dans son véritable sens. Il en faut accuser sa difficulté. C'est encore Malone qui va nous éclairer : « Cette phrase, dit-il, renferme un amas d'allusions. *(A cluster of conceits).* Autrefois, *commodity* était le terme usuel pour désigner une marchandise. *To take up*, voulait dire obtenir crédit. « Si un homme a un honnête crédit auprès d'eux *(in honest taking up)*, dit Falstaff, ils doivent avoir confiance ».

3. *A commodity in question.* « *A commodity subject to judicial trial or examination* ». (*Note de Steevens*).

URSULE.

Bien.

(*Ursule sort*).

MARGUERITE.

Vrai, je crois que l'autre rabato était mieux [1].

HÉRO.

Non, bonne Meg, c'est celui-ci que je veux.

MARGUERITE.

Vraiment, je le trouve moins bien. Je suis sûre que votre cousine sera de mon avis.

HÉRO.

Ma cousine est une folle et tu en es une autre. Je ne porterai que celui-là.

MARGUERITE.

J'aimerais tout à fait votre nouvelle coiffure si les cheveux étaient un peu plus bruns [2]. Quant aux robes, elles sont à la dernière mode. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, que l'on vante tant.

HÉRO.

On n'a jamais rien confectionné de plus beau, paraît-il.

MARGUERITE.

Sur ma foi, ce n'est qu'une robe de chambre à côté de la vôtre. Drap d'or avec découpures et dentelles d'argent, perles le long des manches pendantes [3], et jupe brodée de clinquants bleuâtres. Au point de vue de la richesse, de la façon, de la grâce, de la tournure, la vôtre est dix fois préférable.

HÉRO.

Que Dieu me donne la joie de la porter, car mon cœur est oppressé.

MARGUERITE.

Il le sera bien davantage par le poids d'un homme.

HÉRO.

Fi de toi ! N'es-tu pas honteuse !

MARGUERITE.

De quoi, madame ? De parler d'une chose honorable? Le

1. On appelait un *rabato* un ornement pour le cou, un col ou une sorte de fraise. Il en est souvent parlé dans le auteurs comiques anglais.

2. Nous avons raconté dans une note précédente comment les femmes s'affublaient de faux cheveux. Elle les attachaient au chapeau. On lit dans l'*Anatomie des abus*, un livre de Stubbs, déjà cité : « Les femmes ne se contentent plus de leurs cheveux; elles en achètent d'autres provenant de chevaux, ou d'autres bêtes, et les teignent de la couleur qu'elles préfèrent ». (Voir *Londres au temps de Shakespeare*).

3. ... *side-sleeves*. *Side*, dans le nord de l'Angleterre veut dire long, quand il s'agit d'un vêtement. (*Note de Steevens*).

mariage n'est-il pas honorable même contracté par un mendiant? Votre seigneur n'est-il pas honorable, même en dehors du mariage? Pour sauvegarder votre pudeur, au lieu d'un *homme* vous auriez préféré peut-être, que je dise un *époux*. Quand la franchise des mots ne dissimule pas une mauvaise pensée, il n'y a pas d'offense. Où est l'injure dans ces mots : *il sera plus oppressé par le poids d'un homme*, quand il s'agit d'un époux et d'une femme légitime ? Autrement le poids serait plus léger que lourd. Demandez à dame Béatrice, la voici qui vient.

(*Entre* BÉATRICE).

HÉRO.

Bonjour, cousine.

BÉATRICE.

Bonjour, chère Héro.

HÉRO.

Pourquoi parlez-vous sur le ton d'une malade ?

BÉATRICE.

Il me semble que je ne saurais en prendre un autre.

MARGUERITE.

Chantez-nous *Lumière d'amour*[1] qui n'a pas de refrain. Chantez et je danserai.

BÉATRICE.

Sur les talons. Si votre mari a assez de greniers il ne manquera pas de grains[2].

MARGUERITE.

O interprétation maligne ! Je la foule aux talons.

BÉATRICE.

Il est presque onze heures, cousine. Vous devriez être prête. Sur ma foi, je suis très souffrante ! Aïe ! Ho !

MARGUERITE.

Que vous faut-il? Un faucon, un cheval, ou un mari?

BÉATRICE.

Je souffre de la lettre qui commence ces trois mots, d'un H[3] !

1. Ballade populaire dont il est question dans beaucoup de pièces de l'époque.

Dans les *Deux nobles parents*, de Fletcher:

He gallops to the tune of Light o'love.

Shakespeare y fera encore allusion dans les *Deux gentilshommes de Vérone* :

Best sing it to the tune of Light o'love.

Etc., etc.

On dansait sur l'air de *Lumière d'amour*.

2. *... You'll see he shall lack no barns.*

Il y a ici un jeu de mots sur *barn* qui veut dire grenier et *bairn* enfant.

3. *Hawk* (faucon), *Horse* (cheval), *Husband* (mari). Voici encore un mauvais calembour. Béatrice dit qu'elle souffre d'un H, c'est-à-dire d'un *ache*. *Ache* veut dire douleur, souffrance.

MARGUERITE.

Si vous n'êtes pas devenue turque, il n'y a plus moyen de naviguer sur la foi des étoiles[1].

BÉATRICE.

Je ne comprends pas ce que veut dire cette folle.

MARGUERITE.

Rien. Je souhaite seulement que Dieu envoie à chacun ce que son cœur désire.

HÉRO.

Le comte m'a envoyé des gants qui embaument.

BÉATRICE.

J'ai le nez bouché et ne peux rien sentir.

MARGUERITE.

Une jeune fille bouchée ! Il faut qu'elle ait attrapé un fameux rhume !

BÉATRICE.

Dieu vienne à mon secours ! Depuis quand avez-vous tant d'esprit ?

MARGUERITE.

Depuis que vous n'en avez plus. Mon esprit ne me va-t-il pas à ravir?

BÉATRICE.

On ne le voit pas assez, vous deviez le mettre à votre chapeau. Sur ma foi, je suis souffrante.

MARGUERITE.

Prenez un peu de *Carduus Benedictus*[2] et mettez-vous-en sur le cœur. C'est le seul calmant possible.

HÉRO.

Tu la piques avec un chardon.

BÉATRICE.

Benedictus ? Pourquoi Benedictus ? Est-ce qu'il y a quelque allusion dans ce Benedictus?

MARGUERITE.

Quelque allusion? Je n'ai pas voulu faire d'allusion. J'ai parlé du chardon béni. Vous croyez, peut-être, que je vous suppose amoureuse? Non, par Notre-Dame ! Je ne suis pas

1. On ne peut imaginer la complication de certains passages où se devine encore l'exécrable influence de l'euphuisme. La phrase est celle-ci : *Well, an you be not turn'd Turk, there's no more sailing by the star*. A l'époque de Shakespeare, devenir turc voulait dire changer de caractère, d'opinion, de religion, etc. Hamlet se sert de la même expression. Parlant du changement de sa fortune il dit que c'est une *fortune turning Turk*.

2. Le *Carduus Benedictus* est une plante qui passait pour posséder toutes les qualités. Thomas Corgan l'a longuement vantée dans son volume : *Haven of Health*, 1556.

assez folle pour croire ce que je désire, ou pour désirer croire ce que je puis croire. J'aurais beau mettre mon cœur à la torture, jamais je n'arriverais à me persuader que vous êtes amoureuse, ou que vous le deviendrez, ou que vous pouvez le devenir. Quant à Bénédict, il n'est plus le même; c'est tout à fait un autre homme. Il jurait de ne jamais se marier et, à cette heure, en dépit de sa résolution, il mange sans répugnance[1]. Si vous êtes convertie, je n'en sais rien, mais il me semble que vous commencez à voir avec vos yeux comme les autres femmes.

BÉATRICE.

De quel pas va votre langue !

MARGUERITE.

Au galop.

(*Rentre* URSULE).

URSULE.

Madame, dépêchez-vous! Le prince, le comte, Signor Bénédict, don Juan, tous les galants de la ville, viennent vous chercher pour aller à l'église.

HÉRO.

Aidez-moi à m'habiller, bonne cousine, bonne Mag et bonne Ursule.

(*Elles sortent*).

SCÈNE V.

Une autre pièce dans la maison de Léonato.

ENTRE LÉONATO, AVEC DOGBERRY ET VERGES.

LÉONATO.

Que voulez-vous de moi, honnête voisin?

DOGBERRY.

Je voudrais vous faire une confidence qui vous touche de près.

LÉONATO.

Soyez bref, je vous prie, car je suis très occupé.

DOGBERRY.

C'est vrai, monsieur.

VERGES.

En vérité, monsieur.

1. ... *he eats his meat without grudging.*
Malone comprend ainsi la métaphore : En dépit de sa résolution, il se nourrit d'amour et aime sa nourriture.

LÉONATO.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a, mes bons amis?

DOGBERRY.

L'excellent Verges, monsieur, s'écarte un peu de la question. Il est âgé, monsieur, et son esprit n'est pas aussi *borné* que, grâce à Dieu, je le voudrais. Mais, il est vraiment honnête, comme la peau qui est entre ses sourcils[1].

VERGES.

Dieu merci, je suis aussi honnête qu'aucun homme vivant, tout homme aussi vieux et pas plus honnête que moi.

DOGBERRY.

Les comparaisons sont *odoreuses*[2] *: Palabras*[3], voisin Verges.

LÉONATO.

Voisins, vous êtes fastidieux.

DOGBERRY.

Il plaît à votre Seigneurie de le dire, mais nous sommes de pauvres employés du duc. A parler franc, pour ma part, si j'étais aussi *fastidieux* qu'un roi, mon cœur voudrait tout dépenser en faveur de votre Seigneurie.

LÉONATO.

Fastidieux en ma faveur !

DOGBERRY.

Je souhaiterais l'être mille fois plus ! Car j'en ai entendu de toutes les sortes sur votre Seigneurie, autant que n'importe quel homme de la ville. Et quoique je ne sois qu'un pauvre homme, j'étais enchanté de l'entendre.

VERGES.

Moi aussi.

LÉONATO.

Enfin, je voudrais savoir ce que vous avez à me dire.

VERGES.

Cette nuit, notre garde, et nous, à l'exception de votre Seigneurie, nous avons mis la main sur un couple de coquins fieffés, comme il n'y en a pas à Messine.

DOGBERRY.

C'est un bon vieillard, monsieur. Il veut parler, comme on dit. Quand on est âgé, on n'a plus tout son esprit. Dieu nous protège ! C'est étonnant à voir[4]!... Bien dit, sur ma foi, voisin Verges... Bien... Dieu est un brave homme...

1. ... *as the skin between his brows.* Il s'agit ici d'une expression proverbiale.

2. *Odorous* pour *odious*, oiseuses.

3. Nous avons déjà rencontré le mot dans *La Sauvage apprivoisée.* C'était une expression espagnole à la mode parmi le peuple.

4. *It is a world to see.* Expression du temps.

Si deux hommes montent un cheval, il y en a un qui doit être en croupe... Un cœur honnête, sur ma foi, monsieur... A la vérité, jamais plus honnête n'a rompu du pain... Mais Dieu doit être honoré... Tous les hommes ne sont pas comme lui. Hélas ! bon voisin !

LÉONATO.

En effet, voisin, il vous est inférieur.

DOGBERRY.

C'est un don qui vient du ciel.

LÉONATO.

Il faut que je vous quitte.

DOGBERRY.

Un seul mot, monsieur. Pendant la garde, monsieur, nous avons arrêté deux personnes *aspicieuses*, et nous voudrions qu'elles comparussent ce matin devant votre Seigneurie.

LÉONATO.

Interrogez-les vous-mêmes et rapportez-moi ce qu'elles vous auront dit. Je suis très pressé, comme vous pouvez vous en apercevoir.

DOGBERRY.

Ce sera *suffisant*.

LÉONATO.

Buvez un coup de vin avant de partir, et adieu.

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Monseigneur, on attend que vous donniez votre fille à son époux.

LÉONATO.

Je les rejoins. Je suis prêt.

(*Léonato et le Messager sortent*).

DOGBERRY.

Allez, mon bon camarade, allez trouver Francis Seacoal, dites-lui d'apporter des plumes et de l'encre dans la prison. Nous allons examiner ces hommes.

VERGES.

Et prudemment.

DOGBERRY.

Nous n'épargnerons pas l'esprit, je vous le garantis. (*Se touchant le front*). J'ai là une chose qui en conduira quelques-uns à *non com*[1]. Seulement, allez chercher le savant écrivain qui doit écrire nos *excommunications* et retrouvez-moi à la prison. (*Ils sortent*).

1. ... *to a non com*. C'est-à-dire à un *non compos mentis*, qui les mettra hors d'eux-mêmes. (*Note de Malone*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

L'intérieur d'une église.

ENTRENT DON PEDRO, DON JUAN, LEONATO, UN MOINE, CLAUDIO, BENEDICT, HERO, BEATRICE, ETC.

LÉONATO.

Venez, frère Francis et soyez bref. Tenez-vous-en à la simple formule du mariage, vous parlerez après de leurs devoirs réciproques.

LE MOINE.

Vous venez ici, monseigneur, pour épouser cette dame?

CLAUDIO.

Non.

LÉONATO.

Il vient pour se marier avec elle, frère, et c'est vous qui les mariez.

LE MOINE.

Madame, vous venez pour épouser le comte?

HÉRO.

Oui.

LE MOINE.

Si l'un de vous deux connaît quelque empêchement à ce mariage, je lui ordonne, sur le salut de son âme, de le dire.

CLAUDIO.

Vous n'en connaissez aucun, Héro?

HÉRO.

Aucun, monseigneur.

LE MOINE.

Et vous, comte?

LÉONATO.

Je peux répondre pour lui qu'il n'en connaît aucun.

CLAUDIO.

Que n'osent pas faire les hommes! Que ne peuvent-ils faire! Que ne font-ils pas tous les jours, sans savoir ce qu'ils font!

BÉNÉDICT.

Quoi! Des exclamations! Du moins qu'elles soient joyeuses. Ah! ah! Ah!

CLAUDIO.

Approchez, moine... Père, avec votre permission, me donnez-vous cette femme, votre fille, librement, sans contrainte?

LÉONATO.

Aussi librement, mon fils, que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO.

Et moi, que pourrais-je vous donner en retour d'un cadeau aussi riche et aussi précieux?

DON PEDRO.

Rien, à moins de le rendre.

CLAUDIO.

Cher prince, vous m'apprendrez comment vous remercier noblement. Léonato, reprenez donc votre fille. Ne donnez pas cette orange pourrie à un ami. Elle n'a de son honneur que le semblant! Regardez! Elle rougit comme une vierge. Oh! de quelle sincérité peut se travestir le vice! Cette rougeur, cette modestie, ne témoignent-elles pas d'une évidente vertu? Vous tous qui la considérez, ne jureriez-vous pas que c'est vraiment une vierge, à l'apparence? Eh bien, ce n'en est pas une! Elle s'est réchauffée à la chaleur d'un lit de luxure! Si elle rougit, c'est de honte, et non de modestie!

LÉONATO.

Que voulez-vous dire, monseigneur?

CLAUDIO.

Que je ne peux pas m'allier, unir mon âme à une prostituée avérée!

LÉONATO.

Mon cher seigneur, si vous avez vaincu la résistance de sa jeunesse, si vous avez abusé de sa virginité...

CLAUDIO.

Je comprends ce que vous voulez dire. Si je l'avais connue, si je l'avais tenue dans mes bras, ce serait en qualité d'époux, et vous excuseriez un péché anticipé? Non, Léonato, jamais je ne l'ai tentée par des paroles licencieuses; je ne lui ai adressé que des paroles modestes, témoigné qu'un respectueux amour, comme eût fait un frère à l'égard de sa sœur.

HÉRO.

Me suis-je autrement conduite avec vous?

CLAUDIO.

A bas le masque! Je vous l'arrache! Vous me faisiez l'effet

d'une Diane dans son orbe ; vous me sembliez chaste comme le bouton avant qu'il fleurisse, et vous aviez un tempérament plus impétueux que celui de Vénus, ou de ces animaux rassasiés qui se ruent dans une sensualité sauvage !

HÉRO.

Monseigneur ne serait-il pas malade, pour divaguer à ce point ?

LÉONATO.

Doux prince, pourquoi demeurez-vous muet?

DON PEDRO.

Que dirais-je ? Je demeure honteux, à l'idée d'avoir voulu enchaîner mon cher ami à une vulgaire prostituée.

LÉONATO.

Dit-on de pareilles choses, ou suis-je le jouet d'un rêve?

DON JUAN.

Monsieur, ces choses on les dit, et elles sont vraies.

BÉNÉDICT.

Voilà un drôle de mariage !

HÉRO.

Elles sont vraies ! Oh Dieu !

CLAUDIO.

Léonato, est-ce moi qui suis ici ? Est-ce là le prince ? Le frère du prince ? Le visage de Héro ? Nos yeux sont-ils nos yeux ?

LÉONATO.

Oui, et après, monseigneur ?

CLAUDIO.

Laissez-moi adresser une question à votre fille ; usez envers elle de votre pouvoir de père, pour lui ordonner de répondre en toute franchise.

LÉONATO.

Aussi vrai que tu es mon enfant, j'exige que tu répondes sans détour.

HÉRO.

O Dieu, assiste-moi ! Je n'y comprends rien ! Quel genre d'interrogatoire est-ce là ?

CLAUDIO.

Un interrogatoire dont le but est de vous faire répondre à votre véritable nom.

HÉRO.

Ce nom n'est-il pas Héro ? Qui peut le ternir par un reproche justifié ?

CLAUDIO.

Héro, elle-même ! Héro elle-même peut ternir la vertu d'Héro ! Quel homme parlait avec vous la nuit dernière, à votre fenêtre, entre minuit et une heure ? Si vous êtes vierge, répondez à cette question.

HÉRO.

A cette heure, je ne parlais à aucun homme, monseigneur.

DON PEDRO.

Alors vous n'êtes pas vierge... Léonato, je suis désolé de vous le dire. Sur mon honneur, moi, mon frère, et ce pauvre comte, nous l'avons vue, entendue, à cette heure de la nuit dernière, qui parlait avec un rufien à la fenêtre de sa chambre ; lequel rufien ayant perdu toute honnêteté, nous a confessé avoir eu avec elle, et plus de mille fois, des entrevues secrètes.

DON JUAN.

Des entrevues inqualifiables et dont on ne doit même pas parler! Le langage n'a pas d'expressions assez voilées pour les raconter sans offenser les oreilles. Jolie dame, je suis désolé d'une telle conduite.

CLAUDIO

O Héro! Quelle héroïne tu eusses été, si tu avais employé la moitié de tes grâces extérieures à orner tes pensées et les aspirations de ton cœur! Adieu, à toi la plus vile et la plus belle! A toi dont l'impiété est pure et impie la pureté! A cause de toi, je veux fermer toutes les portes de l'amour; le soupçon sera attaché à mes paupières, la beauté ne m'inspirera plus que des pensées de malheur, et pour moi n'aura plus jamais d'attraits!

LÉONATO.

Quelqu'un n'a-t-il pas un poignard pour me frapper?

(*Héro s'évanouit*).

BÉATRICE.

Eh bien, cousine? Vous vous trouvez mal?

DON JUAN.

Partons. De pareilles révélations lui ont fait perdre connaissance.

(*Don Pedro, don Juan et Claudio sortent*).

BÉNÉDICT.

Comment va la dame?

BÉATRICE.

Je crois qu'elle est morte!... Du secours, mon oncle!... Héro! Héro!... Mon oncle!... Signor Bénédict... Morte!

LÉONATO.

O destinée, ne relève pas ta main pesante! La mort est le meilleur voile que l'on puisse jeter sur la honte!

BÉATRICE.

Eh bien, cousine Héro?

LE MOINE.

Remettez-vous, madame.

LÉONATO.

Tu rouvres les yeux ?

LE MOINE.

Pourquoi ne les rouvrirait-elle pas ?

LÉONATO.

Pourquoi ? Tout ce qui est sur cette terre ne crie-t-il pas sa honte ? Peut-elle nier un fait que sa rougeur démontre ? Ne vis plus Héro ! N'ouvre plus les yeux ! Si je croyais que tu ne voulusses pas mourir du coup, que tes esprits fussent plus forts que ton infamie, c'est moi qui, venant au secours de tes remords, attenterais à ta vie ! Je m'affligeais de n'avoir qu'un enfant ! J'accusais la nature de s'être montrée avare ! J'en avais un de trop avec toi ! Pourquoi ai-je eu celui-là ? Pourquoi me paraissais-tu si jolie ? Pourquoi, d'une main charitable, n'ai-je pas plutôt ramassé devant ma porte l'enfant d'un mendiant ? En la voyant ainsi souillée, plongée dans l'infamie, j'aurais pu m'écrier : *Aucune partie d'elle-même n'est de moi. Cette honte provient d'une souche innommée.* Mais ma propre fille ! une fille que j'aimais, que je vantais, dont je m'enorgueillissais au point de n'être plus moi-même, de ne plus m'estimer, de ne plus m'appartenir que par elle !... Oh ! elle est tombée dans une citerne d'encre ! La mer n'a pas assez de gouttes pour laver sa souillure [1] et trop peu de sel pour redonner de la fraîcheur à sa chair corrompue [2] !

BÉNÉDICT.

Monsieur, monsieur, calmez-vous. Pour ma part, je suis tellement stupéfait que je ne sais que dire.

BÉATRICE.

Sur mon âme, on a calomnié ma cousine !

BÉNÉDICT.

Madame, avez-vous partagé sa couche la nuit dernière ?

BÉATRICE.

Non, mais jusqu'à cette nuit dernière, je l'ai partagée pendant un an.

LÉONATO.

Tout se confirme ! La vérité est encore plus solide, bien qu'auparavant elle fût déjà étayée avec des étançons de fer ! Les deux princes mentiraient-ils ? Claudio mentirait-il ? Lui qui l'aimait à ce point, qu'en parlant de sa honte il lavait cette honte de ses larmes ! Laissons-la ! Qu'elle meure !

1. Nous avons rencontré la même expression dans *Macbeth;*
Will all great Neptune's ocean wash this blood
Clean from my hand?

2. Nous retrouverons la même expression dans la *Douzième nuit*:
... All this to season
a brother's dead love.

LA MOINE.

Ecoutez-moi. Je n'ai gardé si longtemps le silence, je n'ai laissé les choses aller leur train, que pour mieux étudier la dame. Plus de mille fois elle a rougi de honte; plus de mille fois cette rougeur innocente a fait place à des pâleurs angéliques; dans ses yeux brillait un feu, comme pour brûler les erreurs soutenues par les princes au dépens de sa réelle virginité. Dites que je suis un fou; cessez d'avoir confiance en mes observations dont une longue expérience garantit la véracité; ne vous fiez pas à mon âge, ma dignité, mon ministère sacré, si cette chère dame n'est pas ici la victime d'une douloureuse erreur!

LÉONATO.

Moine, tu te trompes. Toute la pudeur qui lui reste consiste à ne pas vouloir aggraver sa damnation par le péché de parjure. Elle ne nie pas. Alors pourquoi cherches-tu une excuse pour dissimuler ce qui apparaît dans toute sa nud ité ?

LE MOINE.

Quel est l'homme dont on vous accuse ?

HÉRO.

Demandez-le à mes accusateurs, moi je ne le connais pas. Si je connais d'un homme vivant plus que ce dont ma virginité peut convenir, que mes péchés soient sans miséricorde!... O mon père, prouvez qu'un homme s'est entretenu avec moi à des heures défendues; prouvez que la nuit dernière j'ai échangé une parole avec une créature quelconque, et je vous autorise à me répudier, me haïr, me torturer jusqu'à la mort!

LE MOINE.

Les princes ont commis une erreur.

BÉNÉDICT.

Deux d'entre eux sont l'honneur personnifié. Si leur bonne foi a été surprise, il en faudrait donc accuser Jean le Bâtard dont l'esprit travaille volontiers à tramer des vilenies.

LÉONATO.

Je ne sais pas. S'ils ont dit la vérité sur son compte, ces mains la mettront en pièces! S'ils ont calomnié ton honneur, le plus fier d'entre eux entendra parler de moi! Le temps n'a pas encore desséché mes veines, l'âge affaibli mon intelligence, le sort épuisé mes ressources; mes malheurs n'ont pas éloigné de moi mes amis, au point que je ne puisse intéresser à cette cause, un bras fort, un esprit avisé, des moyens sûrs, des amis suffisamment choisis, pour m'acquitter complètement envers eux!

LE MOINE.

Demeurez un instant sans parler et laissez-moi vous ser-

vir de conseiller en l'occasion. Les princes ont laissé ici votre fille pour morte. Mettez-la dans quelque endroit secret, et faites courir le bruit qu'elle a, en effet, succombé. Etalez un appareil de deuil; sur votre vieux monument de famille inscrivez une épitaphe funéraire; enfin, faites accomplir tous les rites d'un enterrement.

LÉONATO.

Qu'en résultera-t-il? A quoi cela peut-il servir?

LE MOINE.

L'expédient bien conduit, vous verrez la calomnie se changer en remords. Cela n'est déjà pas mal. Mais ce n'est pas uniquement dans ce but que je propose un aussi étrange moyen; j'en attends de plus heureuses conséquences. Etant morte, comme vous le maintiendrez, à l'instant même où on l'accusait, on la regrettera, on la prendra en pitié, on l'excusera; car les choses sont ainsi : nous n'estimons jamais à son prix le bien dont nous jouissons, mais s'il est à jamais perdu, c'est alors que nous exagérons sa valeur, que nous apprécions son mérite, mérite que nous méconnaissions tant que ce bien nous appartenait. C'est ce qui arrivera à Claudio. En apprenant qu'elle est morte victime de ses injures, le souvenir de sa vie se glissera doucement dans son imagination; chaque organe d'une existence si belle se présentera à ses yeux, revêtu d'une forme plus précieuse, plus touchante, plus animée que quand elle vivait. Enfin il prendra le deuil (si jamais l'amour a résidé daus son foie [1]) et regrettera de l'avoir accusée, crût-il encore à la vérité de son accusation. Agissez de la sorte; ne doutez pas que le succès donne aux événements une tournure meilleure encore que celle que je puis supposer. Le but ne serait-il pas atteint, la mort inventée de la dame calmera l'étonnement provoqué par son infamie, et si notre espérance était trompée, vous auriez toujours la ressource d'employer le meilleur remède pour une réputation atteinte, c'est-à-dire de la consacrer à une vie recluse et religieuse, loin de tous les yeux, de toutes les langues, de tous les esprits, et de toutes les injures.

BÉNÉDICT.

Signor Léonato, écoutez le conseil du moine. De mon côté, malgré l'intimité et la sympathie qui existent entre moi, le prince et Claudio, je m'engage sur l'honneur à m'employer en la circonstance, aussi secrètement, aussi loyalement que votre âme s'emploierait pour votre corps.

1. Au temps de Shakespeare, l'amour résidait dans le foie. Rappelons-nous Pistol racontant que Falstaff aime Mistress Ford « avec un foie brûlant ».

LÉONATO.

Dans la douleur ou je suis plongé, le moindre fil peut me conduire.

LE MOINE.

Puisque vous y consentez, à la besogne. Quand les maux sont étranges, les remèdes doivent l'être également. Venez, madame, mourez pour vivre. Il se peut que ce jour nuptial ne soit que remis. Ayez patience et résignez-vous.

(*Le Moine, Héro et Léonato sortent*).

BÉNÉDICT.

Dame Béatrice, avez-vous pleuré tout ce temps-là ?

BÉATRICE.

Oui, et je pleurerai longtemps encore.

BÉNÉDICT.

Je le regrette.

BÉATRICE.

Pourquoi ? Je pleure librement.

BÉNÉDICT.

J'ai la conviction que votre cousine a été calomniée.

BÉATRICE.

Que pourrais-je refuser à l'homme qui la réhabiliterait?

BÉNÈDICT.

Y a-t-il moyen de vous donner cette preuve d'amitié ?

BÉATRICE.

Le moyen existe, mais pas l'ami.

BÉNÉDICT.

Un homme peut-il l'employer?

BÉATRICE.

Un homme, mais pas vous.

BÉNÉDICT.

Il n'est rien en ce monde que j'aime autant que vous. N'est-ce pas étrange ?

BÉATRICE.

Aussi étrange que peut l'être ce que j'ignore. Il me serait facile de dire que je n'aime rien autant que vous. Mais ne me croyez pas... Je ne confesse rien, je ne nie rien... Je suis désolée pour ma cousine.

BÉNÉDICT.

Par mon épée, Béatrice, tu m'aimes !

BÉATRICE.

Ne jurez pas par votre épée et avalez-la.

BÉNÉDICT.

Je veux jurer par elle que vous m'aimez et la faire avaler à qui dira que je ne vous aime pas.

BÉATRICE.

Ne voulez-vous pas avaler votre parole ?

BÉNÉDICT.

Non, à quelque sauce qu'on la puisse accommoder. Je proteste que je t'aime !

BÉATRICE.

Alors, Dieu me pardonne !

BÉNÉDICT.

Quelle offense y a-t-il à cela, chère Béatrice ?

BÉATRICE.

Vous m'avez interrompue juste à point. J'allais protester à mon tour... que je vous aime.

BÉNÉDICT.

Dites-le du fond du cœur.

BÉATRICE.

Je vous aime avec tant de mon cœur que je n'en ai plus pour protester.

BÉNÉDICT.

Ordonne-moi de faire quelque chose pour toi.

BÉATRICE.

Tuez Claudio !

BÉNÉDICT.

Pas pour le monde entier !

BÉATRICE.

Vous me tuez en refusant cela. Adieu.

BÉNÉDICT.

Arrête, chère Béatrice !

BÉATRICE.

Je n'y suis plus, bien que j'y sois encore... Il n'y a pas d'amour en vous... Non, je vous en prie, laissez-moi partir.

BÉNÉDICT.

Béatrice !

BÉATRICE.

Vraiment, je veux m'en aller.

BÉNÉDICT.

D'abord, soyons amis.

BÉATRICE.

Vous avez moins peur d'être mon ami que de combattre mon ennemi.

BÉNÉDICT.

Claudio est-il ton ennemi ?

BÉATRICE.

N'est-il pas un misérable, celui qui a calomnié, méprisé, déshonoré ma parente ?... Oh ! si j'étais un homme !... Quoi ! La tromper par de belles promesses jusqu'au moment où leurs mains vont s'unir, et puis l'accuser publiquement, la calomnier hautement, avec une pareille insistance !... O Dieu ! Si j'étais un homme ! Je dévorerais son cœur sur la place publique !

BÉNÉDICT.

Écoutez-moi, Béatrice.

BÉATRICE.

Parler à sa fenêtre avec un homme !... Et après ?

BÉNÉDICT.

Béatrice...

BÉATRICE.

Chère Héro !... Elle est diffamée, calomniée, perdue !

BÉNÉDICT.

Béat...

BÉATRICE.

Des princes et des comtes ! Vraiment le témoignage est princier ! Un comte en sucre et un fameux galant ! Oh ! si j'étais un homme, pour la défendre ! Mais la virilité n'est plus qu'une cérémonieuse obéissance ; la valeur consiste à complimenter ; les hommes n'ont plus que des langues. Aujourd'hui on est vaillant comme Hercule, pourvu qu'on dise un mensonge et qu'on l'affirme !... Ne pouvant être un homme, malgré mon désir, je mourrai de chagrin, comme une femme !

BÉNÉDICT.

Arrête, chère Béatrice ! Par cette main, je t'aime !

BÉATRICE.

Prouvez-moi votre amour autrement que par un pareil serment.

BÉNÉDICT.

Au fond de votre âme, croyez-vous que le comte Claudio ait calomnié Héro ?

BÉATRICE.

Aussi sûrement que je pense et que j'ai une âme !

BÉNÉDICT.

Cela suffit. Je m'engage à le provoquer. Je vous baise la main et je prends congé de vous. Par cette main, Claudio me le paiera cher ! Jugez-moi d'après ce que vous entendrez dire. Allez consoler votre cousine. Je dois affirmer qu'elle est morte. Sur ce, adieu.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une Prison.

ENTRENT DOGBERRY, VERGES ET LE SACRISTAIN EN ROBES, PUIS CONRAD ET BORACHIO SUIVIS DE GARDES.

DOGBERRY.

La *dissemblée* est-elle au complet ?

VERGES.

Un tabouret et un coussin pour le sacristain.

LE SACRISTAIN.

Lesquels sont les malfaiteurs?

DOGBERRY.

Moi et mon camarade.

VERGES.

Cela est certain. Nous avons à examiner l'exhibition.

LE SACRISTAIN.

Quels sont les offenseurs, à examiner? Qu'ils viennent devant le maître constable.

DOGBERRY.

C'est-à-dire devant moi... Quel est votre nom, mon ami?

BORACHIO.

Borachio.

DOGBERRY.

Ecrivez... Borachio... (*A Conrad*). Et le vôtre, coquin?

CONRAD.

Je suis gentilhomme, monsieur, et mon nom est Conrad.

DOGBERRY.

Écrivez... *maître, gentilhomme Conrad*... Servez-vous Dieu?

CONRAD *et* BORACHIO.

Nous l'espérons, monsieur.

DOGBERRY.

Écrivez.... *qu'ils espèrent servir Dieu*. Et commencez par écrire le nom de Dieu ; car à Dieu ne plaise, que Dieu passe après de semblable drôles! — Mes maîtres, il est déjà prouvé que vous êtes rien moins que d'hypocrites drôles, et nous ne tarderons pas à le croire. Que répondez-vous pour vous-mêmes?

CONRAD.

Monsieur, nous disons que nous n'en sommes pas.

DOGBERRY.

Un garçon merveilleusement malin, je vous assure; mais j'en viendrai à bout... Avancez, drôles! Je veux vous dire un mot à l'oreille, messieurs. On croit que vous êtes de faux coquins.

BORACHIO.

Je vous dis que nous n'en sommes pas.

DOGBERRY.

Mettez-vous de côté... Devant Dieu, ils mentent tous les deux!... Avez-vous écrit qu'ils n'en sont pas?

LE SACRISTAIN.

Maître constable, vous vous perdez dans votre interrogatoire. Vous devriez d'abord appeler les gardes qui les accusent.

DOGBERRY.

En effet, c'est le meilleur moyen... Laissez approcher les

gardes... Maître, au nom du Prince, je vous somme d'accuser ces individus.

PREMIER GARDE.

Cet homme disait, monsieur, que don Juan, le frère du prince, était un coquin.

DOGBERRY.

Ecrivez... Le prince Jean un coquin!... C'est un parjure évident d'appeler le frère du prince un coquin!

BORACHIO.

Maître constable...

DOGBERRY.

Je t'en prie, camarade, tais-toi. Je n'aime pas ta mine, je te le promets.

LE SACRISTAIN.

Que lui avez-vous entendu dire encore ?

DEUXIÈME GARDE.

Qu'il avait reçu mille ducats de don Juan, pour accuser gravement dame Héro.

DOGBERRY.

Le plus grand vol avec effraction qui ait jamais été commis!

VERGES.

Oui, par la messe!

LE SACRISTAIN.

Ensuite, camarade?

PREMIER GARDE.

Que, par ce moyen, le comte Claudio, croyant à ses paroles, injurierait Héro devant toute l'assemblée et ne l'épouserait pas.

DOGBERRY.

O coquin ! Tu seras condamné à une *rédemption* éternelle!

LE SACRISTAIN.

Ensuite ?

DEUXIÈME GARDE.

C'est tout.

LE SACRISTAIN.

Et c'est plus, mes maîtres, que vous n'en pouvez nier. Le prince Jean est parti secrètement ce matin. Héro a été accusée comme ils viennent de le dire, répudiée également, et elle est morte subitement de chagrin... Maître constable, ordonnez qu'on attache ces hommes et qu'on les amène chez Léonato. J'irai en avant et lui ferai lire l'interrogatoire.

(*Il sort*).

DOGBERRY.

Allons, ce sont des entêtés!

VERGES.

Qu'on les attache !

CONRAD.

Arrière, maroufle !

DOGBERRY.

Dieu de ma vie ! Où est le sacristain ? Qu'il écrive que l'officier du prince est un maroufle... Allons, qu'on les attache !... Tu es un méchant valet !

CONRAD.

Ne touchez pas ! Vous êtes un âne ! Vous êtes un âne !

DOGBERRY.

Suspectes-tu ma situation? Suspectes-tu mes ans? Oh! s'il était ici pour m'inscrire... comme âne ! Mes maîtres, souvenez-vous que je suis un âne ! Quoique ce ne soit point écrit, n'oubliez pas que je suis un âne !... Coquin, tu es plein de piété, et ce sera prouvé par de bons témoignages. Je suis un sage compagnon et, ce qui est plus, un fonctionnaire, et, ce qui est plus, un père de famille, et, ce qui est plus, un aussi joli morceau de chair que n'importe lequel de Messine; et un homme qui connaît la loi, entends-tu? Et un gaillard assez riche, entends-tu? Et qui a fait des pertes, et qui possède pourtant deux robes, et beaucoup de belles choses !... Emmenez-le ! Oh ! que n'a-t-on écrit que j'étais un âne !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la maison de Léonato.

ENTRENT LEONATO ET ANTONIO.

ANTONIO.

Si vous continuez, vous vous tuerez. Il n'est pas raisonnable de seconder son chagrin contre soi-même.

LÉONATO.

Je t'en prie, garde pour toi des conseils qui tombent dans mes oreilles sans profit, comme de l'eau dans un tamis. Ne m'en donne plus. Que nulle consolation ne charme mes oreilles, à moins qu'elles viennent de quelqu'un aussi malheureux que moi. Trouve-moi un père, ayant aimé son enfant comme j'ai aimé la mienne, dont le bonheur qu'il mettait en elle ait été brisé comme le mien, et recommande-lui la patience. Mesure sa douleur à la longueur et à la largeur de la mienne; que ses regrets répondent à mes regrets, son chagrin à mon chagrin; qu'il ait mes linéaments, mon essence, mon aspect, ma forme. Si un pareil homme sourit, se passe la main dans la barbe, crie au chagrin : Va-t'en[1] !

1. *Crysorrow, wag! and hem, when he should groan* :
Voici un nouvel exemple de la difficulté avec laquelle on s'accorde sur certains passages de Shakespeare :
Dans le quarto de 1600 et le folio de 1623, on lit :
And sorrow, wagge, cry hem, etc.
Rowe et Pope proposent :
And hallow, wag, etc.
Théobald :
And sorrow wage, etc.
Hammer et Warburton :
And sorrow waive, etc.
Tyrwhitt :
And sorrow gagge, etc.
Heath et T. Warton :
And sorrowing cry hem, etc.
Ritson :
And sorrow waggery, etc.
Malone :
In sorrow wag, etc.
Nous avons adopté la version de Steevens.

et fait *hum!* quand il devrait gémir; s'il rapiécète son chagrin avec des proverbes et grise sa mauvaise fortune en compagnie de brûleurs de chandelles[1], montrez-le moi, sa patience me servira d'exemple. Mais un tel homme n'existe pas. Les hommes peuvent conseiller, chercher à calmer les douleurs dont ils ne souffrent pas, mais s'ils en ressentent les effets, au lieu de raisonner ils s'emportent, eux qui tout à l'heure vous indiquaient un remède contre la colère, essayaient d'enchaîner la folie avec un fil de soie, de charmer le mal avec du vent et l'agonie avec des mots. Non, non! C'est le devoir de tous les hommes de parler de patience à ceux qui se tordent sous le poids du chagrin; mais nul n'est assez vertueux, assez robuste, assez philosophe, pour endurer ce même chagrin quand c'est sur lui qu'il s'abat. Conséquemment, cesse de me conseiller. Ma peine crie plus haut que tout avertissement.

ANTONIO.

Il faut en conclure que les hommes sont des enfants.

LÉONATO.

Je t'en prie, plus un mot. Je veux être de chair et de sang. On n'a pas encore trouvé un sage capable de supporter patiemment un mal de dents. Et pourtant ils écrivaient sous l'inspiration des dieux et méprisaient la souffrance.

ANTONIO.

N'assumez pas tout le poids de la douleur; arrangez-vous de façon que les offenseurs en aient leur part.

LÉONATO.

Ici tu deviens raisonnable. Je vais y songer. Mon cœur me dit qu'Héro a été calomniée, Claudio le saura, ainsi que le prince et tous ceux qui l'ont déshonorée.

(*Entrent* DON PEDRO *et* CLAUDIO).

ANTONIO.

Voici venir le prince et Claudio en toute hâte.

DON PEDRO.

Bonjour, bonjour.

CLAUDIO.

Le bonjour à vous deux.

LÉONATO.

Ecoutez, messeigneurs...

DON PEDRO.

Nous sommes très pressés, Léonato.

1. . . . . *Make misfortune drunk*
With candle-wasters;
Le terme de brûleur de chandelles était alors un terme de mépris, caractérisant les gens passant la nuit à boire.
Dans la *Cinthia* de Ben-Jonson : « ... spoiled by a whoreson bookworm, a candle-waster ».

LÉONATO.

Tant que cela, monseigneur !... Alors, adieu... L'êtes-vous à ce point?... Bien. Cela m'importe peu.

DON PEDRO.

Ne nous en veuillez pas, bon vieillard.

ANTONIO.

S'il pouvait obtenir satisfaction par une querelle, quelques-uns d'entre nous seraient à bas.

CLAUDIO.

Qui lui a fait du tort ?

LÉONATO.

Toi ! Toi! Imposteur! Tu peux porter ta main à ton épée, je ne te crains pas !

CLAUDIO.

Que ma main soit maudite, si elle donne à votre vieillesse des sujets de craindre! Sur ma foi, je n'en voulais pas à mon épée.

LÉONATO.

Ne me raille pas! Ne te moque pas de moi ! Je ne suis ni un radoteur, ni un fou, profitant du privilège de l'âge pour me vanter de ce que j'ai fait étant jeune, ou de ce que je ferais si je n'étais pas vieux. Sache-le, Claudio, et ta tête en répondra, tu nous as profondément outragés, ma fille et moi, au point qu'il me faille mettre de côté tout respect, et, malgré mes cheveux gris, la fatigue des jours accumulés, te provoquer comme si j'étais dans la plénitude de mes forces. Tu as diffamé mon innocente enfant; ta calomnie lui a percé le cœur de mille traits, elle repose ensevelie avec ses ancêtres! Oh! dans un tombeau où jamais n'a sommeillé le scandale, sauf le sien, imaginé par ta lâcheté!

CLAUDIO.

Ma lâcheté !

LÉONATO.

Ta lâcheté, Claudio! Ta lâcheté, je le répète!

DON PEDRO.

Vous avez tort, vieillard.

LÉONATO.

Monseigneur, j'en marquerai les preuves sur son corps, s'il ne recule pas! Malgré sa science d'escrimeur, sa pratique de tous les jours, le Mai de sa jeunesse et la floraison de sa force !

CLAUDIO.

Arrière, je ne veux pas avoir à faire avec vous!

LÉONATO.

Est-il possible que tu me répudies! Toi qui as assassiné ma fille! Si tu me tues, enfant, au moins tueras-tu un homme !

ANTONIO.

Il en tuera deux, et deux qui sont des hommes ! Mais la question n'est pas là. Qu'il en tue d'abord un !... Qu'il l'emporte sur moi et me réduise à l'impuissance !... Qu'il me rende raison !... Venez, suivez-moi, gamin ! Venez, gamin. Suivez-moi, monsieur l'Enfant. C'est à coups de fouet que j'éviterai vos attaques ! Aussi vrai que je suis gentilhomme !

LÉONATO.

Frère...

ANTONIO.

Soyez calme. Dieu sait si j'aimais ma nièce ! Elle est morte, calomniée à mort par des coquins qui n'osent rendre raison à un homme, pas plus que j'oserais saisir un serpent par la langue ! Freluquets, singes, fanfarons, Jacks, poules mouillées !...

LÉONATO.

Frère Antonio...

ANTONIO.

Soyez calme si çà vous plaît ! Quel homme ! Je les connais ; je sais ce qu'ils pèsent, jusqu'au dernier scrupule ! Des parasites, des vaniteux, des marmots singeant la mode, qui mentent, enjôlent, raillent, dépravent et calomnient ! qui ont des allures de bouffons, empruntent des airs effrayants, emploient une douzaine de mots menaçants, pour expliquer comment ils frapperaient leurs adversaires, s'ils osaient ! Et c'est tout !

LÉONATO.

Frère Antonio...

ANTONIO.

Ce n'est pas votre affaire ! Ne vous en mêlez pas et laissez-moi parler.

DON PEDRO.

Messieurs, nous résisterons à toute provocation. Mon cœur est désolé de la mort de votre fille ; mais, sur mon honneur, on n'a rien dit contre elle qui ne fût vrai et suffisamment prouvé.

LÉONATO.

Monseigneur, monseigneur...

DON PEDRO.

Je ne veux point vous entendre.

LÉONATO.

Non ? Venez, frère !... Je veux que l'on m'entende !...

ANTONIO.

Et l'on vous entendra ou il en cuira à quelques-uns d'entre nous !

(*Léonato et Antonio sortent*).

(*Entre* BENEDICT).

DON PEDRO.

Voyez. Voici l'homme que nous cherchions.

CLAUDIO.

Eh bien, seigneur, quelles nouvelles?

BÉNÉDICT.

Bonjour, monseigneur.

DON PEDRO.

Soyez le bienvenu, seigneur. Il s'en est fallu de peu que vous prissiez part à une dispute.

CLAUDIO.

Et que nous eussions nos deux nez coupés par deux vieillards sans dents.

DON PEDRO.

Léonato et son frère. Qu'en penses-tu? Si nous nous étions battus, nous aurions vraiment été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICT.

Dans une mauvaise querelle, il n'y a pas de véritable valeur. Je venais vous chercher tous deux.

CLAUDIO.

Nous avons été partout pour te trouver, car nous sommes en proie à une mélancolie dont nous voudrions nous débarrasser. Veux-tu faire usage de ton esprit?

BÉNÉDICT.

Il est dans le fourreau de mon épée. Dois-je l'en tirer?

DON PEDRO.

Portes-tu donc ton esprit au côté?

CLAUDIO.

Cela ne se serait jamais vu, bien que beaucoup d'hommes aient l'esprit de travers... Tire-le donc, comme nous disons aux ménestrels [1]. Tire-le, pour nous distraire.

DON PEDRO.

Aussi vrai que je suis un honnête homme, il pâlit!... Es-tu malade ou furieux?

CLAUDIO.

Courage, l'homme! Le chagrin peut tuer un chat [2], mais tu es de force à tuer le chagrin.

BÉNÉDICT.

Monsieur, je me rencontrerai avec votre esprit sur le terrain, s'il me provoque de la sorte... Je vous prie de choisir un autre sujet.

CLAUDIO.

Donnez-lui une autre lance, celle-ci vient de se briser.

1. Il s'agit ici d'une classe particulière de vagabonds qui, sur les places publiques, dansaient la danse de l'épée.

2. Expression proverbiale.

DON PEDRO.

Par cette lumière, il change de plus en plus ! Ma parole, je commence à croire qu'il est en colère.

CLAUDIO.

S'il l'est, il sait comment retourner sa ceinture[1].

BÉNÉDICT.

Puis-je vous dire un mot à l'oreille ?

CLAUDIO.

Dieu me garde d'une provocation !

BÉNÉDICT.

Vous êtes un drôle !... Je ne plaisante pas... Je vous le prouverai comme vous le voudrez, avec ce que vous voudrez, et quand vous le voudrez .. Faites-moi raison, ou je proclame votre couardise ! Vous avez tué une admirable femme, et sa mort vous coûtera cher ! Répondez.

CLAUDIO.

Je me rencontrerai avec vous, à condition que l'on fasse bonne chère.

DON PEDRO.

Quoi ! Un festin ?

CLAUDIO.

Oui sur ma foi, et je l'en remercie. Il m'invite à manger une tête de veau et un chapon. Si je ne les découpe pas d'une façon curieuse, dites que mon couteau ne vaut rien... Il y aura aussi du coq de bruyères[2] ?

BÉNÉDICT.

Monsieur, votre esprit va l'amble et trotte aisément.

DON PEDRO.

Je vais te répéter comment, l'autre jour, Béatrice vantait ton esprit. Je prétendais que tu étais spirituel. *En effet*, répondit-elle, *il a un joli petit esprit. Non*, ajoutais-je, *un grand esprit. C'est vrai*, poursuivit-elle, *un esprit épais*. Non, continuais-je, *un bon esprit. Possible*, dit-elle encore, *car il ne fait pas de mal. Non*, c'est toujours moi qui parle, *c'est un sage gentilhomme. Certainement*, s'écria-t-elle, *assez sage pour ne pas se risquer. Il possède plusieurs langues*, insistais-je. *Je le crois*, murmura-t-elle, *car, lundi soir, il m'a affirmé*

1. *If he be, he knows how to turn his girdle.*
Expression proverbiale. Quand les lutteurs s'apprêtaient à se battre, ils retournaient leurs ceintures, de façon que la boucle se trouvât dans le dos.
Il existe une lettre de Winwood, adressée à Cecil, de Paris, en l'an 1602, à propos d'un affront que le premier avait reçu d'un compatriote : « Je lui ai dit que par mes paroles je n'avais pas eu l'intention de le blesser. Il m'a répliqué que, si j'étais en colère, je n'avais qu'à tourner la boucle de ma ceinture ». (*I might turn the buckle of my girdle behind me*).

2. Le coq de bruyères passait pour un oiseau sans cervelle.

une chose qu'il démentait le mardi matin. C'est ce qu'on appelle avoir une langue double, autrement dit deux langues. C'est ainsi, une heure durant, qu'elle défigura tes vertus particulières. A la fin, elle conclut en soupirant, que tu étais l'homme le plus accompli de l'Italie.

CLAUDIO.

Et elle a pleuré toutes les larmes de son cœur, jurant qu'elle n'en avait souci.

DON PEDRO.

Voilà bien ce quelle a fait. Malgré tout, si elle ne le hait pas mortellement, elle l'aime tendrement. La fille du vieillard nous a tout dit.

CLAUDIO.

Tout. Et, en outre, que Dieu l'avait vu quand il était caché dans le jardin.

DON PEDRO.

Quand mettrons-nous les cornes d'un taureau sauvage sur la tête du sensible Bénédict ?

CLAUDIO.

Avec cet écriteau : *Ici habite Bénédict l'homme marié.*

BÉNÉDICT.

Adieu, jeune homme. Vous connaissez ma disposition d'esprit ; je vous laisse à votre humeur cancanière. Vous plaisantez, comme les fanfarons mettent l'épée au jour, sans faire de mal. Dieu merci ! Monseigneur, je vous remercie de vos amabilités. Je suis obligé de vous fausser compagnie. Votre frère, le bâtard, est parti de Messine. Vous avez tué une chère et innocente femme. Quant à monseigneur Sans-Barbe qui est là, je le retrouverai. Jusque-là, que la paix soit avec lui.

(*Bénédict sort*).

DON PEDRO.

Il est de mauvaise humeur.

CLAUDIO.

De la plus méchante humeur. Et, je vous le garantis, à cause de son amour pour Béatrice.

DON PEDRO.

Il t'a provoqué ?

CLAUDIO.

Très sincèrement.

DON PEDRO.

Quelle jolie chose qu'un homme qui, en pourpoint et en chausses, a oublié d'emporter son esprit !

(*Entrent* DOGBERRY, VERGES *et les* GARDES, *avec* CONRAD *et* BORACHIO).

CLAUDIO.

C'est un géant comparé à un singe ; mais il peut arriver aussi que le singe soit son maître.

DON PEDRO.

Calmez-vous et laissons les choses où elles en sont. Réveille-toi mon cœur et prépare-toi à de sérieux événements. N'a-t-il pas dit que mon frère avait pris la fuite ?

DOGBERRY.

Avancez, monsieur. Si la justice ne peut pas venir à bout de vous, jamais elle ne pèsera plus de raisins dans sa balance. Si vous êtes un maudit hypocrite, il faudra vous surveiller.

DON PEDRO.

Quoi ! Deux serviteurs de mon frère garrottés ? Et Borachio, est de ceux-là ?

CLAUDIO.

Voyons leurs crimes, monseigneur.

DON PEDRO.

Quels crimes ces hommes ont-ils commis ?

DOGBERRY.

Ils ont propagé de faux rapports. Ils ont parlé contre la vérité. *Secondairement*, ce sont des calomniateurs. Sixièmement et dernièrement ils ont outragé une dame. Troisièmement, ils ont *vérifié* des choses injustes. Enfin, pour conclure, ce sont des coquins et des menteurs.

DON PEDRO.

Premièrement, je te demande ce qu'ils ont fait. Troisièmement, quel est leur crime. Sixièmement et dernièrement, pourquoi ils sont en prison ; et, pour conclure, ce que vous leur mettez à charge.

CLAUDIO.

Voilà qui est parler clairement et dans l'ordre. Par ma foi, on ne saurait mieux s'exprimer.

DON PEDRO.

Qui avez-vous offensé mes maîtres, pour être ainsi garrottés avant votre interrogatoire ? Ce constable est un homme instruit, mais trop alambiqué pour se faire comprendre. Quel est votre crime ?

BORACHIO.

Cher prince, ma réponse sera brève. Ecoutez-moi et qu'après le comte me tue. J'ai trompé vos yeux. Ce que votre sagesse n'a pas su découvrir, ces grossiers imbéciles l'ont mis en lumière. Ce sont eux qui, la nuit, m'ont entendu confesser à cet homme, comment don Juan, votre frère, m'avait incité à outrager la dame Héro ; comment on vous a conduits dans le jardin afin que vous me voyiez courtiser Marguerite qui avait pris les vêtements d'Héro ; comment vous l'avez deshonorée, au moment où vous deviez l'épouser. Ils connaissent ma méchante action, action que je paierai de ma

vie plutôt que de subir la honte d'y insister. La dame est morte des suites de ma fausse accusation, qui fut aussi celle de mon maître. Finalement, je ne désire rien, sinon la récompense due à un misérable.

DON PEDRO.

Ces paroles ne sont-elles pas comme un fer qui vous percerait au sang ?

CLAUDIO.

J'ai bu du poison en les entendant !

DON PEDRO.

C'est mon frère qui t'a conseillé cela ?

BORACHIO.

Et qui m'a payé richement pour que je lui obéisse.

DON PEDRO.

Il est pétri de trahison ! Et il s'est enfui après cette infamie !

CLAUDIO.

Chère Héro ! Maintenant ton image m'apparaît aussi pure que la première fois où je t'aimais !

DOGBERRY.

Allons, emmenez les *plaignants*. Pendant ce temps notre sacristain *réformera* le signor Léonato de l'affaire. Et vous, mes maîtres, n'oubliez pas de spécifier, au temps et lieu qui conviendront, que je suis un âne.

VERGES.

Voici le seigneur Léonato et le sacristain.

(*Rentrent* LEONATO *et* ANTONIO, *avec le* SACRISTAIN).

LÉONATO.

Où est le misérable ? Montrez-moi ses yeux, afin que, si je vois un homme lui ressemblant, je puisse l'éviter. Lequel est-ce de ces hommes ?

BARACHIO.

Si vous voulez connaître qui vous a outragé, regardez-moi.

LÉONATO.

Est-ce toi le drôle dont le souffle a tué mon innocente enfant ?

BORACHIO.

Et le seul.

LÉONATO.

Non, coquin, tu te calomnies ! Il y a ici deux hommes honorables (le troisième s'est enfui) qui ont trempé dans l'affaire. Je vous remercie, prince, de la mort de ma fille. Inscrivez cette action parmi vos exploits. Ç'a été bravement mené, ne l'oubliez pas.

CLAUDIO.

Je ne sais pas comment implorer votre patience, mais il faut que je parle. Choisissez vous-même votre vengeance, imposez-moi le châtiment qui convient à ma faute, bien que je n'aie péché que par erreur.

DON PEDRO.

Moi aussi, sur mon âme ! Et pour donner satisfaction à ce bon vieillard, je suis prêt à me courber sous le poids écrasant qu'il lui plaira de m'imposer.

LÉONATO.

Je ne peux pas vous commander de commander à ma fille de vivre ! Cela serait impossible ! Mais, je vous en prie tous deux, dites au peuple de Messine comment elle est morte innocente. Si votre amour pour elle peut vous suggérer quelque funèbre inspiration, suspendez-la comme une épitaphe à sa tombe, chantez-la à ses ossements, chantez-la à la nuit ! Demain matin, venez chez moi, et puisque vous ne pouvez plus être mon gendre, soyez mon neveu. Mon frère a une fille, presque la copie de mon enfant défunte. Elle est notre héritière. Donnez-lui le titre que vous auriez donné à sa cousine, et je renonce à ma vengeance.

CLAUDIO.

O, noble seigneur ! Votre bonté m'arrache des larmes ! J'accepte votre offre. Désormais, le pauvre Claudio vous appartient.

LÉONATO.

Demain, j'attendrai donc votre visite. Cette nuit je prendrai congé de vous... Ce méchant homme sera confronté avec Marguerite qui a sa part de responsabilité dans cet outrage, et qui a été aussi gagnée par votre frère.

BORACHIO.

Sur mon âme, vous vous trompez ! Elle ne savait pas ce qu'elle faisait en me parlant. Elle n'a jamais cessé d'être vertueuse dans tout ce que je connais d'elle.

DOGBERRY.

En outre, seigneur (ce qui n'a pas été mis en blanc ou en noir) ce plaignant qui est ici l'offenseur, m'a appelé âne. Je vous supplie de ne pas l'oublier dans la punition. Et aussi, nous les avons entendu parler d'un certain Difforme. Ils disaient qu'il porte un trou à chacune de ses oreilles, auquel pend un cadenas[1] et, qu'au nom de Dieu, il emprunte de

1. Ce que Dogberry prend plaisamment pour un cadenas, est tout simplement la mèche, à laquelle nous avons déjà fait allusion, et que portaient volontiers les gens à la mode. Fynes Moryson, dans une description qu'il fait de la toilette de Lord Montjoy, le rival et plus tard l'ami du comte d'Essex, raconte que ses cheveux étaient

l'argent qu'il ne rend jamais, de telle sorte qu'à présent les hommes ont le cœur dur, et ne veulent plus rien prêter pour l'amour du même Dieu. Je vous en prie, examinez-le sur ce point.

LÉONATO.

Je te remercie pour ta diligence et tes peines.

DOGBERRY.

Votre Seigneurie parle comme un jeune homme très reconnaissant et respectueux. Je prierai Dieu pour vous.

LÉONATO.

Voilà pour ta peine.

DOGBERRY.

Dieu protège la fondation [1]!

LÉONATO.

Va, je te décharge de tes prisonniers, et je te remercie.

DOGBERRY.

Je laisse un coquin avéré avec votre Seigneurie, et je supplie votre Seigneurie de le corriger elle-même, pour l'exemple des autres. Dieu garde votre Seigneurie. Je souhaite toutes sortes de prospérités à votre Seigneurie. Dieu restaure votre santé. Je *vous donne* humblement congé, et si une autre rencontre peut être souhaitée, Dieu la *prohibe*... Venez, voisin.

(*Dogberry, Verges et les gardes sortent*).

LÉONATO.

A demain matin, seigneur. Adieu.

ANTONIO.

Adieu, monseigneur. Nous vous attendrons demain.

DON PEDRO.

Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO.

Ce soir, j'irai porter le tribut de mes larmes à Héro.

(*Don Pedro et Claudio sortent*).

LÉONATO.

Emmenez ces hommes. Nous demanderons à Marguerite comment elle a fait connaissance avec ce drôle!

(*Ils sortent*).

rares sur la tête, à l'exception d'une boucle sur l'oreille gauche. Dans le portrait de Sir Edward Sackville, comte Dorset, peint par Van Dyck, on peut voir cette boucle, à l'extrémité de laquelle est serré un ruban.

1. *God save the foundation.* C'était la phrase employée par les mendiants qui recevaient des secours à la porte des maisons religieuses.

SCÈNE II.

Le Jardin de Léonato.

ENTRENT BÉNÉDICT ET MARGUERITE.

BÉNÉDICT.

Je t'en prie, chère dame Marguerite, rends-moi le service de me faire parler à Béatrice.

MARGUERITE.

Écrivez un sonnet pour vanter ma beauté.

BÉNÉDICT.

En un style si relevé, Marguerite, qu'aucun homme vivant ne pourra aller au-dessus. A parler franchement, tu le mérites.

MARGUERITE.

Je mérite qu'aucun homme aille sur moi? Me faudra-t-il être toujours en dessous?

BÉNÉDICT.

Ton esprit mord aussi prompt que la gueule du lévrier.

MARGUERITE.

Et le vôtre, émoussé comme un fleuret d'escrime, touche sans blesser.

BÉNÉDICT.

C'est un esprit viril, Marguerite, qui ne voudrait pas blesser une femme. Je t'en prie, appelle Béatrice; je rends le bouclier[1].

MARGUERITE.

Donnez-nous des épées, nous avons des boucliers naturels.

BÉNÉDICT.

Si vous vous servez d'une épée, Marguerite, mettez sa pointe dans un étau; ce sont des armes dangereuses pour les jeunes filles.

1. Voilà encore une de ces phraséologies qui échappent à notre bon sens français. Je dois ajouter que les Anglais ne s'y reconnaissent pas davantage. Johnson suppose que « rendre son bouclier » veut dire : « renoncer à se défendre ». L'expression, pour être amphigourique, n'appartient pas uniquement à Shakespeare. Greene, dans la seconde partie de *Coney-Catching* se sert de la même tournure de phrase : « *At this his master laught, and was glad, for further advantage, to yield the bucklers to his prentise* ».

Rowley l'utilisera plus tard dans sa comédie : *Une femme qui n'est jamais vexée* : « *... into whose hands she thrusts the weapons first, let him take up the bucklers* ».

Nous pourrions citer d'autres exemples d'après Decker, Chapmann et Holland.

MARGUERITE.

Soit. Je vais appeler Béatrice qui, je pense, a des jambes.

BÉNÉDICT.

Et, conséquemment, viendra.

(*Chantant*).

Le dieu d'Amour
Qui siège au-dessus de nous,
Et me connaît, et me connaît,
Sait combien je suis pitoyable[1].

Je veux dire que je suis pitoyable comme chanteur. Mais comme amant!... Léandre, le bon nageur; Troïlus qui, le premier, se servit d'intermédiaires complaisants; tous les héros de salon, dont les noms roulent doucement sur le chemin du vers blanc, n'ont jamais été aussi bouleversés que moi par l'amour! Je ne puis pourtant l'exprimer en rimes. J'ai essayé. Il m'est impossible de trouver d'autre rime à *lady* que *baby*, rime pas même innocente; à *scorn* que *horn*, *school* que *fool*, rime babillarde. Toutes rimes de mauvais augure. Je ne suis pas né sous une planète qui rime, et je me sens incapable de faire une cour avec une phraséologie éblouissante.

(*Entre* BEATRICE).

Chère Béatrice, viens-tu donc quand je t'appelle?

BÉATRICE.

Oui, signor, et je partirai quand vous l'ordonnerez.

BÉNÉDICT.

Reste donc jusqu'à ce moment-là!

BÉATRICE.

Jusqu'à ce moment-là, avez-vous dit? Alors, adieu... Mais avant que je parte, apprends-moi ce que je désire savoir. Que s'est-il passé entre vous et Claudio?

BÉNÉDICT.

Nous avons échangé des paroles aigres. Sur ce, je veux t'embrasser.

BÉATRICE.

Une parole aigre est un vent aigre, un vent aigre est une haleine aigre, une haleine aigre est désagréable, je partirai donc sans que vous m'embrassiez.

BÉNÉDICT.

Ton esprit est tellement impétueux qu'avec lui les mots changent de sens. Je vais m'expliquer clairement. Claudio

1. C'est le commencement d'une vieille romance d'un nommé William Elderton :

The god of love, that sits above,
Doth know us, doth know us,
How sinful that we be.
(*Note de Ritson*).

a reçu mon défi. Ou j'entendrai bientôt parler de lui, ou je le ferai passer pour un couard. Maintenant, je t'en prie, dis-moi celui de mes défauts qui t'a rendue amoureuse de moi.

BÉATRICE.

Ce sont tous vos défauts à la fois, si nombreux que rien de bien ne peut se mêler à eux. Quelle est celle de mes qualités qui vous fait souffrir d'amour pour moi ?

BÉNÉDICT.

Souffrir d'amour ! L'expression est juste ! Je souffre d'amour, en effet, car je t'aime contre ma volonté.

BÉATRICE.

En dépit de votre cœur, je pense? Hélas! Pauvre cœur! Si vous le remplissez de dépit pour l'amour de moi, je le remplirai de dépit pour l'amour de vous, car je n'aimerai jamais ce que mon ami déteste.

BÉNÉDICT.

Toi et moi avons trop d'esprit pour roucouler paisiblement.

BÉATRICE.

On ne le dirait pas d'après cet aveu. Il n'y a pas parmi vingt hommes d'esprit, un seul qui consentirait à se louer lui-même.

BÉNÉDICT.

Cela se passait, Béatrice, au temps où les hommes vivaient en bon voisinage. Aujourd'hui, si un homme ne s'élève pas lui-même un tombeau avant de mourir, il risque de n'en pas avoir de plus durable que le son des cloches et les larmes de sa veuve.

BÉATRICE.

Qui durent combien de temps?

BÉNÉDICT.

Vous le demandez? Une heure de gémissements et un quart d'heure de larmes. Donc, il est plus prudent pour un homme sage (si Dona Ver, sa conscience, n'y met pas d'obstacle) de se faire, à mon exemple, la trompette de ses propres vertus. Mais passons sur mon éloge, si mérité qu'il soit. Comment se porte votre cousine?

BÉATRICE.

Très mal.

BÉNÉDICT.

Et vous?

BÉATRICE.

Très mal aussi.

BÉNÉDICT.

Servez Dieu, aimez-moi et guérissez. Sur ce, je vous laisse, car je vois venir quelqu'un en hâte.

(*Entre* URSULE).

URSULE.

Madame, il faut accourir auprès de votre oncle. La maison est bouleversée[1] ! Il est prouvé qu'Héro a été faussement accusée, que l'on a surpris la bonne foi du prince et de Claudio ! Don Juan, le fauteur de tout le mal a pris la fuite! Voulez-vous venir de suite?

BÉATRICE.

Voulez-vous entendre ces nouvelles, signor?

BÉNÉDICT.

Je veux vivre dans ton cœur, mourir sur ton sein et être enseveli dans tes yeux ! Et, en outre, je t'accompagnerai chez ton oncle.

SCÈNE III.

L'intérieur d'une église.

ENTRENT DON PEDRO, CLAUDIO ET DES GENS DE LA SUITE, AVEC DES MUSICIENS ET DES PORTEURS DE TORCHES.

CLAUDIO.

C'est là le monument de Léonato?

UN SERVITEUR.

Oui, Monseigneur.

CLAUDIO, *lisant un parchemin.*

Tuée par des langues calomniatrices
A été la Héro qui gît ici.
La mort, en récompense des outrages qu'elle a subies,
Lui donne une renommée immortelle.
Ainsi, la vie qu'interrompit la honte
Vivra de gloire dans la mort.

(*Déposant le parchemin sur le monument*).

Epitaphe reste sur cette tombe, pour la louer quand je serai muet. (*Aux musiciens*). Mantenant, messieurs, jouez et chantez un hymne solennel.

CHANT.

Pardonne, déesse de la nuit
A ceux qui tuèrent ta vierge-chevalière[2].

1. *Yonder's old coil at home*! Pourquoi *old*? Nous nous sommes déjà adressé la même question à propos d'une phrase se trouvant dans la *Seconde partie de Henry IV* : « *By the mass, here will be old Utis* ». D'après Malone, *old*, dans le vieux langage anglais, était un augmentatif.

2 .... *thy virgin knight.*
Au temps de la chevalerie, une *virgin-knight*, était une jeune

C'est pour cela qu'avec des chants funéraires
Ils s'assemblent autour de ta tombe.
Minuit favorise nos lamentations.
Aide-nous à soupirer et à gémir
Tristement, tristement.
Tombe ouvre-toi et livre ta morte
Jusqu'à ce que les chants funèbres soient terminés,
Tristement, tristement !

CLAUDIO.

Maintenant, bonne nuit à tes ossements! Chaque année, j'observerai ce rite funèbre.

DON PEDRO.

Adieu, mes maîtres. Eloignez vos torches. Les loups ont leurs proies, et le gentil jour, précédant le char de Phébus, colore de taches grises l'est endormi. Merci à tous et laissez-nous. Portez-vous bien.

CLAUDIO.

Adieu, mes maîtres. Que chacun reprenne son chemin.

DON PEDRO.

Allons, partons et mettons d'autres vêtements pour aller chez Léonato.

CLAUDIO.

Puisse l'Hymen qui se prépare avoir une issue plus heureuse que celui auquel nous venons de payer un tribut de douleur !

SCÈNE IV.

Dans la maison de Léonato.

ENTRENT LÉONATO, ANTONIO, BENÉDICT, BÉATRICE, URSULE, LE MOINE ET HÉRO.

LE MOINE.

Ne vous avais-je pas dit qu'elle était innocente ?

fille n'ayant pas encore couru l'aventure. Héro n'a pas couru l'aventure du mariage. Ajoutons, d'après Malone, que la vierge-chevalière ne portait pas de devise sur son bouclier.

Dans l'*Histoire de Clyomon, chevalier du bouclier d'or* (1599), on lit :

Then as thou seem'st in thy attire a virgin knight to be,
Take thou this shield likewise of white, etc.

LÉONATO.

Innocents aussi le prince et Claudio, qui l'accusaient, victimes d'une erreur sur laquelle vous avez entendu discuter. Mais Marguerite a sa part de responsabilité en cela, quoique les choses se soient passées sans qu'elle le sût, comme il ressort vraiment de son interrogatoire.

ANTONIO.

Je me réjouis que tout finisse aussi bien.

BÉNÉDICT.

Moi aussi, qui allais être obligé de demander des comptes au jeune Claudio.

LÉONATO.

Ma fille, et vous toutes, mesdames, retirez-vous dans une chambre. Quand je vous enverrai chercher, venez avec des masques. Le prince et Claudio m'ont promis de me rendre visite... Vous savez ce que vous avez à faire, mon frère. Vous devez être le pere de la fille de votre frère et la donner au jeune Claudio.

(*Les dames sortent*).

ANTONIO.

Je jouerai mon rôle sans broncher.

BÉNÉDICT.

Moine, je vais avoir besoin de vous.

LE MOINE.

Pourquoi faire, signor ?

BÉNÉDICT.

Mon bonheur ou ma perte... Une de ces dames... Signor Léonato, la vérité est celle-ci : votre nièce a pour moi des regards favorables.

LÉONATO.

Ceux que ma fille lui a prêtés.

BÉNÉDICT.

Et c'est avec les yeux de l'amour que je m'acquitte envers elle.

LÉONATO.

Ces yeux-là, je pense, vous les tenez de moi, de Claudio et du prince. Que désirez-vous ?

BÉNÉDICT.

Votre réponse, monsieur, est énigmatique. Quant à ce que je voudrais, je voudrais, si vous y consentez, être aujourd'hui uni à elle par un honorable mariage. C'est à cet effet, bon moine, que je réclame votre assistance.

LÉONATO.

Mon cœur est avec vous.

LE MOINE.

Et vous pouvez compter sur moi. Voici venir le prince et Claudio.

(*Entrent* DON PEDRO *et* CLAUDIO, *avec des gens de la suite*).

DON PEDRO.

Bonjour à cette belle assemblée.

LÉONATO.

Bonjour, prince, bonjour, Claudio. Nous vous attendions. Etes-vous encore décidé aujourd'hui à épouser la fille de mon frère?

CLAUDIO.

Je tiendrai ma promesse, votre nièce fût-elle une Ethiopienne.

LÉONATO.

Faites-la venir, frère. Le moine est prêt.

(*Antonio sort*).

DON PEDRO.

Bonjour, Bénédict. Que se passe-t-il? Vous avez une face de février, pleine de gelées, de tempêtes et de nuages.

CLAUDIO.

Je suppose qu'il pense au taureau sauvage[1]. N'aie pas peur mon garçon, nous dorerons tes cornes et tu feras la joie d'Europe, comme Europe fit celle de l'ardent Jupiter quand il joua le rôle de la bête en rut.

BÉNÉDICT.

Jupiter Taureau, monsieur, beuglait d'une façon aimable. Quelque taureau a dû saillir la vache de votre père, et de ce noble exploit est, sans doute, résulté un veau qui vous ressemblait, car vous beuglez exactement comme lui.

(*Entrent* ANTONIO *avec les dames masquées*).

CLAUDIO.

Pour ceci je vous dois quelque chose. Mais voici un autre compte à régler. Laquelle est la dame dont je dois m'emparer?

ANTONIO.

La voici et je vous la donne.

CLAUDIO.

Alors, elle m'appartient. Chère, laissez-moi voir votre visage.

LÉONATO.

Non, vous ne le verrez pas avant d'avoir accepté sa main devant ce moine, et juré de l'épouser.

CLAUDIO.

Donnez-moi votre main devant ce saint homme. Je suis votre époux, si vous le voulez.

1. Bénédict a dit que si jamais il consentait à porter le joug d'un taureau, on pourrait enlever les cornes de ce taureau et les lui mettre au front.

HÉRO, se démasquant.

Quand je vivais, j'étais votre autre femme, et quand vous m'aimiez vous étiez mon autre époux.

CLAUDIO.

Une autre Héro?

HÉRO.

Rien de plus certain. Une Héro est morte outragée, mais moi je vis, et aussi sûr que je vis, je suis vierge.

DON PEDRO.

La première Héro! Héro qui est morte!

LÉONATO.

Elle a été morte, monseigneur, tout le temps que son déshonneur a vécu.

LE MOINE.

Je vous expliquerai cette énigme quand la sainte cérémonie sera terminée. Je vous en dirai long sur la mort de la belle Héro. En attendant, cessez d'être étonnés et allons à la chapelle.

BÉNÉDICT.

Un instant, moine. Laquelle est Béatrice?

BÉATRICE, se démasquant.

Je réponds à ce nom. Que désirez-vous?

BÉNÉDICT.

Ne m'aimez-vous pas?

BÉATRICE.

Pas plus que de raison.

BÉNÉDICT.

Alors votre oncle, le prince, et Claudio ont été trompés. Ils juraient le contraire.

BÉATRICE.

Ne m'aimez-vous pas?

BÉNÉDICT.

Pas plus que de raison.

BÉATRICE.

Alors, ma cousine, Marguerite et Ursule ont été également trompées, car elles ont juré que vous m'aimiez.

BÉNÉDICT.

Ils ont juré que vous étiez presque malade d'amour pour moi.

BÉATRICE.

Elles ont juré que vous étiez presque mort d'amour pour moi.

BÉNÉDICT.

Il n'en est rien. Alors vous ne m'aimez pas?

BÉATRICE.

Si, mais comme un ami, seulement.

LÉONATO.

Allons, ma nièce, je suis convaincu que vous aimez ce gentilhomme.

CLAUDIO.

Et moi je jure qu'il l'aime. Voici un papier, écrit de sa main, un sonnet boiteux de son invention, dédié à Béatrice.

HÉRO.

En voici un autre, de la main de ma cousine, tombé de sa poche, et prouvant son affection pour Bénédict.

BÉNÉDICT.

Oh miracle ! Nos mains conspiraient contre nos cœurs ! Allons, je l'épouserai, mais, par cette lumière, pour céder à la pitié !

BÉATRICE.

Je ne vous refuserai pas, mais, par ce beau jour, pour céder à leur insistance et vous sauver la vie ! On m'a dit que vous vous consumiez !

BÉNÉDICT.

Silence ! Je vais vous fermer la bouche !

(*Il l'embrasse*).

DON PEDRO.

Comment vas-tu, Bénédict, l'homme marié ?

BÉNÉDICT.

A parler franc, prince, un collège de mauvais plaisants ne me ferait pas changer de caractère. Crois-tu que je me soucie d'une satire ou d'une épigramme ? Quand un homme se laisse émouvoir par les propos d'autrui, il n'en résulte rien de bon pour lui. Bref, mon intention étant de me marier, c'est en vain que le monde pourra jaser. Conséquemment, il est inutile de plaisanter à propos de ce que j'ai dit contre le mariage. L'homme est une chose inconstante et ce sera ma conclusion... En ce qui te concerne, Claudio, je croyais te battre, mais puisque tu deviens mon parent, vis intact et aime ma cousine.

CLAUDIO.

J'espérais que tu refuserais Béatrice, alors je t'aurais bâtonné jusqu'à plus vie, pour t'apprendre à être un homme à double visage ; ce que tu continueras certainement d'être, si ma cousine ne te surveille pas de très près.

BÉNÉDICT.

Allons, nous sommes amis. Dansons afin d'alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO.

Nous danserons plus tard.

BÉNÉDICT.

De suite ! Jouez, musiciens... Prince, tu parais triste.

Prends femme, prends femme! Il n'y a pas de bâton plus respectable que celui dont le bout est garni de corne [1].

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Monseigneur, votre frère Jean a été arrêté dans sa fuite et ramené à Messine sous la garde d'hommes armés.

BÉNÉDICT.

Ne songeons pas à lui avant demain. Je lui réserve un châtiment sérieux... Commencez, les flûtes !

(*Ils dansent, puis sortent*).

1. ... *no staff more reverend than one tipp'd with horn.*
Ce passage demande une explication.
Lorsque des adversaires se portaient un défi, ils pouvaient, au besoin, remplacer l'épée par un bâton dont l'extrémité était garnie de corne. Stowe dans ses *Annales* raconte ceci :
« Henry Nailor, maître de défense, était champion pour les demandants, Simon Low et John Kyme, et George Thorn pour le défendant Thomas Paramoure. Le combat devait avoir lieu à Tuthillfields ; les juges de la cause et les sergents de loi étaient convoqués. Sur ce, un compromis se fit entre les deux parties, et on décida que le duel serait au bâton. Le gantelet qui avait été jeté par George Thorn fut porté sur une pointe d'épée devant Nailor, tandis qu'il traversait Londres, et son bâton, long d'une aune, se terminant par une garniture de corne, promené derrière lui ».

FIN DE BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

TOUT EST BIEN
QUI FINIT BIEN

Comédie

INTRODUCTION

Tout est bien qui finit bien n'a été ni enregistré au *Stationer's hall*, ni imprimé avant 1623. Mais il est permis de supposer que cette comédie est la même que celle mentionnée par Mores, en 1598, sous le titre de *Peines d'amour gagnées*.

Tout est bien qui finit bien doit son origine à Boccace. Shakespeare prit connaissance du joli conte de *Gilette de Narbonne*, dans la traduction de Painter.

On fixe la date de la première représentation en l'année 1595.

PERSONNAGES

LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE FLORENCE
BERTRAND, comte de Roussillon.
LAFEU, un vieux seigneur.
PAROLES.
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS, au service de Bertrand, durant la guerre florentine.
UN INTENDANT, } au service de la comtesse de Roussillon.
UN BOUFFON,
UN PAGE,
LA COMTESSE DE ROUSSILLON, mère de Bertrand.
HÉLÈNE, protégée de la comtesse.
UNE VIEILLE VEUVE de Florence.
DIANA, fille de la veuve.
VIOLENTA, } voisines et amies de la veuve.
MARIANA,

SEIGNEURS DE LA SUITE DU ROI, OFFICIERS, SOLDATS, ETC.

La scène, partie en France et partie en Toscane.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le Roussillon. Le palais de la comtesse.

Entrent BERTRAND, la COMTESSE DE ROUSSILLON, HELENE et LAFEU, tous en costume de deuil.

La Comtesse.

En quittant mon fils, j'enterre un second mari.

Bertrand.

Et moi, madame, en partant, je pleure de nouveau la mort de mon père. Mais je suis aux ordres de Sa Majesté, dont je suis le pupille, et pour toujours le sujet.

Lafeu.

Dans le roi vous retrouverez un époux, madame, et vous, seigneur, un père. Si bon en toute occasion, il est obligé de l'être particulièrement à votre égard. Votre mérite ferait naître la bonté si elle n'existait pas. Il n'y a donc pas à craindre qu'elle vous fasse défaut, là où elle abonde.

La Comtesse.

Quel espoir fonde-t-on sur le rétablissement de sa Majesté ?

Lafeu.

Il a renoncé à ses médecins dont les pratiques n'entre-

tenaient que ses espérances, et le seul avantage qu'il y ait trouvé a été de perdre à jamais tout espoir.

LA COMTESSE.

Cette jeune fille avait un père (oh cet *avait!* comme cet *avait* est triste ! [1]) dont le talent égalait presque l'honnêteté. S'il l'avait tout à fait égalée, il eût rendu l'homme immortel, et la mort, faute d'ouvrage, eût été constamment en vacances. Pour le salut du roi, que n'est-il vivant encore! C'est la maladie du roi qui en mourrait!

LAFEU.

Comment appeliez-vous l'homme dont vous parlez, madame?

LA COMTESSE.

Il était fameux dans sa profession, et il avait des raisons de l'être. Il s'appelait Gérard de Narbonne.

LAFEU.

Ce fut un excellent médecin, madame, en effet. Le roi m'en a parlé autrefois avec admiration et respect. Grâce à son talent il vivrait encore, si la science pouvait l'emporter sur la mort.

BERTRAND.

De quoi souffre le roi, mon bon seigneur?

LAFEU.

D'une fistule, monseigneur.

BERTRAND.

C'est la première fois que j'en entends parler.

LAFEU.

Je voudrais que la chose ne fût pas aussi notoire. Alors cette jeune fille est la fille de Gérard de Narbonne?

LA COMTESSE.

Sa seule enfant, monseigneur. Il l'a confiée à mes soins. Je fonde sur elle de bonnes espérances que justifie son éducation. Elle hérite de dispositions qui relèvent ses qualités, car de bonnes qualités dirigées par un esprit grossier deviennent des qualités trompeuses. Chez cette jeune fille elles triomphent parce qu'elles sont sans artifice, et parachevées par son mérite

LAFEU.

Vos louanges, madame, lui arrachent des larmes.

1. Nous retrouvons ici une autre imitation de Térence, qui, nous l'avons dit, était traduit du temps de Shakespeare. On lit, en effet, dans le *Heautontimorumenos*:

... Filium unicum adolescentulum
Habeo. Ah, quid dixi? habere ne? imo
. . . . . habui, Chreme,
Nunc habeam necne incertum est.

LA COMTESSE.

Les larmes, pour une jeune fille, sont un bon assaisonnement aux éloges qu'on lui adresse. Le souvenir de son père ne hante jamais son cœur, sans que la tyrannie de ses chagrins enlève toute apparence de vie de ses joues. Ne parlons plus de cela, Hélène, n'en parlons plus, de peur que l'on vous suppose affecter une douleur que vous ne ressentiriez pas.

HÉLÈNE.

Si je montre ma douleur, c'est que j'en souffre !

LAFEU.

La mort a droit à des regrets modérés, mais un chagrin excessif est l'ennemi de ceux qui vivent.

LA COMTESSE.

Quand les vivants réagissent contre un chagrin, ce chagrin meurt bientôt de son excès même.

BERTRAND.

Madame, j'implore vos saintes prières.

LAFEU.

Comment faut-il que nous l'entendions ?

LA COMTESSE.

Sois béni, Bertrand ! Succède à ton père, par tes actes comme par tes traits. Que ton sang, ta vertu, se disputent l'honneur de te guider, et que ta bonté égale ta naissance. Aime tout le monde, confie-toi à peu de gens, ne fais de tort à personne ; tiens tête à qui serait ton ennemi, plus par ta supériorité que par l'usage que tu en pourrais faire ; garde ton ami sous la clef de ta propre vie ; qu'on te reproche ton silence plutôt que tes paroles. Que tous les bonheurs que le ciel voudra t'accorder, ou que mes prières pourront obtenir de lui, tombent sur ta tête ! Adieu... C'est un courtisan sans expérience. Conseillez-le.

LAFEU.

Le meilleur conseiller sera mon dévouement pour lui.

LA COMTESSE.

Le ciel le bénisse !... Adieu, Bertrand.

(*La comtesse sort*).

BERTRAND, *à Hélène.*

Puissent tous les souhaits que vous formerez se réaliser ! Soyez une consolation pour ma mère, votre maîtresse, et soignez-la bien.

LAFEU.

Adieu, gentille dame et soutenez la réputation de votre père !

(*Bertrand et Lafeu sortent*).

HÉLÈNE.

Ce devrait être mon unique préoccupation, mais, hélas ! je

ne pense pas à mon père. Il a fait verser des larmes abondantes honorant plus son souvenir que celles qui ont coulé de mes yeux ! Comment était-il ? Je l'ai oublié. Ma mémoire ne se souvient que de Bertrand ! Je me sens toute bouleversée ! La vie n'est plus, là où n'est plus Bertrand ! Et c'est comme si j'aimais une brillante étoile et que je voulusse l'épouser, tant il est au-dessus de moi ! Je puis me réjouir de l'éclat de sa lumière ; je ne saurais me mouvoir dans sa sphère ! L'ambition de mon amour est un poison pour moi. La biche qui voudrait s'unir à un lion est condamnée à mourir d'amour. C'était si gentil, quoique dangereux, de le voir à toute heure ! de peindre ses sourcils arqués, son œil d'aigle, les boucles de ses cheveux, sur le tableau de mon cœur, de mon cœur trop avide de chacune des lignes de chacun des traits de son doux visage ! Maintenant il s'en est allé, et ma passion idolâtre n'a plus que des reliques à adorer ! Qui vient là ?

(*Entre* PAROLES).

Un de ceux qui l'accompagnent. Je l'aime à cause de cela. Je le connais pour un avéré menteur, je sais que c'est un sot, un poltron ; mais ses défauts incorrigibles lui vont si bien qu'on lui fait accueil, tandis que la vertu aux os d'acier grelotte sous l'âpreté du vent. Ainsi voit-on souvent la sagesse indigente aux gages de la fastueuse bêtise.

PAROLES.

Dieu vous garde, belle reine.

HÉLÈNE.

Vous aussi, monarque.

PAROLES.

Je ne suis pas un monarque.

HÉLÈNE.

Alors je ne suis pas une reine.

PAROLES.

Méditeriez-vous sur la virginité ?

HÉLÈNE.

Oui. Vous portez les couleurs d'un soldat. Laissez-moi vous poser une question. L'homme étant l'ennemi de la virginité, comment se barricader contre lui ?

PAROLES.

En le laissant à la porte.

HÉLÈNE.

Alors il monte à l'assaut, et notre virginité, quoique vaillante dans la défense, est faible. Enseignez-moi le secret de quelque résistance guerrière.

PAROLES.

Il n'y en a pas. L'homme prenant position devant vous vous minera et vous fera sauter.

HÉLÈNE.

Dieu garantisse notre virginité contre les mineurs et les explosions!... Ne connaissez-vous pas quelque stratégie militaire au moyen de laquelle les vierges pourraient faire sauter les hommes?

PAROLES.

La virginité à bas, l'homme n'en sera que plus vite en l'air; mais quand il retombera par la brèche que vous aurez faite vous-même, vous aurez perdu votre ville. La nature juge impolitique de préserver sa virginité. La perte d'une virginité profite à la nation. Toute virginité qui naît procède d'une virginité perdue. Vous avez été confectionnée pour enfanter des vierges. La virginité une fois perdue, pouvant être dix fois retrouvée, c'est en la conservant toujours qu'on la perd à jamais. C'est une compagne de glace dont il faut se séparer.

HÉLÈNE.

Je veux attendre encore, dussé-je mourir vierge.

PAROLES.

C'est affaire à vous, mais ce sera anti-naturel. En faisant l'éloge de la virginité, vous accusez votre mère, c'est-à-dire lui manquez gravement de respect. Un homme qui se pend et une femme vierge sont dans les mêmes conditions. La virginité est un suicide; on devrait l'enterrer sur les grandes routes, en dehors de toute terre consacrée, comme une désespérée ayant agi contre nature. La virginité engendre des vers, plus que le fromage. Elle se consume de même jusqu'à la dernière rognure, et meurt en dévorant son propre estomac. La virginité est maussade, orgueilleuse, désœuvrée, toute d'égoïsme, et l'égoïsme est le plus grand péché défendu par les Canons. Si vous la conservez, vous ne pouvez qu'y perdre. Débarrassez-vous-en. Dans dix ans elle sera décuplée, ce qui est un joli placement, et le principal n'en demeurera pas moins bon. Chassez-la.

HÉLÈNE.

Comment faut-il faire pour la perdre suivant son goût?

PAROLES.

Laissez-moi réfléchir... Il faut mal faire, puisqu'il faut aimer qui ne l'aime pas. La virginité est une marchandise qui perd son lustre à ne pas servir. Plus longtemps on la garde, plus on déprécie sa valeur. Défaites-vous-en tant qu'elle est vendable; profitez du moment où elle a cours. La virginité est comme un vieux courtisan qui porte un chapeau démodé, un habit riche mais hors de mise. Il en est d'elle exactement comme de ces broches et de ces cure-dents dont on ne fait plus usage à notre époque. Une datte est mieux placée dans un pâté ou un potage que sur vos

joues[1]. Votre virginité, votre antique virginité, ressemble à une poire de France gâtée; elle est laide à voir, elle n'a plus de saveur, c'est une poire blette. Elle fut bonne, elle est blette [2]. Sur ce, je vais à la Cour. Avez-vous quelque commission à me donner?

HÉLÈNE.

Pas en ce qui concerne ma virginité[3]. Là-bas, il trouvera mille amoureuses qui seront pour lui une mère, une maîtresse, un ami, un phénix, un chef de file, une ennemie, un guide, une déesse, une souveraine, une conseillère, une traîtresse[4], son humble ambition, son orgueilleuse humilité, son harmonie discordante, son harmonieux désaccord, sa foi, son doux désastre, avec tout un monde des jolies petites expressions chrétiennes que murmure le clignotant Cupidon[5]. Maintenant il sera... Je ne sais pas ce qu'il sera... Que Dieu le garde!... La Cour est un endroit instructif... Et c'est un...

PAROLES.

Un quoi?

HÉLÈNE.

Un homme à qui je veux du bien... C'est pitié...

PAROLES.

Qu'est-ce qui est pitié?

HÉLÈNE.

Que nos vœux n'aient pas un corps qui les rendent sensibles. Nous, les déshérités, dont les humbles étoiles limitent les vœux, nous pourrions en faire sentir l'efficacité à nos amis, et montrer par des réalités ce que seule notre pensée

1. *Your date is better in your pye and your porridge, than in your cheek.*
Il y a ici un calembour sur les mots *date* et *datte*. Ajoutons qu'au temps de Shakespeare la datte était un fruit très estimé.

2. Après ces mots, Paroles dit: « *Will your any thing with it?* » Et Hélène répond: « *Not my virginity yet* » Il y a évidemment une lacune dans le texte, lacune que rend évidente encore le premier mot (*There*) de la réplique de Paroles. Malone la comble en faisant dire à Paroles: « *I am now bound for the court; will you any thing with it?* » Nous avons traduit suivant cette indication.

3. Ici le texte redevient obscur. Warburton avoue n'y rien comprendre et met la difficulté sur le compte d'une erreur de copiste ou d'imprimeur. Les traducteurs l'ont tournée, soit en supprimant le passage, soit en l'interprétant à leur gré. C'est hélas! ce qu'il nous faudra faire, avouant l'impossibilité où nous sommes de prendre un parti décisif. Ajoutons que Malone renonce lui-même à trouver une explication raisonnable.

4. ... *a traitress.* C'était alors un terme de tendresse.

5. Il se pourrait qu'ici Hélène se moquât des termes employés par les euphuïstes. Et pourtant l'influence de l'euphuïsme se fera plus d'une fois sentir dans cette pièce.

peut définir, sans nous attirer jamais un remerciement! (*Entre un* PAGE).

LE PAGE.

Monsieur Paroles, mon maître vous demande.

(*Le page sort*).

PAROLES.

Adieu, petite Hélène. Si je m'en souviens, je penserai à toi à la Cour.

HÉLÈNE.

Monsieur Paroles, vous êtes né sous une charitable étoile.

PAROLES.

Sous Mars.

HÉLÈNE.

Spécialement.

PAROLES.

Pourquoi?

HÉLÈNE.

Les guerres vous ont tellement fatigué, que vous devez être né sous Mars.

PAROLES.

Quand il était prédominant.

HÉLÈNE.

Quand il était rétrograde, plutôt.

PAROLES.

Qui vous fait supposer cela?

HÉLÈNE.

Vous reculez quand vous vous battez.

PAROLES.

C'est pour avoir l'avantage.

HÉLÈNE.

C'est aussi pour notre avantage que nous fuyons quand la peur nous fait songer à notre salut. Chez vous la valeur et la poltronnerie font un mélange dont la vertu est de procurer des ailes, vertu que j'apprécie infiniment.

PAROLES.

Je suis trop occupé pour te donner la réplique. Je veux revenir courtisan parfait. Mon expérience servira à te naturaliser, si tu es capable de comprendre les conseils d'un courtisan et les avis que je t'imposerai. Autrement tu mourras de ton ingratitude et ton ignorance te perdra. Adieu. Quand tu auras des loisirs, dis tes prières; si tu n'en a pas, rappelle-toi tes amis, trouve un bon mari et uses-en comme il usera de toi. Sur ce, adieu.

(*Paroles sort*).

HÉLÈNE.

Souvent nous demandons au ciel des remèdes qui résident

en nous-mêmes. Le destin céleste nous laisse libres dans nos actions et ne retarde nos desseins que lorsque nous sommes lents à les exécuter. Quel est le pouvoir qui fait que mon amour aspire si haut? Qui me fait voir ce dont ma vue ne se rassasie? Souvent, quand les destinées sont séparées par d'immenses espaces, la nature les rapproche comme si elles étaient identiques et, dans un baiser, les unit sans tenir compte des différences. Les entreprises extraordinaires semblent impossibles à ceux qui en mesurent la difficulté d'après leurs sens, et supposent que ce qui n'a pas été ne peut pas être. Quelle est la femme qui, n'ayant rien négligé pour faire valoir son mérite, n'a pas réussi dans son amour? La maladie du roi... mes projets peuvent trahir mes espérances, mais je sais où je vais, et je ne faillirai pas!

SCÈNE II.

Paris. Le Palais du Roi.

FANFARES. ENTRENT LE ROI DE FRANCE, TENANT DES LETTRES A LA MAIN, DES SEIGNEURS ET DES GENS DE LA SUITE.

LE ROI.

Les Florentins et les Siennois sont aux prises. Ils ont combattu avec une fortune égale et continuent à guerroyer bravement.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est ce que l'on dit, sire.

LE ROI.

Rien n'est plus croyable. Nous en acquérons ici la certitude, confirmée par notre cousin d'Autriche qui m'assure que les Florentins vont nous demander de prompts secours. Notre très cher ami va au-devant d'une réponse et paraît désirer que nous leur opposions un refus.

PREMIER SEIGNEUR.

Son dévouement et sa sagesse, éprouvés par Votre Majesté, plaident en faveur d'une confiance absolue.

LE ROI.

Son intervention rendra notre réponse plus décisive; les Florentins auront un refus avant même d'avoir sollicité. Quant à ses gentilshommes, il en est qui ont l'intention de servir en Toscane, ils peuvent librement choisir le parti qui leur conviendra.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Cela servira à occuper les loisirs de notre noblesse impatiente d'accomplir des exploits.

LE ROI.

Qui vient là ?

(*Entrent* BERTRAND, LAFEU *et* PAROLES).

PREMIER SEIGNEUR.

C'est le comte de Roussillon [1], mon bon seigneur, le jeune Bertrand.

LE ROI.

Jeune homme, tu ressembles à ton père. La nature libérale, plus jalouse que hâtive, t'a bien façonné. Puisses-tu avoir hérité aussi des qualités morales de ton père ! Sois le bienvenu à Paris.

BERTRAND.

Ma reconnaissance et mon dévouement sont aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Je voudrais avoir encore la vigueur que je possédais quand ton père et moi, liés d'amitié, nous essayâmes pour la première fois notre vaillance militaire. A cette époque, c'était un soldat consommé, disciple des plus braves. Il résista longtemps, mais la vieillesse hideuse nous a surpris et nous a condamnés à l'inaction. Cela me rajeunit de parler de votre brave père. Dans sa jeunesse, il avait cet esprit caustique que j'observe aujourd'hui chez nos jeunes seigneurs, mais ces derniers peuvent railler, leurs plaisanteries ignorées se retourneront contre eux tant qu'ils n'auront pas dissimulé leur légèreté sous un vernis d'honneur. Courtisan, il n'avait dans sa fierté, dans son ironie, ni dédain, ni aigreur, à moins qu'il n'eût été provoqué par son égal. Alors son honneur était l'horloge sonnant la minute où il devait parler et sa langue obéissait au coup [2]. Si la provocation partait d'un homme de condition inférieure, il le traitait comme une créature d'une autre classe, s'abaissait jusqu'à lui, s'humiliait devant ses pauvres éloges, le rendait fier de son humilité. Un tel homme devrait servir de modèle à la jeunesse de notre temps. En l'imitant, elle s'apercevrait combien elle est en retard.

BERTRAND.

Sire, son souvenir est inscrit plus richement dans votre

1. Le vieux texte porte *Rosignoll* au lieu de Roussillon.

2. *His tongue obey'd his hand*. Mot à mot : sa langue obéissait à sa main. C'est-à-dire à la main qui avait frappé sur le timbre de l'horloge de son honneur.

mémoire que sur sa tombe, et son épitaphe est pour lui moins glorieuse que vos éloges.

LE ROI.

Ah ! s'il était là ! Il disait toujours (il me semble l'entendre encore, ne chuchotant pas ses paroles à l'oreille, mais les y greffant pour qu'elles prissent racine et portassent des fruits) : *Que je cesse de vivre...* (c'est par ces mots que commençait souvent sa mélancolie quand il avait fini de badiner) *que je cesse de vivre quand ma lampe manquera d'huile, plutôt que de servir de lumignon aux jeunes esprits qui ont tendance à tout dédaigner, sauf les nouvelles choses, dont le jugement ne s'exerce que sur le choix d'un vêtement, et dont la constance est plus variable que la mode.* Voilà ce qu'il souhaitait et ce que je souhaite aussi après lui. Puisque je ne peux plus rapporter ni cire ni miel, je voudrais quitter le plus vite possible ma tâche pour faire place à d'autres travailleurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

On vous aime, Sire, et les gens indifférents seront les premiers à vous regretter.

LE ROI.

Je remplis une place, je le sais... Combien y a-t-il de temps, comte, que le médecin de votre père est mort?

BERTRAND.

Six mois, monseigneur.

LE ROI.

S'il vivait encore, j'essaierais de lui... Donnez-moi le bras... Les autres m'ont affaibli à force de remèdes... En moi, la nature et la maladie se disputent à loisir... Soyez le bienvenu, comte. Mon fils ne m'est pas plus cher que vous.

BERTRAND.

Je remercie Votre Majesté !

SCÈNE III.

Dans le Roussillon. Le Palais de la Comtesse.

ENTRENT LA COMTESSE, L'INTENDANT ET LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Je puis maintenant vous entendre. Que dites-vous de cette jeune fille ?

L'INTENDANT

Madame, mon souci de vous satisfaire devrait être ins-

crit sur le calendrier de mes services passés, car nous blessons notre modestie et détruisons la sincérité de nos mérites quand nous les publions nous-mêmes.

LA COMTESSE.

Que fait ici ce coquin ? Allez-vous en, drôle ! Les plaintes que l'on a formulées contre vous, je consens à ne pas les croire, mais c'est par pure indolence, car je vous sais assez fou pour les avoir justifiées, en commettant quelque sottise.

LE BOUFFON.

Vous savez, madame, que je suis un pauvre garçon.

LA COMTESSE.

C'est bien, monsieur.

LE BOUFFON.

Non, madame, il n'est pas bien que je sois pauvre, quoique beaucoup de riches soient damnés. Mais si votre Seigneurie consentait à ce que je me mariasse[1], la femme Isabeau et moi ferions comme nous pourrions.

LA COMTESSE.

Veux-tu devenir un mendiant ?

LE BOUFFON.

Je mendie, vu le cas, votre bonne volonté.

LA COMTESSE.

Vu quel cas ?

LE BOUFFON.

Le cas d'Isabeau et le mien. Service n'est pas héritage, et je n'obtiendrai jamais la bénédiction de Dieu avant d'avoir une lignée de mon corps, car on prétend qu'il bénit les enfants.

LA COMTESSE.

Dis-moi la raison pour laquelle tu voudrais te marier.

LE BOUFFON.

C'est mon pauvre corps qui le désire, madame. Je suis tiraillé par la chair ; et quand le diable vous tiraille, il faut le suivre.

LA COMTESSE.

Ce sont là toutes les raisons de votre Seigneurie?

LE BOUFFON.

Sur ma foi, madame, j'ai d'autres pieuses raisons, telles qu'elles sont.

LA COMTESSE.

Peut-on les connaître ?

LE BOUFFON.

J'ai été, madame, une faible créature, comme vous et

1. ... *to go to the world*, se marier.

tous les êtres de chair et de sang, et je veux me marier pour me repentir.

LA COMTESSE.

De ton mariage ou de ta faiblesse ?

LE BOUFFON.

Je n'ai pas d'amis, madame, et j'espère en trouver par l'entremise de ma femme.

LA COMTESSE.

De tels amis sont des ennemis, coquin !

LE BOUFFON.

Vous manquez de profondeur, madame. De tels amis sont de grands amis, car les drôles feront pour moi ce que je suis fatigué de faire. Celui qui labourera ma terre, m'épargnera l'attelage, et me permettra de rentrer la récolte. S'il me fait cocu, j'en ferai mon homme de peine. Celui qui soignera ma femme, soignera ma chair et mon sang; celui qui soignera ma chair et mon sang, aimera ma chair et mon sang; enfin celui qui aimera ma chair et mon sang, sera mon ami. *Ergo*, celui qui embrassera ma femme sera mon ami. Si les hommes se contentaient d'être ce qu'ils sont, ils n'auraient pas peur de se marier. Le jeune Charbon, le puritain, le vieux Poysam, le papiste, bien que leurs cœurs et leurs religions diffèrent, ont des têtes identiques. Ils peuvent se heurter de leurs cornes comme n'importe quel cerf du troupeau.

LA COMTESSE.

Tu seras donc toujours une mauvaise langue et un calomniateur ?

LE BOUFFON.

Je suis prophète, madame, et je dis la vérité sans ambages.

Car je répéterai la ballade
Que les hommes trouveront pleine de vérité.
Le mariage vient par la destinée,
Et le coucou chante par nature.

LA COMTESSE.

Allez-vous-en, monsieur, je ne veux pas causer plus longtemps avec vous.

L'INTENDANT.

Vous plairait-il, madame, qu'il dise à Hélène de venir. J'ai à vous parler d'elle !

LA COMTESSE.

Coquin, dis à ma demoiselle de compagnie que je voudrais lui parler. C'est à Hélène que je fais allusion.

LE BOUFFON, *chantant.*

Cette jolie figure, dit-elle, a-t-elle été la cause
Pour laquelle les Grecs ont saccagé Troie ?

Action folle, folle action,
Qui fit la joie du roi Priam.
Sur ce, elle soupira en s'arrêtant (bis),
Et prononça cette sentence :
Parmi neuf mauvaises s'il en est une bonne,
Il y en a une bonne sur dix.

LA COMTESSE.

Quoi, une sur dix ? Tu changes le texte de la chanson.

LE BOUFFON.

Une bonne femme sur dix, madame ! Je purifie la chanson. Puisse Dieu servir aussi bien le monde toute l'année. Je ne me plaindrais pas de la dîme des femmes, si j'étais le curé. Une sur dix! Si nous pouvions voir naître une bonne femme à chaque comète ou à chaque tremblement de terre, cela améliorerait la loterie[1]. Un homme peut s'arracher le cœur avant de tirer une bonne femme.

LA COMTESSE.

Allez-vous-en, monsieur le drôle, et faites ce que je vous ai commandé.

LE BOUFFON.

Quel homme obéissant au commandement d'une femme ne ferait pas de mal?... Quoique mon honnêteté ne soit pas puritaine, encore ne veut-elle point faire de mal. Elle portera le surplis de l'humilité sur la robe noire d'un cœur superbe[2]. Je m'en vais. L'affaire est d'amener Hélène ici.

(*Le Bouffon sort*).

LA COMTESSE.

Parlez, maintenant.

L'INTENDANT.

Je sais, madame, que vous aimez beaucoup votre demoiselle de compagnie.

LA COMTESSE.

En effet. Son père me l'a confiée et, sans autre recommandation, elle aurait droit à l'amour que je lui porte. Je lu

1. ... *'twould mend the lottery well* :
« Une étrange phraséologie, et dont je n'ai trouvé d'exemple, dit Malone, dans aucun auteur contemporain. S'il était prouvé que dans les loteries tirées au temps d'Elisabeth, on se servit d'une roue, je serais enclin à lire : *lottery weel* ».

2. L'aversion du puritain pour le surplis est signalée dans beaucoup de vieilles comédies :
Dans la *Pirouette de Cupidon* (1607) :
« Elle aime à faire l'amour comme beaucoup de nobles dames de la ville, dans du linge propre. C'est la raison pour laquelle les puritains sincères ne peuvent pas souffrir le surplis. Ils disent qu'il est fait d'un linge identique à celui dans lequel les péchés se commettent ».
Dans le *Mariage de minuit* (1633) :
« Il m'a retourné l'estomac comme celui d'un puritain à la vue d'un surplis ».

dois plus que je lui paye, et je veux lui payer plus qu'elle demande.

L'Intednant.

Madame, tout à l'heure, j'étais plus près d'elle, je pense, qu'elle l'eût voulu. Elle se trouvait seule, se parlait à elle-même, communiquait ses propres paroles à ses propres oreilles, sans se douter, je le jure, qu'elles étaient entendues par des oreilles étrangères. Le sujet de sa conversation était son amour pour votre fils. Elle accusait la fortune d'être une mauvaise déesse, pour avoir mis tant de différence entre leurs deux conditions. L'amour n'était pas un dieu, puisqu'il n'usait de son pouvoir que sur des gens de même qualité. Diane n'était pas la reine des vierges, sans cela elle n'eût pas souffert que sa pauvre servante fût surprise, dès le premier assaut, sans payer sa rançon. Tout cela sur un ton laissant deviner un chagrin plus amer que celui qu'a jamais ressenti une vierge. J'ai cru de mon devoir de vous avertir sans perdre de temps, puisque, un malheur pouvant arriver, il vous importe de le savoir.

La Comtesse.

Vous vous êtes honnêtement déchargé d'un secret. Gardez-le pour vous. Je m'en doutais déjà à certaines apparences, mais, à les peser, la balance était si peu sensible que je ne pouvais ni croire, ni douter. Je vous en prie, laissez-moi. Renfermez cela dans votre sein et merci de votre soin. Je vous reparlerai tout à l'heure.

(*L'Intendant sort*).

La Comtesse.

Il m'est arrivé la même chose quand j'étais jeune. C'est la part que nous réserve la nature. La rose de notre jeunesse a son épine. Créatures de sang, nous avons cela dans le sang. La nature se manifeste, s'imprime en nous, en obligeant notre jeunesse à ressentir l'invincible passion de l'amour. Il suffit que nous nous rappelions les jours d'autrefois, pour nous souvenir des mêmes erreurs, erreurs qui n'en étaient pas pour nous. Son regard trahit sa souffrance, je le vois à présent.

(*Entre* HELENE).

Hélène.

Que désirez-vous, madame?

La Comtesse.

Vous savez, Hélène, que je suis une mère pour vous.

Hélène.

Vous êtes mon honorable maîtresse.

La Comtesse.

Non, votre mère. Pourquoi pas une mère? Quand j'ai dit une mère, vous sembliez voir un serpent. Qu'y a-t-il dans le

nom de mère qui vous fasse tressaillir? Je dis que je suis votre mère et que je vous compte parmi ceux que j'ai portés dans mon sein. Il n'est pas rare qu'un enfant d'adoption soit aimé comme un légitime ; que notre choix fasse comme un germe naturel d'une semence étrangère. Vous ne m'avez jamais coûté les gémissements d'une mère et pourtant je ressens pour vous une tendresse maternelle. Dieu me pardonne, jeune fille ! cela te fige-t-il le sang d'entendre dire que je suis ta mère? Pourquoi cette messagère troublante des larmes, cette Iris aux multiples couleurs, entoure-t-elle ton regard?

HÉLÈNE.

Parce que je ne suis pas votre fille.

LA COMTESSE.

Je vous répète que je suis votre mère.

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi, madame. Le comte de Roussillon ne peut pas être mon frère. Mon nom est trop humble et le sien trop glorieux. Mes parents sont obscurs, tous les siens sont nobles. Il est mon maître, mon cher seigneur ; je ne suis que sa servante et je mourrai sa vassale. Il ne peut pas être mon frère.

LA COMTESSE.

Ni moi votre mère?

HÉLÈNE.

Vous êtes ma mère, madame. Seriez-vous vraiment ma mère, monseigneur, votre fils, ne serait pas mon frère. Seriez-vous notre mère à tous deux, et ce serait le comble de mes vœux, je ne serais pas sa sœur. Ne serait-il pas possible que je fusse votre fille, sans qu'il fût mon frère?

LA COMTESSE.

Si, Hélène, vous pouvez être ma belle-fille. Dieu vous garde de le souhaiter ! Ces noms de fille et de mère vous font trop d'effet. Quoi ! vous pâlissez encore? Mes soupçons ont pénétré votre secret. Maintenant je devine le mystère de votre solitude et pourquoi vous versez volontiers des larmes. Il est évident que vous aimez mon fils et vous rougiriez d'affirmer le contraire. Regarde, tes joues se le confessent mutuellement, et tes yeux le voient tellement à ton attitude qu'ils l'avouent dans leur langage. Seule une coupable et infernale obstination retient ta langue, de peur de laisser soupçonner la vérité. Parle. Dis-je vrai? Si oui, tu as enroulé un bel écheveau ! Si cela n'est pas, jure-le. En attendant, j'exige que tu me répondes franchement, afin que le ciel m'inspire sur la façon de te secourir.

HÉLÈNE.

Bonne madame, pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils?

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi, bonne maîtresse.

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils?

HÉLÈNE.

Ne l'aimez-vous pas, madame ?

LA COMTESSE.

Ne cherchez pas de détours. Mon amour est un sentiment que tout le monde connaît. Allons, allons, ouvrez-moi votre cœur, votre émotion vous trahit.

HÉLÈNE.

Je confesse donc ici, à genoux, en présence du ciel et de vous, que j'aime votre fils plus que je vous aime et presque autant que j'aime le ciel. Mes parents étaient pauvres, mais honnêtes, ainsi est mon amour. Ne vous en offensez pas. Cela ne peut lui faire du mal d'être aimé de moi. Je n'ai sur lui aucune vue présomptueuse. Je ne voudrais pas l'obtenir avant de l'avoir mérité et j'ignore comment le mériter jamais. Je sais que je l'aime en vain et lutte contre l'espérance. C'est dans un crible percé de mille trous que je verse les eaux de mon amour sans compter ce que j'en perds. Comme l'Indien, dans ma religieuse erreur, j'adore le soleil qui brille sur celui qui l'adore, sans s'en préoccuper davantage. Très chère madame, que votre haine n'aille pas à l'encontre de mon amour, parce que j'aime qui vous aimez. Si vous-même, dont la vieillesse respectée prouve une vertueuse jeunesse, avez jamais brûlé d'une flamme si pure, si chaste, si tendre, que vous ayez été à la fois Diane et Vénus, ayez pitié d'une malheureuse dont l'unique ressource est de prêter ou donner, là où elle est sûre de perdre; d'une misérable, réduite à ne jamais trouver ce qu'elle cherche, et qui semblable à une énigme, vit du mystère dont elle meurt.

LA COMTESSE.

N'avez-vous pas eu autrefois l'intention, répondez franchement, d'aller à Paris?

HÉLÈNE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Dans quel but? Dites la vérité.

HÉLÈNE.

Je la dirai, je le jure par la grâce du ciel. Vous savez que mon père m'a laissé certaines recettes dont les effets éprouvés sont merveilleux, recettes que ses lectures et sa manifeste expérience lui avaient indiquées comme souveraines.

Il m'a recommandé de les conserver précieusement, comme des prescriptions renfermant des vertus insoupçonnables. Parmi celles-ci, il en est une qui guérit les langueurs désespérées, maladie dont le roi se meurt.

LA COMTESSE.

C'était bien là le motif qui vous poussait vers Paris? Répondez.

HÉLÈNE.

C'est monseigneur votre fils qui m'y a fait songer. Autrement, Paris, la médecine, le roi, ne me seraient jamais venus à la pensée.

LA COMTESSE.

Croyez-vous, Hélène, si vous proposiez votre aide supposé au roi, qu'il l'accepterait? Le roi et ses médecins sont d'accord : il est convaincu qu'ils ne peuvent pas le sauver, et eux sont persuadés qu'il est à jamais perdu. Comment accorderaient-ils leur confiance à une pauvre jeune fille ignorante, quand la Faculté ayant épuisé son savoir, abandonne le malade à lui-même.

HÉLÈNE.

J'ai comme un pressentiment, supérieur à la science de mon père qui était pourtant le plus fameux d'entre ceux de sa profession, que sa bonne recette sera, pour moi, un legs sanctifié par les plus heureuses étoiles du ciel. Si votre Honneur consentait à me laisser tenter l'aventure, je m'engagerais, au péril de ma vie, à sauver sa Grâce au jour et à l'heure convenus.

LA COMTESSE.

Tu crois?

HÉLÈNE.

J'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Eh bien, Hélène, tu auras mon consentement. Mon amitié, ma bourse, les personnes de ma suite, te recommanderont auprès de mes amis à la Cour. Moi, je resterai ici, appelant la bénédiction de Dieu sur ton entreprise. Pars demain, convaincue que je ferai pour toi tout ce qui sera en mon pouvoir.

(*Elles sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Paris. Dans le palais du Roi.

Fanfare. Entrent le ROI, avec de jeunes SEIGNEURS prenant congé et partant pour la guerre Florentine, BERTRAND, PAROLES, et des gens de la suite.

Le Roi.

Adieu, jeune seigneur. Ne négligez jamais les principes guerriers. A vous aussi, adieu. Profitez tous deux de mes conseils. Si chacun en tire avantage, le don sera double de ce qu'il était quand vous l'avez reçu, puisqu'il aura suffi à vous deux.

Premier Seigneur.

Après nous être formés au métier de la guerre, nous souhaitons revenir et trouver votre Grâce en bonne santé !

Le Roi.

Non, non, cela ne peut pas être, quoique mon cœur ne veuille pas convenir de la maladie qui assiège ma vie. Adieu, jeunes seigneurs. Que je vive ou que je meure, soyez les dignes fils des vaillants Français ; que la haute Italie, dont la race abâtardie a hérité seulement de la décadence de la dernière monarchie, voie que vous venez non pour courtiser la gloire, mais pour l'épouser. Quand le plus brave devrait y rester, tenez ferme, afin que la renommée vous acclame. J'ai dit. Adieu.

Deuxième Seigneur.

Que la santé soit aux ordres de votre Majesté !

Le Roi.

Méfiez-vous des filles d'Italie. Elles prétendent que les Français ne savent pas refuser ce qu'elles demandent. Ne soyez pas des prisonniers avant d'avoir été des soldats.

Les Deux Seigneurs.

Nos cœurs reçoivent vos conseils.

LE ROI.

Adieu... Aidez-moi.

(*Le Roi s'étend sur un lit de repos*).

PREMIER SEIGNEUR, *à Bertrand.*

O mon cher seigneur, pourquoi demeurez-vous derrière nous?

PAROLES.

Ce n'est pas sa faute. L'étincelle...

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Ce sont de belles guerres!

PAROLES.

Admirables! Je les connais.

BERTRAND.

On m'a ordonné de rester ici. On m'écarte avec des : *trop jeune, l'année prochaine, c'est trop tôt.*

PAROLES.

Si le cœur t'en dit, enfant, file en brave.

BERTRAND.

Je dois rester ici pour servir de cheval de devant à un cotillon, faire crier mes souliers sur un parquet uni, jusqu'à ce que toute la gloire soit moissonnée! Si je porte une épée ce sera pour danser avec [1]! Par le ciel, je veux m'en aller!

PREMIER SEIGNEUR.

Ce sera une fuite honorable.

PAROLES.

N'hésite pas, comte.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je me mets à votre disposition. Sur ce, adieu.

BERTRAND.

Je ne fais qu'un corps avec vous et souffre de votre départ comme d'un écartèlement.

PREMIER SEIGNEUR.

Adieu, capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Cher monsieur Paroles!

PAROLES.

Nobles héros, mon épée et les vôtres sont parentes. Mêmes étincelles, même éclat, en un mot, même trempe. Vous trouverez dans le régiment des Spinii, un capitaine Spurio qui porte une cicatrice, emblème de la guerre, sur la joue gauche. C'est à cette épée qu'il la doit.

1. Au temps de Shakespeare, les gentilshommes dansaient avec l'épée au côté. Notre poète attribuait volontiers les mœurs de son époque aux autres peuples, même les plus anciens.
Dans *Antoine et Cléopâtre* :

. . . . . . *He, at Philippi kept*
His word, even like a dancer.

Dites-lui que je suis en vie et rapportez-moi sa réponse.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nous n'y manquerons pas, noble capitaine.

PAROLES.

Que Mars vous adopte comme ses nourrissons.

(*Les seigneurs sortent*).

Qu'allez-vous faire ?

BERTRAND, *voyant le Roi qui se soulève.*

Je vais rester. Le Roi...

PAROLES.

Soyez plus cérémonieux avec ces nobles seigneurs. Vous vous êtes renfermé dans des adieux trop froids. Il faut être plus expressif à leur égard. Ce sont eux qui donnent le ton, règlent la marche, mangent, parlent, agissent sous l'influence des initiateurs de la mode. Le diable mènerait-il la danse, ils le suivraient. Courez après eux, et faites-leur des adieux plus chauds[1].

BERTRAND.

J'y vais de ce pas.

PAROLES.

Ce sont de dignes compagnons et prêts à montrer la valeur de leurs épées.

(*Bertrand et Paroles sortent*).

(*Entre* LAFEU).

LAFEU, *s'agenouillant.*

Veuillez m'excuser, monseigneur, ainsi que les nouvelles que j'apporte.

LE ROI.

Je veux d'abord te voir debout.

LAFEU.

Vous voyez donc debout un homme qui a payé son pardon. Je voudrais, monseigneur, que vous fussiez agenouillé devant moi pour implorer ma grâce, et que, sur mon ordre, vous pussiez, comme moi, vous tenir debout.

LE ROI.

Je le voudrais aussi, dussé-je implorer ta grâce après t'avoir cassé la caboche.

LAFEU.

Sur ma foi, vous frappez à côté[2]. Voici ce dont il s'agit,

1. Il est impossible de rendre exactement le sens des discours de Paroles, tant ils sont amphigouriques. Souvent, le commentateur Henley lui-même y perd son anglais.

2. *Goodfaith, across.* A l'époque de la chevalerie, il y avait un exercice favori consistant à rompre des lances contre un poteau. Celui qui en rompait le plus était considéré comme le plus adroit. Mais il fallait qu'il donnât exactement de la pointe, autrement on le disqualifiait pour avoir fait un *across.*

mon bon Seigneur. Voulez-vous être guéri de votre infirmité?

LE ROI.

Non.

LAFEU.

Vous ne voulez pas manger de raisin, mon royal renard? Mon royal renard y consentirait, s'il pouvait y atteindre. J'ai vu une femme médecin capable de donner la vie à une pierre, d'animer un rocher, de vous faire danser la canarie avec feu et précipitation. Le pouvoir de son simple toucher ferait ressusciter le roi Pépin, et mettrait une plume dans la main du grand Charlemagne qui composerait aussitôt des vers amoureux.

LE ROI.

Quelle est cette femme?

LAFEU.

Une doctoresse. Elle est arrivée. Consentez à la recevoir... Sur ma foi et mon honneur, pour parler sérieusement après un prélude badin, je viens de m'entretenir avec une personne dont le sexe, l'âge, la profession de foi, la sagesse, la conviction, m'ont étonné. N'en accusez pas ma faiblesse d'esprit. Voulez-vous la voir, comme elle le demande, et mettre son habileté à l'épreuve? Après, vous pourrez vous moquer de moi.

LE ROI.

Allons, brave Lafeu, amène-moi ce phénomène, afin que je puisse partager ton étonnement, ou le dissiper en t'étonnant toi-même de ta méprise.

LAFEU.

Vous serez convaincu avant la fin du jour.

(*Lafeu sort*).

LE ROI.

Sa spécialité est de faire de longs prologues pour exprimer des riens.

(*Rentre* LAFEU, *conduisant* HELENE).

LAFEU.

Venez.

LE ROI.

Sa hâte avait des ailes.

LAFEU.

Voici sa Majesté. Dites-lui votre pensée. Vous avez l'air d'un conspirateur, mais sa Majesté ne redoute pas ces sortes de conspirateurs. Je suis l'oncle de Cressida[1] et ne crains pas de vous laisser ensemble. Adieu.

(*Lafeu sort*).

1. C'est-à-dire je suis comme Pindare.

LE ROI.

Eh bien, ma belle, est-ce à moi que vous avez affaire ?

HÉLÈNE.

Oui, mon bon seigneur. Gérard de Narbonne était mon père, un homme incomparable dans son art.

LE ROI.

Je l'ai connu.

HÉLÈNE.

Je ne ferai pas plus longtemps son éloge; vous l'avez connu, c'est assez. Sur son lit de mort, il m'a donné beaucoup de recettes; une, principalement, qui fut le résultat le plus précieux de sa pratique, l'enfant préféré de sa longue expérience, et qu'il m'a ordonné de conserver, comme un troisième œil[1] plus cher et plus infaillible que les deux miens. Je n'y ai pas manqué. Ayant appris que votre Majesté souffrait de la maladie maligne que mon cher père s'honorait de guérir le plus facilement, je viens vous offrir mon remède ainsi que mes soins, et cela très humblement.

LE ROI.

Nous vous remercions, jeune fille. Mais comment croire à un soulagement, quand nos plus éminents docteurs nous ont abandonné? lorsque le collège rassemblé a conclu que les efforts de l'art ne pourraient jamais guérir ma nature de son état désespéré ? Nous ne devons pas entacher notre jugement, nous laisser corrompre par l'espérance, au point de prostituer une maladie incurable à des empiriques; nous ne devons pas desservir notre qualité et notre crédit en essayant d'un remède insensé, quand les plus sérieux ont été inutiles.

HÉLÈNE.

Le devoir accompli m'aura, du moins, payé de mes peines. Je ne veux pas m'imposer à vous. J'implorerai humblement de vos royales volontés, la modeste faveur d'être reconduite.

LS ROI.

Je ne peux pas t'accorder moins sans passer pour un ingrat. Tu pensais me secourir, je t'en remercie, comme un mourant doit remercier tous ceux qui voudraient le voir renaître. J'en sais plus long que toi. Je connais mon état, tu ne saurais le guérir.

HÉLÈNE.

Ce que je puis faire, on peut toujours l'essayer sans danger, puisque vous ne croyez plus à aucune guérison. Celui qui accomplit les plus grands travaux, les accomplit souvent par l'intermédiaire des plus faibles ministres. L'Ecriture sainte a reconnu que les enfants avaient du jugement,

1... *As a triple eye*, c'est-à-dire a *third eye*. (*Note de Steevens*).

quand les juges n'étaient que des enfants[1]. De grands fleuves ont coulé de simples sources, et des mers ont séché, alors que les plus puissants niaient les miracles[2]. Souvent l'attente échoue quand elle se promettait le plus, et souvent elle réussit quand l'espoir était refroidi et la désespérance à son comble.

LE ROI.

Je ne dois pas t'écouter. Adieu, chère enfant. Tu te paieras toi-même de tes peines inutiles. Les offres refusées n'ont que les remerciements pour salaire.

HÉLÈNE.

Ainsi le mérite inspiré peut être rendu inutile par un mot ! Il n'en est pas de Celui qui connaît toutes choses, comme de nous, qui ne pouvons mesurer notre savoir que sur des apparences. C'est quand nous attribuons aux hommes le mérite des secours du ciel, que nous devenons présomptueux. Cher seigneur, cédez à mes prières; ce n'est pas moi, mais le ciel que je vous supplie d'expérimenter. Je ne suis point un imposteur prétendant accomplir des actions plus importantes que celles qui conviennent à ma médiocrité; mais je crois, je sais, que mon art n'est pas sans pouvoir, ni votre état sans remède.

LE ROI.

As-tu si confiance? En combien de temps espères-tu me guérir.

HÉLÈNE.

Si la Grâce d'en haut s'en mêle, avant que deux fois les chevaux du soleil aient fait parcourir à sa torche enflammée le cercle diurne; avant que deux fois l'humide Hespérus ait éteint sa lampe assoupissante dans les nuages ténébreux de l'Occident, que le sablier du pilote ait indiqué vingt-quatre fois l'écoulement des minutes furtives, vos infirmités cesseront, la santé reviendra, et votre faiblesse aura disparu.

LE ROI.

Sur ta conviction, ta confiance, que risquerais-tu?

HÉLÈNE.

D'être taxée d'impudence, d'entendre dire que j'ai eu la hardiesse d'une prostituée, de voir ma honte divulguée et bafouée dans d'infamantes ballades, d'exposer ma qualité

1. « En ce temps-là, Jésus prenant la parole dit : Je te loue, ô Père! Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché les choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants ». (*Saint-Matthieu*).

2. Hélène fait allusion ici au rocher d'où est jaillie une source, et au dessèchement de la mer Rouge, miracles niés par les plus puissants, c'est-à-dire les Anciens d'Israël.

de vierge aux souillures ! Je risquerais de terminer ma vie dans les plus horribles tortures !

LE ROI.

Un esprit saint semble parler par ta bouche, un esprit saint dont la puissance résiderait dans un faible corps. Ce qui paraît impossible au sens commun devient raisonnable avec toi. Ta vie est précieuse, car tout ce qui vaut la peine de vivre est contenu en toi : jeunesse, beauté, sagesse, courage, vertu, tout ce que le bonheur et le printemps de la vie peuvent procurer d'avantages. Ce que tu hasardes démontre, ou une science infinie, ou une monstrueuse désespérance. Cher praticien, j'essaierai ta science, qui te vaudra la mort, si j'en meurs.

HÉLÈNE.

Si je dépasse le temps fixé, si je ne réussis pas comme je l'ai promis, faites-moi mourir sans pitié ; je l'aurai bien mérité ! Pas de guérison, la mort sera mon salaire. En revanche, si je vous guéris, que me promettez-vous ?

LE ROI.

Ce que tu demanderas.

HÉLÈNE.

Et vous me l'accorderez ?

LE ROI.

Oui, par mon sceptre et mes espérances dans le ciel !

HÉLÈNE.

Alors tu me donneras, de ta royale main, l'époux sous ton pouvoir, que je choisirai ; étant entendu que je n'aurai pas l'arrogance de choisir parmi le sang royal de France, et de vouloir allier mon nom obscur et humble à un homme ayant quelque ramification avec ta couronne. Celui auquel je fais allusion est ton vassal, un vassal pouvant supporter mon choix et que tu pourras m'accorder.

LE ROI.

Voici ma main. Observe tes promesses, j'accomplirai ta volonté ! Choisis ton temps ; résolu à être ton client, je me repose sur toi. Je devrais te questionner encore, mais ma confiance ne s'en augmenterait pas. Je devrais aussi te demander d'où tu viens, qui t'a conduite ici... Tu es la bienvenue sans qu'on t'interroge davantage, et bénie sans arrière-pensée. Aide-moi un peu. Oh !... Si tu réussis comme tu le dis, ce que je ferai pour toi égalera ce que tu auras fait pour moi.

SCÈNE II.

Dans le Roussillon. Au Palais de la Comtesse.

Entrent la COMTESSE et le BOUFFON.

La Comtesse.

Venez, monseigneur. Je veux éprouver votre savoir-vivre.

Le Bouffon.

Vous verrez que je suis très bien nourri et très mal élevé. Je n'ai affaire qu'avec la Cour.

La Comtesse.

La Cour? De quoi faites-vous donc cas, si vous traitez la Cour avec un pareil mépris? La Cour!

Le Bouffon.

A parler franchement, madame, si Dieu a donné quelques manières à un homme, il peut aisément s'en débarrasser à la Cour. Celui qui ne sait pas se façonner une jambe, ôter son chapeau, baiser sa main, et ne rien dire, celui-là n'a ni jambes, ni mains, ni lèvres, ni chapeau. Un tel compagnon, pour s'exprimer en termes précis, n'est pas fait pour la Cour. En ce qui me concerne, j'ai une réponse qui peut servir pour tous les hommes.

La Comtesse.

C'est-à-dire une réponse convenant à toutes les questions.

Le Bouffon.

Comme un fauteuil de barbier convient à toutes les fesses : les fesses en pointe, les fesses rondes, les fesses charnues, n'importe quelles fesses.

La Comtesse.

Votre réponse, dites-vous, va à toute les questions?

Le Bouffon.

Aussi bien que dix liards à la main d'un procureur, une couronne française à une putain vêtue de soie, le jonc de Tib à l'index de Tom[1], des crêpes au carnaval, la danse

1. *Tom* étant l'homme, par *Tib* nous devons entendre la femme. (*Note de Hawkins*).

Par *Tib* et *Tom*, il faut entendre une libertine et un libertin. (*Note de Douce*).

En parlant du jonc de Tib, le Bouffon fait allusion à une ancienne coutume qui consistait à se passer au doigt une bague de jonc, quand on se mariait de la main gauche, et qui était en vigueur, non seulement en Angleterre, mais dans les autres pays. Breval la signale dans les *Antiquités de Paris*.

Dans ses *Constitutions*, Richard Poore, évêque de Salisbury, défend aux hommes et aux femmes de porter des bagues de jonc, comme une coutume ridiculisant la sainteté du mariage. La défense n'eut

moresque au premier mai, le clou à son trou, le cocu à sa corne, la gourgandine querelleuse au coquin tapageur, la lèvre d'une nonne à la bouche d'un moine, et le pouding à sa peau.

LA COMTESSE.

Avez-vous une réponse allant aussi bien à toutes les questions?

LE BOUFFON.

De votre duc à votre constable, elle répond à toutes les questions.

LA COMTESSE.

Ce doit être une réponse d'une monstrueuse dimension pour aller à toutes les demandes.

LE BOUFFON.

Rien qu'une plaisanterie, en bonne foi, pour le savant qui dirait la vérité sur elle. La voici avec toutes ses propriétés. Demandez-moi si je suis un courtisan, vous allez être de suite renseignée.

LA COMTESSE.

Redevenons jeunes, si nous pouvons! Je vous poserai la question comme une folle, dans l'espérance que votre réponse me rendra plus sage. Je vous prie, monsieur, êtes-vous un courtisan?

LE BOUFFON.

O Dieu, monsieur!...[1] Voilà une réponse bien simple. Encore, encore, questionnez-moi cent fois.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis un de vos pauvres amis, et je vous aime.

LE BOUFFON.

O Dieu, monsieur! Vite, vite, ne me laissez pas respirer.

LA COMTESSE.

Je pense, monsieur, que vous ne pouvez pas manger un plat aussi vulgaire?

LE BOUFFON.

O Dieu, monsieur!... Allez, allez, vous ne me prendrez pas en défaut.

pas grand effet, car il est fait allusion à ce même usage dans une pièce de d'Avenant, intitulée les *Rivaux*, et où se chante une chanson contenant ces deux vers :

I'll crown thee with a garland of straw then,
And I'll marry thee with a rush ring

Ajoutons, entre parenthèses, que la susdite chanson était chantée par miss Davis qui, dans la pièce, jouait le rôle de Celania. Le roi Charles II lui trouva une si jolie voix, qu'il s'en éprit, la retira du théâtre et en fit sa maîtresse.

1. *O Lord, sir.* Expression alors en vogue à la Cour. (*Note de Warburton*).

LA COMTESSE.

Vous avez été fouetté dernièrement, m'a-t-on dit ?

LE BOUFFON.

O Dieu, monsieur !... Ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE.

Criez-vous, *O Dieu monsieur !* et *Ne m'épargnez pas !* quand on vous fouette ? En vérité, votre *O Dieu, monsieur !* serait de circonstance. Vous répondriez fort bien au fouet, si vous étiez sur le point de le recevoir.

LE BOUFFON.

Je n'ai jamais eu si mauvaise chance dans mon *O Dieu, monsieur !* Je vois que les choses peuvent servir longtemps, mais pas toujours.

LA COMTESSE.

C'est honteux pour une ménagère de gaspiller ainsi son temps à plaisanter avec un fou !

LE BOUFFON.

O Dieu, monsieur !... Il me sert encore.

LA COMTESSE.

Maintenant, monsieur, parlons sérieusement. Vous remettrez ceci à Hélène et lui direz de me répondre immédiatement. Rappelez-moi aussi au souvenir de mes parents et à celui de mon fils. Ce n'est pas trop exiger?

LE BOUFFON.

Ce n'est pas trop exiger d'eux.

LA COMTESSE.

Ni trop exiger de vous. Vous me comprenez ?

LE BOUFFON.

Avec le plus grand profit. J'y serai avant mes jambes.

LA COMTESSE.

Faites hâte.

(*Ils sortent chacun d'un côté*).

SCÈNE III.

Paris. Dans le Palais du Roi.

ENTRENT BERTRAND, LAFEU ET PAROLES.

LAFEU.

On dit que le temps des miracles est passé, et nous avons des philosophes qui considèrent comme ordinaires et familières les choses surnaturelles et sans explication. Il en résulte que nous nous moquons des phénomènes les plus redou-

tables, nous retranchant derrière un semblant de connaissances, quand nous devrions céder à la peur de l'inconnu.

PAROLES.

C'est le plus grand sujet de stupéfaction de ces derniers temps.

BERTRAND.

En effet.

LAFEU.

Après avoir été abandonné par les gens de l'art...

PAROLES.

C'est ce que je dis; des Galien et des Paracelse [1].

LAFEU.

Par tous les savants les plus authentiques...

PAROLES.

C'est ce que je dis.

LAFEU.

Qui le considéraient comme un homme incurable...

PAROLES.

C'est également ce que j'allais dire.

LAFEU.

Que rien ne pouvait sauver...

PAROLES.

Parfait. Comme un homme assuré...

LAFEU.

D'une vie incertaine et d'une mort sûre.

PAROLES.

Juste. Vous dites bien. C'est ce que j'allais dire.

LAFEU.

Je puis affirmer, sans mentir, que c'est une nouveauté dans le monde.

PAROLES.

C'en est une, en vérité. Si vous voulez avoir une démonstration du cas, lisez... Comment appelez-vous ça ?

LAFEU.

La Démonstration d'un effet céleste sur une action terrestre [2].

PAROLES.

C'est ce que j'allais dire.

LAFEU.

Votre dauphin n'est pas plus vigoureux [3]. Je parle sous le rapport...

1. A l'époque de Shakespeare Paracelse était en vogue.

2. Titre d'un pamphlet.

3. Tout ce passage est tellement obscur que les commentateurs se livrent à des suppositions qui feraient sourire, si on ne partageait pas leurs inquiétudes.

« Par Dauphin, dit Steevens, l'auteur entend l'espoir de la couronne de France ». « C'est possible, répond Malone, mais moi je crois qu'il

PAROLES.

C'est étrange, tout à fait étrange. C'est le côté bref, mais embarrassant de l'affaire. Pourtant il faut convenir que seul un mauvais esprit se refuserait à reconnaître ici...

LAFEU.

Le doigt de Dieu.

PAROLES.

C'est ce que j'allais dire.

LAFEU.

Par le plus faible...

PAROLES.

Le plus débile ministre s'est manifesté un grand pouvoir, une véritable transcendance. Nous devrions en conclure que la guérison du roi mérite...

LAFEU.

Des remerciements universels [1].

(*Entrent le* ROI, HELENE *et des gens de la suite*).

PAROLES.

C'est ce que j'allais dire. Vous avez raison. Voici le roi.

LAFEU.

Lustick, comme dit le Hollandais [2]. J'en aimerai mieux les filles tant qu'il me restera une dent dans la bouche [3]. Il est capable de danser avec elle une courante.

PAROLES.

Mort de vinaigre [4] *!* N'est-ce pas cette Hélène?

s'agit plutôt du poisson appelé dauphin. S'il avait voulu parler du Dauphin de France, Lafeu, qui est un courtisan, aurait dit le Dauphin et non votre dauphin ».

1. Il est impossible de garantir ici la fidélité d'une traduction. Johnson croit à une erreur de texte, à une interpoliation dans les répliques. Steveens, après avoir confirmé l'avis de Johnson ajoute : « Dans les rôles écrits pour les comédiens, les noms des personnages ne figurent pas. On n'inscrivait que les derniers mots de la réplique précédente. Si donc, comme tout permet de le croire, les pièces de Shakespeare ont été imprimées d'après des rôles, il est facile de s'expliquer les erreurs dont fourmille le texte. »

2. *Lustick, as the Dutchman says.*

Lustick est un mot hollandais qui signifie gai. On le retrouve dans une comédie intitulée : *Han's Beer-pot's Invisible* (1618).

... Can walk a mile or two, as lustique as a boor.

Et aussi dans *Les Sorcières du Lancashire* de Heywood et Broome (1634).

What all lustick, all frolicksome !

(*Note de Steevens*).

Dans un récit des cruautés commises par les Hollandais à Amboyna, en 1622, on dit qu'un Hollandais qui gardait les prisonniers, leur offrit du vin, les exhortant à boire gaiement (*lustick)* pour chasser leur chagrin, suivant la coutume de leur nation.

(*Note de Reed*).

3. *In my head.*

4. En Français dans le texte.

LAFEU.

Pardieu ! Je le crois.

LE ROI.

Appelez tous les seigneurs de la Cour.

(*Sort un homme de la suite*).

Assieds-toi, mon sauveur, près de ton client, et de cette main pleine de santé, où tu as ramené la sensation bannie, reçois pour la seconde fois la confirmation du cadeau que je t'ai promis. J'attends que tu le désignes.

(*Entrent divers* SEIGNEURS).

Belle jeune fille, ouvre les yeux. Ce jeune groupe de nobles célibataires se tient à ma disposition. Je peux exercer sur eux l'autorité d'un souverain et celle d'un père. Choisis librement; tu as le pouvoir de choisir, ils n'ont pas celui de refuser.

HÉLÈNE.

Qu'à chacun de vous échoie une belle et vertueuse maîtresse, quand il plaira à l'amour !... A chacun de vous, excepté un.

LAFEU.

Je donnerais mon cheval bai et son harnachement, pour que ma bouche fut aussi bien garnie que celle de ces enfants, et avoir aussi peu de barbe.

LE ROI.

Observe-les bien. Pas un d'entre eux qui n'ait un noble père.

HÉLÈNE.

Messieurs, par mon entremise, le ciel a rendu la santé au roi.

TOUS.

Nous le voyons et prierons le ciel pour vous !

HÉLÈNE.

Je suis une modeste jeune fille, dont toute la richesse est la virginité. S'il plaît à votre Majesté, je suis prête. La rougeur qui colore mes joues me murmure : *Je rougis de ce qu'il te faille choisir. Mais si tu es refusée, que la pâleur de la mort s'étende sur ton visage où je ne reviendrai plus jamais.*

LE ROI.

Fais ton choix, et, sache-le bien, qui fuirait ton amour, fuirait le mien.

HÉLÈNE.

Diane, je renonce à ton culte. Mes soupirs vont à l'impérial Amour, le dieu puissant !... Seigneur, voulez-vous écouter ma prière ?

PREMIER SEIGNEUR.

Et l'exaucer.

HÉLÈNE.

Je vous remercie, monsieur. Je n'ai rien de plus à dire [1].

LAFEU.

J'aimerais mieux être choisi par elle, que jouer ma vie sur un *ambesas* [2].

HÉLÈNE.

L'honneur, monsieur, qui brille dans vos beaux yeux, répond d'une façon trop menaçante avant que j'aie parlé. Puisse l'amour élever votre fortune vingt fois au-dessus du mérite et de la tendresse de celle qui vous adresse ce vœu.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je ne demande pas davantage, s'il vous plaît.

HÉLÈNE.

Recevez mes vœux et que l'amour les exauce. Sur ce, je prends congé.

LAFEU.

Ils la refusent tous [3]! S'ils étaient mes fils, je leur donnerais le fouet! Ou je les enverrais chez les Turcs pour qu'on en fasse des eunuques.

HÉLÈNE, *à un Seigneur.*

Ne craignez rien, si je vous prends la main. Je vous veux trop de bien pour vous nuire. Dieu exauce vos vœux. Et si jamais vous vous mariez, je vous souhaite de trouver mieux dans votre lit.

LAFEU.

Ces garçons-là sont de glace! Aucun n'en veut! Sûrement ce sont des bâtards anglais! Jamais un Français ne les a conçus!

HÉLÈNE.

Vous êtes trop jeune, trop heureux, et trop bon, pour faire un fils qui ait mon sang.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Belle, ce n'est pas mon avis.

LAFEU, *désignant Bertrand.*

Voici une bonne grappe... Je suis sûr que son père buvait du vin... Mais, s'il n'est pas un âne, je suis, moi, un enfant de quatorze ans!... Je te connais depuis longtemps.

HÉLÈNE, *à Bertrand.*

Je n'ose pas dire que je vous prends. C'est moi qui m'aban-

1. ... *All the rest is mute.* Nous avons trouvé la même tournure de phrase dans *Hamlet* :

... *The rest is silence.*

2. ... *Than throw ames-ace for my life.*
L'ambesas est le plus mauvais coup de dé au trictrac.

3. Jusqu'à présent, personne ne l'a refusée. Johnson en conclut que Lafeu et Paroles doivent se tenir à l'extrémité de la scène et suivre la pantomime sans entendre les répliques.

donne, m'engageant à vous servir tant que je vivrai. Voilà l'homme !

LE ROI.

En ce cas, jeune Bertrand, prends-la, elle est ta femme.

BERTRAND.

Ma femme, mon suzerain? Je supplierai votre Grandeur de laisser, en pareille matière, le choix à mes propres yeux.

LE ROI.

Ne sais-tu pas, Bertrand, ce qu'elle a fait pour moi?

BERTRAND.

Si, mon bon seigneur. Mais je ne vois pas pourquoi je l'épouserais.

LE ROI.

Tu n'ignores pas qu'elle m'a relevé de mon lit de souffrance?

BERTRAND.

S'en suit-il, monseigneur, que ma chute doive payer votre élévation? Je la connais bien. Elle a été élevée aux frais de mon père. La fille d'un pauvre médecin, mon épouse!... Que plutôt la honte pèse à jamais sur moi!

LE ROI.

Si c'est son manque de titre que tu dédaignes en elle, je puis lui en donner un. Il est étrange que notre sang ait la même couleur, le même poids, la même température que celui des autres, et qu'il établisse entre nous de si grandes différences. Si elle est vertueuse, et si tu la récuses sous prétexte qu'elle est la fille d'un pauvre médecin, tu récuses la vertu pour un nom. Ne fais pas cela. Quand la vertu réside dans un humble milieu, ce milieu est ennobli par qui la cultive. Là où les titres se gonflent et où manque la vertu, il n'y a qu'un honneur boursouflé. Le bien est le bien indépendamment de toute distinction; le mal est le mal, quel que soit l'état dans lequel il paraisse. C'est à leur qualité qu'il faut juger les choses et non sur l'étiquette. Elle est jeune, sage, belle; ce sont là des vertus essentiellement naturelles et qui constituent l'honneur. C'est déconsidérer l'honneur que de s'en dire le fils et ne pas ressembler à son père! L'honneur le plus appréciable est celui qui dérive de nos actes, et non de nos aïeux. Le simple mot honneur est un esclave prostitué à chaque tombe, un trophée menteur sur chaque sépulture, et qui souvent devient muet pour laisser la poussière et l'oubli servir de linceul à des ossements honorés. Que répondras-tu? Si tu peux l'aimer en tant que jeune fille, je puis faire le reste. Elle et sa vertu constituent sa dot; j'y ajouterai des titres de noblese et de l'argent.

BERTRAND.

Je ne peux pas l'aimer et n'essaierai pas d'y parvenir.

LE ROI.

Tu te ferais injure s'il te fallait un effort pour cela.

HÉLÈNE.

Monseigneur, je suis heureuse que vous soyez guéri, le reste n'est rien.

LE ROI.

Mon honneur est en jeu; pour le défendre, j'userai de mon pouvoir. Tu vas prendre sa main, enfant orgueilleux et indigne d'un si beau cadeau; toi qui méprises mon amour et son mérite; qui ne veux pas comprendre que si l'on te pesait avec cette jeune fille et si l'on mettait notre faveur royale (dont tu fais si peu de cas), dans son plateau, celui dans lequel tu serais placé irait donner contre le fléau[1]; qui ignores enfin que nous avons le droit de planter ton honneur là où il nous plaît de le voir pousser. Contiens ton mépris, cède à notre volonté qui travaille à ton bien, n'écoute pas ton dédain, et, sur-le-champ, pour ta fortune, obéis comme ton devoir l'exige et ma volonté le réclame. Sinon je te chasse de ma présence, je t'abandonne aux vertiges[2], aux erreurs de la jeunesse et de l'inexpérience, faisant peser sur toi ma haine et ma vengeance, au nom de la justice et sans la moindre pitié! Parle et dis-nous ta réponse.

BERTRAND.

Pardonnez-moi, mon gracieux seigneur. Je soumets mon amour à vos yeux. Quand je considère la grande situation, la quantité d'honneurs que peut créer votre volonté, j'estime que cette jeune fille qui, tout à l'heure, paraissait trop humble pour mes nobles aspirations, maintenant ennoblie par vos louanges, est aussi noble que si elle l'était de naissance.

LE ROI.

Prends-lui la main et dis-lui qu'elle est ta femme. Je te promets une compensation. Si son état n'égale pas le tien, c'est qu'il le surpassera.

BERTRAND.

Je prends sa main.

LE ROI.

Que la chance et la faveur royale sourient à cet enga-

1. ... *into staggers*. On entend par *stagger* une sorte de folie particulière aux chevaux et qui les fait souvent se jeter la tête contre un mur.

Nous trouverons la même expression dans *Cymbeline* :

Whence come these staggers on me?

2. Nous traduisons l'interprétation de Malone.

gement. La cérémonie du contrat aura lieu ce soir. La fête solennelle sera remise jusqu'au retour des amis absents. Je mesurerai ton dévouement pour moi à ton amour pour elle.

(*Le Roi*, *Bertrand*, *Hélène*, *les seigneurs et les gens de la suite sortent*).

LAFEU.

Ecoutez, monsieur, j'ai un mot à vous dire.

PAROLES.

Je suis à votre disposition, monsieur.

LAFEU.

Votre seigneur et maître a bien fait de se rétracter.

PAROLES.

Se rétracter?... Mon seigneur?... Mon maître?...

LAFEU.

Oui. N'est-ce point un langage intelligible que je parle?

PAROLES.

Et le plus rude qui soit! Un langage qu'on ne saurait entendre sans qu'il en résulte du sang! Mon maître?

LAFEU.

Etes-vous le camarade du comte de Roussillon?

PAROLES.

De quelque comte que ce soit. De tous les comtes, de tout ce qui est homme.

LAFEU.

De tout ce qui est de la suite du comte; mais le camarade du comte, c'est un autre style.

PAROLES.

Vous êtes trop vieux, monsieur. Que cela vous suffise. Vous êtes trop vieux.

LAFEU.

Il faut te dire, coquin, que je suis un homme, titre auquel l'âge ne te permettra jamais d'aspirer.

PAROLES.

Ce que j'oserais volontiers, je n'ose pas le faire.

LAFEU.

J'ai cru, le temps de souper deux fois avec toi[1], que tu étais un garçon raisonnable. Tu faisais de tes voyages un récit qu'on pouvait entendre; cela pouvait passer. Cependant, les pavillons, les banderolles, dont tu te pavoisais, me dissuadaient de te considérer comme un vaisseau de gros tonnage. A présent que je t'ai trouvé, je te perdrais sans m'en inquiéter. Tu n'es bon qu'à être contredit et tu n'en vaux pas la peine.

1. ... *for two ordinaries.*

PAROLES.

Si tu n'avais pas le privilège de l'antiquité...

LAFEU.

Ne te plonge pas trop avant dans la colère, de peur d'avoir à te repentir de l'épreuve. Si jamais!... Dieu ait pitié de toi, poltron! Sur ce, ma bonne fenêtre de treillis, porte-toi bien. Je n'ai pas besoin de t'ouvrir, je vois à travers toi... Donne-moi ta main.

PAROLES.

Monseigneur, vous me traitez avec indignité!

LAFEU.

Et de tout mon cœur, car tu le mérites.

PAROLES.

Monseigneur, je n'ai rien fait pour cela.

LAFEU.

Tu mérites chaque drachme de cette indignité et je n'en rabattrai pas un gramme.

PAROLES.

Soit, je serai plus raisonnable.

LAFEU.

Deviens-le le plus vite possible, car tu as plutôt du goût pour le contraire. Si jamais tu es garrotté avec tes banderolles et battu, tu te rendras compte du tort que l'on a de tirer vanité de son esclavage. J'ai envie d'entrer en relations avec toi, ou plutôt de t'étudier, afin de pouvoir dire au besoin : voilà un homme que je connais.

PAROLES.

Monseigneur, vous me vexez d'une façon insupportable.

LAFEU.

Je voudrais t'infliger les peines de l'enfer, et pouvoir les rendre éternelles! Mais les forces m'ont quitté, et je vais te quitter également, aussi vite que l'âge me le permet[1].

(*Lafeu sort*).

PAROLES.

Tu as un fils qui paiera pour toi, ladre, cachochyme,

1. On ne peut s'imaginer à quelles nombreuses discussions ont donné lieu les répliques ambigues de Lafeu. A propos de cette dernière, Johnson, Mason, Malone, Collins, se sont pris aux cheveux. La phrase est ainsi : *I would it were hell-pains for thy sake, and my poor doing éternal: for doing I am past; as I will by thee, in what motion age will give me leave.* Collins va jusqu'à voir une allusion obscène dans le participe présent *doing*, et, pour mieux soutenir sa conviction, cherche une assimilation entre ce passsage et un autre de Ben Johnson, tiré de sa traduction de Pétrone :

Doing, a filthy pleasure is, and short

En latin :

Brevis est, etc. et fœda voluptas.

corrompu !... Allons, il faut être calme. Il n'y a pas moyen de lutter avec les grands. Je le battrai, sur ma vie, si je peux le rencontrer dans un endroit convenable, fût-il deux fois un double lord ! Je n'aurai pas plus pitié de sa vieillesse que je n'aurais pitié de... Je le battrai, si je puis me retrouver avec lui !

(*Rentre* LAFEU).

LAFEU.

Coquin, votre seigneur et maître est marié. Voilà des nouvelles pour vous. Vous avez une nouvelle maîtresse.

PAROLES.

Je supplie décidément votre Seigneurie de cesser ses outrages. Il est mon bon seigneur, mais seul celui qui est là-haut est mon maître.

LAFEU.

Qui ? Dieu ?

PAROLES.

Oui, monsieur.

LAFEU.

C'est le diable qui est ton maître. Pourquoi mets-tu ta jarretière à ton bras ? Veux-tu faire des hauts-de-chausses de tes manches ? En est-il de même des autres serviteurs ? Tu ferais mieux de mettre ta partie inférieure là où est ton nez. Sur mon honneur, si j'étais seulement de deux heures plus jeune, je te battrais. Il me semble que tu es une offense générale et que chaque homme devrait te battre. Je crois que tu as été mis au monde pour que tous les hommes te soufflent au visage.

PAROLES.

Voilà des façons dures et imméritées, monseigneur.

LAFEU.

Allons, monsieur, vous avez été battu en Italie pour avoir cueilli des pépins de grenade[1]. Vous êtes un vagabond et non un véritable voyageur; plus impertinent avec les seigneurs et les honorables personnages, que vous y autorisent la noblesse de votre naissance et vos vertus. Vous ne méritez pas d'autre titre que celui de coquin. Je vous laisse.

(*Lafeu sort*).

(*Entre* BERTRAND).

PAROLES.

Dieu, vraiment bon !... En est-il ainsi ?... Dieu, vraiment bon ! Cachons cela pendant quelque temps.

1. Nous avouons ne pas comprendre le reproche de Lafeu. Les commentateurs gardent le silence.

BERTRAND.

Perdu, et condamné pour toujours aux soucis !

PAROLES.

Qu'y a-t-il, doux cœur ?

BERTRAND.

Bien que je l'aie juré solennellement devant le prêtre, je ne partagerai pas son lit !

PAROLES.

Quoi ? Quoi, doux cœur ?

BERTRAND.

O mon Paroles, ils m'ont marié !... Je veux aller aux guerres de Toscane, et jamais partager son lit.

PAROLES.

La France est une niche à chiens ! Elle n'est pas digne d'être foulée par les pieds d'un homme ! A la guerre !

BERTRAND.

Voici des lettres de ma mère. Ce qu'elles renferment, je ne le sais pas encore.

PAROLES.

Il faudrait le savoir. A la guerre, mon enfant, à la guerre ! Il tient son honneur caché dans une boîte, celui qui caresse sa femme [1] à la maison, dépensant dans ses bras une virilité qui pourrait réprimer les bonds et les écarts du fier coursier de Mars. Allons dans d'autres pays. La France est une écurie, et pour y demeurer il faut que nous soyons des rosses. Donc, à la guerre !

BERTRAND.

J'y suis décidé. Je l'enverrai chez moi, je tiendrai ma mère au courant de la haine qu'elle m'inspire et des raisons de mon départ, enfin j'écrirai au roi ce que je n'ose lui dire. Le don qu'il vient de me faire servira à m'équiper pour aller sur les champs de bataille italiens où mes nobles compagnons se battent. La guerre n'est rien à côté d'un intérieur lugubre et d'une épouse détestée.

PAROLES.

Es-tu sûr de la durée de ton caprice ?

BERTRAND.

Viens avec moi dans ma chambre, et conseille-moi. Je veux la renvoyer au plus vite. Demain, nous partirons pour la guerre, la laissant toute à son chagrin.

PAROLES.

Oh ! comme les balles rebondissent ! Quel vacarme ! C'est dur ! Un jeune homme marié est un homme marri ! Donc,

1. ... *his kicksy-wicksy*. Terme de dédain pour désigner une femme.

en avant et laissons-la bravement. Allons ! Le roi vous a fait outrage. Bah ! c'est ainsi !

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Une autre partie du palais.

ENTRENT HÉLÈNE ET LE BOUFFON.

HÉLÈNE.

Ma mère me félicite gentiment. Est-elle bien ?

LE BOUFFON.

Elle n'est pas bien. Mais elle n'a pas perdu sa santé. Elle est très gaie. Cependant elle n'est pas bien. Mais, Dieu merci, elle est tout à fait bien, et n'a besoin de rien dans ce monde. Pourtant, encore une fois, elle n'est pas bien.

HÉLÈNE.

Si elle est tout à fait bien, de quel mal peut-elle souffrir ?

LE BOUFFON.

La vérité est qu'elle est tout à fait bien, à deux choses près.

HÉLÈNE.

Quelles sont ces deux choses ?

LE BOUFFON.

La première qu'elle n'est pas dans le ciel, où Dieu puisse vite l'envoyer ! l'autre qu'elle est sur terre, d'où Dieu puisse la renvoyer promptement !

(*Entre* PAROLES).

PAROLES.

Dieu vous bénisse, mon infortunée dame.

HÉLÈNE.

J'espère, monsieur, que vous faites des vœux pour ma bonne fortune ?

PAROLES.

Vous avez mes prières pour qu'elle grandisse et aussi pour qu'elle dure... Ah ! voilà mon coquin ! Comment va ma vieille maîtresse ?

LE BOUFFON.

Si vous pouviez avoir ses rides et si je pouvais avoir son argent, je voudrais qu'elle se portât comme vous dites.

PAROLES.

Je ne dis rien.

LE BOUFFON.

Vous n'en êtes que plus sage. Souvent la langue d'un

homme ruine son maître. Rien dire, rien faire, rien savoir, rien avoir, voici le meilleur de vos mérites, qui sont un peu moins que rien.

PAROLES.

Arrière, tu es un drôle !

LE BOUFFON.

Vous auriez dû dire, monsieur, que j'étais un drôle devant un drôle; c'est-à-dire : devant moi tu es un drôle. C'eût été plus vrai, monsieur.

PAROLES.

Tu es un fou plein d'esprit. Je t'ai trouvé.

LE BOUFFON.

Ne m'auriez-vous pas trouvé dans vous-même, monsieur, ou vous aurait-on appris à me trouver ? La recherche, monsieur, eût été profitable, car il y a beaucoup de fou en vous, à la joie du monde, et au redoublement de ses rires.

PAROLES.

Un brave coquin si bien nourri ! Madame, monseigneur partira cette nuit, appelé par une affaire sérieuse. Il connaît les prérogatives de l'amour, ses droits qui vous sont dus et que les circonstances réclament, mais il est obligé de les ajourner et de garder une abstinence forcée. Ces joies retardées, l'attente où vous serez d'elles, ne les rendront que plus délicieuses quand le temps en viendra[1].

HÉLÈNE.

A-t-il d'autres volontés à émettre ?

PAROLES.

Il désire que vous preniez immédiatement congé du roi et que vous mettiez cette hâte sur le compte de votre propre volonté, en la colorant de quelque spécieuse apparence de nécessité.

HÉLÈNE.

Que commande-t-il encore ?

PAROLES.

Qu'après avoir obtenu votre congé, vous attendiez de nouveaux ordres.

HÉLÈNE.

J'observerai sa volonté en toute chose.

PAROLES.

Je vais le lui redire.

1. Tout ce passage a donné encore lieu à de nombreux commentaires, ce qui nous prouve, une fois de plus, la difficulté de certaines phraséologies shakespeariennes. Malone, lui-même, ne donne pas une solution quasi-définitive. Nous ne pouvons que garantir la fidélité du sens.

HÉLÈNE.

Je vous en prie... Venez, coquin.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Une autre partie du Palais.

ENTRENT LAFEU ET BERTRAND.

LAFEU.

Mais, je l'espère, Votre Seigneurie ne pense pas que ce soit un soldat ?

BERTRAND.

Si, monseigneur, et d'une vaillance éprouvée.

LAFEU.

C'est lui qui vous l'a dit.

BERTRAND.

D'autres témoignages s'en sont portés garants.

LAFEU.

Alors mon cadran ne va pas; j'ai pris cette alouette pour un ortolan [1].

BERTRAND.

Je puis vous assurer, monseigneur, qu'il possède de grandes connaissances et que c'est un vaillant.

LAFEU.

J'ai donc péché contre son expérience et transgressé contre sa valeur ; mon état est d'autant plus dangereux que je ne puis trouver dans mon cœur de quoi me repentir. Le voici qui vient. Je vous en prie, réconciliez-nous, je veux rechercher son amitié.

(*Entre* PAROLES).

PAROLES, *à Bertrand.*

Tout sera exécuté, seigneur.

LAFEU.

Je vous prie, monsieur, qui est son tailleur ?

PAROLES.

Monsieur?

1 ... *A tunting.* Il est impossible de savoir exactement à quelle espèce d'oiseau correspond le *tunting.*

Il est mentionné dans les *Métamorphoses de l'Amour*, de Lily (1601), sans description. On le retrouve dans le *Quadruple dictionnaire* de Barret, où il est dit simplement qu'il ressemble à l'alouette. Johnson constate la même similitude, et c'est tout.

LAFEU.

Je le connais bien. Oui, monsieur. C'est un bon ouvrier, un excellent tailleur.

BERTRAND, *bas à Paroles.*

A-t-elle été trouver le roi ?

PAROLES.

Elle y est allée.

BERTRAND.

Partira-t-elle cette nuit ?

PAROLES.

Selon votre désir.

BERTRAND.

Mes lettres sont écrites, j'ai mis mon argent dans une cassette, donné des ordres pour nos chevaux... Ce soir, au moment où je devrais prendre possession de la mariée... avant de commencer...

LAFEU.

Un bon voyageur n'est pas à dédaigner à la fin d'un dîner ; mais un voyageur qui débite trois mensonges, et sert une vérité pour vous faire avaler mille balivernes, mérite d'être écouté une fois et battu trois... Dieu vous garde, capitaine.

BERTRAND.

Existe-il quelque malentendu entre ce seigneur et vous, monsieur ?

PAROLES.

Je ne sais pas comment j'ai pu tomber dans la disgrâce de monseigneur.

LAFEU.

Vous n'avez rien négligé pour cela ; vous y êtes tombé botté et éperonné, comme celui qui saute dans la crème [1]. Sautez vite hors du plat, de peur qu'on vous demande pourquoi vous y êtes.

BERTRAND.

Peut-être vous êtes-vous trompé sur son compte, monseigneur.

LAFEU.

C'est ce qui m'arrivera toujours, quand je le verrai en train de dire ses prières. Portez-vous bien, monseigneur, et croyez-moi, il n'y a pas d'amande dans cette légère coquille. L'âme de cet homme est dans ses habits ; ne vous fiez pas à lui dans une circonstance grave. J'en ai apprivoisé de pareils et connais leur nature... Adieu, monsieur. J'ai parlé de vous en termes que vous ne méritez même pas ; mais il faut rendre le bien pour le mal.

(*Lafeu sort*).

1. Dans les fêtes publiques, il arrivait que le bouffon sautât dans un grand plat de crême, pour faire rire les spectateurs.

PAROLES.

Un seigneur sans importance, je le jurerais !

BERTRAND.

C'est mon avis.

PAROLES.

Quoi ! Ne le connaissez-vous pas?

BERTRAND.

Si, je le connais bien. Le commun lui accorde du mérite. Voici venir ma chaîne.

(*Entre* HELENE).

HÉLÈNE.

Comme vous me l'avez commandé, monsieur, j'ai parlé au roi et j'ai obtenu son autorisation de partir. Il désire seulement avoir un entretien particulier avec vous.

BERTRAND.

J'obéirai à sa volonté. Il ne faut pas vous étonner, Hélène, de ma conduite qui n'est pas de circonstance, et ne répond pas à ce dont on pouvait s'attendre de ma part. Je n'étais pas préparé à un tel événement, c'est pourquoi vous me voyez pris au dépourvu. Cela me conduit à vous prier de prendre immédiatement le chemin de la maison, sans vous étonner et sans me demander pourquoi je vous y convie. Les égards que j'ai pour vous valent mieux qu'ils paraissent, et les raisons qui m'appellent au loin sont plus impérieuses que vous ne pouvez le supposer à première vue, ne les connaissant pas. (*Présentant une lettre*). Veuillez remettre cette lettre à ma mère. Je ne vous reverrai pas avant deux jours. Sur ce, je vous confie à votre sagesse.

HÉLÈNE.

Je ne sais qu'une chose, seigneur, c'est que je suis votre très obéissante servante...

BERTRAND.

Allons, allons, plus un mot de cela.

HÉLÈNE.

Et que je chercherai toujours, avec un soin fidèle, à combler la différence existant entre la médiocrité de ma naissance et ma fortune inespérée.

BERTRAND.

N'en parlons plus. Je suis très pressé. Adieu et retournez à la maison.

HÉLÈNE.

Seigneur, je vous en prie, pardonnez-moi.

BERTRAND.

Que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE.

Je ne mérite pas le bien que je possède, pas plus que j'ose dire qu'il m'appartient. Et pourtant il en est ainsi. Mais,

comme un voleur craintif, je déroberais volontiers ce que la loi m'adjuge.

BERTRAND.

Que désireriez-vous ?

HÉLÈNE.

Quelque chose... A peine... Rien, en vérité... Je ne voudrais pas vous dire ce que je désire, monseigneur... Et pourtant... Si!... Des étrangers, des ennemis, se quittent ; ils ne s'embrassent pas...

BERTRAND.

Je vous en prie, ne nous attardons pas. A cheval !

HÉLÈNE.

Je n'enfreindrai pas vos ordres, mon bon seigneur.

BERTRAND.

Où sont mes gens, monsieur ?... Adieu.

(*Hélène sort*).

Toi, cours à la maison, où je ne reviendrai jamais, tant que je pourrai brandir une épée et entendre le tambour!... Allons, sauvons-nous.

PAROLES.

Bravo, et *coragio !*

(*Ils sortent*).

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Florence. Dans le palais du duc.

FANFARE. ENTRENT LE DUC DE FLORENCE, ESCORTÉ, DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS ET AUTRES.

LE DUC.

Ainsi, de point en point, vous avez entendu les raisons fondamentales de cette guerre qui a déjà coûté beaucoup de sang, et est encore altérée de beaucoup d'autre.

PREMIER SEIGNEUR.

Du côté de Votre Grâce, la querelle est sainte ; du côté de ses adversaires, elle est ténébreuse et redoutable.

LE DUC.

C'est pourquoi nous nous étonnons que notre cousin de France, dans une affaire aussi loyale, soit demeuré insensible à nos demandes de secours.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mon bon seigneur, je ne peux pas vous dire à quelles raisons cède notre gouvernement, n'étant qu'un homme ordinaire, mal initié au secret des affaires, qui ne conçoit l'imposant conseil des rois que d'après ce qu'il peut en imaginer. C'est pourquoi je n'ose pas vous dire ce que j'en pense ; d'autant plus que je me suis trompé moi-même aussi souvent que j'ai essayé de conjecturer.

LE DUC.

Qu'il soit donc fait suivant son plaisir.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mais je suis sûr que la jeunesse française [1], fatiguée de son inaction, viendra ici, chaque jour, y chercher un remède.

LE DUC.

Elle sera la bienvenue, et tous les honneurs possibles

1. ... *the jounger of our nature*,

lui seront prodigués. Vous connaissez vos postes. Quand les meilleurs tomberont, vous y trouverez profit. A demain, sur le champ de bataille.

(*Fanfares. Ils sortent*).

SCÈNE II.

Dans le Roussillon. Le Palais de la Comtesse.

ENTRENT LA COMTESSE ET LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Il est arrivé tout ce que j'espérais, sauf qu'il ne vient pas avec elle.

LE BOUFFON.

Sur ma foi, je considère mon jeune seigneur comme un véritable mélancolique.

LA COMTESSE.

A la suite de quelle observation, je vous prie?

LE BOUFFON.

Il regarde ses bottes et chante; il arrange sa fraise[1] et chante; il se nettoie les dents et chante. J'ai connu un homme ayant cette habitude d'être mélancolique, il a vendu tout un manoir pour une chanson.

LA COMTESSE.

Voyons ce qu'il écrit et quand il a l'intention de venir.

LE BOUFFON.

Je ne pense plus à Isabeau, depuis que j'ai été à la Cour. Nos donzelles et nos Isabeaux de campagne ne sont rien à côté de nos donzelles et de nos Isabeaux de Cour. La cervelle de mon Cupidon est fêlée et je commence à aimer comme un vieillard aime l'argent, sans y mettre beaucoup de cœur.

LA COMTESSE.

Qu'avons-nous ici?

LE BOUFFON.

Ce que vous avez là.

(*Le bouffon sort*).

LA COMTESSE, *lisant*.

Je vous ai envoyé une belle-fille. Elle a guéri le roi et m'a

1. Certains ont traduit *ruff* par revers de botte. Ils ont évidemment confondu avec *ruffle*.

perdu. Je l'ai épousée, je n'ai point partagé sa couche et j'ai juré un non *éternel. Vous entendrez dire que je me suis sauvé; apprenez-le avant que le bruit vous en vienne. S'il y a assez de place dans le monde, je veux tenir entre elle et moi une longue distance. Je vous rends mes devoirs.*

Votre infortuné fils,
Bertrand.

Ce n'est pas bien, enfant étourdi et indomptable, de fuir les faveurs d'un aussi bon roi, d'attirer son indignation sur ta tête, en méprisant une jeune fille trop vertueuse pour être dédaignée d'un monarque.

(*Rentre le* BOUFFON).

LE BOUFFON.

O, madame, il y a là-bas de mauvaises nouvelles entre deux soldats et ma jeune maîtresse.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qui se passe?

LE BOUFFON.

Mais il y a aussi quelque consolation dans ces nouvelles. Votre fils ne sera pas tué sitôt que je le supposais.

LA COMTESSE.

Pourquoi serait-il tué?

LE BOUFFON.

Je veux dire, madame, qu'il s'est enfui, comme le bruit en court. Le danger est de faire face au danger, cela perd les hommes; quoique ce soit le meilleur moyen de faire des enfants. Ils viennent, je ne vous en dirai pas davantage. Pour ma part, je n'ai entendu qu'une chose, c'est que votre fils a pris la fuite.

(*Le Bouffon sort*).

(*Entrent* HELENE *et deux* GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME.

Dieu vous garde, madame.

HÉLÈNE.

Madame, mon seigneur est parti, parti pour toujours.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Ne parlez pas ainsi.

LA COMTESSE.

Calmez-vous... Messieurs, j'ai ressenti tant de fois les effets de la joie et de la douleur, qu'ils ne sauraient plus m'affecter comme ils affecteraient une autre femme[1]. Où est mon fils, je vous prie?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Madame, il est parti servir le duc de Florence. Nous

1. ... *Can woman me unto't.*

l'avons rencontré en route, car nous venons de ce pays, et après avoir remis quelque message au roi, nous y retournerons.

HÉLÈNE.

Jetez les yeux sur cette lettre, madame. Voici mon passeport. (*Lisant*). *Quand tu obtiendras la bague que je porte au doigt et qui jamais ne le quittera; quand tu me montreras un enfant de ton corps dont je serai le père, alors tu pourras m'appeler ton époux. Mais cet alors est un jamais.* Voilà une triste sentence.

LA COMTESSE.

C'est vous qui avez apporté cette lettre, messieurs.

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame. Etant donné ce qu'elle contient, nous sommes désolés de la peine que nous avons prise.

LA COMTESSE.

Je t'en prie, dame, fais meilleure mine. Si tu gardes pour toi tous les chagrins[1] tu m'en dérobes la moitié. Il était mon fils, mais j'efface son nom de ma race, et tu restes mon unique enfant. Il est sur le chemin de Florence?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et il veut être soldat?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Telle est sa noble intention, et, croyez-moi, le duc le couvrira de tous les honneurs que réclame la dignité de son rang.

LA COMTESSE.

Vous retournez là-bas?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame, et nous nous mettrons des ailes aux talons.

HÉLÈNE, *lisant.*

Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, je n'aurai rien à faire en France. Cela est méchant.

LA COMTESSE.

Il y a cela dans la lettre?

HÉLÈNE.

Oui, madame.

PREMIER GENTILHOMME.

Ce n'est qu'un écart de plume que répudierait son cœur.

1. ... *If thou engrossest all the griefs are thine,*
Mason propose de lire:
.... *all the griefs as thine,*
Tenant compte de l'ellipse, Steevens traduit par: *If thou keepest all thy sorrows to thyself.*
Nous avons suivi sa version.

LA COMTESSE.

Rien à faire en France jusqu'à ce qu'il n'ait plus de femme! Il n'y a rien en France qui soit trop bon pour lui, excepté Hélène. Elle mériterait un époux servi par vingt méchants garçons comme lui, qui l'appelleraient maîtresse à chaque instant de la journée. Qui est avec lui?

PREMIER GENTILHOMME.

Un seul serviteur, et un gentilhomme que j'ai connu autrefois.

LA COMTESSE.

Paroles, n'est-ce pas?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, chère dame, lui-même.

LA COMTESSE.

Un être corrompu et plein de méchanceté ! Mon fils gâte un caractère naturellement bon à un tel contact.

PREMIER GENTILHOMME.

En effet, chère dame, cet homme ne vaut rien.

LA COMTESSE.

Soyez les bienvenus, messieurs. Quand vous verrez mon fils, je vous supplie de lui dire que son épée ne regagnera jamais l'honneur qu'il perd. Au surplus, je vous prierai de lui remettre une lettre.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Nous sommes à vos ordres, madame, en cela comme pour toute autre affaire sérieuse.

LA COMTESSE.

A charge de revanche. Voulez-vous me suivre ?

(*La Comtesse et les gentilshommes sortent*).

HÉLÈNE.

Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, je n'aurai rien à faire en France. Rien à faire en France, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de femme! Tu n'en auras pas, Roussillon, tu n'en auras plus en France; tu peux donc y rentrer! Pauvre seigneur! Est-ce moi qui te chasse de ton pays, et expose tes jeunes membres aux hasards d'une guerre impitoyable ? Est-ce moi qui te fais quitter une Cour aimable, où tu étais le point de mire des plus beaux regards, pour devenir la cible des mousquets fumants? O messagers de plomb, qui chevauchez sur un violent coursier de feu, manquez le but! Déplacez l'air qui se referme et siffle en se refermant[1], et ne touchez pas mon

1. *That sings with piercing,*
Warburton voit un contresens dans l'expression et propose de lire :

... pierce the still-moving air,
That sings with piercing.

époux ! Quiconque tire sur lui, c'est moi qui l'ai armé ! Quiconque s'élance sur lui, je suis la misérable qui l'y invite ! Et sans le tuer, je suis la cause de sa mort ! Mieux vaudrait pour moi rencontrer le lion vorace quand il rugit pressé par la faim ! Mieux vaudrait que les calamités de la nature devinssent les miennes, toutes à la fois ! Non ! Retourne chez toi, Roussillon ! Abandonne ces lieux où l'honneur, pour gagner une cicatrice, risque de tout perdre. Je m'en irai, puisque c'est ma présence qui t'éloigne d'ici. Puis-je rester dans cette maison ? Non, non, quand on y respirerait l'air du Paradis, quand des anges y officieraient ! Je partirai. La rumeur pitoyable te portera la nouvelle de ma fuite et consolera ton oreille ! Viens, nuit ! Finis, jour ! Pauvre voleuse, je profiterai de l'obscurité pour me dérober !

(*Elle sort*).

SCÈNE III.

Florence. Devant le palais du Duc.

FANFARES. ENTRENT LE DUC DE FLORENCE ET BERTRAND, SEIGNEURS, OFFICIERS ET AUTRES.

LE DUC.

Tu es général de notre cavalerie. Comptant sur notre espoir, nous ferons reposer notre amour et notre confiance sur ta fortune pleine de promesses.

BERTRAND.

Seigneur, c'est une charge trop lourde pour mes épaules. Nous l'assumerons cependant pour votre gloire et jusqu'à la dernière extrémité.

Steevens préfère l'interprétation suivante :

... *the still-piecing air.*

« L'air qui se referme immédiatement ».

Malone observe que *piece* était autrefois employé pour *peece*. Il n'y aurait donc qu'une lettre à changer. Ainsi dans la *Douzième nuit* :

Now, good Cesario, but that peece on song...

Tyrwhit a l'absolue conviction que *still-piecing* est bien l'expression dont s'est servi l'auteur. Mais la phrase ne le satisfaisant pas encore, il est d'avis qu'il faut lire :

... *rove the still-piecing air*

C'est-à-dire : *vole au hasard*, par allusion au *shooting at rovers* des archers, qui était un sport consistant à tirer sans but.

Tout cela pour montrer la difficulté qu'il y a à s'entendre sur les textes shakespeariens.

LE DUC.

Va donc en avant et que la fortune se joue sur ton cimier prospère, comme une maîtresse bienfaisante [1].

BERTRAND.

Aujourd'hui, grand Mars, je me mets dans tes rangs! Fasse que je sois à la hauteur de mes pensées et je te prouverai combien je suis l'amant de ton tambour et l'ennemi de l'amour.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Dans le Roussillon. Le palais de la Comtesse.

ENTRENT LA COMTESSE ET L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

Hélas! Pourquoi avez-vous pris cette lettre de sa main? Ne pouviez-vous pas prévoir qu'elle ferait ce qu'elle a fait en m'envoyant cette lettre? Lisez-la moi de nouveau.

L'INTENDANT, *lisant*.

Je vais en pèlerinage à Saint-Jacques. L'amour ambitieux m'a rendue coupable, au point que, les pieds nus, je devrai fouler la terre froide en faisant des vœux sacrés pour le rachat de mes fautes. Ecrivez, écrivez, que mon très cher maître, votre fils bien-aimé, peut quitter la sanglante carrière des armes. Bénissez-le, à la maison, en paix, tandis que, de loin, je sanctifierai pieusement son nom. Dites-lui de me pardonner les fatigues qu'il a endurées. Impitoyable Junon [2], je l'ai enlevé aux amis qu'il possédait à la Cour, pour l'envoyer vivre au milieu d'ennemis, là où la mort et le danger aboient aux talons de l'honneur. Il est trop bon et trop beau pour la mort et pour moi; pour la mort dans les bras de laquelle je me réfugie afin de lui rendre la liberté.

LA COMTESSE.

Que d'aiguillons renferment ses plus douces paroles! Rinaldo, vous n'avez jamais tant manqué de réflexion que

1. ... *And fortune play upon thy prosperous helm,*
Aussi dans *Richard III* :
Fortune and victory sit on thy helm,
Et dans le *Roi Jean* :
And victory with little loss' doth play
Upon the dancing banners of the French.

2. Allusion à l'histoire d'Hercule.

le jour où vous l'avez laissée partir. S'il m'avait été possible de lui parler, je l'aurais détournée de son projet, qu'elle a ainsi réalisé prématurément.

L'Intendant.

Pardonnez-moi, madame. Si je vous avais remis cette lettre avant la tombée de la nuit, peut-être aurait-on pu la rattraper; elle écrit cependant que toute poursuite serait vaine.

La Comtesse.

Quel ange bénira cet époux indigne? Il ne prospérera que si les prières d'Hélène, agréables au Ciel compatissant, le protègent contre le courroux de la suprême justice!... Ecrivez, écrivez, Rinaldo, à cet époux indigne, ce qui en est de sa femme. Que chacun de vos mots lui montre le poids des mérites d'Hélène, mérites qu'il apprécie avec tant de légèreté. Faites-lui bien sentir l'amertume de mon chagrin, si peu sensible qu'il y soit. Envoyez le messager convenant le mieux à cette mission. Peut-être, en apprenant sa faute, reviendra-t-il ; et j'ai l'espérance qu'Hélène, à la nouvelle de son retour, reviendra sur ses pas, guidée par la sincérité de son amour. Lequel des deux m'est le plus cher, je ne saurais le dire... Procurez-vous ce messager... Mon cœur est lourd et les ans m'ont affaiblie. Le chagrin réclame des larmes et la douleur m'ordonne de parler.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Sous les murs de Florence.

Fanfare lointaine.
Entrent une vieille VEUVE de Florence, DIANA, VIOLENTA, MARIANA, et autres.

La Veuve.

Venez, car s'ils s'approchent de la ville, nous ne verrons plus rien.

Diana.

On dit que le comte français à rendu les plus grands services.

La Veuve.

On fait courir le bruit qu'il a pris le général en chef, et que, de sa propre main, il aurait tué le frère du duc.

Nous avons perdu notre peine, ils ont pris un chemin opposé. Ecoutez ! Vous pouvez vous en rendre compte aux sons de leurs trompettes.

MARIANA.

Venez, retournons sur nos pas et contentons-nous du récit que l'on nous fera. Diana, faites attention à ce comte français. L'honneur d'une jeune fille est son titre, et il n'y a pas d'héritage meilleur que l'honnêteté.

LA VEUVE.

J'ai dit à ma voisine comment vous aviez été sollicitée par un gentilhomme de sa compagnie.

MARIANA.

Je connais le coquin ! Qu'il soit pendu ! Un certain Paroles, un ignoble officier, le démon tentateur du jeune comte... Méfiez-vous d'eux, Diana. Leurs promesses, leurs séductions, leurs serments, leurs gages et tous leurs engins de luxure, sont loin d'être aussi sincères qu'on pourrait le supposer. Beaucoup de jeunes filles ont été séduites par eux, et, malheureusement, les terribles conséquences d'une virginité naufragée, n'ont pas servi d'exemple ; d'autres se laissent prendre encore à la glu. J'espère vous avoir suffisamment prévenues, et que votre propre vertu vous conservera comme vous êtes, quand le seul danger à redouter ne serait que la perte de votre modestie.

DIANA.

Vous n'avez rien à craindre pour moi.

(*Entre* HELENE, *sous le costume d'une pèlerine*).

LA VEUVE.

Je l'espère bien... Regardez, une pèlerine ! Je suis sûre qu'elle couchera chez moi. Elles s'envoient ici les unes les autres. Je vais la questionner... Dieu vous garde, pèlerine. Où allez-vous ?

HÉLÈNE.

A Saint-Jacques-le-Grand. Veuillez me dire où l'on nous loge, je vous prie.

LA VEUVE.

A l'image de Saint-François, ici, près du port.

HÉLÈNE.

Suis-je dans le bon chemin ?

LA VEUVE.

Vous y êtes. Écoutez ! (*Marche au loin*). Ils viennent par ici !... Si vous voulez attendre, sainte pèlerine, jusqu'à ce que les troupes soient passées, je vous conduirai à votre logis, car je crois connaître votre hôtesse, comme je me connais moi-même.

HÉLÈNE.

C'est vous-même ?

LA VEUVE.

Si cela peut vous être agréable, pèlerine.

HÉLÈNE.

Je vous remercie. J'attendrai tant qu'il vous fera plaisir.

LA VEUVE.

Vous venez de France, je suppose?

HÉLÈNE.

De France.

LA VEUVE.

Vous allez voir un de vos compatriotes qui a rendu de grands services.

HÉLÈNE.

Son nom, je vous prie?

DIANA.

Le comte de Roussillon. Connaissez-vous un homme de ce nom-là ?

HÉLÈNE.

J'en ai entendu parler. On en dit le plus grand bien. Son visage, je ne l'ai jamais vu.

DIANA.

Quel qu'il soit, il passe ici pour un brave guerrier. Il a quitté la France, dit-on, parce que le roi l'a marié contre sa volonté. Croyez-vous qu'il en soit ainsi ?

HÉLÈNE.

Sûrement. C'est la pure vérité. Je connais sa femme.

DIANA.

Il y a un gentilhomme au service du comte, qui en dit beaucoup de mal.

HÉLÈNE.

Comment se nomme-t-il?

DIANA.

Monsieur Paroles.

HÉLÈNE.

Oh! en ce qui le concerne, je crois qu'à côté des éloges dont est digne le comte, son nom ne saurait être cité! Tout son mérite réside dans une vertu pleine de réserve dont personne ne doute.

DIANA.

Hélas! Pauvre dame! C'est un dur esclavage de devenir la femme d'un époux qui vous déteste!

LA VEUVE.

La pauvre créature! En quelque lieu qu'elle soit, son cœur doit beaucoup souffrir! (*Désignant Diana*). Cette jeune fille pourrait lui jouer un vilain tour si elle le voulait.

HÉLÈNE.

Comment l'entendez-vous? Le comte amoureux la solliciterait-il dans un but illégitime?

LA VEUVE.

Parfaitement. Il emploie tous les complaisants[1] capables de corrompre l'honneur fragile d'une vierge. Mais elle a des armes contre lui, et se cantonne dans la plus honnête décence.

(*Entrent* BERTRAND *et* PAROLES, *précédés de tambours et d'étendards, et suivis d'une partie de l'armée Florentine*).

MARIANA.

Les dieux la protègent!

LA VEUVE.

Les voici qui viennent... Celui-ci est Antonio, le fils aîné du duc... Celui-là, Escalus.

HÉLÈNE.

Lequel est le Français?

DIANA.

Celui qui a une plume. C'est le plus galant des hommes. Je regrette qu'il n'aime pas sa femme. Plus honnête, il serait plus aimable... N'est-ce pas un beau gentilhomme?

HÉLÈNE.

Je le trouve bien.

DIANA.

Quel malheur qu'il ne soit pas honnête! Plus loin, c'est le coquin qui l'entraîne à la débauche. Si j'étais sa femme, il y a longtemps que j'aurais empoisonné cette canaille.

HÉLÈNE.

Lequel est-ce?

DIANA.

Ce singe qui a des écharpes. Pourquoi est-il mélancolique?

HÉLÈNE.

Peut-être a-t-il été blessé dans la bataille.

PAROLES.

Perdre notre tambour!

MARIANA.

Il a certainement quelque chose. Regardez, il nous a vues.

LA VEUVE.

Pardieu! Allez vous faire pendre!

MARIANA.

Pourquoi cette révérence à un entremetteur!

(*Bertrand, Paroles, les officiers et les soldats sortent*).

LA VEUVE.

La troupe est passée. Venez pèlerine, je vais vous mener à

1. *And brokes with all* etc.
To broke signifie employer des complaisants. A cette époque, un *broker* était un entremetteur.
(*Note de Malone*).

votre logis. Il y a déjà chez moi quatre ou cinq pénitents qui ont fait vœu à Saint-Jacques le Grand.

HÉLÈNE.

Je vous remercie humblement. S'il plaît à cette matrone et à cette gentille jeune fille de manger avec nous cette nuit, je me charge des frais et des remerciements. Pour vous prouver plus encore ma reconnaissance, je donnerai à cette jeune fille quelques conseils dignes d'être retenus.

MARIANA ET DIANA.

Nous acceptons volontiers votre offre.

(*Elles sortent*).

SCÈNE VI.

Un camp devant Florence.

ENTRENT BERTRAND ET DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS.

PREMIER SEIGNEUR.

Mon bon seigneur, mettez-le à l'épreuve; laissez-le aller.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si votre Seigneurie ne le considère pas comme un poltron, je consens à perdre votre estime.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Sur ma vie, monseigneur, c'est une bulle de savon.

BERTRAND.

Croyez-vous que je me trompe à ce point sur son compte?

PREMIER SEIGNEUR.

Soyez-en persuadé, monseigneur. Tel que je le connais, sans y mettre de méchanceté, à parler de lui comme d'un parent, c'est un notable couard, un entêté menteur, un homme qui, à toute heure, manque à son serment, et ne possède pas une qualité méritant les égards de votre Seigneurie.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il convient que vous le connaissiez; autrement, comptant trop sur des qualités qu'il n'a pas, vous pourriez lui confier quelque importante affaire, et au moment du danger il vous glisserait dans la main.

BERTRAND.

Je le mettrais volontiers à l'épreuve, si je savais dans quelle circonstance.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

J'en sais une. Dites-lui d'aller chercher son tambour; ce que, suivant lui, il a tant envie de faire.

PREMIER SEIGNEUR.

Moi et une troupe de Florentins nous le surprendrons. J'aurai des hommes qu'il ne distinguera pas des ennemis, j'en suis certain. Nous le garrotterons, nous lui banderons les yeux, de telle sorte qu'il se croira transporté dans le camp ennemi[1] au milieu de nos tentes. Que votre Seigneurie soit présente à l'interrogatoire. Si, contre la promesse de le laisser vivre, saisi de la peur la plus honteuse, il n'offre pas de vous trahir; s'il ne donne pas tous les renseignements en son pouvoir, jurant sur son âme de leur exactitude, ne croyez plus en mon jugement, en quelque circonstance que ce soit.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pour le plaisir de rire, laissez-le aller chercher son tambour. Il dit avoir un stratagème pour cela. Quand votre Seigneurie verra ce qu'il en est de son courage, et de quel métal est fait ce faux lingot d'or, si vous ne le traitez pas comme un John Drum[2], c'est que vous vous sentez pour lui une inclination vraiment particulière. Le voici qui vient.

(*Entre* PAROLES).

PREMIER SEIGNEUR.

Pour l'amour du rire, ne vous opposez pas à un dessein aussi amusant, et qu'à tout prix il aille chercher son tambour.

BERTRAND *à Paroles.*

Eh bien, monsieur, ce tambour vous tient au cœur?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

La peste soit de lui! Ce n'est qu'un tambour, après tout!

PAROLES.

Qu'un tambour! Ce n'est qu'un tambour perdu dans de telles conditions! Aussi bien, quelle façon de commander! Charger avec notre propre cavalerie sur nos propres ailes et enfoncer nos propres soldats!

1. ... *into the leaguer of the adversaries. Leaguer*, Camp.
« Ils ne s'aviseront pas dans leurs discours ou leurs écrits, de se servir des anciens termes de guerre, mais appelleront un camp du nom hollandais *legar*, et, pour expliquer qu'une ville est assiégée, ils diront qu'elle est *belegard* ». (*Discours de Sir John Smyth*, 1590).

2. Il y a un vieil intermède intitulé : *Jack Drum's Entertainement, or The Comedy of Pasquil and Catharine*, lequel a été imprimé à Londres en 1601. Dans cet intermède, Jack Drum est un serviteur intrigant, toujours rempli de projets qui ne réussissent jamais.
Holinshed, l'auteur de chevet de Shakespeare, dans sa description de l'Irlande, parlant de Patrick Sarsefield (maire de Dublin en 1551) et de son extravagante hospitalité, raconte que jamais un hôte fut mal accueilli de la famille, « à tel point que son portier et ses autres domestiques n'oseraient pas traiter le plus vil des hommes comme un Tom Drum, c'est-à-dire le prendre par les épaules et le mettre à la porte ».

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il ne faut pas en blâmer le général ; c'est un désastre de guerre que César lui-même n'aurait pas su éviter, s'il avait eu la direction de la bataille.

BERTRAND.

Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de notre succès. Quelque déshonneur qu'il y ait dans la perte de notre tambour, nous ne pouvons plus rentrer en sa possession.

PAROLES.

J'aurais pu le ravoir !

BERTRAND.

Vous auriez pu, mais il est trop tard.

PAROLES.

Il n'est pas trop tard ! Si l'on n'attribuait pas si rarement le mérite du devoir à ceux qui le remplissent en toute sincérité, je reprendrais ce tambour, ou un autre, ou *hic jacet !*

BERTRAND.

Si vous avez le cœur de faire cela, monsieur ; si vous croyez, à l'aide de votre mystérieux stratagème, pouvoir rapporter cet instrument d'honneur dans son quartier natal, soyez magnanime dans l'entreprise, et allez ! J'honorerai la tentative comme un digne exploit. Si vous réussissez, le duc en parlera et vous fera sentir les bienfaits de sa grandeur jusqu'à la dernière syllabe de votre mérite.

PAROLES.

Par la main d'un soldat, je tenterai l'épreuve !

BERTRAND.

Mais il ne faut pas vous endormir dessus.

PAROLES.

Dès ce soir, je vais écrire mes plans[1], m'encourager dans ma certitude, me préparer à mourir et, vers minuit, vous entendrez parler de moi !

BERTRAND.

Puis-je avoir la hardiesse de tenir sa Grâce au courant de l'expédition ?

PAROLES.

Je ne sais pas si je réussirai, monseigneur, mais je jure d'essayer.

BERTRAND.

Je sais que tu es un vaillant, et je souscris pour toi à tout ce dont est capable ton courage de soldat. Adieu.

1. ... *I will presently pen down my dilemmas.* Je pense, dit Masson, que par ces mots, Paroles entend qu'il va dresser des plans et réfléchir aux objections qu'on pourrait y faire.

PAROLES.

Je n'aime pas l'abus des paroles.

(*Paroles sort*).

PREMIER SEIGNEUR.

Pas plus que le poisson n'aime l'eau... Ne faut-il pas qu'il soit un curieux gaillard, monseigneur, pour entreprendre aussi délibérément une besogne qu'il sait très bien ne pas devoir accomplir? Il se condamne à faire une chose et aimerait mieux être damné que l'exécuter.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Vous ne le connaissez pas comme nous, monseigneur. Il est certain qu'il saura se glisser dans la faveur d'un homme et, toute une semaine, dissimuler son jeu; mais quand vous l'aurez démasqué, vous le tiendrez pour toujours.

BERTRAND.

Vous supposez qu'il ne tentera rien de ce qu'il a si sérieusement promis de faire ?

PREMIER SEIGNEUR.

Rien du tout. Il reviendra avec une invention quelconque, et vous contera deux ou trois mensonges vraisemblables. Mais nous l'avons presque forcé [1] et vous assisterez à la curée cette nuit. En vérité, il ne mérite pas les égards de votre Seigneurie.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nous nous amuserons du renard avant de le dépouiller. Il a déjà été enfumé par le vieux seigneur Lafeu. Quand on le démasquera, vous me direz quel éperlan c'était et cela, pas plus tard que cette nuit.

PREMIER SEIGNEUR.

Je vais aller tendre mes branches [2]. Nous l'attrapperons.

BERTRAND.

Votre frère viendra avec moi.

PREMIER SEIGNEUR.

Comme il plaira à votre Seigneurie. Je vous laisse.

(*Le Premier Seigneur sort*).

BERTRAND.

Maintenant je vais vous mener à la maison, et vous montrer la jeune fille en question.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Vous dites qu'elle est honnête ?

BERTRAND.

C'est le seul reproche à lui adresser. Je ne lui ai parlé qu'une fois et l'ai trouvée étonnamment froide. Je lui ai envoyé, par l'entremise de ce même coquin que nous avons

1. Terme de chasse.
2. Mes pièges.

sous le vent, des présents et des lettres qu'elle m'a retournés. Voilà où j'en suis. C'est une jolie créature. Voulez-vous venir la voir ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

De tout mon cœur, monseigneur.

SCÈNE VII.

Florence. Dans la maison de la Veuve.

ENTRENT HÉLÈNE ET LA VEUVE.

HÉLÈNE.

Si vous doutez que je sois sa femme, je ne sais comment vous persuader, à moins de perdre le terrain sur lequel je travaille [1].

LA VEUVE.

Quoique j'aie perdu ma situation, je suis bien née et m'y connais peu à ces sortes d'affaires. C'est vous dire que je ne voudrais pas compromettre ma réputation dans l'accomplissement de quelque acte repréhensible.

HÉLÈNE.

Je ne vous le souhaiterais pas. Croyez-moi, le comte est mon époux. Ce que je vous ai confié sous le secret est vrai, mot pour mot. Vous ne pouvez donc pas vous tromper, en me prêtant l'aide que je vous ai demandé.

LA VEUVE.

Je vous crois, car vous m'avez démontré, sans que je puisse en douter, que vous possédez une grande fortune.

HÉLÈNE.

Prenez cette bourse d'or et laissez-moi acheter votre amical secours, que je paierai encore, et toujours, quand je l'aurai utilisé. Le comte fait la cour à votre fille, il assiège galamment sa beauté, il est décidé à l'enlever. Laissez-la, finalement, consentir et suivre les instructions que nous lui donnerons afin de mener l'affaire à bien. L'impétuosité du comte le fera accéder à tout ce qu'elle lui demandera. Il porte une bague qui lui vient de famille, de fils en fils, qui a appartenu à quatre ou cinq de ces ancêtres, depuis la mort du chef de la maison. A cette bague il attache un grand prix ; mais dans l'ardeur de son amour, pour acheter un consentement, il s'en séparera, dût-il s'en repentir après.

1. *But I shall lose the grounds I work upon.* A moins de me découvrir au comte. (*Note de Warburton*).

LA VEUVE.

Je vois maintenant le but que vous vous proposez.

HÉLÈNE.

Vous en concevez la légitimité. Que votre fille, avant de lui laisser croire qu'elle se rendra, manifeste le désir d'avoir cette bague ; qu'elle lui donne un rendez-vous, et me mette à même d'utiliser le temps, tandis qu'elle sera absente sans avoir rien perdu de sa chasteté. Cela fait, je lui donnerai en dot trois mille couronnes, outre ce qu'elle a déjà reçu.

LA VEUVE.

C'est décidé. Dites à ma fille comment elle doit manœuvrer: fixez-lui l'heure, l'endroit, afin qu'ils favorisent une si légitime erreur. Il vient tous les soirs avec des musiciens de toutes sortes et des romances composées pour vanter ses charmes exagérés. C'est en vain que nous nous efforçons de le chasser, il insiste comme s'il s'agissait de sa vie.

HÉLÈNE.

Cette nuit nous essaierons donc notre complot. S'il réussit, d'un acte répréhensible nous aurons fait une action louable, et d'une action louable un acte légitime. Aucun n'aura péché, bien que le péché ait été commis. Maintenant, occupons-nous de l'affaire.

(*Elles sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

En dehors du camp florentin.

ENTRE LE PREMIER SEIGNEUR, AVEC CINQ OU SIX SOLDATS QUI SE METTENT EN EMBUSCADE.

PREMIER SEIGNEUR.

Il ne peut pas venir par un autre chemin que le coin de cette haie. Quand vous sauterez sur lui, parlez le terrible langage que vous voudrez. Vous pouvez ne pas vous comprendre vous-mêmes, cela n'a pas d'importance, car nous devons faire semblant de ne pas le comprendre, à moins que nous ne désignions un de nous comme interprète.

PREMIER SOLDAT.

Bon capitaine, laissez-moi servir d'interprète.

PREMIER SEIGNEUR.

N'es-tu point lié avec lui ? Ne connaît-il pas ta voix ?

PREMIER SOLDAT.

Non seigneur, je vous le promets.

PREMIER SEIGNEUR.

Dans quelle langue grossière nous répondras-tu ?

PREMIER SOLDAT.

Dans la langue dont vous vous servirez.

PREMIER SEIGNEUR.

Il faut qu'il nous prenne pour quelque bande étrangère, à la solde de l'ennemi. Maintenant, comme il a une teinte de tous les jargons voisins, chacun de nous devra parler une langue de son invention, quitte à ne pas se faire comprendre. Le principal est que nous en ayons l'air. La langue du corbeau, ou tout autre croassement suffira. Quant à vous, interprète, vous devrez prendre l'attitude d'un véritable politique. Couchez-vous, le voilà ! Il va perdre deux heures à dormir, puis il reviendra et jurera que les mensonges sont des vérités.

(*Entre* PAROLES).

PAROLES.

Dix heures. Dans trois heures, il sera temps de regagner la maison. Que dirai-je avoir fait ? Il me faut trouver une invention plausible. Ils commencent à avoir des soupçons, et, depuis quelque temps, les affronts frappent trop souvent à ma porte. Ma langue est d'une témérité folle, mais mon cœur ayant toujours peur de Mars et de ses enfants, n'ose pas soutenir ce qu'elle dit.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

C'est la première vérité dont sa langue se soit rendue coupable.

PAROLES.

Pourquoi le diable m'a-t-il poussé à rentrer en possession de ce tambour, sachant que c'est impossible et que je n'en ai pas l'intention ? Il va falloir que je me donne des coups et dise les avoir reçus en accomplissant des exploits. Mais si les blessures sont légères elles ne prouveront rien. Ils me diront : revient-on pour si peu ? Or, je recule devant des blessures graves. Alors quelles preuves rapporter ? Langue, je te mettrai dans la bouche d'une marchande de beurre et j'en achèterai une autre à un des muets de Bajazet[1] si ton babillage me jette dans de pareils périls !

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

Est-il possible qu'il se connaisse si bien et ne se corrige pas !

PAROLES.

Je voudrais qu'il me suffît d'entailler mes habits pour que le tour soit joué ; ou de briser mon épée espagnole.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

Nous ne pouvons pas faire cela pour vous.

PAROLES.

Ou de me couper la barbe, et d'affirmer que c'était un stratagème.

PREMIER SEIGNEUR.

Cela serait inutile.

PAROLES.

Ou de jeter mes vêtements à l'eau, et de dire que j'ai été dépouillé.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

Ce serait une pauvre excuse.

PAROLES.

Si je jurais que j'ai sauté par la fenêtre de la citadelle !

1. Dans le texte : *of Bajazet's mule.* Warburton propose de lire *mute.* Malone semble de cet avis. Nous avons donc traduit par *muet.*

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

De quelle hauteur?

PAROLES.

Trente toises.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

Trois serments solennels ne suffiraient pas pour qu'on le crût!

PAROLES.

Si je pouvais avoir un tambour quelconque de l'ennemi, je jurerais l'avoir pris.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.*

Vous allez en entendre un tout à l'heure!

(*Alarme au dehors*).

PAROLES.

C'est un tambour ennemi!

PREMIER SEIGNEUR.

Throca moronsus, cargo, cargo, cargo.

TOUS.

Cargo, cargo, villianda par corbo, cargo.

PAROLES.

Oh! rançon! rançon!... Ne me bandez pas les yeux!

(*Ils se saisissent de lui et lui bandent les yeux*).

PREMIER SOLDAT.

Boskos, thromuldo, boskos.

PAROLES.

Je vois que vous êtes du régiment de Musko, et je vais mourir faute de parler votre langage. S'il y a ici un Allemand, un Danois, un Hollandais, un Italien ou un Français, qu'il me parle! Je lui ferai des révélations qui perdront les Florentins.

PREMIER SOLDAT.

Boskos vauvado... Je te comprends... Je peux parler ta langue. *Kerely bonto...* Seigneur, songe à ta religion. Soixante poignards menacent ta poitrine!

PAROLES.

Oh!

PREMIER SOLDAT.

Prie, prie, prie! *Manka revania dulche.*

PREMIER SEIGNEUR.

Oscorbi dulchos volivorco.

PREMIER SOLDAT.

Le général consent à t'épargner. Tes yeux bandés comme ils sont, il va te conduire pour t'interroger. Si tu peux nous donner des renseignements, tu as des chances de sauver ta vie.

PAROLES.

Laissez-moi vivre, et je vous dirai tous les secrets du

camp, à combien se montent les forces, quels projets on médite... Je vous dirai des choses étonnantes !

PREMIER SOLDAT.

Sincèrement ?

PAROLES.

Si je ne le fais pas, je veux être damné !

PREMIER SOLDAT.

Acordo linta... Viens. On t'accorde un sursis.

(*Paroles sort conduit par une escorte*).

PREMIER SEIGNEUR.

Va dire au comte de Roussillon et à mon frère que nous avons attrapé le coq de bruyères et que nous le garderons les yeux bandés jusqu'à ce que nous entendions parler d'eux.

DEUXIÈME SOLDAT.

J'y vais, capitaine.

PREMIER SEIGNEUR.

Il nous trahira tous, devant nous-mêmes... Informe-les de cela.

DEUXIÈME SOLDAT.

Oui, seigneur.

PREMIER SEIGNEUR.

Jusque-là je le tiendrai à l'ombre et sûrement enfermé.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Florence. Dans la maison de la veuve.

ENTRENT BERTRAND ET DIANA.

BERTRAND.

Ils m'ont dit que vous vous appeliez Fontibelle.

DIANA.

Non, mon bon seigneur, Diana.

BERTRAND.

Un nom de déesse ! Vous en êtes plus que digne ! Dites-moi, chère amie, dans votre belle enveloppe l'amour ne règne-t-il pas ? Si le feu de votre jeunesse n'éclaire pas votre cœur, vous n'êtes pas une jeune fille, mais une statue. Quand vous serez morte, vous ne serez pas autrement que vous êtes aujourd'hui, c'est-à-dire froide et rigide[1]. A cette

1. Notre auteur s'est probablement souvenu, en écrivant ce passage (*for you are cold and stern;*) des figures monumentales qui décoraient alors les églises. (*Note de Malone*).
Nous trouverons la même allusion dans *Cymbeline* :
And be her sense but as a monument,
Thus in a chapel lying.

heure vous devriez être comme était votre mère quand elle vous engendra.

DIANA.

Elle était alors honnête.

BERTRAND.

Vous le seriez de même.

DIANA.

Non. Ma mère ne faisait que son devoir. Celui, monseigneur, que vous devez à votre femme.

BERTRAND.

Ne parlons pas de cela! Je t'en prie, cède à mes vœux. J'ai été enchaîné à elle malgré moi. Mais toi, je t'aime, je t'aime par la douce contrainte de l'amour, et je suis pour toujours à ton service.

DIANA.

Oui, vous nous servez jusqu'à ce que nous vous servions. Quand vous avez eu nos roses, vous nous laissez simplement leurs épines, et vous vous moquez de notre simplicité.

BERTRAND.

Ne t'ai-je pas juré...

DIANA.

Des serments accumulés, ne sont pas une preuve de sincérité; un seul suffit quand il est vrai. Tout serment qui n'est pas fait devant le Seigneur n'est pas sacré. Si je jurais par les grands attributs de Jupiter que je vous aime, croiriez-vous à mon serment, si je commettais un crime en vous aimant? Un serment n'a aucune valeur quand on travaille contre celui au nom duquel on a formulé le serment. Vos serments ne sont donc que des mots sans importance, et auxquels mon opinion ne peut ajouter aucun crédit.

BERTRAND.

Changes-en! Ne sois pas si saintement cruelle! L'amour est chose sainte, et mon honnêteté n'a jamais connu les ruses dont vous accusez les autres hommes. Ne résiste pas plus longtemps, cède aux désirs dont je souffre, et fais cesser ma douleur. Dis que tu es mienne, et mon amour ne changera jamais!

DIANA.

Je vois que les hommes, dans ces sortes d'affaires, espèrent que nous nous trahirons nous-mêmes. Donnez-moi cette bague.

BERTRAND.

Je puis te la prêter, ma chère, mais je n'ai pas le droit de te la donner.

DIANA.

Vous ne voulez pas, monseigneur?

BERTRAND.

C'est un gage appartenant à ma maison, et que je tiens de mes ancêtres. Le perdre serait la plus grande honte que je puisse encourir.

DIANA.

Il en est de mon honneur comme de votre bague. Ma chasteté est le joyau de notre maison, joyau que je tiens, moi aussi, de mes ancêtres, et le perdre serait la plus grande honte que je puisse encourir. C'est ainsi que votre sagesse se fait le champion de la mienne et me défend contre vos vaines tentations.

BERTRAND.

Prends donc ma bague ! Ma maison, mon honneur, ma vie t'appartiennent et je suis ton esclave !

DIANA.

A minuit, frappez à la fenêtre de ma chambre. Je m'arrangerai de façon que ma mère n'entende pas. Mais au nom de la loyauté, quand vous aurez conquis mon lit encore vierge, n'y demeurez qu'une heure, et ne me parlez pas. J'ai pour cela des raisons très sérieuses et que je vous ferai connaître quand je vous rendrai cette bague. Cette nuit, à votre doigt, j'en passerai une autre, qui, dans l'avenir, sera comme un témoignage de notre union passée. Adieu, jusque-là. Ne manquez pas. Vous avez conquis en moi une épouse, bien que je ne puisse jamais être votre femme.

BERTRAND.

J'ai gagné le ciel sur la terre en te courtisant !

(*Il sort*).

DIANA.

Puissiez-vous vivre assez longtemps pour en remercier le ciel et moi ! Vous pourriez finir par là... Ma mère m'avait dit la manière dont il me ferait la cour, comme si elle avait lu dans son cœur. Elle affirme que tous les hommes font les mêmes serments. Il a juré de m'épouser quand sa femme serait morte. Donc je reposerai près de lui quand je serai enterrée. Puisque les Français sont à ce point trompeurs, les épouse qui voudra, moi je vivrai et mourrai fille. Toutefois, je ne considère pas le stratagème comme un péché, car c'est justice de tromper un tricheur.

(*Elle sort*).

SCÈNE III.

Le Camp florentin.

ENTRENT LES DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS ET DEUX OU TROIS SOLDATS.

PREMIER SEIGNEUR.

Ne lui avez-vous pas remis la lettre de sa mère?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je la lui ai donnée, il y a une heure. Elle contient quelque chose qui a semblé l'irriter, car, à sa lecture, il paraissait presque un autre homme.

PREMIER SEIGNEUR.

Il mérite de nombreux blâmes pour avoir répudié une aussi bonne épouse et une femme aussi douce.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il a surtout encouru l'éternel déplaisir du roi qui voulait faire son bonheur. Je vais vous dire une chose, mais vous la garderez pour vous?

PREMIER SEIGNEUR.

Quand vous l'aurez dite, ce sera chose morte et je serai son tombeau.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il a perverti une jeune fille, ici, à Florence, une jeune fille d'excellent renom. Cette nuit, son désir se repaîtra de son déshonneur. Il a été jusqu'à lui donner sa bague de famille, et se réjouit d'un compromis aussi scandaleux.

PREMIER SEIGNEUR.

Dieu nous garde contre nous-mêmes! Etant ce que nous sommes, que sommes-nous?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Simplement des traîtres contre nous-mêmes. Comme les trahisons se révèlent d'elles-mêmes à mesure qu'elles avancent vers leur but abhorré, ainsi, sur le point de commettre une action déshonorante, c'est son propre courant qui déborde [1].

PREMIER SEIGNEUR.

N'est-ce pas une chose damnable de trompetter nos projets les plus illégitimes? Alors cette nuit, il nous privera de sa compagnie?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Après minuit, seulement. C'est l'heure qu'on lui a fixée.

1. ... *in his proper stream o'erflows himself.*
Il trahit son secret en le racontant lui-même.

PREMIER SEIGNEUR.

Elle approche. J'aurais voulu qu'il vît anatomiser son compagnon. Il aurait pu mesurer son jugement qui se fie si curieusement à cette contrefaçon.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nous ne nous occuperons pas de Paroles avant le retour du comte, sa présence doit être une flagellation pour le fanfaron.

PREMIER SEIGNEUR.

En attendant, que dit-on de la guerre?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

On parle de propositions de paix.

PREMIER SEIGNEUR.

Je puis vous assurer que la paix est conclue.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Que va faire alors le comte de Roussillon? Voyagera-t-il plus loin, ou retournera-t-il en France?

PREMIER SEIGNEUR.

Voilà une question qui me fait supposer que vous n'êtes pas dans ses confidences.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Dieu m'en garde! Je deviendrais son complice.

PREMIER SEIGNEUR.

Sa femme, il y a à peu près deux mois, s'est sauvée de chez elle, sous prétexte d'accomplir un pèlerinage à Saint-Jacques; pèlerinage qu'elle a entrepris saintement, avec beaucoup d'austérité. Durant sa résidence, sa sensibilité est devenue la proie de son chagrin; finalement, un gémissement a été son dernier soupir et maintenant elle chante au ciel.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Comment cela est-il prouvé?

PREMIER SEIGNEUR.

D'abord et surtout par ses lettres qui racontent sa véritable histoire jusqu'au moment de sa mort. Enfin, cette mort qu'elle ne pouvait pas annoncer elle-même, a été fidèlement confirmée par le curé du lieu.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Le comte est-il au courant de la nouvelle?

PREMIER SEIGNEUR.

Dans tous ses détails, rien ne lui échappe de la vérité.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

J'en suis désolé, car il doit s'en réjouir.

PREMIER SEIGNEUR.

Il nous arrive quelquefois de nous réjouir de nos malheurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Et quelquefois aussi de noyer notre bonheur dans les larmes! La renommée que lui a valu sa vaillance aura, une fois qu'il sera rentré chez lui, à compter avec une honte aussi grande.

PREMIER SEIGNEUR.

La trame de notre vie est composée de bien et de mal. Nos vertus seraient orgueilleuses, si nos fautes ne venaient pas les fustiger, et nos crimes désespérés, si nos vertus ne les compensaient pas.

(*Entre un* SERVITEUR).

Eh bien? Où est votre maître?

LE SERVITEUR.

Il a rencontré le duc dans la rue, monsieur, et a pris solennellement congé de lui. Sa Seigneurie part demain matin pour la France. Le duc lui a donné des lettres de recommandation pour le roi.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

La recommandation lui servira tout juste, fût-elle exagérée.

(*Entre* BERTRAND).

PREMIER SEIGNEUR.

Elle ne sera jamais trop douce pour calmer l'aigreur du roi. Voici sa Seigneurie. Eh bien, monseigneur, n'est-il pas minuit passé?

BERTRAND.

Cette nuit, j'ai dépêché seize affaires qui, sans la hâte que j'y ai mise, auraient demandé un bon mois. J'ai salué le duc, fait mes adieux à ses proches, enterré ma femme, pris son deuil, prévenu ma mère de mon retour, préparé mes bagages, et au milieu de tout ce fatras, expédié certaines choses plus agréables. La dernière fut la plus importante, aussi n'est-elle pas encore terminée.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si elle offre quelque difficulté, et si vous partez demain, votre Seigneurie n'a pas de temps à perdre.

BERTRAND.

En disant qu'elle n'est pas terminée, j'entends qu'elle pourrait avoir des suites. A propos, aurons-nous le dialogue en question entre notre fanfaron et les soldats? Venez, conduisez-moi vers cette contrefaçon. Il m'a trompé comme un prophète à double entente.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Allez le chercher.

(*Des soldats sortent*).

Il a passé la nuit aux ceps, le pauvre vaillant coquin!

BERTRAND.

Qu'importe ! Ses talons l'ont mérité pour avoir usurpé trop longtemps leurs éperons[1]. Comment se porte-t-il ?

PREMIER SEIGNEUR.

Je l'ai déjà dit à votre Seigneurie, ce sont les ceps qui le portent. Mais pour répondre comme vous le voudriez, il pleure ainsi qu'une donzelle qui aurait répandu son lait. Il s'est confessé à Morgan, qu'il suppose être un moine, de tous ses péchés ; du plus lointain dont il ait pu se souvenir, jusqu'à celui qu'il venait de commettre quand on l'a mis aux ceps. Et que croyez-vous qu'il a confessé ?

BERTRAND.

Rien qui me concerne ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

On a écrit sa confession et on la lira devant lui. S'il y est question de votre Seigneurie, comme je le crois, il faudra que vous ayez la patience de l'entendre.

(*Rentrent les soldats avec* PAROLES[2]).

BERTRAND.

La peste soit de lui ! Il a les yeux bandés ! Il ne peut rien dire de moi ! Chut !

PREMIER SEIGNEUR.

Venez, colin-maillard... *Porto tartarossa.*

PREMIER SOLDAT.

Il réclame la torture. Que voulez-vous dire sans qu'on vous l'applique ?

PAROLES.

J'avouerai tout ce que je sais, de bon gré. Vous me réduiriez en pâte je n'en dirais pas davantage.

PREMIER SOLDAT.

Bosko chimurcho.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Boblitindo Chicurmurco.

PREMIER SOLDAT.

Vous êtes un général plein de pitié... Notre général vous ordonne de répondre à ce qu'il va vous demander, d'après cet écrit.

PAROLES.

J'y répondrai aussi vrai que j'espère vivre.

1. Nous savons qu'on dégradait les chevaliers en brisant leurs éperons.

2. Ritson suppose que, dans cette scène, Shakespeare se serait servi de l'interrogatoire d'un capitaine de Henry VIII, qui avait passé à l'ennemi, interrogatoire qui se trouve dans la *Vie de Jack Wilton* (1594).

PREMIER SOLDAT.

D'abord demandez de combien de chevaux dispose le duc. Que répondez-vous à cela?

PAROLES.

Cinq à six mille, mais très faibles et hors de service. Les troupes sont toutes dispersées et les commandants sont de pauvres diables, sur ma réputation et mon crédit, et aussi vrai que j'espère vivre.

PREMIER SOLDAT.

Dois-je écrire votre réponse dans ces termes?

PAROLES.

Ecrivez. Je puis la confirmer par serment, de la façon que vous voudrez.

BERTRAND.

C'est tout un pour lui! Quel fieffé coquin cela fait!

PREMIER SEIGNEUR.

Vous vous trompez, monseigneur. Vous avez devant vous monsieur Paroles, le vaillant soldat (c'était sa propre phrase) qui renfermait toute la théorie de la guerre dans le nœud de son écharpe, et toute sa pratique dans l'étui de son poignard.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Désormais, je ne me fierai plus à un homme parce qu'il nettoie son épée, pas plus que j'imaginerai qu'il possède toutes les qualités parce que son uniforme est brillant.

PREMIER SOLDAT.

C'est écrit.

PAROLES.

Cinq ou six mille chevaux, ai-je dit... Je ne veux point mentir... Ou à peu de chose près... Ecrivez, je ne dis que la vérité.

PREMIER SEIGNEUR.

Il est bien près de la vérité !

BERTRAND.

Je ne lui en saurai pas plus gré pour cela [1], étant données les réflexions qu'il y ajoute [2].

PAROLES.

Ecrivez bien pauvres diables, je vous prie.

PREMIER SOLDAT.

C'est écrit.

PAROLES.

Je vous remercie humblement, monsieur. Une vérité est une vérité, et ce sont des diables étonnamment pauvres.

1. *But I con him not thanks for't.* *To con thanks* répond exactement au mot français *savoir gé.* (*Note de Steevens*).

2. Nous nous servons ici de la paraphrase de Malone.

PREMIER SOLDAT.

Demandez de quelle force est l'infanterie. Que répondez-vous à cela ?

PAROLES.

Sur ma foi, monsieur, je dirai la vérité comme si je n'avais qu'une heure à vivre[1]. Laissez-moi réfléchir. Spurio, cent cinquante ; Sébastien, autant; Corambus, autant; Jacques, autant ; Guiltian, Cosmo, Lodowick et Gratii, deux cent cinquante chaque. Ma propre compagnie, Chitophar, Vaumond, Bentii, deux cent cinquante chaque. De telle sorte que toute la troupe, en comptant les valides et les pourris, ne représente pas, sur ma vie, un total plus élevé que quinze mille hommes, dont la moitié n'ose pas secouer la neige de ses casaques[2], de peur qu'elles tombent en lambeaux.

BERTRAND.

Que va-t-on lui faire?

PREMIER SEIGNEUR.

Le remercier. Demandez-lui ce qu'il pense de mon caractère et du crédit dont je jouis auprès du duc.

PREMIER SOLDAT.

C'est écrit. *Vous lui demanderez s'il n'y a pas dans le camp français, un capitaine Dumain; quel est son crédit auprès du duc, sa valeur, son honnêteté, son expérience dans la guerre, et s'il croit qu'il serait possible, grâce à quelque somme d'or de poids, de le gagner à une révolte.*

PAROLES.

Je vous en supplie, laissez-moi répondre à chaque question l'une après l'autre. Posez-les par ordre.

PREMIER SOLDAT.

Connaissez-vous le capitaine Dumain?

PAROLES.

Je le connais. Il a été apprenti à Paris, chez un savetier d'où il a été chassé pour avoir fait un enfant à la pupille d'un shériff: une muette idiote qui ne pouvait pas lui dire non.

1. ... *If I were to live this present hour.* Steevens avoue ne pas comprendre et propose de lire : *If I were to live but this present hour.*
Tollet, de son côté, propose :
... *If I were to die this present hour..*
Nous avons suivi la version de Steevens.

2 .... *the snow from off their cassoks.* La *cassok* était la casaque des cavaliers. C'est du moins dans ce sens que les contemporains de Shakespeare ont employé le mot.
Dans *Chaque homme a son humeur,* Brainworm dit : « *He will never come within the sight of a cassock or a musquetrest again* ».

BERTRAND.

Retenez votre bras. Je sais que sa cervelle est menacée d'une tuile prochaine.

PREMIER SOLDAT.

Le capitaine est-il dans le camp du duc de Florence ?

PAROLES.

D'après mes renseignements, il y est, le pouilleux !

PREMIER SEIGNEUR.

Ne me regardez pas. Tout à l'heure ce sera le tour de Votre Seigneurie.

PREMIER SOLDAT.

Quel est son crédit auprès du duc?

PAROLES.

Le duc ne le considère que comme un de mes mauvais officiers. Il m'écrivait l'autre jour de le renvoyer de la compagnie. Je crois avoir la lettre dans ma poche.

PREMIER SOLDAT.

Nous l'y chercherons.

PAROLES.

A parler sérieusement, je ne sais pas si elle est dans ma poche, où dans une liasse, avec d'autres lettres du duc, sous ma tente.

PREMIER SOLDAT.

La voici. Voici un papier. Faut-il le lire?

PAROLES.

Je ne sais pas si c'est la lettre on non.

BERTRAND.

Notre interprète joue bien son rôle.

PREMIER SEIGNEUR.

Très bien.

PREMIER SOLDAT, *lisant.*

Diana, le comte est un sot rempli d'or...

PAROLES.

Ce n'est pas la lettre du duc, monsieur. C'est un avertissement à une jeune vierge de Florence, une nommée Diana, pour qu'elle se méfie de la séduction du comte de Roussillon, un sot désœuvré, mais très coureur. Je vous prie, monsieur, rendez-moi ce papier.

PREMIER SOLDAT.

Non, je le lirai d'abord avec votre permission.

PAROLES.

Mon intention en l'écrivant, a été, j'en jurerais, des plus honorables, à l'égard de cette jeune fille. Je connaissais le comte comme un gaillard d'une dangereuse lascivité, et qui pour les virginités est un requin dévorant tous les poissons qu'il rencontre.

BERTRAND.

Le damné coquin !

PREMIER SOLDAT, *lisant.*

S'il fait un vœu, dis-lui de laisser tomber de l'or et ramasse-le.

Quand il a fait une coche, il ne la paie jamais.

Un marché moitié payé est un marché bien fait. Si tu le conclus, conclue-le bien[1].

Jamais il ne paie une dette passée, fais-toi payer d'avance.

C'est un soldat, Diana, qui te dit ceci.

Les hommes sont des touche à tout[2] *et les enfants ne sont pas faits pour les baisers.*

En fin de compte, le comte est un sot, je le sais,

Qui paie d'avance, mais pas quand il doit.

A toi, comme il te l'a juré à l'oreille.

BERTRAND.

Il sera fouetté devant l'armée avec ces vers sur le front !

DEUXIÈME SEIGNEUR.

C'est votre ami dévoué, seigneur, le fameux polyglotte, l'invincible soldat.

BERTRAND.

Avant je ne haïssais que les chats, maintenant c'en est un pour moi.

PREMIER SOLDAT.

Je soupçonne, à la façon dont vous regarde le général, que nous allons avoir le plaisir de vous pendre.

PAROLES.

La vie à tout prix, monsieur ! Non que je sois effrayé à l'idée de la mort, mais mes fautes étant nombreuses, je voudrais passer le temps à me repentir. Laissez-moi vivre, monsieur, dans un donjon, avec les ceps aux pieds, de n'importe quelle façon, pourvu que je vive !

PREMIER SOLDAT.

Nous verrons ce qu'on pourra faire si vos aveux sont vrais. Revenons donc au capitaine Dumain. Vous avez répondu aux questions concernant son crédit auprès du duc et sa valeur. Parlons de son honnêteté.

1. *Half won, is match well made; match, and well make it* ;
Steevens, Mason, Henley, s'entendent difficilement sur le sens de ce vers.
Malone l'explique par cette périphrase:
Gain half of what he offers, and you are well off: if you yield to him, make your bargain secure. C'est-à-dire: Gagnez la moitié de ce qu'il offre et vous ferez bien. Avant de consentir au marché, arrangez-vous de façon qu'il soit sûr.

2. *Men are to mell with.*
To mell était employé à l'époque de Shakespeare, dans le sens de *meddling*. (*Note de Malone*).

PAROLES.

Monsieur, il volerait un œuf dans un cloître. Pour les rapts et les viols, il est comparable à Nessus. Il fait profession de manquer à ses serments et pour les briser il a la force d'un Hercule. Il ment avec une telle volubilité que la vérité vous semble une folle. L'ivrognerie est sa vertu la meilleure ; il est parfois soûl comme un porc et, quand il dort, il ne commet plus de mauvaise action, sauf dans les draps de son lit. Mais on connaît ses habitudes et on le fait coucher sur la paille. Quant à son honnêteté il me suffira de dire ceci : il a tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir, et de ce qu'un honnête homme devrait avoir il n'a absolument rien.

PREMIER SEIGNEUR.

Je commence à l'aimer pour cela.

BERTRAND.

Pour cette définition de ton honnêteté? La peste soit de lui, il est de plus en plus un chat!

PREMIER SOLDAT.

Que pensez-vous de son expérience militaire?

PAROLES.

Sur ma foi, monsieur, il a battu le tambour devant des tragédiens anglais... Quant à en dire du mal, je ne le veux pas... D'ailleurs, je n'en connais pas plus long sur ses qualités de stratégiste... Si ce n'est que dans ce pays-là, il a l'honneur d'être officier à Mile-End [1], pour apprendre à doubler les files. Je voudrais honorer l'homme autant que possible, mais de cela je ne suis pas certain.

PREMIER SEIGNEUR.

Sa coquinerie est tellement exagérée qu'on finirait par lui tenir compte de sa rareté !

BERTRAND.

La peste soit de lui ! Il demeure toujours un chat pour moi [2] !

PREMIER SOLDAT.

Etant donné que ses qualités sont si minces, je n'ai pas besoin de vous demander si de l'or l'entraînerait à se révolter?

1. *Mile-End*, nous l'avons déjà dit, était un champ où l'on exerçait les soldats. (Voir *Londres au temps de Shakespeare*).

2. On ne comprend pas très bien l'insistance de Bertrand sur la comparaison. La phrase est: *He's a cat still*. Johnson comprend que cela veut dire qu'on peut le jeter en l'air, il retombera toujours sur ses pattes. Steevens réplique justement que l'interprétation est mauvaise, Paroles étant plutôt dans une vilaine posture, et il en tient pour le mot à mot. Johnson insiste, sous prétexte que la phrase a été employée dans ce sens par Jacques I[er] faisant allusion à Coke qui, jouant avec la loi, retombait toujours sur ses pattes comme un chat. Malone arrive à son tour et défend le sens indiqué par Steevens. Nous nous sommes rallié à ce dernier avis.

PAROLES.

Monsieur, pour un *quart d'écu*[1] il vendrait sa part de salut et son droit d'héritage dans le ciel. Il en dépouillerait même ses descendants après l'avoir éternellement aliéné.

PREMIER SOLDAT.

Qu'est-ce que c'est que son frère, l'autre capitaine Dumain?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pourquoi l'interroge-t-il sur mon compte?

PREMIER SOLDAT.

Répondez.

PAROLES.

Un corbeau du même nid, inférieur dans le bien, de beaucoup supérieur dans le mal. Il dépasse son frère en couardise, bien que ce frère passe pour être le plus grand poltron qui soit. Dans la retraite il se sauve comme un valet; mais si on l'attaque, il a immédiatement la crampe.

PREMIER SOLDAT.

Si l'on vous accordait la vie, consentiriez-vous à trahir les Florentins?

PAROLES.

Oui, et le capitaine de leur cavalerie, le comte de Roussillon.

PREMIER SOLDAT.

J'en parlerai au général pour savoir ce qu'il décide.

PAROLES, *à part.*

Je ne veux plus entendre parler de tambours! La peste soit de tous les tambours! C'est uniquement pour que l'on me suppose de la bravoure, pour tromper aussi la religion de ce jeune homme lascif, le comte, que j'ai couru à ce danger. Qui aurait jamais soupçonné une embuscade là où j'ai été pris!

PREMIER SOLDAT.

Il n'y a pas de remède, monsieur, vous devez mourir. Le général dit qu'après avoir si traîtreusement livré les secrets de votre armée, fait d'aussi épouvantables rapports sur des gens de renom, vous n'êtes bon à rien d'honorable en ce monde et, conséquemment, qu'il faut mourir. Allons, bourreau, faites-lui sauter la tête.

PAROLES.

O Seigneur! Monsieur, laissez-moi vivre, ou laissez-moi voir ma mort!

PREMIER SOLDAT, *lui débandant les yeux.*

Vous la verrez. Prenez congé de tous vos amis. Regardez autour de vous. Ne connaissez-vous personne ici?

1. En français dans le texte.

BERTRAND.

Bonjour, noble capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Dieu vous bénisse, capitaine Paroles.

PREMIER SEIGNEUR.

Dieu vous garde, noble capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Capitaine, avez-vous des commissions pour milord Lafeu? Je pars pour la France.

PREMIER SEIGNEUR.

Bon capitaine, voulez-vous me donner une copie du sonnet que vous avez écrit à Diana, à propos du comte de Roussillon? Si je n'étais pas un véritable couard, je vous le prendrais de force. Portez-vous bien.

(*Sortent Bertrand, les Seigneurs, etc.*).

PREMIER SOLDAT.

Vous êtes perdu, capitaine. Rien ne tient plus en vous que le nœud de votre écharpe.

PAROLES.

Qui peut résister à un complot!

PREMIER SOLDAT.

Si vous pouvez trouver un pays où les femmes soient aussi éhontées que vous, vous y fonderez un peuple de coquins. Adieu, monsieur. Je vais partir pour la France; nous y parlerons de vous.

(*Il sort*).

PAROLES.

Je dois encore des remerciements au ciel! Si mon cœur avait été grand, il aurait pu éclater. Je ne veux plus être capitaine, mais je veux manger, boire et dormir, aussi longtemps que n'importe quel capitaine. Je vivrai tel que je suis. Que celui qui sait être un fanfaron y fasse bien attention; un jour arrivera où chaque fanfaron sera reconnu pour un âne. Rouille-toi, épée! Disparaissez, rougeurs! Que Paroles vive le plus tranquillement possible dans sa honte! Devenu un sot, que sa sottise l'engraisse! Il y a de la place et des ressources pour tout homme vivant! Je vais les chercher.

SCÈNE IV.

Florence. Dans la maison de la veuve.

ENTRENT HÉLÈNE, LA VEUVE ET DIANA.

HÉLÈNE.

Afin que vous soyez bien persuadée que je ne vous ai

pas abusée, j'aurai pour caution un des plus grands du monde chrétien. Avant d'accomplir mes projets, il est nécessaire que je m'agenouille devant son trône. Il fut un temps où je lui rendis un signalé service, aussi précieux que sa vie. La reconnaissance qu'il m'en a ferait battre le cœur d'un insensible Tartare, et m'en attirerait des remerciements. Je suis informée que Sa Grâce est à Marseille où nous pouvons nous rendre en convenable équipage. Vous savez que l'on me croit morte. L'armée se dispersant, mon époux retourne chez lui. C'est là, le ciel aidant, et avec la permission de mon bon seigneur le roi, que nous serons rendues avant notre hôte.

LA VEUVE.

Gentille dame, vous n'avez jamais eu une servante à qui vos intérêts soient plus chers.

HÉLÈNE.

Ni vous une maîtresse aussi fidèle, dont les pensées aient travaillé avec plus d'ardeur à récompenser votre dévouement. N'en doutez pas, le ciel m'a envoyée pour que je dote votre fille, comme il l'a désignée pour qu'elle me rende un époux. Que les hommes sont étranges de pouvoir user si tendrement de ce qu'ils haïssent, quand la luxure de leurs désirs abusés souille la nuit ténébreuse! La volupté se repaît de ce qu'elle méprise et de ce qu'elle prend pour une autre. Mais ne parlons plus de cela.... Diana, en suivant mes instructions, il vous faudra souffrir encore un peu de ma conduite.

DIANA.

Si vous le commandiez, je mourrais pour vous, pourvu que ce fût d'une honorable mort! Je vous appartiens, prête à souffrir sur un mot de vous.

HÉLÈNE.

Je vous en prie... Bientôt le temps ramènera l'été, les églantiers auront des feuilles aussi bien que des épines, et seront aussi parfumés que piquants. Il faut partir. Notre voiture est prête et l'heure nous presse. *Tout est bien qui finit bien*[1] et la fin couronne l'œuvre. Qu'importe le moyen pourvu qu'elle soit glorieuse!

(*Elles sortent*).

1. C'est une des sentences de Camden.

SCÈNE V.

Dans le Roussillon. Le Palais de la Comtesse.

ENTRENT LA COMTESSE, LAFEU ET LE BOUFFON.

LAFEU.

Non, non, non ! Votre fils s'est fourvoyé avec un coquin vêtu de taffetas, et dont l'exécrable safran[1] teindrait de sa couleur toute la jeunesse pâteuse et mollasse d'une nation ! Sans lui, votre belle-fille vivrait encore à cette heure, et votre fils serait chez vous, où la protection du roi lui rapporterait plus que la compagnie du bourdon à queue rouge dont je vous parle.

LA COMTESSE.

Je voudrais ne pas l'avoir connu ! Il a été la mort de la plus vertueuse personne que jamais la nature ait eu la gloire de créer. Si elle avait participé de ma chair, si elle m'avait conté les très chers gémissement d'une mère, je ne lui aurais pas voué un amour plus enraciné.

LAFEU.

C'était une bonne dame, c'était une bonne dame. Nous cueillerons des milliers de salades avant de tomber sur une aussi bonne.

1. ... *Whose villainous saffron.* On a représenté Paroles comme un homme suivant la mode. Or, à l'époque de Shakespeare, c'était la mode de porter des fraises empesées et colorées dans des bains de safran.

On peut lire dans la *Reine de Corinthe*, de Fletcher :

. . . . . Has he familiarly
Dislik'd your yellow starch ; or said your doublet
Was nos exactly frenchified ?

Et dans le *Diable est un âne*, de Ben-Johnson :

Carmen and chimney-sweepers are got into the yellow starch

Ajoutons que cette mode fut inventée par une certaine Turner, coiffeuse, entremetteuse à la Cour, et dont l'infamie était si notoire que son invention fut intitulée : *The villainous saffron.* Plus tard, on la retrouve complice des mécréants qui complotèrent le meurtre de Sir Thomas Overbury, et condamnée à être pendue à Tiburn, le cou entouré de la fraise jaune qu'elle avait mise en vogue.

Enfin, dans son *Anatomie des abus*, Stubbs fait, à plusieurs reprises, allusion aux empois colorés dont on usait de son temps. « Ce que le diable a encore inventé est une sorte de matière liquide qu'ils appellent *startch*, où ils lavent et teignent leurs fraises, qui, une fois sèches, se tiennent toutes droites, autour de leur cou. Les empois (*startch*) sont faits de différentes substances, quelquefois de fleurs de froment, de son, etc. ; d'autres fois de racines. On les colore indifféremment en blanc, en rouge, en bleu, en pourpre ».

LE BOUFFON.

En vérité, monsieur, c'était la douce marjolaine de la salade, ou plutôt, l'herbe de grâce.

LAFEU.

Ce ne sont pas là des plantes à mettre en salade, coquin, se sont des plantes à bouquets.

LE BOUFFON.

N'étant pas le grand Nabuchodonosor, monsieur, je ne m'y connais pas en herbes.

LAFEU.

Qu'es-tu exactement ? Un coquin ou un fou ?

LE BOUFFON.

Un Fou, monsieur, au service d'une femme ; à celui d'un homme, un coquin.

LAFEU.

Pourquoi cette distinction ?

LE BOUFFON.

Je voudrais tromper l'homme avec sa femme et faire son service.

LAFEU.

Vous seriez, en eflet, un coquin à son service.

LE BOUFFON.

Et je rendrais service à sa femme en lui donnant ma marotte.

LAFEU.

Tu as raison. Tu es à la fois un coquin et un fou.

LE BOUFFON.

A votre service.

LAFEU.

Non, non, non !

LE BOUFFON.

Monsieur, si je ne peux pas vous êtes utile, je peux l'être à un prince aussi grand que vous.

LAFEU.

De qui parles-tu ? D'un Français ?

LE BOUFFON.

Sur ma foi, monsieur, il porte un nom anglais; mais sa physionomie est plus chaude en France qu'ici.

LAFEU.

Quel est ce prince?

LE BOUFFON.

Le Prince Noir, monsieur. *Alias*, le prince des ténèbres; *alias*, le diable.

LAFEU.

Assez, voici ma bourse. Je ne te la donne pas pour t'éloigner du maître dont tu parles. Sers-le encore.

LE BOUFFON.

Je suis un habitant des bois, monsieur, et j'ai toujours aimé un grand feu. Le maître dont je parle a toujours conservé un grand feu. Mais, puisqu'il est le prince du monde, que sa noblesse réside à sa Cour. Moi je suis pour la maison à porte étroite que j'estime trop petite pour que la pompe puisse y entrer. Quelques-uns, en s'humiliant, pourront la franchir; mais la plupart seront trop frileux, trop délicats, et préféreront la route fleurie qui mène à la grande porte et au grand feu.

LAFEU.

Va-t'en! Tu commences à me fatiguer. Je te le dis dès maintenant, parce que je ne voudrais pas me fâcher avec toi. Va-t'en et veille à ce que mes chevaux soient bien soignés, sans plaisanterie de ta part.

LE BOUFFON.

Si je leur fais jamais des plaisanteries, monsieur, ce seront des plaisanteries de rosses; ce qui est leur droit par la loi de nature.

(*Il sort*).

LAFEU.

Un adroit coquin! Un drôle!

LA COMTESSE.

C'est vrai. Feu mon mari s'en divertissait beaucoup. C'est à cause de lui qu'il reste dans cette maison. Il la considère comme ayant été construite pour son impertinence et y circule à volonté, sans qu'on le mette jamais au pas.

LAFEU.

Je l'aime bien, et ne vois pas de mal à ce que vous venez de me raconter. Je vous disais donc qu'ayant appris la mort de la bonne dame et le retour de votre fils, j'ai vu le roi mon maître et l'ai prié de lui parler en faveur de ma fille. Dans sa bonté, le roi y avait déjà songé, à l'époque où tous deux étaient mineurs. Sa Grandeur m'a promis d'intercéder. C'était la meilleure manière de le faire revenir sur le déplaisir que lui a causé votre fils. Qu'en pense votre Seigneurie?

LA COMTESSE.

Je consentirai volontiers, monseigneur, et souhaite que ce projet se réalise.

LAFEU.

Sa Grandeur arrive en poste de Marseille, aussi jeune que s'il avait trente ans. Il sera ici demain, ou j'aurais été trompé par un homme dont les renseignements sont rarement en défaut.

LA COMTESSE.

Je me réjouis à l'idée de le voir avant de mourir. J'ai reçu

des lettres m'annonçant l'arrivée de mon fils cette nuit. Je supplie votre Seigneurie de vouloir bien demeurer ici jusqu'à ce qu'ils puissent se rencontrer.

LAFEU.

Madame, je cherchais de quelle manière j'y pourrais justifier ma présence.

LA COMTESSE.

Vous n'avez qu'à invoquer votre honorable privilège.

LAFEU.

Madame, j'en ai déjà abusé; mais, plaise à Dieu, il n'est point abrogé.

(*Rentre le* BOUFFON).

LE BOUFFON.

Madame, voici venir monseigneur votre fils, avec un morceau de velours sur le visage. S'il dissimule une cicatrice ou non, le velours le sait. Mais c'est un beau morceau de velours. La face gauche est une face à trois poils et demi, mais la droite est complétement nue.

LAFEU.

Une blessure noblement obtenue, une noble cicatrice est une belle lisière d'honneur. Je suppose la sienne de cette qualité!

LE BOUFFON.

Mais on n'en a pas moins la face en capilotade.

LAFEU.

Allons voir votre fils. Il me tarde de parler avec ce jeune et brave soldat.

LE BOUFFON.

Sur ma foi ils sont une douzaine, portant de délicats et riches chapeaux, des plumes galantes qui s'inclinent et font la révérence à tout le monde!

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIERE.

Marseille. Une Rue.

(ENTRENT HÉLÈNE, LA VEUVE ET DIANA, SUIVIES DE DEUX DOMESTIQUES.

HÉLÈNE.

Vous devez être fatiguées de courir ainsi la poste, jour et nuit. Nous ne pouvons rien y faire. Puisque vous avez confondu les nuits et les jours et exposé vos membres délicats pour me rendre service, armez-vous de courage ; vous vous créez des droits à une éternelle reconnaissance. Quand viendront des temps heureux...

(*Entre un* GENTILHOMME FAUCONNIER).

Voilà un homme qui pourrait me faire écouter de Sa Majesté s'il voulait user de son pouvoir... Dieu vous garde, monsieur.

LE GENTILHOMME.

Vous également.

HÉLÈNE.

Je vous ai vu à la Cour de France.

LE GENTILHOMME.

J'y ai été quelquefois.

HÉLÈNE.

J'aime à croire, monsieur, que vous méritez toujours la réputation de bonté dont vous jouissiez. Les circonstances ne me permettent pas les cérémonies. Je vais donc vous fournir de suite l'occasion de mettre vos qualités en usage, et de vous attirer une éternelle reconnaissance.

LE GENTILHOMME.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

HÉLÈNE.

Faites-moi la grâce de remettre cette humble pétition au roi et d'user de votre pouvoir pour m'amener en sa présence.

LE GENTILHOMME.

Le roi n'est pas ici.

HÉLÈNE.

Il n'est pas ici?

LE GENTILHOMME.

Non, en vérité. Il a quitté Marseille la nuit dernière, avec une hâte qui ne lui est pas habituelle.

LA VEUVE.

Que de peines perdues!

HÉLÈNE.

Tout est bien qui finit bien, quoique les choses semblent aller mal et que les moyens paraissent insuffisants... Où est-il allé, je vous prie?

LE GENTILHOMME.

Dans le Roussillon, m'a-t-il dit, où je vais également.

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous en supplie, puisque vous devez voir le roi avant moi, remettez ce papier dans sa gracieuse main. Non seulement je présume qu'il ne vous en blâmera pas, mais tout me porte à croire qu'il vous en remerciera. Je vous suivrai, avec toute la célérité que nous permettent les moyens dont nous disposons [1].

LE GENTILHOMME.

Je ferai cela pour vous.

HÉLÈNE.

Quoiqu'il arrive, vous aurez droit à mes remerciements. Maintenant il nous faut remonter à cheval... Allez tout préparer.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Dans le Roussillon. La cour du palais de la Comtesse.

ENTRENT LE BOUFFON ET PAROLES.

PAROLES.

Bon monsieur Lavatch [2], donnez cette lettre à monsei-

1. ..... *with what good speed*
Our means will make us means.
Shakespeare se complaît dans les mots redoublés, au point d'en devenir quelquefois obscur, et le plus souvent intraduisible.

2. D'après Malone, *Lavatch* serait une altération du français *la Vache*.

gneur Lafeu. Jadis, monsieur, j'étais mieux connu de vous; quand j'avais familiarité avec des habits plus frais. A cette heure, monsieur, je suis embourbé dans le fossé de la fortune, et je sens fort l'odeur de son fort déplaisir.

LE BOUFFON.

Il faut que le déplaisir de la fortune soit bien dégoûtant, pour sentir aussi fort que vous le dites. Je ne mangerai plus de poisson frit dans le beurre de la fortune. Je vous en prie, mettez-vous contre le vent[1].

PAROLES.

Vous n'avez pas besoin de vous boucher le nez, monsieur. Je parle par métaphore.

LE BOUFFON.

En vérité, monsieur, si vos métaphores sentent mauvais je me boucherai quand même le nez. Je me le boucherais pour ne pas sentir la métaphore de qui que ce fut. Je vous en prie, éloignez-vous.

PAROLES.

Je vous prie, monsieur, de remettre ce papier.

LE BOUFFON.

Je vous prie de reculer! Donner à un gentilhomme un papier qui vient de la chaise percée de la Fortune! Regardez. Voici votre homme, en personne.

(*Entre* LAFEU).

Je vous présente un minet[2] de la fortune, monsieur, ou un chat de la fortune (mais pas un chat musqué) qui est tombé dans le vivier nauséabond de son déplaisir et qui, comme il dit, s'y est embourbé. Je vous prie de faire pour ce carpeau, ce que vous pourrez, car il semble être un coquin misérable, pauvre, déçu, ingénieux et idiot. J'ai pitié de sa détresse, l'encourage d'un sourire et l'abandonne à votre Seigneurie.

(*Le Bouffon sort*).

PAROLES.

Monseigneur, je suis un homme que le sort a cruellement éprouvé.

LAFEU.

Que voulez-vous que j'y fasse? Il est trop tard pour vous tirer de ses griffes. Quel tour de coquin avez-vous donc joué à la fortune, pour qu'elle vous ait égratigné? C'est une bonne personne ne souffrant pas que les drôles prospèrent longtemps à son service. Voici un *quart d'écu* pour vous. Que les juges fassent de vous et de la fortune des amis. J'ai d'autres affaires.

1. ... *Allow the wind.*

2. *Here is a pur.* Mason propose de lire : *a puss.*

PAROLES.

Je supplie votre Honneur, de me permettre un simple mot.

LAFEU.

Vous mendiez un simple penny de plus. Soit, vous l'aurez, et je vous tiens quitte du mot.

PAROLES.

Mon nom, mon bon seigneur, est Paroles.

LAFEU.

Alors vous mendiez plus qu'un mot [1]... Maudit soit mon emportement ! Donnez-moi la main... Comment va votre tambour ?

PAROLES.

O, mon bon seigneur, c'est vous qui le premier m'avez trouvé.

LAFEU.

Est-ce bien moi ? Et j'ai été le premier à te perdre.

PAROLES.

Vous pouvez, monseigneur, me faire rentrer en une grâce que vous m'avez fait perdre.

LAFEU.

Que je t'ai fait perdre, coquin ! Veux-tu que je remplisse à la fois l'office de Dieu et du diable ? Que l'un te fasse obtenir des grâces et que le second te les fasse perdre ? (*Sonnerie de trompettes*). Voici venir le roi, je reconnais le son de ses trompettes... Drôle, tu viendras me rejoindre. Je parlais de vous la nuit dernière. Bien que vous soyez un niais et un coquin, vous ne mourrez pas de faim. Venez, suivez-moi.

PAROLES.

Je prierai Dieu pour vous.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Dans le Palais de la Comtesse.

FANFARES. ENTRENT LE ROI, LA COMTESSE, LAFEU, DES GENTILSHOMMES, DES GARDES, ETC.

LE ROI.

Nous avons perdu en elle un joyau, et notre éclat en est

1. Lafeu fait un calembour sur le mot français *paroles*. Ajoutons qu'il ne se trouve pas dans l'ancien texte, ce qui nous permet d'espérer qu'il a été inutilement ajouté par l'éditeur du troisième folio.

assombri, mais votre fils, dans sa folie, n'a pas senti l'importance de cette perte.

LA COMTESSE.

Tout cela est passé, mon suzerain. Je supplie votre Majesté de considérer sa rébellion comme un effet de la jeunesse. Quand l'huile et le feu se rencontrent, l'emportant sur la raison, ils la débordent et l'incendie se propage.

LE ROI.

Honorée belle dame, j'ai tout oublié et tout pardonné, quoique ma vengeance fût suspendue sur lui, n'attendant que l'occasion d'éclater.

LAFEU.

Je dois dire, — après avoir imploré son pardon — que ce jeune seigneur a sérieusement offensé son roi, sa mère et sa femme ; mais c'est envers lui-même qu'il a le plus de torts. Il a perdu une épouse dont la beauté faisait l'étonnement des yeux les plus expérimentés[1], dont les paroles captivaient leurs auditeurs, dont la perfection domptait les cœurs les plus rebelles...

LE ROI.

A louer ce qui est perdu, le souvenir en devient plus cher. Amenez-le, nous sommes réconciliés et la première entrevue effacera tout le passé. Ne lui laissez pas implorer notre pardon. Si grave qu'ait été l'offense, elle n'existe plus et nous en ensevelissons les restes brûlants au plus profond de l'oubli. Qu'il approche comme un étranger et non comme un coupable, et dites-lui que telle est notre volonté.

UN GENTILHOMME.

J'obéis, mon suzerain.

(*Le gentilhomme sort*).

LE ROI.

Que dit-il à propos de votre fille? Lui avez-vous parlé?

LAFEU.

Il est aux ordres de votre Grandeur.

LE ROI.

Nous ferons donc ce mariage. J'ai reçu des lettres qui vantent sa renommée.

(*Entre* BERTRAND).

LAFEU.

Il a bonne mine.

LE ROI.

Je ne suis point un jour ordinaire[2], car tu peux voir en

1... *of richest eyes.*

2. Nous nous heurtons encore ici à une métaphore d'une préciosité rare. La phrase est : *I am not a day of season.* Mot à mot : « Je ne suis pas un jour de saison ». Sortez de là. Henley, traduit par : *a uninterrupted rain !* C'est-à-dire un de ces jours pluvieux comme

même temps sur mon visage du soleil et de la grêle. Mais une fois dissipé, les nuages laissent passer les plus beaux rayons. Approche, le temps est redevenu radieux[1].

BERTRAND.

Que mon profond repentir, cher souverain, me fasse pardonner!

LE ROI.

Tout est fini. Pas un mot de plus du passé. Profitons du moment, car je suis vieux et les pas du temps, si légers qu'on ne les entend pas, peuvent effacer nos projets, si prompts qu'ils soient, avant que nous ayons pu les mettre à exécution. Vous vous souvenez de la fille de ce seigneur?

BERTRAND.

Avec admiration, mon suzerain. J'avais d'abord fixé mon choix sur elle, sans que mon cœur fût assez orgueilleux pour se faire le héraut de ma langue. Sous l'impression que me causa sa vue, le mépris me prêta son dédaigneux regard, et je ne distinguai plus d'autre beauté, dédaignant les plus belles apparences, supposant qu'elles étaient empruntées, les exagérant ou les rapetissant, de façon à leur donner des proportions hideuses. C'est pourquoi celle que tous les hommes vantaient, et que moi-même j'ai aimée depuis que je l'ai perdue, semblait à mes yeux une poussière qui les offensait.

LE ROI.

L'excuse est bonne. Puisque tu l'as aimée, voilà qui diminue le compte que tu as à rendre. Mais l'amour qui vient trop tard, est comme une clémence dictée par le remords et qui n'arrive pas à temps. Elle devient un repentir pour celui qui l'envoyait, et des voix lui crient : Un innocent s'en est allé! Nos préventions nous font déprécier ce que nous possédons, et c'est seulement quand nous l'avons perdu que nous en connaissons la valeur. Souvent nos déplaisirs, injustes pour nous-mêmes, nous font perdre des amis et pleurer sur leurs cendres. Notre amour se réveille, demande à voir ce qui n'est plus, tandis que notre haine honteuse d'elle-même s'assoupit et s'endort. Que ceci soit le glas funèbre de la douce Hélène et qu'on n'en parle plus. Envoie les gages de ton amour à la belle Madeleine.

on en voit à l'équinoxe du printemps. Une semblable expression est, en effet, employée dans le *Rapt de Lucrèce* :

But I alone, alone must sit and pine,
Seasoning the earth with showers.

Henley affirme qu'au dix-huitième siècle, la même expression survivait dans la Virginie. Tout cela ne nous satisfait pas.

1. *The time is fair again.* Il faut remarquer que Shakespeare emploie ici le mot *time* pour celui de *weather*.

Les consentements sont obtenus, et nous demeurerons ici pour assister à ton second mariage.

LA COMTESSE.

Que le ciel bénira mieux que le premier! Ou je veux mourir avant qu'ils s'unissent!

LAFEU.

Venez, mon fils, en qui doit se confondre le nom de ma race! Donnez-moi quelque gage qui allume l'étincelle dans le cœur de ma fille et la fasse venir promptement. (*Bertrand lui donne une bague*). Par ma vieille barbe, par chacun de ses poils, Hélène qui est morte, était une douce créature! La dernière fois qu'elle a quitté la Cour, je lui ai vu au doigt une bague semblable à celle-ci.

BERTRAND.

Celle-ci ne vient pas d'elle.

LE ROI.

Laissez-moi la voir, je vous prie. Tout à l'heure, tandis que je parlais, mes yeux la considéraient... Cette bague m'a appartenu! Quand je l'ai donnée à Hélène, je lui ai dit que si jamais la fortune l'abandonnait, si elle avait besoin de notre aide, ce gage suffirait pour l'obtenir. Auriez-vous été assez pervers pour la priver de cette dernière ressource?

BERTRAND.

Mon gracieux souverain, quoique vous en puissiez dire, jamais cette bague n'a été la sienne.

LA COMTESSE.

Mon fils, sur ma vie, je l'ai vue à son doigt! Elle y tenait comme à l'existence.

LAFEU.

Je suis sûr qu'elle l'a portée.

BERTRAND.

Vous vous trompez, monseigneur, jamais elle ne l'a vue. A Florence, on me l'a jetée d'une fenêtre, enveloppée dans un papier, sur lequel était écrit le nom de celle qui me la jetait. C'était une jeune fille noble, qui me croyait célibataire. Quand je l'eus mise au courant de ma situation, quand je l'eus informée que je ne pouvais répondre à l'honneur qu'elle me voulait faire, elle se résigna péniblement et ne voulut jamais reprendre sa bague.

LE ROI.

Plutus lui-même, qui possède le secret de transmuter l'or, ne sait pas mieux les mystères de la nature, que je sais, moi, que cette bague m'a appartenu, qu'elle a appartenu à Hélène, quelle que soit celle qui vous l'ait donnée. Si vous êtes en pleine possession de vous-même, avouez que cette bague a été la sienne, avouez par quelle violence vous la lui avez

ravie. Elle avait juré par tous les saints de ne jamais l'enlever de son doigt, si ce n'est pour vous la donner au lit (où vous n'avez jamais été) ou dans l'obligation de me l'envoyer à la suite d'un grand désastre.

BERTRAND.

Jamais elle ne l'a vue !

LE ROI.

Aussi vrai que j'aime mon honneur, tu mens ! Et tu me fais supposer des choses que je voudrais écarter de ma pensée ! Je finirai par croire que tu as été assez inhumain !... Cela ne peut pas être !... Et pourtant, je ne sais pas !... Tu la haïssais assez mortellement pour qu'elle en mourût... A moins de m'aveugler moi-même, rien n'est plus convaincant pour moi que la vue de cet anneau. Emparez-vous de lui !

(*Des gardes saisissent Bertrand*).

Quoi qu'il advienne, mon expérience du passé m'autorise à ne pas taxer mes craintes de légèreté. J'ai plutôt été trop confiant... Emmenez-le !... Nous examinerons la chose de plus près.

BERTRAND.

Si vous me prouvez que cette bague ait jamais été la sienne, vous me prouverez aussi aisément que j'ai accompli acte d'époux dans son lit, à Florence, où elle n'a jamais mis les pieds !

(*Bertrand sort sous escorte*).

(*Entre un* GENTILHOMME).

LE ROI.

Je suis rempli de soupçons affreux !

LE GENTILHOMME.

Gracieux souverain, suis-je à blâmer ou non, je l'ignore. Voici la pétition d'une Florentine, qui est à quatre ou cinq milles d'ici, et qui faisait grande hâte pour vous la remettre. Je m'en suis chargé, vaincu par la beauté et les paroles de la pauvre suppliante qui attend la réponse. A la tristesse de son visage on devinait l'importance de l'affaire. Enfin, elle m'a dit, aussi doucement que brièvement, qu'elle connaissait Votre Grandeur autant qu'elle même.

LE ROI, *lisant*.

Après maintes promesses de m'épouser, quand sa femme serait morte, je rougis de le dire, je me suis donnée à lui. Maintenant le comte de Roussillon est veuf ; il a manqué à ses serments et je le paie de mon honneur. Il s'est enfui de Florence, sans me prévenir, et je suis dans ce pays pour réclamer justice. Accordez-la moi, ô roi ! Vous le pouvez. Autrement un séducteur est prospère, et une pauvre fille est perdue.

DIANA CAPULET.

LAFEU.

Je m'achèterai un gendre à la foire et j'en ferai sortir le comte[1]. Je ne veux plus de lui!

LE ROI.

Les cieux t'ont protégé Lafeu, en te faisant faire cette découverte... Qu'on amène les solliciteuses... Faites vite et ramenez le comte.

(*Un gentilhomme et des serviteurs sortent*).

J'ai grand'peur, madame, qu'on ait tué Hélène.

LA COMTESSE.

Qu'on fasse justice des coupables!

(*Entre* BERTRAND, *escorté*).

LE ROI.

Je m'étonne, monsieur, les femmes étant pour vous des monstres que vous fuyez après leur avoir juré fidélité, que vous désiriez encore vous marier. Quelle est cette femme?

(*Rentrent le* GENTILHOMME, *accompagnant la* VEUVE *et* DIANA).

DIANA.

Je suis, monseigneur, une Florentine outragée, descendant de l'ancienne famille des Capulets. Vous savez ce que je viens solliciter, et connaissez, par conséquent, combien je suis digne de pitié.

LA VEUVE.

Je suis une mère, sire, dont l'âge et l'honneur ont à souffrir de la plainte que nous portons, et toutes deux en mourront si vous vous refusez à y porter remède.

LE ROI.

Approchez, comte. Connaissez-vous ces femmes?

1. *I will buy me a son-in-law in a fair, and toll him.*

D'après Steevens il faut lire: *I'll buy me a new son-in-law, etc., and toll the bell for this.* C'est-à-dire: « J'achèterai un autre gendre à la foire et je sonnerai la cloche pour celui-ci ». D'autre part, Percy propose: *I'll buy me a son-in-law as they buy a horse in a fair.* « Je m'achèterai un gendre à la foire comme on y achète un cheval ». *Toll him,* devient *toul,* c'est-à-dire: inscrire sur un livre de taxe.

Mason propose une autre version:

I wil buy me a son-in-law in a fair, and toll: « J'achèterai un gendre à la foire et je paierai la taxe ».

Enfin voici la version de Malone:

I will purchase a son-in-law at a fair, and get rid of this worthless fellow, by tolling him out of it:

« J'achèterai un gendre à la foire et je me débarrasserai de cet indigne compagnon, en l'en faisant sortir ». *To toll a person out of a fair*, était alors une phrase consacrée.

Cela, toujours pour montrer à combien d'interprétations peuvent donner lieu certaines phrases de Shakespeare.

BERTRAND.

Milord, je ne peux ni ne veux nier que je les connais. M'accusent-elles d'autre chose?

DIANA.

Pourquoi regardez-vous votre femme d'une façon si étrange?

BERTRAND.

Je ne la connais pas, monseigneur.

DIANA.

Si vous vous mariez, vous donnerez à une autre cette main qui m'appartient; vous violerez des serments jurés devant le ciel, et ces serments, c'est à moi que vous les avez faits; vous m'aliénerez moi-même et l'on sait que je suis à moi. Car vos vœux nous ont si bien incorporés l'un à l'autre que celle qui vous épouserait, m'épouserait. Il lui faut ou en épouser deux ou ne pas se marier.

LAFEU, *à Bertrand.*

Votre réputation a tellement diminué aux yeux de ma fille, que vous n'êtes plus un époux pour elle.

BERTRAND.

Monseigneur, cette femme est une créature insensée, désespérée, avec laquelle j'ai quelquefois plaisanté! Je supplie votre Grandeur d'estimer assez mon honneur pour ne point supposer qu'il s'abaisserait à ce point.

LE ROI.

Monsieur, mon opinion sera contre vous, tant que vous n'aurez pas gagné mon estime. Puisse votre honneur être au-dessus de ce que j'en pense.

DIANA.

Mon bon seigneur, demandez-lui sous serment, s'il ne croit pas avoir eu ma virginité.

LE ROI.

Que réponds-tu?

BERTRAND.

C'est une impudente, monseigneur, qui se prostituait à tout le camp!

DIANA.

Il m'outrage, monseigneur! S'il en était ainsi, il m'aurait achetée au cours. Ne le croyez pas. Voyez cette bague, dont l'importance et la valeur sont inestimables. Il l'aurait donc donnée à une prostituée?

LA COMTESSE.

Il rougit. C'est bien sa bague. Depuis six générations, ce joyau laissé par testament, a été porté dans la famille. Cette femme est son épouse, cette bague l'atteste mille fois.

LE ROI.

Ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez à la Cour quelqu'un dont on pourrait invoquer le témoignage?

DIANA.

Oui, monseigneur, mais j'aurais de la répugnance à appeler un pareil témoin; son nom est Paroles.

LAFEU.

J'ai vu l'homme aujourd'hui, si on peut le qualifier de ce titre.

BERTRAND.

A quoi cela servirait-il? Il est considéré comme un dangereux coquin, sali, souillé par toutes les impuretés du monde; un drôle que la moindre vérité rend malade. Serais-je ceci ou cela, d'après les affirmations d'un homme qui dira tout ce qu'on voudra?

LE ROI.'

Elle tient cette bâgue de vous.

BERTRAND.

Je le crois. Il est certain qu'elle m'a plu et que je l'ai abordée, cédant à une fantaisie de jeunesse. Elle connaissait la distance qui nous sépare et, pour m'amorcer, a excité ma passion par ses refus; tout ce qui s'oppose à une fantaisie ne faisant que l'accroître. Finalement, ses agaceries donnant comme un attrait à la vulgarité de ses grâces, elle m'a obligé à accepter ses conditions. C'est ainsi qu'elle obtint la bague, et que j'ai obtenu ce qu'un inférieur aurait acheté à prix de marché!

DIANA.

Je dois être patiente. Vous avez déjà répudié une noble épouse, vous pouvez facilement me mettre au régime. Un mot encore. Puisque vous êtes à ce point indigne, je consens à perdre un mari. Envoyez chercher votre bague, je vous la restituerai et vous me rendrez la mienne.

BERTRAND.

Je ne l'ai pas.

LE ROI.

Comment était cette bague, je vous prie?

DIANA.

Sire, exactement comme celle que vous portez au doigt.

LE ROI.

Connaissez-vous cette bague? C'était celle qu'il avait tout à l'heure.

DIANA.

C'est celle que je lui ai donnée au lit.

LE ROI.

Il est donc faux que vous l'ayez jetée d'une fenêtre?

DIANA.

J'ai dit la vérité.

(*Entre* PAROLES).

BERTRAND.

Monseigneur, je le confesse, cette bague était la sienne.

LE ROI.

Vous balbutiez étrangement. Une plume vous fait peur. Est-ce l'homme dont vous parliez ?

DIANA.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Je vous somme de dire, mais, drôle, sans mentir, et sans vous préoccuper du déplaisir de votre maître, déplaisir auquel je saurai parer si vous vous montrez sincère, ce que vous savez concernant le comte et cette femme.

PAROLES.

N'en déplaise à votre Majesté, mon maître s'est honorablement conduit. Il n'a commis d'autres peccadilles que celles auxquelles se livrent tous les gentilhommes.

LE ROI.

Ne nous écartons pas du sujet. A-t-il aimé cette femme?

PAROLES.

Sur ma foi, Sire, il l'a aimée.

LE ROI.

Comment, je vous prie.

PAROLES.

Sire, il l'a aimée, comme un gentilhomme aime une femme.

LE ROI.

C'est-à-dire?

PAROLES.

Qu'il l'a aimée en ne l'aimant pas.

LE ROI.

Comme tu es un coquin et pas un coquin. Quel drôle équivoque!

PAROLES.

Je suis un pauvre homme, Sire, aux ordres de votre Majesté.

LAFEU.

C'est un bon tambour, monseigneur, mais un mauvais orateur.

DIANA.

Savez-vous s'il m'a promis le mariage?

PAROLES.

Sur ma foi, j'en sais plus que je n'en ai dit.

LE ROI.

Alors vous ne voulez pas dire tout ce que vous savez?

PAROLES.

Si, n'en déplaise à votre Majesté. J'ai été leur intermédiaire, comme je l'ai dit[1]. Il l'aimait, il en était fou, il parlait de Satan, des limbes, des furies, et de je ne sais plus quoi. J'étais alors si bien dans leurs confidences, que je savais quand ils allaient au lit, et autres choses encore, comme des promesses de mariage et autres détails qu'il m'en cuirait de révéler. C'est pourquoi je ne veux pas dire ce que je sais.

LE ROI.

Tu as tout dit, à moins que tu puisses ajouter qu'ils sont mariés. Mais tu es trop retors dans tes aveux. Tiens-toi à part. Vous dites que cette bague vous a appartenu?

DIANA.

Oui, mon bon seigneur.

LE ROI.

Où l'avez-vous achetée? Ou qui vous l'avait donnée?

DIANA.

On ne me l'a pas donnée et je ne l'ai pas achetée?

LE ROI.

Qui vous l'a prêtée?

DIANA.

On ne me l'a pas prêtée non plus.

LE ROI.

Où l'avez-vous trouvée alors?

DIANA.

Je ne l'ai pas trouvée.

LE ROI.

Si elle ne vous a appartenu par aucun de ces moyens, comment avez-vous pu la lui donner?

DIANA.

Je ne la lui ai pas donnée.

LAFEU.

Cette femme est un gant, monseigneur, qui se retourne comme on veut.

LE ROI.

Cette bague a été en ma possession. Je l'ai donnée à sa première femme.

DIANA.

Qu'elle ait été à vous ou à elle, je ne saurais le dire.

LE ROI.

Emmenez-la, j'en ai assez! Qu'on le conduise en prison avec elle. Si tu ne me dis pas comment tu as obtenu cette bague, tu meurs dans une heure.

1. *I did go betwen them.*

DIANA.

Je ne vous le dirai jamais.

LE ROI.

Emmenez-la!

DIANA.

Je fournirai caution, monseigneur.

LE ROI.

Maintenant, je te soupçonne d'être une prostituée.

DIANA.

Par Jupiter, je n'ai jamais connu d'autre homme que vous.

LE ROI.

Pourquoi l'as-tu accusé tout ce temps ?

DIANA.

Parce qu'il est coupable sans l'être. Il croit que je ne suis pas vierge et il le jurerait; moi je jure que je suis vierge et il ne le croira pas. Grand roi, sur ma vie, je ne suis pas une prostituée! (*Montrant Lafeu*). Ou je suis vierge, ou je suis la femme de cet homme.

LE ROI.

Elle abuse de nous. En prison!

DIANA.

Bonne mère, va chercher ma caution... Attends, royal seigneur.

(*La Veuve sort*).

Le joaillier à qui appartient la bague va venir; il répondra pour moi. Quant à ce seigneur qui a abusé de ma personne, comme il le sait lui-même, bien qu'il ne m'ait jamais fait de tort, je l'acquitte. Il sait avoir souillé mon lit et qu'en même temps il faisait un enfant à sa femme. Toute morte qu'elle est, elle sent son enfant donner du pied. Voilà mon énigme : la morte est vivante. Maintenant devinez.

(*Rentre* LA VEUVE *avec* HELENE).

LE ROI.

Il faut qu'il y ait un exorciste, pour que mes yeux soient abusés de la sorte! Ce que je vois est-il réel ?

HÉLÈNE.

Non, mon bon Seigneur. Vous ne voyez que l'ombre d'une femme ; le nom et pas la chose.

BERTRAND.

Tous deux! Tous deux! Oh! pardon !

HÉLÈNE.

Mon bon seigneur, quand j'étais comme cette jeune fille, je vous ai trouvé étonnamment empressé. Voici votre bague et, regardez, voici aussi votre lettre, où il est dit : *Quand tu pourras obtenir la bague que je porte au doigt et me mon-*

trer un enfant, etc... La chose est faite. Voulez-vous m'appartenir maintenant que vous êtes deux fois conquis ?

BERTRAND.

Si elle peut s'expliquer clairement, je veux l'aimer de tout mon cœur, et toujours !

HÉLÈNE.

Si je ne m'explique pas de façon qu'aucun doute puisse exister, qu'un mortel divorce soit prononcé entre nous deux ! O, ma chère mère, je vous retrouve !

LAFEU.

Mes yeux sentent l'oignon, je vais pleurer tout à l'heure ! (*A Paroles*). Excellent Tom tambour prête-moi un mouchoir. Je te remercie. Viens me voir à la maison, tu me divertiras. Laisse de côté tes révérences, elles me font pitié.

LE ROI.

Qu'on nous raconte cette histoire dans tous les détails, pour que la vérité nous comble de joie. (*A Diana*). Si tu es encore une fraîche fleur non cueillie, tu choisiras ton époux. Je me charge de la dot, car je devine que, par ton honnête entremise, tu as su sauvegarder une épouse en demeurant vierge. Tout cela et ce qui s'en suit, nous l'examinerons en détail. Tout semble bien, et si la fin est aussi heureuse, l'amertume du passé en sera adoucie.

(*Fanfares*).

(*S'avançant*).

Le Roi est un mendiant[1], *maintenant que la pièce est jouée.*
TOUT AURA BIEN FINI, si nous avons gagné
Vos applaudissements, que nous paierons
En nous efforçant de vous plaire tous les jours.
Accordez-nous votre indulgente attention,
Prêtez-nous vos gentilles mains, et prenez nos cœurs !

(*Ils sortent*).

1. Allusion à la ballade : *Le Roi est un mendiant.*

FIN DE TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CINQUIÈME

La Sauvage Apprivoisée 1
Liste des anciennes éditions de Shakespeare 3
Macbeth 107
Liste des traductions anglaises des auteurs classiques publiées en Angleterre au temps de Shakespeare .. 111
Les Interprètes de Shakespeare 197
Beaucoup de bruit pour rien 203
Tout est bien qui finit bien 299

1287-4-12. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville allemande, Minna de Barnhelm . . 1 vol.

LA BRUYERE, Caractères . . . 1 vol.

LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves. 1 vol.

LA FONTAINE, Fables . . . 1 vol.

— Contes. . . . 1 vol.

LA ROCHEFOUCAULD, Maximes . . . 1 vol.

LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane . . . 2 vol.

LESSING, Théatre . . . 1 vol.

LE TASSE, Jérusalem délivrée . . . 1 vol.

MAISTRE (X. DE), Œuvres . . . 1 vol.

MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. . . . 2 vol.

MARIVAUX, Théatre choisi . . . 1 vol.

MOLIÈRE, Théatre. . . . 4 vol.

MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance . . . 4 vol.

MONTESQUIEU, Lettres persanes . . . 1 vol.

— De l'esprit des Lois . . . 2 vol.

MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835 . . . 1 vol.

— Poésies nouvelles, 1836-1852. . . . 1 vol.

— Comédies et proverbes . . . 2 vol.

— Nouvelles. . . . 1 vol.

— Contes . . . 1 vol.

— La confession d'un enfant du siècle. 1 vol.

— Mélanges de littérature et de critique. 1 vol.

— Œuvres posthumes . . . 1 vol.

OVIDE, Les Métamorphoses . . . 1 vol.

PASCAL, Pensées . . . 1 vol.

— Les Provinciales . . . 1 vol.

RABELAIS, Œuvres . . . 2 vol.

RACINE, Théatre . . . 2 vol.

ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. . . . 2 vol.

— — Julie ou la nouvelle Héloïse. . . 2 vol.

— — Du Contrat social; Lettre a M. d'Alembert . . . 1 vol.

— — Émile, ou de l'éducation. . . . 2 vol.

SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell. 1 vol.

SCOTT (WALTER), Ivanhoé. . . . 2 vol.

— — La jolie Fille de Perth . . . 2 vol.

SÉVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies . . . 1 vol.

SOPHOCLE, Théatre. . . . 1 vol.

SPINOZA, Éthique . . . 1 vol.

STAEL (Mme de), De l'Allemagne. . . . 2 vol.

STENDHAL, La Chartreuse de Parme . . . 1 vol.

SUÉTONE, Les douze Césars . . . 1 vol.

VILLON (François), Œuvres . . . 1 vol.

VIRGILE, L'Enéide . . . 1 vol.

VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique . . . 1 vol.

— Histoire de Charles XII, roi de Suède . . . 1 vol.

— Siècle de Louis XIV. . . . 2 vol.

WISEMAN (Cnal), Fabiola. . . . 1 vol.

etc., etc., etc.

Auteurs Célèbres

à 60 centimes le volume

En jolie reliure spéciale à la collection. 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, *à* **60** *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

Nos

248. AICARD (JEAN). . . . Le Pavé d'Amour.
474. AIMARD (G.). . . . . Le Robinson des Alpes.
403. AJALBERT (JEAN). . . En amour.
204. ALARCON (A. DE). . . Un Tricorne.
382. — Le Capitaine Hérisson.
219. ALEXIS (PAUL). . . . Les femmes du père Lefèvre.
431. ALLARD (RENÉE). . . Le Roman d'une provinciale.
178. ARCIS (CH. D'). . . . La Correctionnelle pour rire.
298. — La Justice de Paix amusante.
36. ARÈNE (PAUL). . . . Le Canot des six Capitaines.
141. — Nouveaux contes de Noël.
32. AUBANEL (HENRY) . . Historiettes.
62. AUBERT (CH.). . . . La Belle Luciole.
128. — La Marieuse.
291. AURIOL (GEORGE) . . Contez-nous ça !
339. AUTEURS CÉLÈBRES. . Chroniques et Contes.
325. AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS. (Illustrations).
320. BALLIEU (JACQUES). . Les Amours fatales. Saïda.
410. BALZAC (H. DE) . . . Le père Goriot.
412. — La Peau de chagrin.
414. — La Femme de trente ans.
416. — Le Médecin de campagne.
418. — Le Contrat de mariage.
420. — Mémoires de deux jeunes mariées.
422. — Le Lys dans la Vallée.
424. — Histoire des Treize.
426. — Ursule Mirouët.
428. — Une ténébreuse affaire.
430. — Un début dans la Vie.
432. — Les Rivalités.
434. — La Maison du Chat-qui-Pelote.
436. — Une double famille.
438. — La Vendetta.

Nos		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet.
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
317.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
346.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
379.	BEAUMARCHAIS. . . .	Le Barbier de Séville.
380.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
31.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
203.	—	Dacolard et Lubin.
137.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
373.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
389.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde } (Les Deux Criminels).
223.	—	Venge ou meurs ! } (Les Deux Criminels).
375.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
311.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
43.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOSQUET (E.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.		10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.). . . .	Colette.
34.	—	Le Mariage d'un Forçat.

Nos		
105.	BOUVIER (A.)	Les Petites Ouvrières.
145.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
167.	—	Les Pauvres.
186.	—	Les Petites Blanchisseuses.
398.	BOUVIER (JEAN) . . .	Fille de chouan.
191.	BRÉTIGNY (P.). . . .	La Petite Gabi.
400.	BRISSE (BARON) . . .	Petite cuisine des Familles.
381.	BRUNEL (GEORGES). .	La Science à la Maison.
399.	BUSNACH (WILLIAM) .	Le Crime du bois de Verrières.
75.	CAHU (THÉODORE) . .	Le Sénateur Ignace.
233.	—	Le Régiment où l'on s'amuse.
279.	—	Combat d'Amours.
324.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
396.	—	Celles qui se donnent.
322.	CAMÉE	Un Amour russe.
37.	CANIVET (CH.). . . .	La Ferme des Gohel.
305.	—	Enfant de la Mer (couronné).
253.	CASANOVA (J.). . . .	Sous les Plombs.
386.	CASIMIR DELAVIGNE. .	Les Enfants d'Edouard.
129.	CASSOT (C.).	La Vierge d'Irlande.
344.	CASTANIER (P.) . . .	Le Roman d'un Amoureux.
287.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
325.	CHAMISSO (A. DE) . .	Pierre Schlémihl (Illustrations).
123.	CHAMPFLEURY. . . .	Le Violon de faïence.
147.	CHAMPSAUR (F.). . .	Le Cœur.
42.	Chanson de Roland (La)	
54.	CHATEAUBRIAND . . .	Atala. René. Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.). . . .	La Belle Alliette.
30.	—	Lilie, Tutue, Bebeth.
190.	—	Le Procès Pictompin.
198.	CHINCHOLLE (CH.) . .	Le Vieux Général.
120.	CIM (ALBERT). . . .	Les Prouesses d'une Fille.
329.	—	Les Amours d'un Provincial.
364.	—	La Petite Fée.
125.	CLADEL (LÉON) . . .	Crête-Rouge.
18.	CLARETIE (JULES) . .	La Mansarde.
85.	COLOMBIER (MARIE) .	Nathalie.
358.	—	Sacha.
491.	CONAN DOYLE	Le Capitaine de l'*Etoile polaire*.
165.	CONSTANT (BENJAMIN).	Adolphe.
475.	COOPER (FENIMORE) .	Le Tueur de daims.
282.	COQUELIN CADET. . .	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347.	CORA PEARL	Mémoires.
328.	CORDAY (MICHEL) . .	Misères secrètes.
390.	—	Mon lieutenant.
303.	COTTIN (MADAME) . .	Elisabeth.
26.	COURTELINE (G.) . .	Le 51e Chasseurs.
153.	—	Madelon, Margot et Cie.
228.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
237.	—	Boubouroche.
252.	—	Ombres parisiennes.

Nos		
271.	COUTURIER (CL.) . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
238.	DANTE.	L'Enfer.
360.	DARZENS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
131.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettre.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
342.	—	Le Prince Pogoutzine.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.). . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.)	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.). . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.). . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.). . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
343.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.).	Ces bons petits collèges.
331.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (F.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné).

N°s

27. ESCOFFIER . . . . . . Troppmann.
124. EXCOFFON (A.). . . . Le Courrier de Lyon.
208. FIÉVÉE (J.) . . . . . La Dot de Suzette.
104. FIGUIER (Mme LOUIS) . Le Gardian de la Camargue.
164. — Les Fiancés de la Gardiole.
471. FISCHER (MAX ET ALEX) Avez-vous cinq minutes?
1. FLAMMARION (CAMILLE) Lumen.
51. — Rêves étoilés.
101. — Voyages en Ballon.
151. — L'Eruption du Krakatoa.
201. — Copernic et le système du monde.
251. — Clairs de Lune.
301. — Qu'est-ce que le Ciel?
351. — Excursions dans le Ciel.
401. — Curiosités de la Science.
451. — Les caprices de la foudre.
449. FONCLOSE (Mme M. DE). Guide pratique des Travaux de Dames.
313. FRAGEROLLE et COSSERET. Bohême bourgeoise.
480. GALLUS (EMMANUEL) . La Victoire de l'Enfant.
340. GARCHINE . . . . La Guerre.
476. GARNERAY (LOUIS). . Voyages, aventures et combats.
477. — Mes Pontons.
17. GAUTIER (THÉOPHILE). Jettatura.
53. — Avatar. — Fortunio.
159. GAUTIER (Mme JUDITH). Les Cruautés de l'Amour.
391. GAWLIKOWSKI . . . . Guide complet de la Danse.
397. GAY (ERNEST) . . . . Fille de comtesses.
349. GINESTET (H. DE) . . Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194. GINISTY (P.) Seconde nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172. GOGOL (NICOLAÏ). . . Les Veillées de l'Ukraine.
197. — Tarass Boulba.
367. — Contes et Nouvelles.
28. GOLDSMITH . . . . . . Le Vicaire de Wakefield.
25. GORON . . . . Un beau crime.
177. GOZLAN (LÉON). . . . Le Capitaine Maubert.
361. — Polydore Marasquin.
363. GRÉBAUVAL (A.) . . . Le Gabelou.
256. GREYSON (E.) . . . . Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168. GROS (J.). . . . . . Un Volcan dans les Glaces.
210. — L'homme fossile.
297. — Les Derniers Peaux-Rouges.
308. — Aventures de nos Explorateurs.
60. GUÉRIN-GINISTY . . . La Fange.
149. — Les Rastaquouères.
307. GUICHES (GUSTAVE). . L'Imprévu.
106. GUILLEMOT (G.) . . . Maman Chautard.
230. GUYOT (YVES) . . . . Un Fou.
348. GYP . . . . Dans l'Train.
102. HACKS (D^r CH.). . . . A bord du courrier de Chine.
108. HAILLY (G. D'). . . . Fleur de Pommier.
157. — Le Prix d'un Sourire.

Nos

406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
9. HALT (Mme ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76. — Brave Garçon.
91. — La Petite Lazare.
417. — Battu par des Demoiselles.
68. HAMILTON. . . . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
558. HÉGÉSIPPE MOREAU. . Le Myosotis.
478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
555. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
87. HEPP (A.). . . . . . L'Amie de Madame Alice.
295. HOFFMANN . . . . . Contes fantastiques.
41. HOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
61. — Madame Trois-Etoiles.
119. — Les Larmes de Jeanne.
142. — La Confession de Caroline.
187. — Julia.
433. — Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245. HUCHER (F.) . . . . La Belle Madame Pajol.
407. — Œuvre de Chair.
HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
13. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
67. — Vengeance de Forçats.
200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
247. — Voyage sur les rives du Niger.
261. — Voyage au pays des Singes.
445. — Fakirs et Bayadères.
81. JANIN (JULES). . . . L'Ane mort.
286. — Contes.
294. — Nouvelles.
97. JOGAND (M.). . . . . L'Enfant de la Folle.
405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
392. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
408. — Les Amours passent...
443. — La fausse piste.
467. — Fin d'Amour.
483. — Dette d'honneur.
315. LA FONTAINE . . . . Contes.
284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
545. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
372. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
133. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
278. LAURENT (ALBERT). . La Bande Michelou.
383. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
482. LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
437. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Futur
144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
289. — Un Gendre à l'Essai.

Nos
176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX . . . . Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). . . , P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) . . . .. L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
16. LONGUS. . . . . Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
334. — Le Roman de Joël
33. MAISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). . La confession posthume
86. MARTEL (T.) . . . . La Main aux Dames.
232. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
175. — Un Mariage de confiance.
245. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). . Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
234. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). . . Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) . . . . L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) . Quand j'étais Petite.

Nos		
63.	MIE D'AGHONNE . . .	L'Ecluse des Cadavres.
115.	—	L'Enfant du Fossé.
218.	—	Les Aventurières.
485.	MOINAUX (JULES). . .	Les gaietés bourgeoises.
118.	MOLÈNES (E. DE). . .	Pâlotte.
130.	MONSELET (CHARLES) .	Les Ruines de Paris.
239.	MONTAGNE (ÉD.). . .	La Bohème camelotte.
93.	MONTEIL (E.)	Jean des Galères.
370.	MONTET (JOSEPH). . .	Le justicier.
135.	MONTIFAUD (M. DE). .	Héloïse et Abélard.
338.	MOREAU (HÉGÉSIPPE).	Le Myosotis.
304.	MOREAU-VAUTHIER . .	Les Rapins.
69.	MOULIN (MARTIAL). .	Nella.
290.	—	Le Curé Comballuzier.
267.	MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER.	Aventures de Mathurins.
216.	MULLEM (L.)	Contes d'Amérique.
161.	MURGER (HENRI). . .	Le Roman du Capucin.
487.	MUSSET (ALFRED DE).	Mimi Pinson.
488.	—	Frédéric et Bernerette.
310.	NACLA (VICOMTESSE) .	Par le Cœur.
384.	—	Par-ci, par-là.
4.	NAPOLÉON Ier	Allocutions et Proclamations militaires.
309.	—	Messages et Discours politiques.
249.	NERVAL (GÉRARD DE).	Les Filles du feu.
333.	—	Aurélia.
199.	NEWSKY (P.).	Le Fauteuil Fatal.
371.	NION (FRANÇOIS DE) .	L'Usure.
312.	NOEL (ÉDOUARD). . .	L'Amoureux de la Morte.
19.	NOIR (LOUIS)	L'Auberge Maudite.
132.	—	La Vénus cuivrée.
205.	—	Uu Tueur de Lions.
457.	—	Trésor caché.
465.	—	Au fond de l'abîme.
242.	NOIROT (E.).	A travers le Fouta-Djallon.
202.	PARDIELLAN (P. DE) .	Poussière d'Archives.
374.	—	L'implacable service.
486.	—	Impressions de campagne, 1793-1809.
265.	PAZ (MAXIME). . . .	Trahie.
95.	PELLICO (SILVIO). . .	Mes prisons.
385.	PELLOUTIER (LÉONCE).	Ma tante Mansfield.
441.	PERRAULT (PIERRE) .	L'Amour d'Hervé.
277.	PERRET (P.).	La fin d'un Viveur.
427.	—	Petite Grisel.
376.	PÉTRARQUE ET LAURE.	Lettres de Vaucluse.
226.	PEYREBRUNE (G. DE) .	Jean Bernard.
393.	PICHON (LUDOVIC) . .	L'Amant de la Morte. .
127.	PIGAULT-LEBRUN. . .	Monsieur Botte.
73.	POÉ (EDGAR)	Contes extraordinaires.
193.	PONT-JEST (R. DE). .	Divorcée.
175.	POTHEY (A.).	Le Capitaine Régnier.
188.	—	La Fève de Saint-Ignace.

Nos		
160.	POUCHKINE.	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE). .	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ) . .	Manon Lescaut.
319.	RAIMES (GASTON DE) .	L'Epave.
316.	RATAZZI (Mme). . . .	La Grand-Mère.
236.	REIBRACH (J.). . . .	La Femme à Pouillot.
258.	RENARD (JULES). . .	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY). . .	La Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
300.	—	Les Dames de Neufve-Eglise.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL) . . .	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE) .	Le Portrait de Berthe.
353	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN). . .	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres.
292.	ROCHEFORT (HENRI) .	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (Mlle) . . .	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME) . . .	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
395.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE).	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES). . .	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE).	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL). . .	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN). .	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
413	SCOTT (WALTER). . .	Le Nain noir.
415	—	Le Château périlleux.
98.	SIEBECKER (E.) . . .	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND) .	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Maïma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les cas difficiles.
306.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED). . .	La Linda.
213.	—	Etiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN) . . .	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC). .	Le Lion amoureux.
246.	SPOLL (E. A.). . . .	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.) . . .	Le Château de la Rage.

N°s		
39.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.). . . .	Le Grisou.
435.	THÉO-CRITT.	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ). .	Le Mariage de Gérard.
92.	—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	—	Contes tendres.
469.	THIRION (E.)	Mamzelle Misère.
473.	TISSOT (VICTOR). . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOÏ	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Maître et serviteur.
359.	—	A la Hussarde.
377.	—	Napoléon et la Campagne de Russie
387.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
423.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOÏ ET BONDAREFF	Le Travail.
326.	TOPFFER (R.)	La Bibliothèque de mon Oncle.
327.	—	Nouvelles genevoises.
83.	TOUDOUZE (G.). . . .	Les Cauchemars.
55.	TOURGUENEFF (I.) . .	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
212.	—	Devant la Guillotine.
461.	TRISTAN BERNARD . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
302.	UZANNE (OCTAVE) . .	La Bohème du Cœur.
365.	VALDÈS (ANDRÉ) . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD . . .	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de gare.
341.	VAUCAIRE (MAURICE) .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA)	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.). . . .	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.).	L'Homme au Chien muet.
369.	VIGNÉ D'OCTON (P.). .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE). . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Echafaud.
100.	VOLTAIRE.	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
447.	X... (Mme). . . .	Mémoires d'une Préfète de la 3e République
273.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD . .	Sur le tard.
84.	ZACCONE (PIERRE) . .	La Duchesse d'Alvarès
183.	—	Seuls !
3.	ZOLA (ÉMILE). . . .	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
105.	—	Nantas.
122.	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Férat.
255.	—	Jean Gourdon.
263.	—	Sidoine et Médéric.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

à 75 centimes le volume broché

ANDRÉ (EMILE). — **100 façons de se défendre dans la rue SANS armes.** Orné de 50 illustrations. Un vol.

— **100 façons de se défendre dans la rue AVEC armes.** Petit manuel pratique de la canne, du bâton à deux mains, du tir au revolver, etc. Orné de 50 illustrations. Un vol.

BERTHE (Comtesse). — **La politesse pour tous.** Un vol.

BLANCHON (H.-L. Alphonse). **100 façons d'augmenter ses revenus pendant ses loisirs.** Un vol.

BRISSE (Baron). **Petite cuisine des familles.** Un vol.

CHRISTIE et CHAREYRE. — **L'Architecte-Maçon.** Un vol.

CIM (ALBERT). — **Petit manuel de l'amateur de livres.** Un volume illustré.

CORNIÉ (G.). — **Manuel pratique et technique du vélocipède.** Un vol.

FONCLOSE (Mme Marguerite DE). — **Guide pratique des travaux de dames.** Illustré de figures et modèles. Un vol.

GAWLIKOWSKI. — **Guide complet de la danse.** Un vol.

KLARY (C.). — **Manuel de photographie pour les amateurs.** Un vol.

L. C. **Nouveau guide pour se marier,** suivi du Manuel du parrain et de la marraine. Un vol.

LONGUEVILLE (ADHÉMAR DE). — **Manuel complet de tous les jeux de cartes,** suivi de l'Art de tirer les cartes. Un vol.

MONIN (Dr E.). — **Hygiène de la femme.** Préceptes médicaux pratiques. Un vol.

POUTIER (ARISTIDE). — **Manuel du Menuisier-modeleur.** Un vol.

RICQUIER (LÉON). — **Le moyen de savoir parler en public.** Un vol.

SABATIER (E.). — **Manuel de l'Agriculture.** Un vol.

SCRIBE (DÉSIRÉ). — **Le petit secrétaire pratique.** Un vol.

STAFFE (Baronne). — **Indications pratiques pour réussir dans le monde, dans la vie.** Un vol.

— **La distinction et l'élégance chez la femme.** Un vol.

— **Indications pratiques concernant l'élégance du vêtement féminin.** Un vol.

TERRODE (L.). — **Manuel du serrurier.** Un vol.

VIGNÉS (E.) — **L'Électricité chez soi.** Uu vol.

VILLARD (J.). — **Manuel du chaudronnier en fer.** Un vol.

ANDRÉ (ÉMILE). — **100 coups de jiu-jitsu.** Un volume in-16 illustré . . . . Prix 1 fr. 25

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché ; relié toile, 1 fr. 50

Daudet (Alphonse). — **Tartarin de Tarascon**. 1 volume illustré par G. Dutriac.
Aicard (Jean), de l'Académie française. — **Tata**. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
Gyp. — **Le Friquet**. 1 volume illustré par P. Kauffmann.
Courteline (Georges). — **Coco, Coco et Toto**. 1 volume illustré par A. Barrère.
Rodenbach (Georges). — **Bruges-la-Morte**. 1 volume illustré par Marin Baldo.
Lemonnier (Camille). — **Amants joyeux**. 1 volume illustré par Bigot-Valentin.
Esparbès (Georges d') — **Le Roi**. 1 vol. ill. par H. Lanos.
Jane de la Vaudère. — **Le Mystère de Kama**. 1 volume illustré par Ch. Atamian.
Wolff (Pierre). — **Sacré Léonce !** 1 vol. ill. par Fabiano.
Theuriet (André). — **Mon Oncle Flo**. 1 volume illustré par Ernest Bouard.
Leroy (Charles). — **Le Colonel Ramollot**. 1 volume illustré par A. Vallet.
Lemaitre (Claude). — **Cadet Cui-Cui**. 1 vol. ill. par Simont.
Heyse (Paul), (Prix Nobel 1910). — **L'Amour en Italie**. 1 volume illustré par Marin Baldo.
Flammarion (Camille). — **Stella**. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
Daudet (Alphonse). — **Tartarin sur les Alpes**. 1 volume illustré par G. Dutriac
Corday (Michel). — **Le Charme**. 1 vol. ill. par Jordic.
Corrard (Pierre). — **La Bohème s'amuse**. 1 volume illustré par Mirande.
Maël (Pierre). — **Pilleurs d'Épaves**. 1 vol. ill. par Lanos.
Provins (Michel). — **Nos petits Cœurs**. Illust. de L. Métivet.
Danrit (Capitaine). — **Robinsons Sous-Marins**. Illustrations de G. Dutriac.
Cunisset-Carnot. — **Étrange fortune**. Illus. de G. Fraipont.
Frémeaux (Paul). — **Les derniers jours de l'Empereur**. *Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.*
Arène (Paul). — **Domnine**. Illustrations de Koister.
Allais (Alphonse). — **Pas de bile !** Illust. de L. Métivet.

etc., etc., etc.

3879. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (2-12).